UNIVERSITÉ DE MONCTON

Don de

Frères Ste-Croix

ŒUVRES CHOISIES

DE BOSSUET

UNIVERSITÉ
Bibliothèque
Générale
SAINT-JOSEPH, N. B.

252(68)
B57

APPROBATIONS

DU

VATICAN

Le 9 novembre 1886.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Monseigneur l'Évêque de Tulle vous a exprimé, dans sa lettre du 11 juin, la bonté toute paternelle avec laquelle N. S. Père le Pape Léon XIII a daigné bénir votre œuvre naissante des *Bons livres*.

« Dans mon récent voyage à Rome, j'ai exposé au Saint-Père le but, les moyens et les premiers résultats de votre œuvre naissante. J'ai dit non seulement l'excellent choix des ouvrages que vous publiez, mais aussi le prix singulièrement bas auquel ils peuvent être vendus, grâce au désintéressement et au dévouement que vous y mettez, vous et vos dignes collaborateurs...

« S. S. LÉON XIII m'a chargé de vous transmettre ses bénédictions à vous, à vos collaborateurs et à votre imprimeur; rien n'a manqué à votre œuvre, ni l'éloge, ni l'approbation, ni les vœux. Sa Sainteté vous félicite particulièrement d'avoir répandu sa dernière Encyclique et vous permet très volontiers de publier tous ses enseignements; bien plus, Elle a daigné m'exprimer le désir et me faire la demande d'avoir un exemplaire de ce recueil.

Voilà les précieux encouragements que je suis heureux de vous transmettre. »

A présent, j'ai le plaisir de vous dire que le Saint-Père a accueilli avec satisfaction l'hommage que vous avez voulu Lui faire tout récemment en lui offrant le volume qui contient le texte latin, avec la traduction française en regard, des Lettres Encycliques de Sa Sainteté, précédées d'une notice biographique. Et, en retour, il a bien voulu me charger de vous transmettre sa Bénédiction apostolique.

Je vous prie, Monsieur l'Abbé, d'agréer... G. BOCCALI.

Tulle, *le 2 février* 1887.

« A la publication des Bons Livres que vous mettez à la portée de tous les ecclésiastiques et des laïques instruits, vous voulez ajouter la publication d'une Revue qui les mettrait et les tiendrait au courant de toutes les questions actuelles. Vous leur en présenterez l'exposition, la discussion et le résumé, selon l'importance qu'elles peuvent avoir, dans un éclectisme de bon aloi, d'après la doctrine et l'esprit de la Sainte Église.

« C'est une excellente pensée que j'approuve et bénis de tout cœur, en lui souhaitant auprès du clergé et des fidèles instruits tout le succès qu'elle mérite. † HENRI, Év. de Tulle. »

NOTA. — NN. SS. les Évêques de Nîmes, Grenoble, Pamiers, Rodez, etc., MM. les Supérieurs et les Directeurs des grands et des petits séminaires, des collèges et plusieurs laïques instruits nous ont adressé des félicitations nombreuses qu'il serait trop long de reproduire ici.

Typographie Firmin-Didot et C^ie^. — Mesnil (Eure).

BOSSUET

A Paris Jeudi matin

Je vous prie Monsieur de me donner un
un temps pour vous entretenir. Je me
souviens de toutes vos bontés et je vous demande comme autrefois à dîner pour
avoir plus de loisir dans ces courts jours. Ce sera pour demain, si vous l'avez
agréable, et je vous supplie de me croire toujours, Monsieur, votre très humble
et très obéissant serviteur,

J.-B.-E. de Meaux

M. Trouton

« A Paris, jeudi matin.

« Je vous prie, Monsieur, de me donner un temps pour vous entretenir. Je me souviens de toutes vos bontés et je vous demande comme autrefois à dîner pour avoir plus de loisir dans ces courts jours. Ce sera pour demain, si vous l'avez agréable, et je vous supplie de me croire toujours, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« J.-B.-E. de Meaux. »

BONS LIVRES : ÉDITIONS EXACTES, BELLES ET A BON MARCHÉ

ŒUVRES CHOISIES

DE

BOSSUET

IV

SERMONS

I

DE LA TOUSSAINT A LA SEPTUAGESIME

Toussaint, Avent, Noël, Circoncision, Épiphanie.
Discours sur les fêtes de la Sainte Vierge.
Panégyriques des saints du 1er novembre au 1er février.

Bossuet dépouilla son éloquence de ce qui ne pouvait que plaire sans édifier, et Dieu permit qu'il plût sans vouloir plaire ; que le fruit de ses sermons en égalât et en surpassât la beauté...
(Le P. de LA RUE, *Éloge fun. de Bossuet.*)

L'orateur chrétien par excellence, celui qui excelle dans l'explication du dogme comme dans la peinture des mœurs, celui qui relève par l'éclat des images et par l'accent de l'enthousiasme la force d'une dialectique victorieuse, c'est Bossuet...
(GANDAR, *Bossuet orateur*, Introd., p. XXIX.)

PARIS

R. ROGER ET F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

AVIS DE L'ÉDITEUR

I. Manuscrits autographes. — On a douté pendant toute la première moitié du dix-huitième siecle que Bossuet eût écrit ses sermons. Dans le précieux *Mémoire*, Ledieu disait : « Ce n'est, la « plupart, qu'une ou deux feuilles volantes, où est un texte en tête, « un rai sonnement avec ce mot en marge : *Pour l'exorde;* une di- « vision en deux ou trois membres toujours marqués distinctement « à la suite du texte et du dessin de l'exorde; et pour le corps du « discours, l'on n'y trouve que quelques passages des saints Pères, « beaucoup des Grecs... Hors les grands panégyriques et peu d'au- « tres actions d'éclat, *aucun de ses sermons n'a la forme d'un dis-* « *cours achevé et plusieurs sont en latin.* » (*Mémoires*, p. 118.)

L'abbé Bossuet y regarda de plus près. C'est à lui que furent remis, après la mort de son oncle, tous les papiers qu'il laissait. Nommé évêque de Troyes en 1710, il emporta dans son diocèse cet héritage infiniment précieux. Il copia plusieurs des sermons de son oncle, pour son usage et pour les communiquer. Il est souverainement regrettable que ce prélat n'ait pas gardé avec un soin plus jaloux les manuscrits autographes. Il avait l'imprudence de les prêter aussi bien que les copies, et c'est ainsi très probablement qu'un grand nombre de sermons, et notamment plusieurs panégyriques dont les contemporains avaient gardé le souvenir, ont été perdus sans retour et beaucoup d'autres dispersés dans diverses bibliothèques où il est difficile de les consulter et où souvent on en ignore la présence.

La Bibliothèque du Roi acheta les manuscrits d'une vingtaine de discours que la facilité de l'évêque de Troyes avait laissé tomber en diverses mains. Ils furent confiés aux Bénédictins des Blancs-Manteaux qui, sous la direction laborieuse de Dom Déforis, allaient donner la grande édition des œuvres de Bossuet. Déforis, doutant du témoignage de Ledieu, se mit à la recherche des manuscrits. Meaux ne lui donna que des entretiens rédigés par des religieuses qui avaient

entendu le grand évêque. Mais un grand nombre de discours étaient passés, à la mort du neveu, entre les mains d'un de ses héritiers, M. de Chasot, premier président du Parlement de Metz. Sa veuve en put livrer assez pour remplir quatre gros volumes, qui fournirent les tomes IV-VII de la nouvelle édition des œuvres. Dix ans plus tard, d'autres sermons retrouvés aussi à Metz, chez l'abbé de Montholon, frère du président, formèrent la seconde partie du tome VII.

Aujourd'hui, les manuscrits des sermons de Bossuet qu'on possède à la Bibliothèque nationale sont classés dans le fonds français, nos 12821-12825, et forment cinq gros volumes *in-folio*, les feuilles d'inégale longueur sont collées sur onglets et reliées avec soin. Le no 12821 est exposé sous les vitrines de la salle qui précède celle des travailleurs. Ces manuscrits sur lesquels il est souvent nécessaire, même après toutes les études des savants critiques contemporains, de revoir les sermons, ce sont des brouillons, et des brouillons dont la lecture est souvent bien pénible. Tantôt l'orateur, emporté par la fougue d'une éloquence toute juvénile, a pris du papier de grand format, et ses pages sont écrites du haut en bas, sans marge aucune; tantôt au contraire, maître de sa parole mais sévère pour lui-même jusqu'à l'injustice, il a plié en deux une feuille de petite dimension et couvert la marge de ratures, de corrections, d'additions, de renvois de toutes sortes.

En étudiant les manuscrits de Bossuet, on est tour à tour frappé de trois choses qui mettent cet orateur hors de pair : la fécondité naturelle de son génie qui semble le dispenser de tout effort, la sévérité avec laquelle il fait les corrections, le soin qu'il a de sacrifier les ornements qui ne faisaient honneur qu'à la parole et ne servaient qu'à la gloire de l'orateur.

II. **Éditions.** — Sur près de 235 discours prononcés en chaire que nous pouvons lire aujourd'hui sous le nom de Bossuet, il n'en avait lui-même publié que sept, six oraisons funèbres et le discours sur l'*Unité de l'Église*.

Autant qu'il le put, et malgré l'usage, il laissa tomber dans l'oubli ses oraisons funèbres aussi bien que ses sermons, même l'oraison funèbre de la reine-mère prononcée en 1667, et dont le manuscrit n'est pas encore retrouvé.

Le sermon *pour la profession religieuse de Mme de la Vallière*, puis *l'oraison funèbre de Nicolas Cornet*, furent donnés au public du vivant de Bossuet, mais par des mains étrangères. Bossuet n'en cacha pas son déplaisir, et, bien que chacun de ces discours, altéré peut-être, dans quelques détails, fût évidemment de lui, il alla pour l'un et pour l'autre jusqu'à déclarer qu'il n'y reconnaissait point son ouvrage.

Chacun des sermons que ce grand orateur prononçait en chaire était un acte d'apostolat; il ne négligeait rien pour que sa parole fût efficace, mais il ne la destinait qu'à ceux qui l'ont entendue. C'était à eux d'en profiter, et alors le devoir de l'orateur était accompli; il aurait craint de céder à une ambition toute profane s'il avait songé à en perpétuer le souvenir. Quelques instants auraient suffi pour mettre la dernière main à plusieurs de ces discours, Bossuet n'a pas cru devoir les y consacrer. Non, les ouvrages les plus parfaits que Bossuet a publiés ne font pas plus d'honneur à sa mémoire que ces brouillons sauvés comme par miracle où nous avons pu suivre d'année en année le développement de son esprit, le progrès de son éloquence, et la patience et l'humilité et l'ardeur de son zèle.

L'abbé Lequeux mourut au moment où il finissait à peine de réunir les matériaux pour une édition complète des œuvres de Bossuet.

1° Dom Déforis accepta ce lourd et doux fardeau et attacha son nom à la 1re édition, qui parut en 1772, chez Antoine Boudet; il avait eu les plus graves difficultés à surmonter; on ne peut lui être assez reconnaissant, ni proclamer assez haut que tout autre qu'un bénédictin aurait probablement succombé à la tâche.

Dom Déforis a publié près de 200 discours de Bossuet; il lutta heureusement contre l'influence de l'abbé Maury, qui ne voulait en voir imprimer qu'un choix dans l'édition des Œuvres complètes de Bossuet.

On lui reproche des additions. Il y en a dont il convient de le remercier. Ainsi, nous lui savons gré d'avoir complété les citations de l'Écriture et des Pères et plusieurs phrases qui ne demandaient qu'un mot ou deux faciles à suppléer, pour être bien comprises.

Où Déforis se méprit de la façon la plus regrettable, avec les meilleures intentions du monde, ce fut en substituant quelquefois sa paraphrase au sommaire de Bossuet, ou en réunissant dans un seul discours les différents développements que Bossuet avait donnés en plusieurs fois à la même idée. On peut dire à son excuse qu'il avertit, par des signes typographiques, de ces interpolations et de ces agencements qui ne sont pas toujours d'un goût irréprochable.

Malheureusement plusieurs éditeurs n'ont pas eu cette précaution, et il a fallu recourir aux manuscrits pour discerner ce qui est de Bossuet de ce qu'on avait ajouté.

2° Les Éditeurs de Versailles signalèrent avec bruit les défauts dans lesquels Déforis était tombé et déclarèrent qu'il était toujours prudent de confronter la leçon imprimée avec les manuscrits autographes; ils prirent pour devise : « Bossuet, tout Bossuet, et rien

que Bossuet. » Magnifiques promesses, mais très imparfaitement tenues, surtout pour les sermons.

Ces éditeurs se contentèrent de donner des titres à quelques sermons, de résumer les sommaires, de vérifier les citations et les renvois, de supprimer les variantes au bas des pages. « Le texte même subit si peu de changements qu'on put croire que les nouveaux éditeurs avaient à peine jeté les yeux sur les manuscrits. » (Guillaume, *Œuvres de Bossuet*, t. VI, p. 3.)

Pendant trente ans le texte édité par Lebel en 1815, en 43 volumes in-8°, a fait autorité pour les sermons comme pour les autres ouvrages de Bossuet.

Le rapport lu à l'Académie française en 1842 par M. Cousin, *sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*, dirigea les travaux de la critique contemporaine sur les textes du dix-septième siècle.

En 1851, l'abbé Vaillant donna le signal en ce qui regarde les sermons de Bossuet dans une thèse présentée à la faculté des Lettres de Paris (1). Grâce à la lecture des manuscrits, il constata plusieurs infidélités dans les deux éditions alors existantes et établit la chronologie d'un grand nombre de sermons. Malheureusement, une mort prématurée empêcha le jeune critique de poursuivre et de perfectionner son œuvre.

En 1855, M. Floquet publia ses *Études sur la vie de Bossuet* (1627-1670), qu'il devait reprendre en 1864 par son *Bossuet précepteur du Dauphin et évêque à la Cour* (2). Cet habile érudit a publié beaucoup de renseignements inédits concernant les sermons de Bossuet et établi la date certaine ou probable d'un grand nombre en s'appuyant surtout sur les témoignages des contemporains et sur les allusions contenues dans ces discours.

3° M. Lachat, dans l'édition qu'a publiée M. Vivès (3), sut tirer parti des travaux de ses devanciers. Travaillant sur les manuscrits, il a supprimé les additions de Déforis, rétabli les variantes au bas des pages, donné les sommaires écrits par Bossuet sur les enveloppes, restitué dans leur intégrité les sermons que l'on n'avait pas craint de mutiler ou de fondre ensemble, et a même publié quelques morceaux inédits.

Mais il n'a pas eu assez de patience ou assez de temps pour donner à son édition toute la perfection désirable ; les critiques y ont relevé un certain nombre d'assertions téméraires ; elle leur a paru

(1) Paris, 1851, in-8° de VII-258 p., chez Plon.
(2) Paris, Firmin-Didot, 4 vol. in-8°.
(3) *Œuvres complètes de Bossuet*, publiées d'après les imprimés et les manuscrits, purgées des interpolations et rendues à leur intégrité.

porter la trace d'un travail trop rapide et trop souvent superficiel.

Le plus grave reproche qu'on puisse faire à M. Lachat, c'est d'avoir été beaucoup trop dur envers Dom Déforis, qui, tout considéré, a bien plus mérité que lui des amis des sermons de Bossuet, et auquel il a tant emprunté. M. Gandar est plus juste à l'égard du premier éditeur des Œuvres du grand orateur : « J'aurai, dit-il, fixé la juste « mesure de ce que nous devons à Déforis quand j'aurai dit que, « depuis la mort de Bossuet, plus de soixante années s'étaient écou- « lées sans qu'on eût pu imprimer un seul de ses discours, que les « cinq volumes publiés en 1772, 1778 et 1788 en contiennent près de « deux cents dont une centaine sont des chefs-d'œuvre, et que, de- « puis quatre-vingts ans, toutes les recherches de la critique n'ont « pas grossi ce recueil d'un seul discours complet. » (*Bossuet orateur*, Introd., p IX.)

4° M. GANDAR, professeur à la faculté des Lettres de Paris, en éditant les sermons de Bossuet, eût dépassé le mérite de tous ceux qui avaient entrepris cette tâche avant lui; car il avait toutes leurs qualités et voulait profiter de toutes leurs recherches. Mais, comme l'abbé Vaillant, il fut enlevé par la mort à sa haute mission; nous n'avons de lui que : *Bossuet orateur, études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet* (1643-1662), et un *Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet*, renfermant 16 discours (1).

5° M. LOUIS MOLLAND (Garnier, 1873) a édité, séparément en quatre volumes, les Œuvres oratoires de Bossuet d'après l'édition de Versailles, très imparfaitement corrigée d'après Gandar et Lachat.

6° M. l'abbé GUILLAUME a publié, chez MM. Berche et Tralin, une édition des *Œuvres complètes* de Bossuet (1877), la plus exacte et la plus accessible que nous connaissions, bien qu'elle soit encore très imparfaite.

7° M. GAZIER, maître des conférences à la faculté des Lettres de Paris, a édité un *Choix de sermons de Bossuet* (2). Ce volume renferme 23 discours publiés sur les éditions originales ou sur les manuscrits autographes de la Bibliothèque nationale. L'auteur mérite toutes nos félicitations pour sa patience et son érudition. Nous devons signaler l'esprit janséniste qui perce dans plusieurs de ses notes, d'ailleurs très savantes.

8° M. l'abbé AUGUSTIN VIALLARD a profité des travaux pré-

(1) Paris, Didier, 2 vol. in-12, 1867.
(2) Paris, E. Belin, in-12, 1882.

cédents et orné de notes claires et sobres 19 *Sermons choisis de Bossuet*. Ce volume fait partie de la collection des classiques de l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne*. Paris, Poussielgue, 1886.

9° M. l'abbé LEBARQ, docteur ès lettres, publie une nouvelle édition des sermons de Bossuet. Son *Histoire critique de la prédication de Bossuet* (Lille, 1888) les *Sermons sur l'ambition, édition critique* (Lille 1890), et les renseignements divers que cet aimable critique a eu l'obligeance de nous communiquer nous font espérer une édition complète des sermons de Bossuet bien supérieure aux précédentes.

NOTRE ÉDITION.

Ceux qui connaissent l'*Œuvre des Bons Livres* devinent aisément les principes qui nous ont guidé dans la composition de ce nouveau recueil des sermons de Bossuet. Nous ne pouvions hésiter à entrer dans la voie ouverte par l'abbé Vaillant et si utilement parcourue par Lachat, Gandar, et MM. Gazier, Brunetière, Lebarq. Profitant du travail de nos devanciers et consultant nous-même les manuscrits, autant que nos loisirs nous l'ont permis, nous avons voulu donner une édition exacte des sermons.

Notre édition en 3 volumes est plus complète que tous les choix de sermons de l'illustre orateur, et si elle ne renferme pas toutes les esquisses, tous les fragments et toutes les rédactions du même sermon, nous pouvons dire que nous avons recueilli dans les œuvres complètes de Bossuet le plus beau discours sur tous les sujets qu'il a traités; quand il a envisagé le même sujet sous plusieurs aspects, nous donnons plusieurs sermons.

Les critiques contemporains suivent ordinairement l'ordre chronologique; nous reconnaissons qu'il est utile pour ceux qui veulent suivre les progrès de l'éloquence du grand orateur (1).

Cependant nous croyons être plus utile aux prédicateurs et aux fidèles qui veulent méditer les grands mystères de notre religion à l'école de Bossuet, en leur présentant ces magnifiques discours dans l'ordre de l'Année chrétienne, de sorte que notre édition soit comme le *Bréviaire des prédications* pour les prêtres et le *Manuel de méditations* pour les fidèles.

(1) L'ordre chronologique des sermons de Bossuet est difficile à établir : M. Lebarq se servant de l'étude de la langue, des allusions à des faits historiques, du caractère de l'écriture et surtout de l'orthographe de Bossuet, a obtenu des restitutions de date aussi certaines qu'imprevues.

Nous croyons que Bossuet aurait suivi cet ordre s'il avait publié ses sermons, car il comprenait très bien l'influence de l'Année chrétienne sur les âmes.

« L'Église, dit-il, inspirée de Dieu et instruite par les Saints Apôtres, a tellement disposé l'année qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de J.-C., le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs et dans les exemples de ses saints, et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament, et de toute l'Histoire ecclésiastique. » (*Or. fun. de M.- Thér. d'Autriche.*)

Chacun de nos volumes renferme trois parties :

I. Les sermons pour les dimanches et les fêtes de N.-S. J.-C.;
II. Les discours sur les mystères de la Sainte Vierge;
III. Les panégyriques des Saints.

Pour faciliter l'étude des progrès oratoires de Bossuet, nous ajoutons une table chronologique de tous les discours que nous insérons dans notre recueil.

Nous serons bien récompensé de notre travail, si nous aidons quelques lecteurs à mieux goûter cette fortifiante doctrine si magnifiquement prêchée au grand siècle par Bossuet. C'est aux savants critiques nommés dans ces préliminaires qu'il faudra savoir gré de l'exactitude du texte et d'un grand nombre de notes dont nous l'avons enrichi; car nous avons suivi le système de Leibnitz, « qui prend le meilleur de tous côtés... et va plus loin qu'on n'est allé encore ». Nous tenons surtout à exprimer la reconnaissance qui leur est due.

APPRÉCIATIONS

Louis XIV ne pouvait se lasser d'entendre Bossuet, il répétait publiquement ses discours avec les plus vifs éloges; les reines le suivaient dans toutes les églises de la Capitale; l'abbé de CHOISY nous traduit en ces termes l'impression de l'auditoire : « Tantôt majes-« tueux et tranquille comme un grand fleuve, il nous conduisait « d'une manière douce et presque insensible à la connaissance de la « vérité; et tantôt rapide, impétueux comme un torrent, il forçait « les esprits, entraînait les cœurs, et ne vous permettait que le « silence et l'admiration. » (*Éloge de Bossuet.*) — Et l'abbé de CLÉRAMBAULT, un autre de ses contemporains, nous a appris qu'on admirait, dans ce grand personnage, *un de ces hommes rares et supérieurs qui sont quelquefois montrés au monde pour lui faire seulement sentir jusqu'où peut être porté le mérite sublime, sans laisser presque l'espérance de leur pouvoir trouver des successeurs.* (*Éloge de Bossuet*). Les poètes eux-mêmes, tels que Belleville, Maury, Santeuil, l'ont proclamé le modèle du zèle évangélique, le maître de la doctrine et le roi des prédicateurs.

Enfin, les rédacteurs de la *Gazette de France* le suivaient dans toutes les chaires de Paris et racontaient ensuite dans leurs colonnes autant de triomphes qu'il avait prononcé de discours.

LE P. DE NEUVILLE.

(*Lettre à l'imprimeur des Sermons de Bossuet.*)

Vous ne pouviez, Monsieur, me faire un présent qui fût reçu avec plus de plaisir et de reconnaissance. Plût au ciel que la Providence m'eût enrichi de ce trésor avant cet âge d'affaiblissement et de langueur qui me met hors d'état d'en profiter! A l'école de

ce maître unique du sublime, de l'énergique, du pathétique, j'aurais appris à réfléchir, à creuser, à penser, à exprimer; et j'aurais désiré de tomber dans ces négligences de style, inséparables de l'activité, de l'impétuosité du génie. Heureux le siècle qui a produit ce prodige d'éloquence mâle, ferme, vigoureuse, que Rome et Athènes dans les plus beaux jours auraient envié à la France! Malheur au siècle qui ne saurait pas le goûter et l'admirer!

Mais y pensez-vous, Monsieur? vous souhaitez que mes Sermons paraissent, et vous m'envoyez Bossuet! La complaisance m'en enivrait; je travaillais à les retoucher; j'aurais été charmé de vous les confier. J'ai lu deux ou trois Sermons de Bossuet. Que mes paperasses me semblent froides et inanimées! Que je me trouve petit et rampant! Combien je sens que je ne suis rien! Cette lecture m'a passionné; elle m'a transporté jusqu'à me persuader que j'écoutais; et revenu à moi-même, j'ai entendu la voix de ma raison me condamner au silence. Mon amour-propre a souscrit, sans murmurer, sans se plaindre. Je crois qu'avec de l'esprit, de l'étude, des efforts, on peut se permettre de marcher sur les pas de l'immortel Bourdaloue, et aspirer à lui ressembler, sans cependant se flatter d'atteindre à la perfection de son modèle. Mais un Bossuet, passez-moi ces expressions, il naît tout entier, il ne se forme point par des développements, par des accroissements successifs; et il y aurait presque autant de folie à entreprendre de l'imiter que de délire à se promettre de l'égaler.

LE CARDINAL MAURY.

Discours préliminaire pour servir de préface à la première édition des Sermons de Bossuet.

Ces Sermons doivent être regardés comme la véritable *rhétorique* des prédicateurs. En effet, le jeune orateur qui saura se pénétrer du génie de Bossuet, sentir, penser, s'élever avec lui, n'aura pas besoin de se dessécher sur les préceptes des rhéteurs, pour se former à l'éloquence. Il n'y aurait pas plus de mérite que de difficulté à relever les incorrections et les répétitions de ce grand homme; ce serait dire d'un habile général qu'il sait gagner les batailles, mais qu'il ne connaît pas l'art de l'escrime. Le goût qui aperçoit les beautés est plus utile que le misérable métier de borner ses découvertes à indiquer des fautes de grammaire. Celui qui aurait étudié toutes les *poétiques*, je dirai plus, celui qui les aurait toutes composées, serait beaucoup moins avancé dans la carrière de l'éloquence, que l'orateur qui aurait profondément senti une seule page de ces discours. Ce que les autres ont dit, Bossuet l'a fait.

M. D. NISARD.

Histoire de la littérature française, t. IV, pp. 263-275, *passim*.

On peut dire de l'Oraison funèbre qu'elle commence et finit avec Bossuet. Il n'a eu comme orateur en ce genre d'éloquence, inouïe jusqu'à lui, ni devanciers, ni émules, ni successeurs. Il n'en est pas de même du sermon. Non seulement Bossuet n'en a pas pris toute la gloire, mais, selon certains juges, il n'y serait pas le premier.

I. L'histoire de l'éloquence religieuse dans le sermon a trois époques, marquées par trois grands noms : Bossuet, Bourdaloue, Massillon.

Bossuet, le premier en date, est le plus excellent. Comme Corneille dans la tragédie, en créant le sermon, il en a donné le modèle. Cependant, un préjugé, que n'a pas pu détruire encore la critique, le met au troisième rang, après Bourdaloue et Massillon. Pour être juste envers Bossuet, il faut le faire passer du dernier rang au premier; Bourdaloue restera au second, et cet ordre des grands noms de la prédication en France indiquera la marche et les changements de cet art, où, parmi les nations chrétiennes, la nôtre est sans rivale.

II. Dans les sermons de Bossuet, la doctrine tient plus de place que la morale. Cette seule proportion est déjà du génie. L'important, c'est le dogme qui fait obéir à la morale. Mettez-moi d'abord en paix sur l'origine et la sanction de la morale; apprenez-moi au nom de qui vous l'enseignez; persuadez-moi qu'une autre vie m'attend où il me sera fait selon mes mérites. C'est par là que doit commencer le prédicateur chrétien. S'il ne trouve rien de plus fort contre mes passions que le consentement passager que lui donne ma raison naturelle, au moment où il développe des maximes que j'ai déjà lues dans les livres, je risque fort de garder mon mal. Me convaincre que je pouvais faire mieux que je n'ai fait, c'est à peine m'apprendre un peu plus que je n'en sais déjà par la peine terrestre attachée à chaque infraction : c'est trop peu pour me corriger. Forcer ma raison à être attentive aux preuves de la foi, l'étonner, la troubler par le développement des mystères et des preuves du dogme, tel doit être l'objet principal du sermon.

On peut n'y pas réussir; il faut le vouloir du moins, et ce doit être la mâle ambition de la chaire chrétienne. Elle était digne de Bossuet, et j'admire qu'avec une science si profonde des cœurs, quand il pouvait les ouvrir, pour ainsi parler, et les étaler tout vifs sur la chaire, il aime mieux poursuivre et harceler son auditoire

d'austères explications du dogme, et songe plutôt à lui faire peur de ne pas croire qu'à l'intéresser par l'imagination à bien agir.

Qu'on ne s'attende pas pourtant à de la théologie en forme. Où le raisonnement est possible sans abaisser la matière, Bossuet raisonne, mais il raisonne de telle sorte qu'on sent le fidèle qui confesse sa foi dans le logicien qui argumente. Il ne traite pas toutes les difficultés avec la même méthode; chaque difficulté a la sienne. Tantôt il regarde le mystère en face, et il se porte impétueusement au plus épais des saintes obscurités, avec le généreux courage d'un soldat qui se jette dans une mêlée. Tantôt il s'arrête, troublé, ébloui, contraint de baisser la vue, et il demande « à remettre ses sens étonnés ». Ailleurs il décide d'enthousiasme, il ordonne, il enjoint, et cet « instinct qui le pousse », plus convaincant que la logique de l'école, plus habile que toutes les adresses de la rhétorique, lui suggère des preuves inattendues et saisissantes. Enfin, si les preuves manquent, cherche qui voudra à contenter la curiosité des hommes, s'épuise qui voudra à pénétrer les causes des secrets jugements de Dieu; pour lui il chantera à jamais ses misericordes. Logique sublime, qui tire de son impuissance même ses plus fortes preuves!

La grandeur de l'esprit de Bossuet a caché à beaucoup de gens sa sensibilité, comme la douceur des vers de Racine leur cache sa vigueur et sa force. C'est dans ses peintures du Christ que le cœur du grand prédicateur se laisse voir. Comme il l'aime, comme il souffre des rigueurs de ce mystère du Dieu-Homme s'offrant en victime pour nous sauver! Comme il baise ses traces! comme il boit ses paroles! Jean, le disciple bien-aimé, n'eut pas plus d'amour pour son maître. Et lorsque, après le mystère de cette vie mortelle endurée trente ans par l'Homme-Dieu, le mystère de la mort sur la croix s'accomplit, lorsqu'il faut se représenter la passion de ce « cher Sauveur », il se refuse à la décrire, non par la vaine crainte de ne pas égaler les paroles aux choses, mais parce que son cœur n'en peut soutenir le spectacle.

« Mes frères, s'écrie-t-il, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit : méditez vous-mêmes Jésus crucifié, et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien mes paroles ne sont pas capables de vous faire entendre. Contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; qui, ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps antérieurement abattu par la perte du sang; qui, parmi cet excès de peine, ne semble élevé si haut que pour découvrir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable! »

Elle est vraie de lui, cette parole du Christ à ses disciples : « Je

demeure en vous, et vous demeurez en moi. » Dieu, le Christ, la Vierge, les Saints, c'était là sa compagnie durant ces longues années de retraite où il vécut abîmé dans les Écritures et les Pères, s'en rendant tous les personnages présents par la puissance de l'imagination et de la foi. Il semble qu'on reconnaisse un frère, un ouvrier de la même vigne dans les portraits qu'il a tracés des Pères, ses prédécesseurs dans l'interprétation du dogme et dans la prédication. Il avait ressuscité toute cette élite sacrée du christianisme, prophètes qui l'ont prédit, apôtres qui l'ont prêché, martyrs qui l'ont consacré de leur sang, Pères qui en ont expliqué et transmis la doctrine. Ce ne sont pas des autorités qu'il invoque, ce sont des maîtres ou des amis qui lui viennent en aide de leur personne, et qui rendent témoignage de sa fidélité à la tradition.

III. Il sort de tout cela une première morale, plus forte et plus efficace peut-être que toutes les prescriptions particulières : c'est un sentiment profond de la misère de l'homme et de l'impossibilité pour nous de n'en pas chercher le remède. A quoi tendent en effet tous ces dogmes, sinon à relever le prix de l'innocence? Que cachent tous ces mystères, sinon les origines sacrées de toutes les règles des mœurs? Qu'est-ce que la religion, sinon un sublime effort de la nature humaine pour lutter contre sa corruption originelle? Et quel plus grand objet de l'éloquence, que de montrer Dieu lui-même nous y aidant et s'employant à la réparation de sa créature intelligente!

IV. On n'en a pas fini avec les beautés de ces sermons quand on a admiré la doctrine et la morale dont Bossuet élève les maximes à la hauteur des dogmes. Il reste ce qui n'a pas de nom dans la critique, l'élan, la force, l'enthousiasme du prédicateur; l'image visible et pourtant indescriptible de son âme; cette liberté si fière, cette fougue qui s'accommode du langage le plus exact; cette abondance qui ne se permet pas plus une expression vague qu'une pensée vulgaire. Je m'étonne qu'on ait eu le courage de remarquer dans les sermons de Bossuet le manque d'une certaine correction extérieure, comme celle de Fléchier par exemple, chez qui la propriété du langage est sacrifiée à l'euphonie et le génie de la langue à la grammaire. C'est plus qu'un style, c'est l'image même d'un homme de génie sortant du recueillement où il a préparé son âme plutôt que ses paroles, et jetant de fougue sur le papier des pensées dont il est plein et des expressions qui vont s'y ajuster d'elles-mêmes. Ses ébauches sont aussi étonnantes que ses sermons les plus achevés. Tout le nécessaire y est, et en perfection. Le fini donnera autre chose, mais ne remplacera pas la naïve beauté de ce premier travail.

V. Qu'avec cette abondance sans superflu, cet éclat sans faux brillant, tant de traits hardis, de figures vives et naturelles, tant

d'art pour attirer l'imagination aux subtilités de la théologie; qu'avec d'éminentes qualités extérieures, une physionomie noble, un regard doux et perçant, un accent passionné, un geste imposant, Bossuet, à l'apparition de Bourdaloue, ait cessé de passer pour le premier prédicateur, comment l'expliquer, sinon parce que le génie de Bourdaloue le tenait plus près de l'auditoire et que Bossuet lui parlait de trop haut? Ou, s'il faut croire que quelques parties de l'orateur lui ont manqué, nous, pour qui tout le mérite de l'action oratoire est perdu, et qui, les yeux sur un livre inanimé, ne pouvons plus sentir que la muette éloquence des paroles écrites, nous n'en donnerons pas moins la première place au prédicateur qui a écrit le plus fortement. J'entends Bossuet, quand je crois le lire. Il n'y a d'évanoui que le geste; le regard brille encore derrière tant d'expressions ou touchantes ou véhémentes, et si le son de la voix n'arrive pas à mes oreilles, l'accent pénètre jusqu'à mon cœur.

SERMONS

DE BOSSUET

I. — SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

(*Seconde rédaction.*)

SOMMAIRE DU SERMON PAR BOSSUET.

Félicité des saints, accomplissement de l'œuvre de Dieu.

Gloire de Jésus-Christ et l'amour du Père sur eux. *Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis* (Joan., XVII, 22). *Dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis* (Joan., XVII, 26).

Dieu étendra les âmes pour les rendre capables d'une félicité plus haute, d'une joie surnaturelle. *Advocabit cœlum desursum et terram discernere populum suum* (Psal., XLIX, 4).

Omnia vestra sunt, vos autem Christi.

Tout est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ, dit le grand Apôtre, parlant aux justes. (*I Cor.*, III, 22, 23.)

Si nous employions à penser aux grandeurs du ciel la moitié du temps que nous donnons inutilement aux vains intérêts de ce monde, nous ne vivrions pas comme nous faisons dans un mépris si apparent des affaires de notre salut. Mais tel est le malheur où nous avons été précipités par notre péché : il ne s'est pas contenté de nous faire perdre le royaume dans l'espérance duquel nous avions été élevés : il nous a tellement ravalé le courage, que nous n'ose-

rions quasi plus aspirer à sa conquête, quelque secours qu'on nous offre pour y rentrer. A peine nous en a-t-il laissé un léger souvenir; et s'il nous en reste quelque vieille idée qui ait échappé à cette commune ruine, cette idée, Messieurs, n'a pas assez de force pour nous émouvoir; elle nous touche moins que les imaginations de nos songes. Cela fait que nous ne concevons qu'à demi ce qui regarde l'autre vie; ces vérités ne tiennent point à notre âme déjà préoccupée des erreurs des sens. En quoi nous sommes semblables aux insensés, qui sans prendre garde aux grands desseins que Dieu avait conçus dès l'éternité pour ses saints, s'imaginaient qu'ils fussent enveloppés dans le même destin que les impies, parce qu'ils les voyaient sujets à la même nécessité de la mort : *Videbunt finem sapientis, et non intelligent quid cogitaverit de eo Dominus* (1). Souffrirez-vous pas bien, Messieurs, pour nous délivrer de ce blâme, que nous nous entretenions sur ces desseins si admirables de Dieu sur les bienheureux, en ce jour où l'Église est occupée à les congratuler sur leur félicité? Certes, je l'oserai dire, si la joie abondante dans laquelle ils vivent leur permet de faire quelque différence entre les avantages de leur élection, c'est par là qu'ils estiment le plus leur bonheur, et c'est cela aussi qui nous doit plus élever le courage. Parlons donc, Messieurs, de ces desseins admirables. Nous en découvrirons les plus grands secrets dans ce peu de paroles de l'Apôtre, que j'ai alléguées pour mon texte, et tout ce discours sera pour expliquer la doctrine de ces quatre ou cinq mots. Nous y verrons comme Dieu a mis les saints au-dessus de tous ses ouvrages, et qu'il se les est proposés dans toutes ses entreprises : *Omnia vestra.* Elles nous donneront sujet d'expliquer par quel artifice Dieu les a si bien attachés à la personne de son Fils : *Vos autem Christi.* Après cela que restera-t-il, sinon de conduire en considérant tant soit peu l'exécution de ces grands desseins de Dieu. Implorons pour cela, etc.

PREMIER POINT.

Dieu étant unique et incomparable dans le rang qu'il tient, et ne voyant rien qui ne soit infiniment au-dessous de lui, ne voit rien aussi qui soit digne de son estime que ce qui le regarde, ni qui mérite d'être la fin de ses actions que lui-même. Mais bien qu'il se considère dans tout ce qu'il fait, il n'augmentera pas pour cela ses richesses. Et si sa grandeur l'oblige à être lui seul le centre de tous ses desseins, c'est parce qu'elle fait qu'il est lui seul sa félicité. Ainsi, quoi qu'il entreprenne de grand, quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il ne lui en revient aucun bien que celui d'en

(1) *Sap.*, IV, 7.

faire aux autres. Il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne saurait-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est ce qui fait que nous prenons la liberté de lui demander souvent des faveurs extraordinaires; nous osons quelquefois attendre de lui des miracles, parce que (1) sa gloire se rencontre dans notre avancement, et qu'il est lui-même d'un naturel si magnifique qu'il n'a point de plus grand plaisir que de faire largesse. Cela nous est marqué dans le livre de la *Genèse*, lorsque Dieu, après avoir fait de si belles créatures, se met à les considérer les unes après les autres. Certes si nous voyions faire une action pareille à quelque autre ouvrier, nous jugerions sans doute qu'il ferait cette revue pour découvrir les fautes qui pourraient être échappées à sa diligence. Mais pour ce qui est de Dieu, nous n'oserions seulement avoir eu cette pensée. Non, Messieurs, il travaille sur trop bel original et avec une main trop assurée, pour avoir besoin de repasser sur ce qu'il a fait. Aussi voyons-nous qu'il n'y trouve rien à raccommoder. Il reconnaît que ses ouvrages sont très accomplis : *Et erant valde bona* (2). De sorte que s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments, il ne les revoit de nouveau que pour jouir du plaisir de sa libéralité. Il est donc vrai, et nous pouvons l'assurer après un si grand témoignage, qu'il n'y a rien de plus digne de sa grandeur ni de plus conforme à son inclination, que de se communiquer à ses créatures.

Cela étant ainsi, pourrions-nous douter qu'il n'ait préparé à ses saints de grandes merveilles? Lui qui a eu tant de soin des natures privées de raison et de connaissance, qui leur a donné sa bénédiction avec tant d'affection, qui a attaché à leur être de si belles qualités, qu'aura-t-il réservé à ceux pour lesquels il a bâti tout cet univers? Car enfin je ne puis croire qu'il ait pris plaisir à répandre ses trésors sur des créatures qui ne peuvent que recevoir, et qui ne sont pas capables de remercier, ni même de regarder la main qui les embellit. S'il y a du plaisir et de la gloire à donner, il faut que ce soit à des personnes qui ressentent tout au moins la grâce qu'on leur fait. Il est vrai qu'il y a des propriétés merveilleuses dans les créatures les plus insensibles, et c'est cela même qui me persuade qu'il les a si bien travaillées pour en faire présent à quelqu'autre. Il n'y a que les natures intelligentes qui en connaissent le prix, ce n'est qu'à elles qu'il a donné l'adresse d'en savoir user, elles seules en peuvent bénir l'auteur. Sans doute ce ne peut être que pour elles qu'elles sont faites. L'ordre de sa Providence nous fait assez voir cette vérité,

(1) Var. : D'autant que
(2) *Genes.*, I, 31.

parce que la première chose qu'il s'est proposée, c'est la manifestation de son nom. Cela demandait qu'il jetât d'abord les yeux sur quelques natures à qui il se pût faire connaître; et puisque c'était par elles qu'il commençait ses desseins, il fallait qu'il formât tous les autres sur ce premier plan, afin que toutes parties se rapportassent. Ainsi donc, après avoir résolu de laisser tomber sur elles un rayon de cette intelligence première qui réside en lui, il a imprimé sur une infinité d'autres créatures divers caractères de sa bonté, afin que les unes fournissant de tous côtés la matiere des louanges et les autres leur prêtant leur intelligence et leur voix, il se fît un accord de tous les êtres qui composent ce grand monde pour publier jour et nuit les grandeurs de leur commun maître. Pour achever ce dessein, il prépare à ses saints une vie tranquille et immortelle, de peur qu'aucun accident ne puisse interrompre le sacrifice de louanges qu'ils offriront continuellement à sa Majesté. Alors il leur parlera lui-même de sa grandeur sans l'entremise de ses créatures, pour tirer de leur bouche des louanges plus dignes de lui. Et afin que ses intérêts demeurent éternellement confondus avec ceux de ses élus, en même temps qu'il leur apparaîtra tel qu'il est, pour leur imprimer de hauts sentiments de sa Majesté, il les rendra heureux par la contemplation de sa beauté infinie. Que dirai-je davantage? Il les élèvera par-dessus tout ce que nous pouvons nous imaginer, pour tirer ainsi plus de gloire de leur estime. Si c'est peu de chose que d'être loué par des hommes, il en fera des dieux et s'obligera par là à faire cas de leurs louanges. Notre Dieu enfin, pour contenter l'inclination qu'il a d'établir son honneur par la magnificence, se fera tout un peuple sur lequel il régnera plus par ses bienfaits que par son pouvoir, auquel il se donnera lui-même pour n'avoir plus rien à donner de plus excellent.

Après cela je pense qu'il n'est pas bien difficile de se persuader que Dieu a tout fait pour la gloire de ses saints. N'y aurait-il que l'honneur qu'ils ont de lui appartenir de si près, il faudrait que tout le reste se soumît à leur empire. Et quelque grand que cet avantage nous paraisse, ce n'est pas une chose à refuser aux bienheureux que de commander à toutes les créatures, puisqu'ils ont le bonheur d'être nés pour posséder Dieu. Aussi n'ont-elles point toutes de plus véhémente inclination que de le servir; tout l'effort que font les causes naturelles, selon ce que dit l'Apôtre, ce n'est que pour donner au monde les enfants de Dieu. C'est pourquoi il nous les dépeint « comme dans les douleurs de l'enfantement » : *Omnis creatura parturit* (1). Elles se plaignent sans cesse du désordre du péché, qui leur a caché les vrais héritiers de leur maître en les confondant

(1) Rom., VIII, 22

avec les vaisseaux de sa colère. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'attendre que Dieu en fasse la découverte à ce grand jour du jugement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, revelationem filiorum Dei expectans* (1). Et à ce jour, messieurs, Dieu qui leur a donné ce mouvement, afin que tout ce qu'il y a dans le monde sentît l'affection qu'il porte à ses saints, « appellera le ciel et la terre au discernement de son peuple. » *Advocabit cœlum desursum et terram discernere populum suum* (2). Ils ne manqueront pas d'y accourir pour combattre avec lui contre les insensés (3), mais plutôt encore pour rendre leur obéissance à ses enfants. Que si, dans cet intervalle, il y en a quelques-uns qui portent visiblement sur leur front la marque du Dieu vivant, les bêtes les plus farouches se jetteront à leurs pieds, les flammes se retireront de peur de leur nuire, et je ne sais quelle impatience fera éclater en mille pièces les roues et les chevalets destinés pour les tourmenter. Enfin que pourrait-il y avoir qui ne fût fait pour leur gloire, puisque leurs persécuteurs les couronnent, leurs tourments sont leurs victoires? Ce n'est que dans la bassesse qu'ils sont honorés; la seule infirmité les rend puissants. Et « les instruments mêmes de leur supplice sont employés à la pompe de leur triomphe ». *Transeunt in honorem triumphi etiam instrumenta supplicii* (4). Pour cela le Fils de Dieu, dans cette dernière sentence qui déterminera à jamais l'état dernier de toutes les créatures, les appelle au royaume qui leur est préparé dès la constitution du monde. Que nous marquent ces paroles? Car il dit bien aux damnés que les flammes leur sont préparées, mais il n'ajoute pas : Dès la constitution du monde. Et cependant l'enfer a été aussitôt fait que le paradis, d'autant qu'il y a eu aussitôt des damnés que des bienheureux.

Sans doute notre juge ne nous veut apprendre autre chose, sinon que la création du monde n'était qu'un préparatif du grand ouvrage de Dieu, et que la gloire des saints en serait le dernier accomplissement. Comme s'il disait : Venez, les bien-aimés de mon Père, il a tout fait pour vous; « à peine posait-il les premiers fondements de cet univers, » qu'il commençait déjà à songer à votre gloire : *a constitutione mundi* (5), et il ne faisait alors que vous préparer votre royaume : *Venite, benedicti Patris mei* (6). Il me semble, messieurs, qu'il y a là de quoi inciter les âmes les moins généreuses. Que jugez-vous de cet honneur? Est-ce peu de chose à votre avis

(1) Rom., 19, 22.
(2) Psal., XLIX, 4.
(3) Sap., V, 21.
(4) S. Leo, Serm. LXXXIII, cap. V.
(5) Math., XXV, 34.
(6) *Ibid.*

d'être l'accomplissement des ouvrages de Dieu, le dernier sujet sur lequel il emploiera sa toute-puissance, et qu'il se repose après toute l'éternité? Il y aura de quoi contenter cette nature infinie. Lui qui a jugé que la production de cet univers n'était pas une entreprise digne de lui, se contentera après avoir consommé le nombre de ses élus Toute l'éternité il ne fera que leur dire : Voilà ce que j'ai fait; voyez, n'ai-je pas bien réussi dans mes desseins? Pouvais-je me proposer une fin plus excellente!

Vous me direz peut-être : Comment se peut-il faire que tous les desseins de Dieu aboutissent aux bienheureux? Jésus-Christ n'est-il pas le premier-né de toutes les créatures? N'est-ce pas en lui qu'a été créé tout ce qu'il y a de visible et d'invisible? Il est la consommation de tous les ouvrages de Dieu. Et sans aller plus loin, les paroles de mon texte nous font assez voir que les saints ne sont pas la fin que Dieu s'est proposée dans tous ses ouvrages, puisqu'eux-mêmes ne sont que pour Jésus-Christ : *Vos autem Christi* (1). Tout cela est très véritable, Messieurs; mais il n'y a rien à mon avis qui établisse plus ce que je viens de dire. Le même Apôtre qui a dit que tout est pour Notre-Seigneur, a dit aussi que tout est pour les élus. Et non seulement il l'a dit; il nous a donné de plus une doctrine admirable pour le comprendre. Il nous apprend que Dieu, afin de pouvoir donner cette prérogative à son Fils sans rien déroger à ce qu'il préparait à ses saints, a trouvé le moyen d'unir leurs intérêts avec tant d'adresse, que tous leurs avantages et tous leurs biens sont communs (2). C'est ce qui me reste à expliquer en peu de mots. Que si Dieu me fait la grâce de pouvoir dire quelque chose qui approche de ces hautes vérités, il y aura de quoi nous étonner de l'affection qu'il a pour les saints et des grandeurs où il les appelle.

SECOND POINT.

Le Père éternel ayant rempli son Fils de toutes les richesses de la divinité, a voulu qu'en lui toutes les nations fussent bénies. Et comme il lui a donné les plus pures de ses lumières, il a établi cette loi universelle, qu'il n'y eût point de grâce qui ne fût un écoulement de la sienne. De là vient que le fils de Dieu dit à son Père qu'il a donné aux justes la même clarté qu'il avait reçue de lui : *Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis* (3). Où, comme vous voyez, il compare la sainteté à la lumière, pour nous faire voir qu'elle est une et indivisible, et que tout de même que les rayons du soleil venant à tomber sur quelque corps, lui donnent véritablement un

(1) I Cor., III, 23.
(2) Rom., VIII, 28.
(3) Joan., XVII, 22.

éclat nouveau et une beauté nouvelle, mais qui n'est qu'une impression de la beauté du soleil et une effusion de cette lumière originelle qui réside en lui; ainsi la justice des élus n'est autre chose que la justice de Notre-Seigneur, qui s'étend sur eux sans se séparer de sa source, parce qu'elle est infinie, de sorte qu'ils n'ont de splendeur que celle du Fils de Dieu, ils sont environnés de sa gloire, ils sont tout couverts, pour parler avec l'Apôtre, et tout revêtus de Jésus-Christ. L'esprit de Dieu, messieurs, « cet esprit immense qui comprend en soi toutes choses, » *hoc quod continet omnia* (1), se repose sur eux pour leur donner une vie commune. Il va pénétrant le fond de leur âme; et là, d'une manière ineffable, il ne cesse de les travailler jusqu'à tant qu'il y ait imprimé Jésus-Christ. Et comme il a une force invincible, il les attache à lui par une union incomparablement plus étroite que celle que peuvent faire en nos corps des nerfs et des cartilages, qui au moindre effort se rompent ou se détendent.

C'est cette liaison miraculeuse qui fait que « Jésus-Christ est toute leur vie : » *Christus vita vestra* (2). Ils sont « son corps et sa plénitude », *corpus ejus et plenitudo* (3), comme parle l'Apôtre saint Paul; comme s'il disait qu'il manquerait quelque perfection au Fils de Dieu, qu'il serait mutilé, si l'on séparait de lui les élus. C'est pourquoi notre bon maître, dans cette oraison admirable qu'il fait pour ses saints, en saint Jean, XVII, les recommande à son Père non plus comme les siens, mais comme lui-même. « J'entends, dit-il, que partout où je serai, mes amis y soient avec moi : » *Volo, Pater, ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (4). Vous diriez qu'il ne saurait se passer d'eux, et que son royaume ne lui plairait pas, s'il ne le possédait en leur compagnie et s'il ne leur en faisait part. Il ne veut même pas que son Père les divise de lui dans son affection. Il ne cesse de lui représenter continuellement qu'il est en eux et eux en lui, qu'il faut qu'ils soient mêlés et confondus avec lui, comme il fait lui-même avec son Père une parfaite unité. Il semble qu'il ait peur qu'il y mette quelque différence : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum, ut sciat mundus quia dilexisti eos sicut et me dilexisti* (4). Et un peu après : *Dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis* (5). Je suis en eux et vous en moi, afin que tout se réduise à l'unité, et que le monde sache que vous ne faites point de distinction entre nous, que vous les aimez et que vous en avez soin comme de moi-même.

(1) Sap., I, 7.
(2) Coloss., III, 4.
(3) Ephes., I, 23.
(4) Joan.
(4) *Ibid.*, 23.
(5) *Ibid.*, 26.

A ces paroles, Messieurs, qui serait l'insensible qui ne se laisserait émouvoir? Certes, elles sont si avantageuses pour nous, que je les croirais injurieuses à notre Maître, si lui-même ne les avait prononcées. Mais qui peut douter de ce prodige? Et quoique d'abord cela nous semble, est-ce trop peu de sa parole pour nous en assurer? Tenons-nous hardiment à cette promesse, et laissons ménager au Père éternel les intérêts de son Fils; ils saura bien lui donner le rang qui est dû à sa qualité et à son mérite, sans violer cette unité que lui-même lui a si instamment demandée. Comme une bonne mère qui tient son cher enfant entre ses bras, porte différemment ses caresses sur diverses parties de son corps, selon que son affection la pousse; il y en a quelques-unes qu'elle orne avec plus de soin, qu'elle conserve avec plus d'empressement; ce n'est toutefois que le même amour qui l'anime : de même le Père éternel, sans diviser cet amour qu'il doit en commun à son Fils et à ses membres, saura bien lui donner la prééminence du chef. Et s'il y a quelque différence en cet exemple, c'est, Messieurs, que l'union des saints avec Jésus-Christ est bien plus étroite, parce qu'il emploiera pour la faire et sa main toute-puissante, et cet esprit unissant que les Pères ont appelé le lien de la Trinité.

Dites-moi tout ce qu'il vous plaira de la grandeur, des victoires, du sacrifice de notre Maître; j'avouerai tout cela, Messieurs, et j'en avouerai beaucoup davantage : car que pourrions-nous dire qui approchât de sa gloire? Mais je ne laisserai pas de soutenir que celui qui n'aspire pas au même royaume, qui ne porte pas son ambition jusqu'aux mêmes honneurs, qui n'espère pas la même félicité, n'est pas digne de porter le nom de chrétien, ni d'être lavé de son sang, ni d'être animé de son esprit. Pour qui a-t-il vaincu, si ce n'est pour nous? N'est-ce pas pour nous qu'il s'est immolé? Sa gloire lui appartenait par le droit de sa naissance; et s'il avait quelque chose à acquérir, c'était les fidèles qu'il appelle le peuple d'acquisition. Pensons-nous pas qu'il sache ce qui est dû à ses victoires? Et cependant écoutons comme il parle dans l'*Apocalypse* : « J'ai vaincu, dit-il; je suis assis comme un triomphateur à la droite de mon Père, et je veux que ceux qui surmonteront en mon nom soient mis dans le même trône que moi : » *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo* (1). Figurez-vous, si vous pouvez, une plus parfaite unité. Ce n'est pas assez de nous transporter au même royaume, ni de nous associer à l'empire; il veut que nous soyons placés dans son trône, non pas qu'il le quitte pour nous le donner (les saints n'en voudraient pas à cette condition), mais il veut que nous y régnions éternellement avec lui. Et comment cela se peut-il expliquer, qu'en disant que nous

(1) Apoc., III, 21.

sommes le même corps, et qu'il ne faut point mettre de différence entre lui et nous?

Après de si grands desseins de la Providence sur les bienheureux, après que Dieu s'est intéressé lui-même à leur grandeur, et s'y est intéressé par ce qu'il aime le plus, prenez garde, Chrétiens, lorsqu'on vous parlera du royaume céleste, de ne vous le pas représenter à la façon de ces choses qui frappent nos sens, ou de ces plaisirs périssables qui trompent plutôt notre imagination qu'ils ne la contentent. Tout nous y semblera nouveau, nous n'aurons jamais rien de semblable : *Nova facio omnia* (1). Comme Dieu, sans avoir égard à ce qu'il a fait des choses, ne considérera plus que ce qu'il en peut faire; comme il ne suivra plus leur disposition naturelle et ne prendra loi que de sa puissance et de son amour, ce ne serait pas une moindre témérité de prétendre concevoir ce qu'il fait dans les bienheureux, que si nous voulions comprendre sa toute-puissance. Mettre les choses dans cet état naturel où nous les voyons, cela était bon pour commencer les ouvrages de Dieu. Mais s'il veut faire des saints quelque chose digne de lui, il faut qu'il travaille *in manu potenti et brachio extento* (2); il faut, dis-je, qu'il étende son bras; il faut qu'il les tourne de tous côtés pour les façonner entièrement à sa mode, et qu'il n'ait égard à leur disposition naturelle qu'autant qu'il faudra pour ne leur point faire de violence. Ce sera pour lors qu'il donnera ce grand coup de maître qui rendra les saints à jamais étonnés de leur propre gloire. Ils seront tellement embellis (3) des présents de Dieu, qu'à peine l'éternité suffira-t-elle pour se reconnaître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités? est-ce là cette âme qui avait ses facultés si bornées? Ils ne pourront comprendre comment elle était capable de tant de merveilles. La joie y entrera avec trop d'abondance, pour y passer par les canaux ordinaires. Il faudra que la main de Dieu ouvre les entrées et qu'il leur prête pour ainsi dire son esprit, comme il les fera jouir de sa félicité. Je vous prie de considérer un moment avec moi ce que c'est que cette béatitude.

Notre âme dans cette chair mortelle, ne peut rien rencontrer qui la satisfasse; elle est d'une humeur difficile, elle trouve à redire partout. Quelle joie d'avoir trouvé un bien infini, une beauté accomplie, un objet qui s'empare si doucement de sa liberté, qui arrête à jamais toutes ses affections, sans que son bonheur (4) puisse être troublé ou interrompu par le moindre désir! Mais que peut-elle concevoir de plus grand que de posséder celui qui la possède, et que

(1) Isa., XLIII, 19; Apoc., XXI, 5.
(2) Deut., V, 15.
(3) Var. : Enrichis.
(4) Var. : Ravissement.

cet objet qui la maîtrise soit à elle? Car il n'y a rien qui soit plus à elle que ce qui est sa récompense, d'autant que la récompense est attachée à une action de laquelle le domaine lui appartient. Comme elle loue Dieu de l'avoir si bien conduite, d'avoir opéré en elle tant de merveilles, cependant que (1) son Dieu même la loue! Là, Seigneur, toujours on chantera vos louanges; on n'y parlera, ne s'entretiendra que de vos merveilles; jamais on ne se lassera d'y parler de la magnificence de votre royaume : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur, et mirabilia tua narrabunt* (2). Mais vous ne vous lasserez non plus de leur dire qu'ils ont bien fait, vous leur parlerez de leurs travaux avec une tendresse de père, et ainsi de part et d'autre, l'éternité se passera en des congratulations perpétuelles. Oh! que la terre leur paraîtra petite! Comme ils se riront des folles joies de ce monde!

En est-ce assez, Messieurs, ou s'il faut encore quelque chose pour nous exciter? Que restait-il à faire au Père éternel pour nous attirer à lui? Il nous appelle au royaume de son Fils unique, nous qui ne sommes que des serviteurs, et des serviteurs inutiles. Il ne veut rien avoir de secret ni de réservé pour nous. L'objet qui le rend heureux, il nous l'abandonne. Il nous fait les compagnons de sa gloire, cendre et pourriture que nous sommes; et il ne nous demande pour cela que notre amour et quelques petits services qui lui sont déjà dus par une infinité d'obligations que nous lui avons, et qui ne seraient que trop bien payés des moindres de ses faveurs. Cependant, qui le pourrait croire, si une malheureuse expérience ne nous l'apprenait? l'homme insensé ne veut point de ces grandeurs; il embrasse avec autant d'ardeur des plaisirs mortels que s'il n'était pas né pour une gloire éternelle; et comme s'il voulait être heureux par son Créateur, il prend pour trouver la félicité une route toute contraire à celle qu'il lui prescrit et n'a point de contentement qu'en s'opposant à ses volontés. Encore si cette vie avait quelques charmes qui fussent capables de le contenter, sa folie serait en quelque façon pardonnable. Mais Dieu, comme un bon père qui connaît le faible de ses enfants et qui sait l'impression que font sur nous les choses présentes, a voulu exprès qu'elle fût traversée de mille tourments, pour nous faire porter plus haut nos affections. Que s'il y a mêlé quelques petites douceurs, ça été pour en tempérer l'amertume, qui nous aurait semblé insupportable sans cet artifice. Jugez par là ce que c'est que cette vie. Il faut de l'adresse et de l'artifice pour nous en cacher les misères; et toutefois, ô aveuglement de l'esprit humain! c'est elle qui nous séduit, elle qui n'est que trouble et qu'agitation, qui ne

(1) Pour : pendant que.
(2) Psal., CXLIV, 6.

tient à rien, qui fait autant de pas à sa fin qu'elle ajoute de moments à sa durée, et qui nous manquera tout à coup comme un faux ami, lorsqu'elle semblera nous promettre plus de repos. A quoi est-ce que nous pensons?

Où est cette générosité du christianisme, qui faisait estimer aux premiers fidèles moins que de la fange toute la pompe du monde, *existimavi sicut stercora* (1); qui leur faisait dire avec tant de résolution : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (2); qui dans un état toujours incertain, dans une vie continuellement traversée, mais dans les tourments les plus cruels et dans la mort même, les tenait immobiles par une ferme espérance, *spe viventes* (3)? Mais, hélas! que je m'abuse de chercher parmi nous la perfection du christianisme! Ce serait beaucoup si nous avions quelque pensée qui fût digne de notre vocation et qui sentît un peu le nouvel homme. Au moins, Messieurs, considérons un peu attentivement quelle honte ce nous sera d'avoir été appelés à la même félicité que ces grands hommes qui ont planté l'Église par leur sang, et de l'avoir perdue lâchement dans une profonde paix, au lieu qu'ils l'ont gagnée parmi les combats et malgré la rage des tyrans, et des bourreaux, et de l'enfer. Heureux celui qui entend ces vérités et qui sait goûter la suavité du Seigneur! « Heureux celui qui marche innocemment dans ses voies, qui passe les jours et les nuits à contempler la beauté de ses saintes lois (4)! Il fleurira comme un arbre planté sur le courant des eaux. Le temps viendra qu'il sera chargé de ses fruits; il ne s'en perdra pas une seule feuille; le Seigneur ira recueillant toutes ses bonnes œuvres et fera prospérer toutes ses actions. Ah! qu'il n'en sera pas ainsi des impies! Il les dissipera dans l'impétuosité de sa colère, comme la poudre est emportée par un tourbillon (5). » Cependant les justes se réjouiront avec lui; « il les remplira de l'abondance de sa maison, il les enivrera du torrent de ses délices (6). » Ah! Seigneur, qu'il fait beau dans vos tabernacles! je ne suis plus à moi quand je pense à votre palais; mes sens sont ravis et mon âme transportée, quand je considère que je jouirai de vous dans la terre des vivants. Je le dis encore une fois et ne me lasserai jamais de le dire : Il est plus doux de passer un jour dans votre maison, que d'être toute sa vie dans les voluptés du monde (7). » Seigneur, animez nos cœurs de cette noble espérance.

(1) Philip., III, 8.
(2) *Idem.*, I, 23.
(3) Rom., XII, 12.
(4) Psal., I, 1.
(5) *Ibid.*, vers. 2, 3, etc.
(6) *Ibid.*, XXXV, 9.
(7) *Ibid.*, LXXXVIII, 1, 2, 10 et 11.

Et vous, âmes bienheureuses, pardonnez-nous si nous entendons si mal votre grandeur, et ayez agréables ces idées grossières que nous nous formons de votre félicité durant l'exil et la captivité de cette vie; vous avez passé par les misères où nous sommes; nous attendons la félicité que vous possédez; vous êtes dans le port; nous louons Dieu de vous avoir choisis, de vous avoir comblés d'une si grande gloire. Secourez-nous de vos prières, afin que nous allions joindre nos voix avec les vôtres pour chanter éternellement les louanges du Père qui vous a élus, du fils qui vous a rachetés, du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés. Ainsi soit-il à jamais.

II. SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS (1)

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN, DEVANT LE ROI, LE 1er NOVEMBRE 1669

SOMMAIRE.

Exorde. Développement du texte. Dieu est tout par l'immensité de son essence, il est tout en tous par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique.

Proposition et division. Pour rendre l'homme heureux, il faut lui donner la vérité, la joie et la paix. Au ciel nous aurons : 1° dans la vue de Dieu, le véritable et le plus noble exercice de notre esprit; 2° dans la jouissance de Dieu, le parfait contentement de nos cœurs; 3° dans la paisible possession de Dieu, l'immuable affermissement de notre repos.

I. Point. Les bienheureux possèdent par la vue de Dieu la vérité sans erreur, sans doute, sans fatigue. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu. » Il faut nous purifier en ce monde.

II. Point. Les joies du monde ne sont que tromperie. Au ciel notre âme nagera éternellement dans la joie la plus noble et la plus parfaite. Aspirons à cette joie.

III. Point. Au ciel nous jouirons du repos éternel; notre paix ne sera pas troublée comme en ce monde.

Péroraison. Méritons cette félicité, vœux pour la gloire et le bonheur du roi en ce monde et en l'autre.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous. — I *Cor.*, XV, 28.

SIRE,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs pour les rendre éternellement heureux, et un seul mot de l'Apôtre

(1) Ms. t. XI, 33. — Déforis, IV, 15. — Lachat, VIII, 31.

nous doit expliquer toutes ces merveilles. « Dieu, dit-il, sera tout en tous. » Que peut-on entendre de plus court? Que peut-on imaginer de plus vaste ni de plus immense? Dieu est un, et en même temps il est tout; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout; s'ils demandent la consolation après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire; Dieu est la gloire qui les environne; Dieu est le plaisir qui les transporte; Dieu est la vie qui les anime; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos (1).

O largeur! ô profondeur! ô longueur sans bornes et inaccessible hauteur! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours (2)? Allons ensemble, mes Frères; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan; mais ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, et implorons l'assistance du Saint-Esprit. *Ave.*

On peut mettre en question si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose, ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paraît que le cœur qui se partage, confesse en se partageant que l'attrait qui le gagne est faible; et celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paraît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur, il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu; et que ne désirons-nous pas? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourrissons nous-mêmes?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi, puisqu'il nous y fait trouver, dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un, et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. « Dieu, dit-il, sera tout en tous. » Il est un,

(1) Bossuet avait d'abord écrit : « Dieu est la vie qui les anime, Dieu est le plaisir qui les transporte, Dieu est la lumière qui les éclaire, Dieu est la gloire qui les environne, Dieu est l'éternité qui les affermit. » Il a commencé par numéroter ses phrases dans l'ordre suivant : 3, 4, 1, 2, 5; puis il les a refaites à la marge.

(2) Ces métaphores géométriques sont empruntées textuellement à saint Paul.

et il est tout. Il est tout, non seulement en lui-même par l'immensité de son essence, mais encore il est tout en tous par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures : *Erit Deus omnia in omnibus.*

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsqu'interprétant ce passage de l'*Épître aux Corinthiens*, il fait ce beau commentaire (1) : « Dieu, dit-il, sera toutes choses à tous les esprits bienheureux, parce qu'il sera leur commun spectacle, il sera leur commune joie, il sera leur commune paix : » *Commune spectaculum erit omnibus Deus, commune gaudium erit omnibus Deus, communis pax erit omnibus Deus* (2).

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il manque d'un grand trésor s'il est trompé, et encore qu'il connaisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille s'il craint. Là donc, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, on y verra Dieu; il n'y aura point de douleur, on y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, on s'y reposera à jamais en Dieu. Si bien que nous y serons bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable exercice de nos esprits; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs ; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions, afin que vous soyez convaincus que, comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat ni de plus aveugle que l'homme, qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes (3), nous pouvons encore ajouter

(1) Il y avait d'abord : « Mais de quelle sorte s'accomplira dans les bienheureux cette parole de l'Apôtre? J'aurais peine à vous l'expliquer, si le grand (VAR. : l'*admirable*, *le docte*) saint Augustin ne m'en donnait l'ouverture, etc. » Bossuet a corrigé, peut-être parce que le *moi* est haïssable, peut-être aussi parce que le prédicateur ne doit pas avoir l'air d'un homme embarrassé.

(2) S. August., *in Psal.*, LXXXIV, n. 10.

(3) *Spectaculum facti sun us mundo, et angelis et hominibus.* — I *Cor.*, IV, 9.

qu'ils sont un spectacle à Dieu-même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona* (1); qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri, et, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il l'avait trouvé parfaitement beau : *Et erant valdè bona;* et enfin qu'il s'était contenté lui-même, en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa puissance (2), il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos* (3). « Les yeux de Dieu, dit le saint Psalmiste, sont attachés sur les justes, » non seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il se plaît à les regarder du plus haut des cieux comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon serviteur Job, comme il est droit et juste et craignant Dieu, comme il évite le mal avec soin et n'a point son semblable sur la terre (4)? »

Que le soldat est heureux qui combat sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle; comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient; il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais, direz-vous, qu'est-ce que la vérité? Quelle image nous en donnez-vous? Sous quelle forme paraît-elle aux hommes? — Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement : nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs qui sont cachés bien avant au fond de votre âme, les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, Messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous assemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écou-

(1) Dieu vit que la lumière était bonne. — *Gen.*, I, 4. Ce passage est emprunté à l'exorde du *Sermon sur la Providence.*

(2) Édit. Lachat : *Le chef-d'œuvre de son art et le miracle de sa grâce.* Leçon fautive : on ne tient compte ni des variantes ni des chiffres que Bossuet a placés dans son texte.

(3) *Ps.*, XXXIII, 15.

(4) *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terrâ, homo simplex, et rectus, ac timens Deum et recedens a malo.* — *Job*, I, 8.

tez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable; elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, Messieurs, où la voyez-vous? Peut-être dans mes paroles? Nullement, ne le croyez pas. Car comme si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue, mais je ne vous donne pas la clarté, ni je [ne] puis vous inspirer le sentiment; je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi; sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois (1), et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits, mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours; qu'ils profitent ou qu'ils oublient, que leurs connaissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre à chacun, quoiqu'elle soit commune à tous, » *et omnibus communis est et singulis casta est*, dit saint Augustin (2), on est heureux quand on la possède; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes, parce que « ceux qui se tournent vers elle sont rendus heureux par ses lumières, et que ceux qui refusent de la regarder sont punis par leur propre aveuglement, et par leurs ténèbres : » *Cum integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine et aversos puniat cæcitate* (3).

(1) Édit. Lachat : *Je la vois donc, la vérité.* On a ici une preuve évidente de ce fait que Bossuet souligne ce qu'il condamne. Il avait écrit : *Je la vois donc, la vérité;* il souligne les trois derniers mots et écrit *la* pour les remplacer; un peu plus bas, au lieu de : *puisque la vérité est une* il y avait : *car la vérité* (*car* souligné et remplacé par *puisque*); les éditeurs ne s'y sont pas trompés, mais ils ont manqué de logique. Déforis avait bien lu.

(2) *De Lib. arbit.*, lib. II, n. 37. Bossuet écrit par erreur : *De verâ relig.*

(3) *De Lib. arbit., ibid.*

Voilà ce que c'est que la vérité; et, mes Frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu-même. O vérité! ô lumière! ô vie! quand vous verrai-je? quand vous connaîtrai-je? Connaissons-nous la vérité durant ces jours des ténèbres? Nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Même dans les affaires du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, qui toutefois se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans doute de plus loin les choses; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. C'est pourquoi cet ancien disait à son ami tombé en disgrâce : « Que vous êtes heureux maintenant de n'avoir plus rien en votre fortune qui oblige à vous mentir et à vous tromper! » *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur* (1)! Que ferai-je? Où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive.

Ah! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit; et retenant sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu! quelle faiblesse et quelle misère! De crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place ni me remuer. Misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur* (2) : « Votre soleil n'aura jamais de couchant, et votre lune ne décroîtra pas »; c'est-à-dire non seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé!

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les

(1) Senec., *Epist.* XLVI *ad Lucil.*
(2) Isa., LX, 20.

appelle dieux (1), puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde à qui David l'attribue. « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux et vous êtes tous enfants du Très-Haut : » *Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes* (2). Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée. « Car enfin vous mourrez comme des hommes, et vous descendrez du trône au tombeau : » *Verumtamen sicut homines moriemini; et sicut unus de principibus cadetis* (3). La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie et on la voit tout entière aller revêtir les successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais, l'image de Dieu est immortelle; mais cependant l'homme tombe, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie. Non seulement ils sont des dieux parce qu'ils ne sont plus à la mort; ils sont des dieux d'une autre manière parce qu'ils ne sont plus au mensonge.

David a dit en son excès : « Tout homme est menteur (4) »; tout homme peut être trompeur et trompé, est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, bienheureux esprits qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité qu'il n'y aura désormais ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucune ambiguïté qui vous l'enveloppe, ni aucun faux jour qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affaiblisse. Aussi dans cet état bienheureux ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences et par un grand circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'elle-même toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, « et nous rendra, dit saint Jean, semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est » : *Cum apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est* (5).

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui a en Dieu cette espérance se conserve pur, ainsi que Dieu même est pur : *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat semetipsum, sicut et ille sanctus est* (6). Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu.

(1) Orat., XL. Ce passage apparaît pour la quatrième fois dans les sermons de Bossuet, *Sermons sur l'Ambition, sur les Devoirs des rois, sur la Justice;* on le retrouvera dans la *Politique de l'Écriture Sainte*, composée trente ans plus tard.

(2) *Psal.*, LXXXI, 6.

(3) *Psalm.*, LXXXI, 7.

(4) *Ego dixi in excessu meo : omnis homo mendax.* — *Psal.*, CXV, 11.

(5) I *Joan*, III, 3.

(6) *Ibid.*, 3. Non content de citer ainsi le texte de la Vulgate, Bossuet a écrit à la marge le texte grec.

Il faudra passer par l'épreuve d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit vue ni approchée que des esprits purs; et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes dans l'Évangile de ce jour : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu (1)! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi; c'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades; souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie; après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours? Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint Apôtre : « Que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous (2) »? Quoi, pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme? La sagesse que vous ne cherchez pas descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner?

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux; jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité; nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu, nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Jetez, jetez un peu les yeux, Chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat toujours défaillant. Là se trouve la grâce avec la durée, là se trouve la majesté avec la douceur, là se trouve le sérieux avec l'agréable, là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion c'est la joie; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens que quand il a dit dans l'*Ecclésiaste* qu'il « estimait le ris une erreur et la joie une tromperie » : *Risum reputavi errorem; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis?*

(1) *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. — Matth.*, v, 8.
(2) *Fornicatio autem et omnis immunditia, aut avaritia, nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. — Ephes.*, v, 3.

Et certes il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que Dieu abandonne pour la consolation des captifs, autres ceux qu'il a réservés pour faire la félicité de ses enfants »; *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* (1).

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes Frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, quelque main qui nous la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse pourvu que je sois content? Soit erreur, soit vérité, c'est toujours être chagrin que de refuser la joie de quelque part qu'elle vienne (2). Mais le Saint-Esprit (3) prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines, que celui-là est abandonné de Dieu qui se réjouit dans les mauvaises; et qu'enfin on est malheureux quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc considérer avant toutes choses d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, Chrétiens, toutes les joies que nous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusion et de vanité. C'est pourquoi dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Écoutez la belle sentence que prononce l'*Ecclésiastique :* « Le fol inconsidéré, dit-il, fait sans cesse éclater son ris et le sage à peine rit-il doucement » : *Fatuus in risu exaltat vocem suam, vir autem sapiens vix tacite ridebit* (4). En effet, quand on voit un homme emporté qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir, c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage, au contraire, toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir sur la terre aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disait l'*Ecclésiastique ;* c'est-à-dire qu'il supprime lui-même

(1) S. August., *in Psal.*, CXXXVI, n. 5.

(2) Il y a ici, dans le ms., une addition marginale sans renvoi qu'il est impossible d'introduire dans le texte ; Bossuet a dû faire des changements s'il a donné place à cette pensée dans son discours : « Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur et par conséquent sa perfection dans un songe. Notez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection, grand principe. »

(3) Trois mots soulignés, mais non remplacés

(4) *Eccl.*, XXI, 23.

sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa faiblesse et qui, sentant qu'elle est née pour les biens célestes, a honte de se sentir si fort transportée par les choses méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes? à quels malheurs et à quels désordres? Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes; flatteurs pernicieux, et conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience! Car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable. Car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le Roi-Prophète, qui, se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans sa cité sainte toutes les félicités imaginaires, et qui, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, fait succéder des maux trop réels à la courte imposture de leurs rêveries » : *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tuâ imaginem ipsorum ad nihilum rediges* (1).

Concluons donc, Chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité, *gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin (2). Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée. Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison et ne permettent pas à l'âme de se posséder. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même, possédant Celui qui la possède, la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes Frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un nouveau ciel et une nouvelle terre, et toutes les angoisses seront oubliées et ne reviendront jamais : » *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super*

(1) *Psal.*, LXXII, 20. Il y a ici, dans le ms., un feuillet intercalaire (f° 47), qui est une première rédaction d'un fragment du *Sermon sur l'Enfant prodigue* (premier point).

(2) Confess., X, 23.

cor (1). « Mais vous serez ravis et votre âme nagera dans la joie durant toute l'éternité dans les choses que je crée : » *Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* « Car je ferai que Jérusalem sera dans le ravissement et que son peuple sera tout en joie : » *Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem et populum ejus gaudium.* « Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem, et je triompherai de joie dans la félicité de mon peuple » : *Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.*

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Église militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem (2). « Réjouissez-vous, dit-il, avec elle, ô vous qui l'aimez, réjouissez-vous avec elle d'une grande joie, et sucez avec elle la mamelle de ses consolations, afin que vous abondiez en délices, parce que le Seigneur a dit : Je ferai couler sur elle un fleuve de paix, et ce torrent se débordera avec abondance; « toutes les nations de la terre y auront part; et, avec la même tendresse qu'une mère qui caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, dit le Seigneur : » *Lætamini cum Jerusalem, et exultate in eâ omnes qui diligitis eam; gaudete cum eâ gaudio..., ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus, ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimodâ gloriâ ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis et quasi torrentem inundantem gloriam gentium... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos* (3). Quel cœur serait insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes Frères, tous nos vains plaisirs. Que de désirs différents sentent les malades (4)! C'est la maladie qui les désire; la santé revient et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux; et c'est par où je m'en vais conclure.

(1) *Isa.*, LXV, 16 et seq.

(2) Addition marginale sans renvoi : *mais nous avons plus : Église, quoiqu'éloignée de la face de Jésus-Christ, votre époux.* Les éditeurs semblent ne pas l'avoir vue.

(3) *Isa*, LXV, 17 et sq.

(4) On lit à la marge : *Heu! quam pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit..., ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus* (Julian. Pomer., *De Vitâ contemplat.*, lib. II, cap. XIII).

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos dans lequel, comme dit la sainte Écriture, « il se reposa de tout son ouvrage (1) ». Vous savez assez, Chrétiens, que Dieu qui fait tout sans peine n'a pas besoin de se délasser de son travail; et vous n'ignorez [pas] non plus qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon Père, dit le Fils de Dieu, agit sans relâche (2). » Et s'il cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égarerait de sa route, la mer forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe; en un mot, toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non-être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour qui est le jour de l'éternité dans lequel il se reposera avec ses élus; disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le jour de repos qui est réservé au peuple de Dieu, selon la doctrine de l'Apôtre : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei*, dit la savante *Épître aux Hébreux* (3).

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes Frères, l'Éternel médite des choses éternelles; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam (4), jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs, nous serons conduits à la cité sainte, et c'est où l'Esprit [Saint] nous assure que « nous nous reposerons à jamais de toutes nos peines (5) ».

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante, que saint Paul l'appelle « une cité ferme et qui a un fondement », *fundamenta habentem civitatem* (6). Nul fondement sur la terre. Nous pensons

(1) *Requievit die septimo ab universo opere quod patrarat.* — *Gen.*, II, 2.
(2) *Pater meus usque modo operatur.* — *Joan.*, V, 17.
(3) *Hebr.*, IV, 9.
(4) *L'ancien Adam, le vieil homme*, expressions théologiques pour désigner le pécheur.
(5) *A modo, jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboris suis.* — *Apoc.*, XIV, 13.
(6) *Hebr.*, XI, 10.

nous reposer; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tous ensemble, parce que la figure de ce monde passe (1). Et si nous ne sentons pas toujours cette violence, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle « dont Dieu est l'architecte et le fondateur », *cujus artifex et conditor Deus* (2). En vous est la consistance, parce que sa main souveraine est votre soutien immuable et sa puissance invincible votre inébranlable fondement. « Efforçons-nous donc, dit le saint Apôtre, d'entrer dans ce repos éternel (3) ». Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue dans les cours, tous aspirent de loin à quelque repos, mais nous le voulons honnête, mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, Chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre, « Levez-vous, marchez sans relâche, dit le prophète Michée, parce qu'il n'y a point ici de repos pour vous : » *Surgite et ite, quia non habetis hic requiem* (4). Entrez un peu avec moi en raisonnement (5) sur cette matière importante, ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes; et, pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines (6) et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge; et sans cela, Chrétiens, nous sommes trop exposés aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la Cour, et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point

(1) *Transit figura hujus mundi.* — I Cor., VII, 31.
(2) *Hebr., ibid.*
(3) *Festinemus ergo ingredi in illam requiem.* — *Ibid.*, IV, 11.
(4) *Mich.*, II, 10.
(5) *Entrer en raisonnement*, latinisme; Bossuet songe sans doute à ce passage de l'Évangile (*Matth.*, XXVI, 41) : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.*
(6) Passage emprunté textuellement au second point du *Sermon sur l'Enfant prodigue*, 1666. Bossuet, à trois ans de distance, ne craint pas de prononcer les mêmes paroles devant le même auditoire.

d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort; et, si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui, non seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous être retourné en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, parmi vos titres, vous n'avez point de sauve-garde contre la fortune; vous n'avez ni de privilèges, ni d'exemptions contre les communes faiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune soit ruinée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à couvert, vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri? Jetez les yeux de tous côtés, le déluge a inondé toute la terre, les maux en couvrent toute la surface, et vous ne trouverez pas même où mettre le pied. Il faut donc chercher le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'a aucun droit : notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite; ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde, et par là nous l'avons soumis avec tout le reste aux prises de la fortune. Imprudents! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête; nous dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable! Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi! ne voyez-

ous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu par les vents et ar les flots, vogue dans une mer inconnue! Si les tempêtes l'agitent, les nuages couvrent le soleil, alors le sage pilote craignant d'être mporté contre les écueils, commande qu'on jette l'ancre; et cette ncre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la erre au milieu des ondes est une espèce de port assuré dans l'immenité et dans le tumulte de l'océan. Ainsi, dit le saint Apôtre : « Jetez u ciel votre espérance, laquelle sert à votre âme comme d'une ancre erme et assurée, » *quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam* (1). Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne roment jamais, dans la bienheureuse terre des vivants; et croyez qu'ayant rouvé un fond si solide, elle servira de fondement à votre vaisseau, usqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, Messieurs, pour espérer, il faut croire. Et c'est qu'on nous lit tous les jours : Donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadezoi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si elle espérance. — Eh quoi! homme, pouvez-vous penser que tout oit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? e cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit aulessus? Je le vois bien, votre esprit est rempli de tant de belles senences, qu'un Montaigne (je le nomme) vous a débitées, qui préfèrent es animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple t innocente, — c'est ainsi qu'on parle, — à nos raffinements et à nos alices. Mais dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement e l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore our rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, 'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui ous distingue des bêtes? Tous les saints dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu! t n'y a-t-il que les épicuriens qui aient bien connu ce que c'est que homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes ient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui en ela est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, épend nécessairement de plus hauts principes? Et donc! que les léments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que ieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux hoses mortelles : mais que ce qui était né capable de Dieu soit imortel comme lui! Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus; voulez-le, ne le

(1) *Hebr.*, VI, 19.

voulez pas (1), votre éternité vous est assurée. Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse; mais, si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira : le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en la risque (2), montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, Chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans ligature, que vos blessures invétérées n'ont été frottées d'aucun baume; » *Vulnus, et livor, et plaga tumens; non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo* (3). Cherchez un médecin qui vous traite. Cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire; que ses conseils soient votre huile, que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité : allez donc désormais et ne péchez plus (4). Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspire (5) de telles pensées. S'il était ainsi, Chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances, qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

Sire, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas votre gloire même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir

(1) Il faudrait aujourd'hui *veuillez-le, ne le veuillez pas.*

(2) *Les risques.* D'après Littré, le genre de ce mot était douteux au dix-septième siècle, et l'Académie, jusqu'en 1762, conserva dans son Dictionnaire l'exemple *à toute risque.*

(3) *Isa.*, I, 6.

(4) Paroles de Jésus-Christ à la femme adultère : *Vade, et jam amplius noli peccare — Joan.*, VIII, 11

(5) Edit. : *Inspirent.* On peut rapprocher cette phrase de ce beau vers de Corneille :

Sa bonté, son pouvoir, sa justice *est* immense. (POLYEUCTE.)

de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes, je trahirais Votre Majesté et je lui serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en en monde et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Jour des Morts (?)

SERMON

SUR LA RÉSURRECTION DERNIÈRE.

SOMMAIRE.

Exorde : La mort est l'œuvre du péché et du démon. J.-C., en détruisant le péché, triomphe de la mort.

Proposition, division : Nous devons concourir à l'opération de la grâce qui nous ressuscite par la parole, le corps et l'esprit de J.-C.

Ier Point. Deux paroles sont adressées aux morts parce qu'il y a deux parties en l'homme et toutes deux ont leur mort : comme le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu.

Dieu reconstituera le corps qui a servi l'âme et les réunira comme le réclame sa sagesse.

IIe Point. Le corps de J.-C. est le modèle, le gage et le principe de la résurrection de notre corps.

IIIe Point. L'Esprit-Saint habite en nos âmes. Il se fait comme un sacré mariage entre notre esprit et l'esprit de Dieu. Dans cette union le corps suit l'âme comme une partie de sa dot. L'esprit qui a ressuscité J.-C. nous ressuscitera aussi.

Péroraison : Détachons-nous de la vie, de la santé, de la vanité, et nous mourrons sans affliction pour ressusciter avec gloire.

Novissima inimica destruetur mors.

Le dernier ennemi qui sera détruit sera la mort (I Cor. xv, 26).

Quand l'ordre des siècles sera révolu, les mystères de Dieu consommés, ses promesses accomplies, son Évangile annoncé par toute la terre; quand le nombre de nos frères sera rempli, c'est-à-dire quand la sainte société des élus sera complète, le corps mystique du

Fils de Dieu composé de tous ses membres et les célestes légions où la désertion des anges rebelles a fait vaquer tant de places, entièrement rétablies par cette nouvelle recrue : alors il sera temps, Chrétiens, de détruire tout à fait la mort, et de la reléguer pour toujours aux enfers d'où elle est sortie : *Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis* (1), comme il est écrit dans l'*Apocalypse*. Il est écrit que « Dieu n'a pas fait la mort (2), mais qu'elle est entrée dans le monde par l'envie du diable (3) », et par le péché de l'homme. Car l'homme en consentant au péché, s'est assujetti à la mort; ainsi contre l'intention du Créateur, l'homme qui était sorti immortel de ses saintes et divines mains est devenu mortel et caduc par la malice du diable.

Mais le Sauveur étant venu sur la terre pour dissoudre l'œuvre du diable, il détruira premièrement le péché; et après, par une suite nécessaire d'une victoire si illustre et si glorieuse, il abolira aussi la puissance et l'empire de la mort. Ainsi (4) l'Apôtre s'écrie : « O mort, où est ta victoire? » *Ubi est, mors, victoria tua* (5)? Mais il faut ici remarquer que tant qu'il restera sur la terre quelque vestige du péché, la mort ne cessera de tout ravager et exercera toujours sur le genre humain sa dure et tyrannique puissance (6). Mais à la consommation des siècles, après que le règne du péché sera détruit sur la terre, que toute la pompe (7) du monde sera dissipée, et enfin que tout ce qui s'élève contre la gloire (8) de Dieu sera renversé, alors Jésus-Christ attaquera sa dernière ennemie qui est la mort; et tirant tous ses enfants d'entre ses mains, il les délivrera pour jamais de cette cruelle, dure et insupportable tyrannie (9) : *Novissima inimica destruetur.*

Encore que ce triomphe de Jésus-Christ sur la mort ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, il se commence dès la vie présente; et au milieu de ce siècle de corruption, l'œuvre de notre immortalité se prépare. Que devons-nous faire pour concourir à l'opération de la grâce qui nous ressuscite? L'Écriture nous propose trois principes de résurrection : la parole de Jésus-Christ, le corps de Jésus-Christ, l'esprit de Jésus-Christ. La parole de Jésus-Christ : *Venit hora in qua omnes qui sunt in monumentis audient vocem Filii Dei* (10).

(1) *Apoc.*, xx, 41.
(2) *Sap.*, I, 13.
(3) *Idem*, II, 24.
(4) *Var.* : C'est pourquoi.
(5) *I Cor.*, xv, 55.
(6) *Var.* : Son insupportable tyrannie.
(7) Gloire.
(8) Science.
(9) Il les délivrera pour jamais de sa tyrannie.
(10) *Joan.*, x, 28.

Le corps de Jésus-Christ : *Qui manducat meam carnem habet vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissimo die* (1). L'esprit de Jésus-Christ : *Quod si spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis habitat in vobis, qui suscitavit Jesum a mortuis vivificabit et mortalia corpora vestra proter inhabitantem Spiritum ejus in vobis* (2). Ce que nous demande cette parole : ce que nous devons à ce corps; ce qu'exige de nous cet esprit.

PREMIER POINT.

Nous voyons dans l'Évangile deux paroles du Fils de Dieu qui sont adressées aux morts, l'une à la fin des siècles, l'autre durant le cours du siècle présent. Écoutez comme il parle au chapitre v de saint Jean : *Amen, amen dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint, vivent* (3). « L'heure vient, et elle est déjà. »

Remarquez : donc cette parole ne regarde pas la consommation des siècles. Les morts entendront la voix du Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit auparavant : « Celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, » *transiet de morte ad vitam* (4). Mais voici encore une autre parole (5) : « L'heure vient; » il ne dit plus : « Elle est déjà »; « que tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix, et ceux qui auront bien fait sortiront pour ressusciter à la vie, et ceux qui auront mal fait sortiront pour ressusciter à leur condamnation (6). » Voilà donc deux paroles adressées aux morts, parce qu'il y a deux sortes de morts, ou plutôt il y a deux parties en l'homme, et toutes deux ont leur mort. « L'âme, dit saint Augustin (7), est la vie du corps, et Dieu est la vie de l'âme. » Ainsi comme le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. Cette mort ne nous touche pas, parce qu'elle n'est pas sensible; et toutefois, Chrétiens, si nous savions pénétrer les choses, cette mort de nos corps qui nous paraît si cruelle, suffirait pour nous faire entendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps froid et insensible, abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de con-

(1) *Joan.*, VI, 55.
(2) *Rom.*, VIII, 11.
(3) *Joan.*, V, 25.
(4) Le grec : *Transivit.*
(5) *Var.* : Au jugement.
(6) *Joan.*, V, 24, 28, 29.
(7) *Serm.* CCLXVIII, n. 1.

templer l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle? C'est donc à ces morts spirituels, c'est aux âmes pécheresses que Jésus-Christ adresse sa voix pour les appeler à la pénitence : *Venit hora, et nunc est.*

Que si vous me demandez d'où vient qu'il adresse encore à la fin des siècles une seconde parole aux morts qui sont gisants et ensevelis dans les tombeaux, je vous le dirai en un mot, parce que la chose est assez connue. L'âme a péché par le ministère et même en quelque façon par l'instigation du corps, et c'est pourquoi il est juste qu'elle soit punie avec son complice. L'âme s'est aussi servie, dans les bonnes œuvres, du ministère du corps qu'elle a pris soin de dompter, afin, comme dit l'Apôtre (1), que la justice de Dieu s'assujettît à elle-même nos membres et leur fît porter le joug honorable de Jésus-Christ et de l'Évangile. Ainsi ce corps qui a eu sa part aux travaux, doit être aussi appelé comme un compagnon fidèle à la société de la gloire.

Ou si vous vouliez que je vous apporte une raison plus sublime et plus digne encore de la majesté du Sauveur, il était juste que le Fils de Dieu ayant pris un corps aussi bien qu'une âme et ayant uni l'homme tout entier à sa divine personne, il fît sentir sa puissance au corps et à l'âme, et qu'il soumît l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi après avoir parlé aux morts spirituels pour ressusciter leurs âmes, il parle à la fin des siècles aux morts gisants dans les sépulcres, pour les en faire sortir et leur rendre la vie (2) : *Et qui audierint, vivent.*

Quand donc cette heure dernière sera arrivée, à laquelle Dieu a résolu de réveiller les élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre : « Os arides, os desséchés, écoutez la parole du Seigneur : » *Ossa arida, audite verbum Domini* (3). Au son de cette voix toute-puissante qui se fera entendre en un moment de l'orient jusqu'à l'occident, et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible seront émus dans le creux de leurs tombeaux; toute la nature commencera à se remuer; et la mer, et la terre, et les abîmes se prépareront à rendre leurs morts qu'on croyait qu'ils eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme un dépôt pour le remettre fidèlement au premier ordre. Car, mes Frères.

(1) *Rom.*, VI, 19.
(2) *Var.* : Pour ressusciter leurs corps.
(3) *Ezech.*, XXXVII, 4.

« ce Jésus qui aime les siens, et les aime jusqu'à la fin (1), » prendra soin de ramasser de toutes les parties du monde leurs restes toujours précieux devant lui. Ne vous étonnez pas d'un si grand effet; c'est de lui qu'il est écrit qu'il « porte tout l'univers par sa parole très efficace (2) ». Toute la vaste étendue de la terre, et les profondeurs des mers et toute l'immensité du monde, n'est qu'un point devant ses yeux. Il soutient de son doigt les fondements de la terre, l'univers entier est sous sa main. Et lui, qui a bien su trouver nos corps dans le néant même d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures. Car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme; ainsi il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps, qui lui sont toujours chers parce qu'il les a une fois unis à une âme qui est son image, qu'il remplit de sa grâce et qui sont toujours gardés sous sa main puissante, en quelque coin de l'univers que la loi des changements ait jeté ces restes précieux. Et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela. Car « il appelle ce qui n'est pas, avec la même facilité que ce qui est : » *Vocans ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt* (3). Et Tertullien a raison de dire que « le néant est à lui aussi bien que tout : » *ejus est nihilum ipsum, cujus totum* (4).

Ayant donc ainsi rétabli les corps de ses bien-aimés dans une intégrité parfaite, il les réunira à leurs âmes saintes, et ils deviendront vivants; il bénira cette union : afin qu'elle ne puisse plus être rompue, et il les rendra immortels. Il fera que cette union sera tellement intime, que les corps participeront aux honneurs des âmes, et par là nous les verrons glorieux. Tels sont les magnifiques présents que Jésus-Christ fera en ce jour à ses élus par la puissance de sa parole. Il les fera sortir de leurs tombeaux pour leur donner la vie, l'immortalité et la gloire; la mort ne sera plus, et toutes les marques de corruption seront abolies : *Novissima inimica destruetur mors.* O puissance de Jésus-Christ! ô mort glorieusement vaincue! ô ruines du genre humain divinement réparées!

Mais, mes Frères, avant que la mort soit anéantie, il faut que le péché soit détruit, parce que c'est par le péché que la mort a régné sur la terre. Souvenez-vous donc, mes frères, de ce que nous avons dit au commencement, que Dieu n'a pas fait la mort; au contraire comme il a créé l'âme raisonnable pour habiter dans le corps humain, il avait voulu au commencement que leur union fût indissoluble;

(1) *Joan.*, XIII, 1.
(2) *Hebr.*, I, 3.
(3) *Rom.*, IV, 17.
(4) *Apolog.*, n. 48.

et c'est peut-être un des sens qu'il faut donner à cette parole du Psalmiste : *Corpus autem aptasti mihi* (1) : « Vous m'avez approprié un corps. » De même que s'il eût dit comme en son nom au Créateur : O Seigneur, vous avez fait mon âme d'une nature bien différente du corps, car après avoir formé ce corps avec de la boue, c'est-à-dire avec une terre détrempée, ce n'est plus de la terre, ni de l'eau, ni du mélange du sec et de l'humide, ni enfin d'aucune partie de la matière, que vous avez tiré l'âme que vous avez mêlée dans cette masse pour la vivifier. C'est de vous-même, c'est de votre bouche que vous l'avez fait sortir; vous avez soufflé un souffle de vie, et l'homme a été animé, non par l'arrangement des organes, non par la température des qualités, non par la distribution des esprits vitaux, mais par un autre principe de vitalité que Dieu a tiré de son propre sein par une nouvelle création (2) toute différente de celle qui a tiré du néant et qui a formé la matière (3).

Que si cette théologie ne vous ennuie pas, j'ajouterai, Chrétiens, que Dieu avait fait cette âme d'une nature immortelle. Car pour laisser à part les autres raisons qui nous montrent cette vérité, il suffit de considérer celle que nous apporte l'Écriture sainte; c'est que Dieu l'a faite à son image, qu'elle est participante de la vie de Dieu; elle vit en quelque façon comme lui, parce qu'elle vit de raison et d'intelligence, et que Dieu l'a rendue capable de l'aimer et de le connaître, comme lui-même s'aime et se connaît. C'est pourquoi étant faite à son image et étant liée par son fonds à son immortelle vérité, elle ne tient point son être de la matière et n'est point assujettie à ses lois; de sorte qu'elle ne périt point, quelque changement qui arrive au-dessous d'elle, et ne peut plus retomber dans le néant, si ce n'est que celui qui l'en a tirée et qui l'ayant faite à son image, l'attache à lui-même comme à son principe, lâche la main tout à coup et la laisse aller dans cet abîme.

Toutefois, comme elle est dans le dernier ordre des substances intelligentes, c'est en elle que se fera l'union entre les esprits et les corps. Dieu a fait des substances séparées des corps : Dieu les peut faire en divers degrés, c'est-à-dire plus ou moins parfaites; et en descendant toujours on pourra enfin venir à quelqu'une qui sera si imparfaite, qu'elle se trouvera en quelque sorte aux confins des corps et sera de nature à y être unie. Là en descendant toujours par degrés du parfait à l'imparfait, on arrive nécessairement aux extrémi-

(1) *Psal.* XXXIX, 7; *Heb.*, X, 5.
(2) *Var.* : Opération.
(3) *Note marg.* : C'est pourquoi quand il veut former l'homme, il recommence un nouvel ordre de choses, une nouvelle création : *Faciamus hominem* (Gen., I, 26). C'est un autre ouvrage, une autre manière différente de tout ce qui précède; rien encore qui lui soit semblable.

tés et comme aux confins où le supérieur et l'inférieur se joignent et se touchent. Car je crois qu'on peut entendre facilement que tout est disposé dans la nature comme par degrés, et que le premier principe donne l'être et se répand lui-même par cet ordre et comme de proche en proche. Ainsi l'âme raisonnable se trouvera naturellement unie à un corps : *Corpus autem aptasti mihi.*

Mais ce mot d'approprier un corps a une plus particulière signification. Car il faut nous persuader que l'âme raisonnable parle et dit à son Créateur : Comme vous m'avez faite immortelle en me créant à votre image, vous m'avez aussi approprié un corps si bien assorti avec moi, que notre paix et notre union seraient éternelles et inviolables, si le péché venant entre deux n'eût troublé cette céleste harmonie. Comment est-ce que le péché a désuni deux choses si bien assorties? Il est aisé de l'entendre par cette excellente doctrine de saint Augustin. Car, dit-il, c'est une loi immuable de la justice divine, que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons. De sorte que ça été un ordre très juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous ait suivis contre notre gré, et que « notre âme fût contrainte de quitter son corps par une juste punition de ce qu'elle a abandonné Dieu par une dépravation volontaire. » *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserit corpus invitus* (1).

C'est, mes frères, en cette sorte que « le péché étant entré dans le monde, la mort, comme dit l'Apôtre, y est entrée par même moyen (2). » C'est pourquoi le Fils de Dieu ne détruit la mort qu'après avoir détruit le péché; et avant que d'adresser aux morts, à la fin des temps, la parole qui les ressuscite, il adresse dans le cours des siècles à tous les pécheurs sa parole, qui les convertit et qui les appelle à la pénitence. C'est cette parole que nous vous portons (3). O morts, c'est donc à vous que je parle, non à ces morts qui gisent dans ce tombeau, et reposent en paix et en espérance sous cette terre bénite, mais à ces morts parlants et écoutants, « qui ont le nom de vivants, et qui sont morts en effet : « *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (4); qui portent leur mort dans leur âme, parce qu'ils y portent leur péché. Écoutez, ô morts spirituels : c'est Jésus-Christ qui vous appelle pour ressusciter avec lui. « Pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël (5)? » Sortez de vos tombeaux, sortez de

(1) S. Aug. *De Trin.*, lib. IV, n. 16.
(2) *Rom.*, v, 12.
(3) *Note marg.* : Que plût à Dieu que nous puissions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui délecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour n'y laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir!
(4) *Apoc.*, III, 1.
(5) *Ezech.*, XXXIII, 11.

vos mauvaises habitudes. Ah! que je vous relève aujourd'hui; mais avant de vous relever, que je vous abatte!

Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur. Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant, jusqu'à la racine, leurs inclinations corrompues : *Subvertitur plane, dum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur; subvertitur plane, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* (1). De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? Vous avez dit que Ninive serait renversée; en effet elle est renversée en tournant en bien ses mauvais désirs. « Ninive est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne austère, la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissements de la pénitence. » O ville utilement renversée! Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui la devraient déprimer, quand te verrai-je renversée? Quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : Le règne du péché est renversé de fond en comble; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels et ne livrent plus en proie leur âme à leurs yeux; cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé; ceux qui ont attenté sur la couche de leur prochain, etc.; le bien d'autrui... *et adhuc in arca tua ignis thesauri iniquitatis qui devorant te* (2). Tu crois te les être appropriés par l'usage de tant d'années : tout est renversé. Mais relevez-vous, sortez de ces tribunaux, salutaires tombeaux des pénitents; venez à la table des enfants, venez à la vie, venez au pain véritable que Moïse n'a pu donner à nos pères (3) (4); venez au corps de Jésus, qui est le second principe de résurrection et de vie.

SECOND POINT.

Le corps de Jésus-Christ est premièrement le modèle de notre résurrection. Un architecte qui bâtit un édifice, se propose un plan et un modèle; Jésus-Christ se propose son propre corps : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* (5). Il en est secondement le gage : *Si mortui non resurgunt neque Christus resurrexit* (6). « Les prémices de la résurrection » :

(1) S. Eucher., homil. *de Pœnit. Ninivit.*, tome VI, *Biblioth. Patr.*, col. 646
(2) *Mich.*, VI, 10.
(3) *Var.* : Aux Israélites.
(4) *Joan.*, VI, 32.
(5) *Philip.* III, 21.
(6) *I. Cor.*, XV, 13.

Primitiæ dormientium (1). « Le grain de froment : *Sed generis humani una in fine sæculi messis assurget; tentatum est experimentum in principali grano* (2). Il est en troisième lieu le principe d'incorruption (3). La corruption par le sang, de même l'immortalité : saint Grégoire de Nysse et saint Cyrille d'Alexandrie. D'où vient donc qu'il faut mourir et être assujetti à la corruption (4)? Chair de péché : de là chargée d'infirmités et de maladies. Allez dans les hôpitaux durant ces saints jours pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine; là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire; là elle relâche, là elle engourdit; là elle cloue un corps perclus et immobile, là elle le secoue tout entier par le tremblement : pitoyable variété! diversité surprenante! Chrétiens, c'est la maladie qui se joue comme il lui plaît de nos corps, que le péché a abandonnés à ces cruelles bizarreries. O homme, considère le peu que tu es : regarde le peu que tu vaux; viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Et la fortune pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux. Le secours qu'on leur donne, image du grand secours que leur donnera un jour Jésus-Christ en les affranchissant tout à fait, mais en attendant il faut qu'ils tombent pour être renouvelés; ils ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption. Il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière; la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom; même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps. La chair deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en eux jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elegium, caduco in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* (5). Mais ayant participé au corps du Sauveur, principe de vie.... Nous recevons par le baptême un droit réel sur le corps de Jésus-Christ; donc sur sa vie, sur sa grâce, sur son immortalité. Ne renonçons point à ce droit, ne le perdons pas (6). Nous demeurons toujours dans la communion du mystère, non seulement dans l'actuelle participation, mais dans le droit de communier.

Corpus non fornicationi, sed Domino, et Dominus corpori (7) (8).

(1) I. Cor., xv, 20.
(2) S. Aug., *Serm.* CCCLXI, n. 10.
(3) S. Cyrill. Alex., lib. IV *in Joan.*, cap. II.
(4) *Note marg.* : Voy. Serm. du Lazarre.
(5) Tertull., *De Resurrect. carnis*, n. 4.
(6) *Note marg.* : Le plus beau droit de l'Église comme une épouse. Deux espèces de communion : le droit et l'actuelle participation.
(7) *I. Cor.*, VI, 13 — (8) *Voy.* second discours de la Pureté.

Il fait notre corps semblable au sien, un temple : *Solvite templum hoc* (1). Nous devons l'orner comme un temple avec bienséance, je le veux bien, mais toujours avec dignité. Rien de vain, rien de profane. Donc, ô sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite et véritablement généreuse, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang et qui seule en sais conserver la trace; viens consacrer ces corps corruptibles, viens leur être un baume éternel contre la corruption; viens les disposer à une sainte union avec le corps de Jésus-Christ; et fais qu'en prenant ce corps, nous en tirions aussi tout l'esprit.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai dit, mes frères, mais il faut le dire encore une fois, que durant ce temps de corruption, Dieu commence déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Oui, pendant que ce corps mortel est accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu y jette intérieurement les principes d'une consistance immuable; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses et à une mort très certaine, Dieu travaille par son Esprit-Saint à sa résurrection glorieuse. De quelle sorte s'accomplit un si grand mystère? Saint Augustin qui l'a appris du divin Apôtre, vous l'aura bientôt expliqué par une excellente doctrine.

Mortels, apprenez votre gloire; terre et cendre, écoutez attentivement les divines opérations qui se commencent en vous. Il faut donc savoir avant toutes choses, que le saint Esprit habite en nos âmes, et qu'il y préside par la charité qu'il y répand. Comment cette divine opération s'étend-elle sur le corps? Écoutez un mot de saint Augustin, et vous l'entendrez : « Celui-là, dit ce saint évêque, possède le tout, qui tient la partie dominante » : *Totum possidet, qui principale tenet* (2). « Or en nous, poursuit ce grand homme, il est aisé de connaître que c'est l'âme qui tient la première place, et que c'est à elle qu'appartient l'empire. » De ces deux principes si clairs, si indubitables, saint Augustin tire aussitôt cette conséquence facile : « Dieu tenant cette partie principale, c'est-à-dire l'âme et l'esprit, par le moyen du meilleur il se met en possession de la nature inférieure »; par le moyen du prince il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'âme qui est la maîtresse, il étend

(1) *Joan.*, II, 19.
(2) S. August., *Serm.*, CLXI, n. 6.

sa main sur le corps et l'assujettit à son domaine (1). C'est ainsi que notre corps est renouvelé par la grâce du Christianisme. Il change de maître heureusement et passe en de meilleures mains; par la nature il était à l'âme, par la corruption il servait au vice, par la grâce et la religion il est à Dieu.

Il se fait comme un sacré mariage entre notre esprit et l'esprit de Dieu; ce qui fait que « celui qui s'attache au divin Esprit, devient un même esprit avec Dieu : « *Qui adhœret Domino unus spiritus est* (2). Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de ses biens et lui en cède l'usage; ainsi l'âme en s'unissant à l'esprit de Dieu et se soumettant à lui comme à son époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. « La chair la suit, dit Tertullien, comme une partie de sa dot, et au lieu qu'elle était seulement servante de l'âme, elle devient servante de l'esprit de Dieu » : *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium; et jam non animæ famula, sed spiritus* (3). En effet, ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'âme, il devient l'instrument fidèle de toutes les saintes volontés que Dieu nous inspire? Qu'est-ce qui donne l'aumône, si ce n'est la main? Qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche? Qu'est-ce qui les pleure, si ce n'est les yeux? Qu'est-ce qui brûle du zèle de Dieu, si ce n'est le cœur? En un mot, dit le Saint Apôtre, « tous nos membres sont consacrés à Dieu et doivent être ses hosties vivantes (4) ». Qui ne voit donc que le Saint-Esprit se met en possession de nos corps, puisqu'ils sont les instruments de sa grâce, les temples où il se repose en sa majesté, et enfin les hosties vivantes de sa souveraine grandeur?

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement, et tirons la conséquence de ces beaux principes. Si Dieu remplissant nos âmes s'est mis en possession de nos corps, donc la mort, ni aucune violence, ni l'effort de la corruption ne peut plus les lui enlever. Tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien et retirera son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé que « nul ne peut rien ravir des mains de son Père : Mon Père, dit-il, est plus grand que toute la nature : » *Nemo potest rapere de manu Patris mei* (5). Et en effet ses mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant

(1) *Var.* : Et s'en met en possession.
(2) *I. Cor.*, VI, 17.
(3) Tertull., *De anima*, II. 41.
(4) *Rom.*, XII. 1
(5) *Joan.*, X, 29.

saisi par son Esprit, que l'Écriture appelle son doigt, et en étant déjà en possession, ô chair, j'ai eu raison de le dire, qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelque sombre retraite que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers; et plutôt le ciel et la terre seront renversés qu'un seul de nos cheveux périsse, parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Ne doutez pas, Chrétiens, « que si l'esprit immortel qui a ressuscité le Seigneur Jésus habite en vous, cet Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son esprit qui habite en vous (1). » Car cet esprit tout-puissant, infiniment délecté de ce qu'il a fait en Jésus-Christ, agit toujours en conformité de ces divines opérations; et pouvu qu'on le laisse agir, il achèvera son ouvrage. Nulle puissance du monde ne peut empêcher son action, et nous seuls pouvons lui être un obstacle, parce que les dons de Dieu demandent ou une fidèle coopération, ou du moins une acceptation volontaire. Laissons-nous donc gouverner à l'esprit de Dieu, laissons-lui dompter nos corps mortels. Si nous voulons qu'il déploie sur eux toute sa vertu, laissons-lui les assujettir à sa divine opération. Détachons-nous de nos corps pour nous attacher fortement à l'esprit de Dieu. Car que faisons-nous, Chrétiens, lorsque nous flattons notre corps, que faisons-nous autre chose que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel (2), et quel traitement te ferai-je? Si je t'affaiblis, je m'épuise; si je te traite doucement, je ne puis éviter ta force qui me porte à terre (3) ou qui m'y retient. Que ferai-je donc avec toi et de quel nom t'appellerai-je, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre, ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union et aliénation non moins étonnante! Puis-je me détacher de ce corps? Puis-je aussi m'y attacher avec tant de force et contracter avec ce mortel une amitié immortelle? « Malheureux homme que je suis! hélas! qui me délivrera de ce corps de mort (4)? »

C'est le commun sujet du gémissement de tous les véritables enfants de Dieu. Tous déplorent leur servitude, tous ressentent avec

(1) *Rom.*, VIII, 11.
(2) *Var.* : Pourquoi te suis-je uni, ô corps mortel...
(3) *Var.* : Si je t'affaiblis, j'épuise mes forces; si je te traite doucement, je ne puis éviter les tiennes qui me portent...
(4) *Rom.*, VII, 24.

douleur que « ce fardeau du corps opprime l'esprit » , *corpus quod corrumpitur aggravat animam* (1), lui ôte sa liberté véritable. C'est pourquoi le grand saint Ambroise nous enseigne (2) gravement que notre esprit n'étant dans le corps qu'en passant, nous ne devons pas lui permettre de s'attacher à cette nature dissemblable; mais que nous devons tous les jours rompre nos liens, afin que l'esprit se renfermant en lui-même conserve sa noblesse et sa pureté. Deux liens, ceux de la nature et ceux de l'affection. Pour le premier, c'est à Dieu à rompre; pour l'autre, c'est à nous à prévenir : *Quotidie morior* (3). Par la première union, l'âme est en prison et en servitude, le corps la domine et s'en rend le maître. Secouons ce joug, tirons-nous de cette indigne dépendance : il se fera une autre union par laquelle l'âme dominera. *Sit quotidianus usus in nobis affectusque moriendi, ut per illam, quam diximus, segregationem a corporeis cupiditatibus, anima nostra se discat extrahere, et quasi in sublimi locata, quo terrænæ adire libidines et eam sibi glutinare non possint suspiciat mortis imaginem, ne pœnam mortis incurrat* (4). C'est pourquoi dans la fonction qui est donnée à notre âme d'animer et de mouvoir les organes corporels, le même saint Ambroise avertit de ne se plonger pas tout à fait dedans et de ne se mêler pas avec eux : *Non credamus nos huic corpori, nec misceamus cum illo animam nostram* (5); mais plutôt que nous les touchions d'une main légère comme un instrument de musique : *Summis, ut ita dicam, digitis sicut nervorum sonos ita pulsat carnis passiones* (6).

Ce soin extrême du corps est indigne du chrétien (7). Vous voudriez vous rendre immortels : la moindre douleur, la moindre faiblesse vous accable et vous décourage, vous abandonnez tous les exercices de piété. Vous craignez d'échauffer ce sang, cette tête déjà trop émue, ce tempérament si faible et si délicat. Que ne vous servez-vous plutôt de cette occasion favorable pour rompre ces liens trop doux et trop décevants pendant que la nature vous aide, qu'elle tire les liens, si elle ne les brise pas tout à fait encore? Apprenez à regarder ce corps dont la faiblesse vous appesantit, non plus comme une demeure agréable, mais comme une prison importune; non plus comme votre organe, mais comme votre empêchement et votre

(1) *Sap.*, IX, 15.
(2) *Var.* : Nous avertit.
(3) *I. Cor.*, XV, 31.
(4) S. Ambr., *De Fide resurrec.*, lib. II, n. 40.
(5) *De Bon. mort.*, cap. IX, n. 40.
(6) *Idem.*, cap. VII, n. 27.
(7) *Note marg.* : On se pique de délicatesse comme on se pique d'esprit ou de grandeur. Une tendre éducation... une personne si chère...

fardeau (1). La faiblesse et la douleur qui agitent tout le corps forcent l'âme à s'en détacher, et la renfermant dans ses propres biens, lui font corriger une secrète délicatesse et un certain repos dans les sens, qui gagne les hommes trop facilement dans une grande santé.

Que si l'attache à la santé même et à la vie est si vicieuse et si contraire à la dignité du Christianisme, que dirai-je de la curiosité, de la vanité, de cette vivacité qu'on affecte tant sur le teint et sur le visage? Faible et misérable créature, et vainement appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas! vous en avez honte comme si c'était un défaut. Vous voulez cacher vos années, et non seulement les cacher, mais résister à leur cours qui emporte tout, vous soutenir contre leur effort et tromper leurs mains si subtiles qui ne cessent de vous enlever, par mille artifices, toujours quelque chose. Est-ce là cette gloire du corps de Jésus (2)? Hé! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné. Car si vous persistez à le tant chérir, oh! que la mort vous sera cruelle! oh! que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors* (3)? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout? » Quel coup! quel effort! quelle violence!

Au contraire, un homme de bien n'a rien à perdre en ce jour. La mortification lui rend la mort familière. Le détachement du plaisir le désaccoutume du corps. Il a depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Il ne s'afflige donc pas de quitter son corps; il sait qu'il ne le perd pas. Il a appris de l'Apôtre que nous avons à faire un double voyage (3). Car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation, parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps Ainsi lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours; et lorsqu'il

(1) Je suis captif de ce corps, et captif trop assujetti; je m'affranchirai en souffrant, afin de ressusciter tout à fait libre. L'âme sera démêlée de ce corps de mort qu'elle laisse au-dessous d'elle, et retirée dans sa propre enceinte.

(2) *Var.* : Une autre santé, une autre beauté, une autre vie.

(3) *I. Reg.*, xv, 32.

(4) Not. marg. : *Scientes quoniam dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino... Bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore, et præsentes esse ad Dominum* (II. Cor., v, 6-8).

en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner. Par là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance. Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancelle pas; pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet Esprit tout-puissant te le rendra meilleur (1). Peut-être qu'en voyant tomber ta maison, tu appréhendes d'être sans retraite; mais écoute le divin Apôtre : « Nous savons, dit-il aux Corinthiens, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses; mais nous le savons très assurément et avec une entière certitude, que si cette maison de terre et de boue dans laquelle nous habitons est détruite, nous avons une autre maison qui n'est pas bâtie de main d'homme, laquelle nous est préparée au ciel (2). » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à tous nos besoins! « Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome (3), de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la rebâtir toute neuve, il est nécessaire que nous délogions. » Car que ferions-nous dans ce tumulte et dans cette poudre? Et lui-même nous offre son palais, il nous y donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. Ne craignons donc rien, mes frères; songeons seulement à bien vivre, car tout est en sûreté pour le chrétien (4)...

Voici un second exorde, composé probablement dans le but de rattacher le sermon qu'on vient de lire au temps de Carême :

Quand l'ordre des siècles sera révolu, tous les mystères de Dieu consommés, toutes ses promesses accomplies, toutes les nations de la terre évangélisées; quand le nombre de nos frères sera rempli, c'est-à-dire la société des élus complète, le corps mystique du Fils de Dieu composé de tous ses membres, et les célestes légions où la défection des anges rebelles a fait vaquer tant de places, entièrement rétablies : alors il sera temps, Chrétiens, de détruire tout à fait la mort et de la reléguer pour toujours aux enfers d'où elle est sortie.

(1) *Var.* : Saura bien te le conserver pour l'éternité, *ou* : te rendra la vie.
(2) *II. Cor.*, v, 1.
(3) Homil. *in Diet. Apost., De Dormientibus*, etc.
(4) *Not. marg.* : Tu n'oses pas, chrétien, tu te défies de tes œuvres; songe donc à cette assurance...

Maintenant tout semble être sourd à la voix de Dieu, puisque les hommes mêmes y sont insensibles, auxquels toutefois il a donné et des oreilles pour écouter sa parole, et un cœur pour s'y soumettre; et alors toute la nature sera animée pour l'entendre. Une voix sortira du trône par la bouche du Fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre : les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible en seront émues dans le fond (1) de leurs tombeaux, tous les éléments commenceront à se remuer, et la mer et la terre et les abîmes se prépareront à rendre leurs morts; et au lieu qu'il nous paraissait qu'ils les avaient engloutis, comme leur proie, nous verrons alors par expérience, qu'ils ne les avaient reçus en effet que comme un dépôt pour les remettre fidèlement au premier ordre (2) : tellement que Dieu aime les siens, et les aime jusqu'à la fin, ayant soigneusement ramassé de toutes les parties du monde leurs restes toujours précieux devant lui et toujours aussi gardés sous sa main puissante en quelque coin de l'univers que la loi des changements les ait pu jeter, et ayant par ce moyen rétabli leurs corps dans une parfaite intégrité, il les unira à leurs saintes âmes, et ils deviendront animés; il bénira cette union, et ils seront immortels; et il la rendra tellement intime que les corps participeront aux honneurs de l'âme, et il les fera glorieux. Et voilà les trois présents magnifiques que Dieu nous donnera en ce jour pour gage de son amour éternel : la vie, l'immortalité et la gloire.

Si j'annonçais à des infidèles cet Évangile de vie et de résurrection éternelle, je m'efforcerais, Chrétiens, de déduire les raisonnements qu'oppose ici la sagesse humaine à la puissance de Dieu et à la gloire de notre nature si puissamment réparée (3). Mais puisque je parle à des chrétiens à qui cette doctrine céleste n'est pas moins familière ni moins naturelle que le lait qu'ils ont sucé dès leur enfance, je n'ai pas dessein de m'étendre à vous prouver par un long discours la réalité de ces trois présents, mais seulement de vous préparer à les recevoir en ce dernier jour, de la justice de Dieu et de sa main libérale.

J'ai déjà dit, Chrétiens, que c'est l'âme qu'il faut préparer comme la partie principale pour recevoir en nos corps ces dons précieux. J'ai dit et j'ai promis de vous faire voir que ces saintes préparations sont toutes heureusement renfermées dans celle de la pénitence. Que vous demande-t-on dans la pénitence, sinon que vous vous retiriez de tous vos péchés, que vous preniez des précautions pour ne tomber plus, que vous vengiez sur vous-mêmes par une satisfaction con-

(1) *Var.* : Commenceront à s'émouvoir dans le creux de leurs tombeaux.
(2) ..... à rendre leurs morts, lesquels, à ce qu'on croyait, étaient leur proie et n'avaient reçu en effet que comme un dépôt pour le rendre fidèlement.
(3) *Var.* : A l'honneur de notre nature si miséricordieusement réparée.

venable, la honte de votre chute. Ainsi la volonté de vivre à la grâce, acquerra à vos corps une vie nouvelle; les sages précautions pour n'y plus mourir, assureront à vos corps l'immortalité; le zèle de satisfaire un Dieu irrité par les saintes humiliations de la pénitence, méritera d'être revêtu d'une gloire toute divine. Deux paroles du Fils de Dieu adressées aux morts : *Venit hora et nunc est in qua...* Deux sortes de morts; deux parties en l'homme, toutes deux ont leur mort. Jésus les a fait revivre par sa parole : la première aux pécheurs pour les appeler à la pénitence, la seconde aux morts ensevelis pour les rappeler á la vie; la première, disposition à rendre la seconde salutaire. Il faut commencer par l'âme pour préparer le corps à la vie. Pour joindre ces deux choses, et la pénitence dont voici le temps, et la résurrection des morts, qui par l'ancienne institution de cette paroisse, doit être prêchée aujourd'hui dans cette chaire : O morts, c'est donc à vous que je parle, non point à ces morts qui gisent dans les tombeaux et reposent dans cette terre bénite, mais à ces morts parlants et écoutants. Je veux faire retentir à leurs oreilles la parole du Fils de Dieu, afin qu'ils l'entendent et qu'ils vivent. O Jésus, vous vous êtes réservé à vous-même de prononcer la parole qui appellera les morts à la résurrection générale; mais vous voulez que les autres morts, que vous voulez vivifier par leur conversion, soient appelés à cette vie par vos ministres. Donnez-moi donc votre parole par la grâce de votre Esprit-Saint et l'intercession...

Voir sur le Jour des Morts : Morisot, Petit, Pallu, Bretonneau, Biroat, Ségaud, etc.

Ier Dimanche de l'Avent

SERMON

LA NÉCESSITÉ DE TRAVAILLER A SON SALUT.

Prêché le 29 novembre 1665 *devant le roi et la cour.*

SOMMAIRE.

Exorde. L'Église nous met sous les yeux le jugement dernier pour nous exciter à travailler à notre salut et à veiller sur toutes nos dispositions et sur toutes nos actions.

Proposition et division. Je combattrai le sommeil qui nous rend insensibles à l'affaire de notre salut et la langueur qui, nous empêchant de nous réveiller tout à fait et de nous lever promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil.

Ier point. Nous endormir dans l'indifférence au sujet de la grande affaire du salut, c'est commettre le crime d'athéisme, car ceux-là disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. Dieu ne punit pas immédiatement parce qu'il est miséricordieux et éternel. Le sommeil léthargique des pécheurs est déjà un châtiment terrible. Malheur à toi, pécheur indifférent : *Thesaurisas tibi iram.*

IIe point. Nous devons consacrer au grand ouvrage de notre salut tous les instants de notre vie, car la mort doit venir comme un voleur. La jeunesse, loin d'être un temps de dissipation et de désordres doit au contraire être un temps de moisson.

Péroraison. Craignez l'endurcissement, pratiquez la vigilance continuelle. Sire, à quoi vous serviraient vos conquêtes, votre grandeur, si vous ne travailliez à des œuvres qui méritent d'être écrites dans le livre de vie. Dieu compose un journal de notre vie, nous devons avoir à cœur de le rendre beau.

Hora est jam nos de somno surgere.

Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. (*Rom.* XIII, 11.)

LE croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie et que, parmi ces empressements et dans cette acti-

vité qui paraît (1) principalement à la Cour, la plupart (2) languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie? Nul ne veille véritablement, que celui qui est attentif à son salut. Et s'il est ainsi, Chrétiens, qu'il y en a dans cet auditoire qu'un profond sommeil appesantit! qu'il y en a qui, en prêtant l'oreille (3), n'entendent pas et ne voient pas en ouvrant les yeux, et qui peut-être malheureusement ne se réveilleront pas encore à mon discours! C'est l'intention de l'Église de les tirer aujourd'hui de ce pernicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit, dans les saints mystères de ce jour, l'histoire du jugement dernier, lorsque la nature étonnée de la majesté de Jésus-Christ rompra tout le concert de ses mouvements, et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines et dans un renversement si affreux. Quiconque ne s'éveille pas à ce bruit terrible est trop profondément assoupi, et il dort d'un sommeil de mort. Toutefois si nous y sommes sourds, l'Église pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole (4) de l'Apôtre. Le grand Paul mêle sa voix au bruit confus de l'univers et nous dit d'un ton éclatant (5) : O fidèles, « l'heure est venue de nous éveiller : » *Hora est jam nos de somno surgere.* Ainsi je ne crois pas quitter l'Évangile, mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'épître que l'Église lit en ce jour (6). Fasse celui pour qui je parle, que j'annonce avec tant de force ses menaces et ses jugements, que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se couvertissent! C'est la grâce que je lui demande par les prières de la sainte Vierge.

C'est une vérité constante que l'Écriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent si souvent après une longue persévérance, c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout à fait leurs mauvais désirs; la confiance qu'ils ont en ce calme, fait qu'ils abandonnent le gouvernail, c'est-à-dire qu'ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière. Ainsi ils périssent misérablement; et pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance est si nécessaire aux justes pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs pour s'en relever et pour réparer leurs ruines? C'est pourquoi de tous les préceptes que le

(1) *Var.* : Qu'au milieu de cette action si vive et si empressée qui paraît..
(2) *Var.* : Les hommes.
(3) *Var.* : Qui en écoutant...
(4) *Var.* : La voix.
(5) *Var.* : Éclatant et ferme.
(6) *Var.* : Aujourd'hui.

Saint-Esprit a donnés aux hommes, celui que le fils de Dieu a répété le plus souvent, celui que les saints et les apôtres ont inculqué avec plus de force, c'est celui de veiller sans cesse. Toutes les épîtres, tous les évangiles, toutes les pages de l'Écriture sont pleines de ces paroles : « Veillez, priez, prenez garde, soyez prêts à toutes les heures parce que vous ne savez pas à laquelle viendra le Seigneur. » En effet, faute de veiller à notre salut et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent, nous mettent entièrement sous le joug et traînent nos âmes captives devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignait le divin Psalmiste, lorsqu'il faisait cette prière : « Éclairez mes yeux, ô Seigneur, de peur que je m'endorme dans la mort (1). » C'est pour prévenir l'effet de cette léthargie que l'Apôtre nous dit aujourd'hui : « Mes frères, l'heure est venue de vous réveiller de votre sommeil. »

Et moi, pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur : le sommeil qui nous rend insensibles; la langueur, qui, nous empêchant de nous éveiller tout à fait et de nous lever promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil. Je vous montrerai en deux points, premièrement, Chrétiens, que ceux-là sont trop nonchalamment et trop malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice; secondement, que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil, et que cette heure c'est l'heure même où nous sommes présentement et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi, après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop longtemps avec leur paresse. Voilà simplement et en peu de mots le partage de mon discours. Donnez-moi du moins vos attentions dans un discours où il s'agit de l'attention elle-même.

PREMIER POINT.

Afin que personne ne croie que ce soit un crime léger de ne penser pas à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est une espèce d'athéisme.

Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus, dit le Psaume LII : « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée, par erreur, par volonté,

(1) *Psal.*, XII, 4.

par oubli. Il y a en premier lieu, les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque dans la lumière du Christianisme, on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. Mais que l'homme de plaisir, sensuel, qui laisse dominer les sens et ne songe qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre tellement à leur tyrannie, qu'à la fin il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel; que ce qu'on ne voit ni ne touche n'est qu'une ombre et un fantôme; et que les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne paraissent douteuses ou tout à fait vaines. Car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire. On en voit d'autres, dit le docte Théodoret (1), qui ne viennent pas jusqu'à cet excès de nier la divinité; mais qui, pressés et incommodés dans leurs passions déréglées par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les troublent, désireraient que Dieu ne fût pas; bien plus, ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom et disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : *Non est Deus :* « Il n'y a point de Dieu. » Ils voudraient pouvoir réduire au néant cette source féconde de l'être. « Ingrats et insensés, dit saint Augustin, qui, parce qu'ils sont déréglés, voudraient détruire la règle et souhaitent qu'il n'y ait ni loi ni justice » : *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem qua damnantur injusti* (2). Je laisse encore ceux-ci, et je veux croire qu'aucun de mes auditeurs ne sont si dépravés et si corrompus. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pourrons pas nous excuser.

Voici le principe que je pose. Ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement; à peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifice, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne; enfin ils le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale? Et cependant ou nous méprisons, ou nous

(1) *In Psal.*, LII, tome I, p 603.
(2) Tract. XC, *in Joan.*, n. 3

oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre : tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coup incessamment redoublés de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens, combien prenez-vous de précautions pour ne point paraître? combien regardez-vous à droite et à gauche? Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous repprocher votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos pièges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : « Qui nous a vus? » *Narraverunt ut absconderent laqueos ; dixerunt : Quis videbit eos* (1)? comme dit le divin Psalmiste. Vous ne comptez donc pas parmi les voyants celui qui habite aux cieux? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi! celui qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas? et celui qui a fait les yeux est-il aveugle? » *Qui plantavit aurem non audiet? aut qui finxit oculum non considerat* (2)? Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence; que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout, que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous-même? Et cependant sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché; vous vous abandonnez à la joie et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles; sans songer que celui qui vous les défend et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins! N'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et « dire en son cœur insensé : Il n'y a point de Dieu? » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Quand je recherche les causes profondes d'un si prodigieux oubli, que je considère en moi-même d'où vient que l'homme si sensible à ses intérêts et si attentif à ses affaires, perd néanmoins de vue si facilement la chose du monde la plus nécessaire, la plus redoutable et la plus présente, c'est-à-dire Dieu et sa justice, voici ce qui me vient

(1) *Psal.*, LXIII, 5.
(2) *Psal.*, XCIII.

en la pensée. Je trouve que notre esprit, dont les bornes sont si étroites, n'a pas une assez vaste compréhension pour s'étendre hors de son enceinte; c'est pourquoi il n'imagine vivement que ce qu'il ressent en lui-même, et nous fait juger des choses qui nous environnent par notre propre disposition. Celui qui est en colère croit que tout le monde est ému de l'injure que lui seul ressent, pendant qu'il en fatigue toutes les oreilles. On voit que le paresseux qui laisse aller toutes choses avec nonchalance, ne s'imagine jamais combien vive est l'activité de ceux qui attaquent sa fortune. Pendant qu'il dort à son aise et qu'il se repose, il croit que tout dort avec lui, il n'est réveillé que par le coup. C'est une illusion semblable, mais bien plus universelle, qui persuade à tous les pécheurs que pendant qu'ils languissent dans l'oisiveté, dans le plaisir, dans l'impénitence, la justice divine languit aussi et qu'elle est tout à fait endormie. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils pensent aussi que Dieu les oublie : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (1) : Mais leur erreur est extrême; si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours : « Je veillerai, dit-il, sur les pécheurs pour leur mal et non pour leur bien : » *Vigilabo super eos in malum et non in bonum* (2). « Je me suis tu, dit-il ailleurs, j'ai gardé le silence, j'ai été patient, j'éclaterai tout à coup, longtemps j'ai retenu ma colère dans mon sein, à la fin j'enfanterai, je dissiperai mes ennemis et les envelopperai tous ensemble dans une même vengeance : « *Tacui semper, silui, patiens fui, sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul* (3). Par conséquent, Chrétiens, ne prenons pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon, ni sa longue dissimulation pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend parce qu'il est miséricordieux, et si l'on méprise ses miséricordes, souvent il attend encore et ne presse pas sa vengeance, parce qu'il sait que ses mains sont inévitables. Comme un roi qui sent son trône affermi et sa puissance établie, apprend qu'il se machine dans son Etat des pratiques contre son service (4) (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille) : il pourrait étouffer dans sa naissance cette découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter : ainsi et à plus forte raison ce Dieu tout-puissant, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les moments devant l'origine des choses

(1) *Psal.*, x, H. xi.
(2) *Jerem.*, xliv, 27.
(3) *Isa.*, xlii, 14.
(4) *Var.* : Qu'il se fait dans son État de secrets desseins de révolte.

n'a rien à précipiter (1). Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvaient, dans la confusion de toutes choses; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, enveloppent (2) leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable : ils seront découverts au jour arrêté; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucune plainte.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente ne serve à nourrir en leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos (3) même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger, qui n'appartient qu'à Dieu seul; c'est de laisser ses ennemis en repos et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, Chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère; en sorte que les pécheurs étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre et ne se sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis; c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale et à la ruine dernière et irrémédiable. Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs, « qu'autant que les pécheurs sont rigoureux censeurs de leurs vices, autant Dieu se relâche en leur faveur de ses jugements » : *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet* (4). En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui

(1) *Note marg.* : Ceux-là se hâtent et se précipitent, dont les conseils sont donnés par la rapidité des occasions et emportés par la fortune. Il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant.

(2) *Var.* : Que ceux qui s'entendent si bien pour conspirer à leur perte enveloppent.....

(3) J'entreprends de leur faire voir que leur repos même.....

(4) Tertull., *De Pœnitentia*, n. 19.

prend le parti de Dieu, et c'est une disposition favorable (1) pour le réconcilier avec nous. Mais dès que (2) nous nommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés, que par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes; c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée et que nos maux n'ont presque plus de remède. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant, qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu; apres qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux (3) avertissements et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller; prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles; il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit; et leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes. Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait si je ne la prouve clairement; il faut que je vous montre dans son Écriture, le progrès d'un si grand mal (4). Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe qu'il appelle la coupe de sa colère (5) : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus.* Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs; mais d'un breuvage fumeux comme un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, Messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre (6), et peu à peu la tête leur tourne, c'est-à-dire que dans l'ardeur de leurs passions la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant; on ne voit plus les vérités de la religion ni les terribles jugements de Dieu que comme au travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures « l'esprit de vertige (7) », qui rend les hommes chancelants et mal

(1) *Var.* : Inévitable.
(2) *Var.* : Lorsque.
(3) *Var.* : Ses favorables.
(4) *Var.* : Je penserai n'avoir rien fait si je ne la prouve clairement par son Écriture.
(5) *Var.* : De la colère de Dieu.
(6) *Isa.*, LI.
(7) *Isa.*, XIX, 14.

assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse, ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : O piété (1)! ô innocence, ô sainteté du baptême! ô pureté du Christianisme! Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs, buvez jusqu'à la dernière goutte; et avalez jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond? « Un breuvage d'assoupissement, dit le saint Prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment » : *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces* (2). Et voici un effet étrange : « Je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément assoupis qu'ils semblent tout à fait morts » : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum* (3). C'est l'image des grands, qui s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule : ils s'en souviennent sans douleur; ils s'en confessent sans componction; ils y retombent sans crainte; ils y persévèrent sans inquiétude; ils y meurent enfin sans repentance. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, et connaissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous dans le cœur de Dieu, un « amas de haine et de colère » : *thesaurizas tibi iram* (4), comme dit l'Apôtre; sa fureur longtemps retenue fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur; éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos de somno surgere.* Éveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage; cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ commande à ses ministres de dénoncer à tous ceux qui diffèrent de jour en jour leur conversion, qu'ils seront surpris

(1) *Var.* : O chasteté.
(2) *Isa.*, LI, 17.
(3) *Idem.*, 20
(4) *Rom.*, II, 5.

infailliblement dans les pièges de la mort et de l'enfer, et qu'à moins de veiller à toutes les heures, il viendra une heure imprévue qui ne leur laissera aucune ressource. Écoutez, non la parole des hommes, mais la parole de Jésus-Christ même, en saint Mathieu et en saint Luc : « Veillez, parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra votre Seigneur. Car sachez que si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, sans doute il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Vous donc aussi soyez toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. Qui est le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur tous ses serviteurs, afin qu'il leur distribue dans le temps leur nourriture? Heureux est ce serviteur, si son maître à son arrivée le trouve agissant de la sorte! Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ces biens. Mais si ce serviteur est méchant et qu'il dise en son cœur : Mon maître n'est pas prêt à venir; et qu'il commence à maltraiter ses compagnons, et à manger, et à boire, et à s'enivrer, et à mener une vie dissolue : le maître de ce serviteur viendra au jour auquel il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le séparera et lui donnera le partage des infidèles et des hypocrites. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents (1). »

Cette parabole de l'Évangile nous découvre en termes formels deux vérités importantes : la première, que Jésus-Christ a dessein de nous surprendre; la seconde, que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise, c'est de veiller sans relâche. Tel est le conseil de Dieu et la sage économie que ce grand père de famille a établie dans sa maison. Il a voulu avoir des serviteurs vigilants et perpétuellement attentifs. C'est pourquoi il a disposé de la sorte le cours imperceptible du temps, que nous ne sentons ni sa fuite ni les larcins qu'il nous fait; en sorte que la dernière heure nous surprend toujours. Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse (2) du temps, et la manière dont il se joue de notre faible imagination. Le temps, dit saint Augustin (3), est une faible imitation de l'éternité. Celle-ci (4) est toujours la même; ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par la succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue et nous cache sa rapidité. C'est aussi peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : « Rachetez le temps, dit-il, parce que les jours sont mauvais (5), »

(1) *Matth.*, XXIV, 42 et seq.; *Luc.*, XII, 39 et seq.
(2) Cette imposture.
(3) *In Psal.*, IX, n. 7.
(4) *Var.* : L'éternité.
(5) *Ephes.*, V, 16.

c'est-à-dire trompeurs et malicieux. En effet, le temps nous trompe toujours, parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre presque toujours un même visage, et que l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois, une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités ne nous font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais dans de si grands changements le temps affecte toujours quelque imitation de l'éternité. Car comme c'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état, le temps, pour en approcher, ne nous dépouille que peu à peu, et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion. Ezéchias ne sent point écouler son âge, et dans la quarantième de ses années, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer, succidit me* (1) : « Il a coupé la trame de mes jours, que je ne faisais que commencer. » Ainsi la malignité trompeuse du temps fait que nous tombons tout à coup et sans y penser, entre les mains de la mort. Pour nous garantir de cette surprise, Jésus-Christ ne nous a laissé qu'un seul moyen dans la parabole de l'Évangile; c'est celui d'être toujours attentifs et vigilants : « Veillez, dit-il, sans cesse, parce que vous ne savez à quelle heure viendra le Seigneur. »

Ici l'on ne peut assez s'étonner de l'aveuglement des hommes, qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il démentit la vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre en face : « Non, je ne vous renierai pas (2). » Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes; étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires : Si vous ne veillez sans cesse, je vous surprendrai. Et nous osons lui répondre : Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise; cependant nous vous préviendrons de quelques moments, et une prompte confession nous sauvera de votre colère. Quoi! le Fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance (3), et nous voudrons percer ce secret impénétrable, et fonder nos espérances sur un mystère si caché et qui passe de si loin notre connaissance! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événements terribles précèderont, toute la nature se remuera devant sa face; et cependant l'univers menacé de sa ruine totale par un si grand ébranlement ne

(1) *Isa.*, XXXVIII, 12.
(2) *Matth.*, XXVI, 33, 35.
(3) *Act.*, I, 7

laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur, et qu'il arrivera sur tous les hommes comme un lacet où ils seront pris inopinément; tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils. Et nous croirons pouvoir sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption en son propre sein! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra pas de loin avec grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre (1). Elle est dans notre sang et dans nos veines; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante et trop peu prévue. L'expérience le fait assez voir, et Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité qu'il nous a caché notre dernier jour, « afin, dit saint Augustin, que nous prenions garde à tous les jours » : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* (2). Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu qu'il ne sera prompt à frapper son coup? Ou croyons-nous avoir contre lui d'autres précautions et d'autres moyens que celui qu'il nous a donné, de veiller toujours? Quelle folie! quel aveuglement! quel étourdissement d'esprit! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance?

Permettons néanmoins aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas (3) la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, Chrétiens, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant libre, être forcée par ses objets, mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature, que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davan-

(1) De nous préserver.
(2) *Serm.*, XXXIX, n. 1.
(3) *Var.* : Ne lui ravissons

tage (1). Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne (2). Et comme dit sagement l'*Ecclésiastique*, « la vieillesse ne trouvera pas ce que la jeunesse n'a pas amassé : » *Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies* (3)? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudents calomniateurs de la pudique Suzanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent; vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit sainte Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes; et pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour; désabusez-vous : *Hora est jam.* Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable? Connaissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

Je sais que vous êtes libre; mais toutefois pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade; et quelle plus pressante raison aurez-vous alors que celle que je vous propose? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Évangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler? Pourquoi donc résistez-vous maintenant! Pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit? Quand cette passion, qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé (4), vous n'en serez pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice,

(1) *Var.* : Quelle folie de laisser fortifier un ennemi qu'on peut vaincre!
(2) *Var.* : C'est une erreur manifeste de croire que l'âge nous l'apporte.
(3) *Eccli.*, XXV, 5.
(4) Sera pour ainsi dire descendu du trône qu'il a usurpé

au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la Raison Dieu. Il y laissera pour ainsi dire un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur et de délai en délai, elle vous mènera jusqu'au tombeau? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé que d'attendre la victoire de nos passions du temps qui les fortifie.

Mais je n'ai pas dit encore ce que les pécheurs endormis ont le plus à craindre. Pour eux ils n'appréhendent que la mort subite; et comme ils veulent se persuader, malgré l'expérience et tous les exemples, que leur vigueur présente les en garantit, ils découvrent toujours du temps devant eux. Mortels téméraires et peu prévoyants, qui croyons que la justice divine n'a qu'un moyen de nous perdre! Non, mes frères, ne le croyez pas. Nous sommes souvent condamnés et souvent punis terriblement, avant que la vengeance se déclare, avant même que nous la sentions Et certes nous pourrions entendre cette vérité par l'exemple des choses humaines. On ne dit pas toujours aux criminels leur triste état; souvent on les voit pleins de confiance, pendant que leur mort est résolue. Leur sentence n'est pas prononcée, mais elle est déjà écrite dans l'esprit des Juges. Tel s'est trouvé perdu à la Cour et entièrement exclu des grâces, dont le crédit subsistait apparemment. Si la justice des hommes a ses secrets et ses mystères, la justice divine n'aura-t-elle pas aussi les siens? Oui, sans doute, et bien plus terribles. Mais il faut l'établir par les Écritures. Écoutez donc ce qui est écrit au *Deutéronome :* « Sachez que le Seigneur votre Dieu punit incontinent ceux qui le haïssent et ne diffère pas à les perdre, leur rendant dans le moment même ce qu'ils méritent : « *Reddens odientibus se statim ut disperdat eos, et ultra non differat, protinus eis restituens quod merentur* (1). Pesez ces mots : incontinent, sans différer, dans le moment même. Est-il vrai que Dieu punisse toujours de la sorte? Il n'est pas vrai si nous regardons la vengeance qui éclate; il est vrai si nous regardons les peines cachées que Dieu envoie à ses ennemis; peines si grandes et si terribles, que je vous ai démontrées dans ma première partie. Celui qui pèche est puni sans retardement, parce que la grâce se retire dans le moment même; parce que sa foi diminue, qu'un péché en attire un autre, et qu'on tombe toujours plus facilement après qu'on est affaibli par une première chute. Telles sont les peines affreuses qui suivent le crime dans l'instant qu'il est commis. C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu,

(1) *Deut.*, XII, 10

c'est-à-dire tout le frein de leur licence; ces femmes achèvent de perdre tout ce qu'il leur reste (1) de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante; mais il est devenu malheureusement familier et n'étonne plus notre âme endurcie. N'appelez-vous pas cela un grand supplice? Quoi! dit le grand saint Augustin, si lorsque nous péchons, nous étions frappés à l'instant d'une soudaine maladie, si nous perdions la vue, si nos forces nous abandonnaient, nous croirions que Dieu nous punit, et nous aurions un saint empressement d'apaiser sa juste fureur par une prompte pénitence. Ce n'est pas la vue corporelle, mais la lumière de l'âme qui s'éteint en nous; ce n'est pas cette santé fragile que nous perdons, mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis, nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition, nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne et qu'il nous épargne (2). Que nous sert de vivre et de subsister aux yeux des hommes, si cependant nous sommes morts, perdus devant Dieu et devant ses anges? Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire que l'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus de glands ni de feuilles; il a la mort dans le sein et dans la racine (3); il n'en est pas moins ferme sur son tronc, il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est endurci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé la racine et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu (4); mais il a retiré l'esprit de vie.

Craignez donc, pécheur endormi, craignez le dernier endurcissement. Éveillons-nous, il est temps. Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs comme Pharaon? Éveillez-vous sans délai, puisque chaque délai aggrave vos peines. Car attendez-vous à vous éveiller que vous soyez retourné parmi vos plaisirs? Et quand faut-il que le chrétien veille, sinon quand Jésus-Christ parle? Faites réflexion sur vous-même; pensez-vous être bien loin de cette mortelle léthargie, de cet endurcissement funeste dont vous êtes menacé si terriblement par tant d'oracles de l'Écriture? Songez à vos premières chutes; votre

(1) *Var.* : Tout ce qu'elles avaient.

(2) Note marg. : *Si quis furtum faciens statim oculum perdidisset, omnes dicerent Deum præsentem vindicasse oculum; cordis amisit, et ei pepercisse putatur Deus.* (S. Aug., *in Psal.* LVII, n. 18.)

(3) *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (*Apoc.*, III, 1) : « On vous appelle vivant; mais en effet vous êtes mort. »

(4) *Var.* : Dans la flamme.

cœur vous frappait alors : *Percussit eum cor David* (1). Vos remords étaient plus vifs et vos retours à Dieu plus fréquents. Vous périssiez, mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étaient du moins honorées de quelque deuil. Maintenant vous paraissez confirmé dans votre crime ; les saints avertissements ne vous touchent plus, les sacrements vous sont inutiles. Craignez enfin, Chrétiens, que Dieu ne vous livre au sens réprouvé, et que votre âme ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grâce. C'est de quoi sont menacés par le Saint-Esprit, ceux qui profanent les sacrements par leurs rechutes et qui entretiennent leurs mauvais désirs par leur complaisance. « Je les briserai, dit le Seigneur, comme un pot de terre, et les réduirai tellement en poudre, qu'il ne restera pas le moindre fragment sur lequel on puisse porter une étincelle de feu ou puiser une goutte d'eau (2). » Étrange état de cette âme cassée et rompue ! Elle s'approche du sacrement de pénitence et de ce fleuve de grâce qui en découle ; il ne lui en demeure pas une goutte d'eau. Elle écoute de saints discours qui seraient capables d'embraser les cœurs ; elle n'en rapporte pas la moindre étincelle C'est un vaisseau tout à fait brisé et rompu ; et si elle ne fait un dernier effort pour rappeler l'esprit de la grâce et pour exciter la foi endormie, elle périra sans ressource.

Ah ! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. Quoi ! ma parole est-elle inutile ? L'esprit de mon Dieu n'agit-il pas ? Ne se remue-t-il pas quelque chose au fond de vos cœurs ? Ah ! s'il est ainsi, vous vivez, et votre santé n'est pas déplorée. Ne perdons pas ce moment de force : donnez des regrets, donnez des soupirs ; ce sont les signes de vie que le céleste Médecin vous demande. Après, laissez agir sa main charitable. « Car pourquoi voulez-vous périr ? Je ne veux point la mort de celui qui meurt ; convertissez-vous et vivez, dit le Seigneur toute-puissant : » *Et quare moriemini, domus Israël? quia nolo mortem morientis, revertimini et vivite* (3).

Mais je n'ai rien fait, Chrétiens, d'avoir peut-être un peu excité votre attention au soin de votre salut par la parole de Jésus-Christ et de l'Évangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois, ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel, de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes : c'est à Dieu de les y graver. Et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore, en finissant, ce qu'il a

(1) *II. Reg.*, XXIV, 10.

(2) Note marg. : *Comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalida : et non invenietur de fragmentis ejus testa in qua portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de fovea* (Isaias, XXX, 14).

(3) *Ezech.*, XVIII, 31, 32.

prononcé de sa propre bouche dans le *Deutéronome* : « Écoutez, Israël; le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force. Mettez dans votre cœur mes paroles et les lois que je vous donne aujourd'hui; racontez-les à vos enfants et les méditez en vous-même, soit que vous soyez assis dans votre maison, soit que vous marchiez dans le chemin (1). En vous couchant et en vous levant, qu'elles vous soient toujours présentes; que mes préceptes roulent sans cesse devant vos yeux, en sorte que vous ne les perdiez jamais de vue. » Telle est la loi inviolable des anciens que Dieu avait donnée à nos pères. Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints commandements dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en éloigner point parmi les affaires; et néanmoins de prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet, avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée, afin que notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches. Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée. Ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnaissent encore aujourd'hui que cette obligation indispensable leur est imposée. Si nous prétendons, Chrétiens, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grâce et que les chrétiens soient moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le Christianisme et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Évangile. Le faux prophète des Arabes, dont le paradis est sensuel et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour, et vous voyez combien ils sont ponctuels à cette observance. Les chrétiens se croiraient-ils dispensés de penser à Dieu, parce qu'on ne leur a point marqué d'heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible : le passage que j'ai récité vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement de ses saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer et de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ces saintes paroles. Tout ce que nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires. Lorsqu'il semble que

(1) Note marg. : *Sedens in domo tua et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens... Movebuntur ante oculos.* (Deut., VI, 4 et seq.)

votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilants, et toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait être la seule, nos salutaires avertissements ne vous seraient pas un supplice, et vous penseriez de vous-même mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais certes, si nous n'aimons Dieu, si nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes chrétiens que de nom, excitons-nous enfin, et prenons à cœur notre éternité.

Grand Roi, qui surpassez de si loin tant d'augustes prédécesseurs, que nous voyons infatigablement occupé aux grandes affaires de votre État qui embrassent les affaires de toute l'Europe, je propose à ce grand génie un ouvrage plus important et un objet plus digne de son attention : c'est le service de Dieu et votre salut. Car, Sire, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de votre France, de l'avoir rendue si puissante par mer et par terre, et d'avoir fait par vos armes et par vos conseils, que le plus célèbre, le plus ancien, le plus noble royaume de l'univers soit aussi en toute manière le plus redoutable, si après avoir rempli tout le monde de votre nom et toutes les histoires de vos faits, vous ne travaillez encore à des œuvres qui soient comptées devant Dieu et qui méritent d'être écrites au livre de vie? Votre Majesté n'a-t-elle pas vu dans l'évangile de ce jour l'étonnement du monde alarmé, dans l'attente du jour effroyable où Jésus-Christ paraîtra en sa majesté? Si les astres, si les éléments, si les grands ouvrages que Dieu semble avoir voulu bâtir si solidement pour les faire durer toujours sont menacés de leur ruine, que deviendront les ouvrages qu'auront élevés les mains mortelles? Ne voyez-vous pas ce feu dévorant qui précède la face du juge terrible, qui abolira en un même jour et les villes, et les forteresses, et les citadelles, et les palais, et les maisons de plaisance, et les arsenaux, et les marbres, et les inscriptions, et les titres, et les histoires, et ne fera qu'un grand feu et peu après qu'un amas de cendre de tous les monuments des rois! Peut-on s'imaginer de la grandeur en ce qui ne sera un jour que de la poussière? Il faut remplir d'autres fastes et d'autres annales.

Dieu, Messieurs, fait un journal de notre vie : une main divine (1) écrit notre histoire, qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvrirait de confusion et de honte. Éveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes. La mort avance, le péché gagne,

(1) *Note marg.* : Écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire.

l'endurcissement s'accroît ; tous les moments fortifient le discours que je vous ai fait, et il sera plus pressant encore demain qu'aujourd'hui. L'Apôtre le dit à la suite de mon texte : *Propior est nostra salus* (1) : « Notre salut est tous les jours plus proche. » Si notre salut s'approche, notre damnation s'approche aussi; l'un et l'autre marche d'un pas égal. « Car comment échapperons-nous, dit le même Apôtre, si nous négligeons un tel salut? *quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* (2)? Faisons donc notre salut, puisque Dieu nous envoie un tel Sauveur : Jésus-Christ va venir au monde « plein de grâce et de vérité (3) » : soyons fidèles à sa grâce et attentifs à sa vérité, afin que nous participions à sa gloire. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

(1) *Rom.*, XIII, 11.
(2) *Hebr.*, II, 3.
(3) *Joan.*, I, 14.

IIe SERMON

SUR LE JUGEMENT.

Prêché à Saint-Thomas du Louvre en 1662

SOMMAIRE.

Exorde. L'Église sachant que la crainte précède l'amour, nous montre J.-C. terrible dans ses jugements avant de nous le montrer condescendant à nos misères.

Proposition, division. Ceux qui méprisent la bonté du Seigneur subiront sa juste colère. Ils se sont soulevés contre sa puissance, elle les accablera ; ils ont méprisé sa bonté, ils éprouveront ses rigueurs ; ils n'ont pas voulu vivre sous un empire doux et légitime, ils seront assujettis à une dure et insupportable tyrannie.

Ier point. Nous devons user de notre liberté pour nous soumettre filialement à Dieu auquel nous appartenons absolument.

IIe point. L'amour de Dieu nous comble de faveurs, si nous méconnaissons les bienfaits du Seigneur, les libéralités inouïes de J.-C., nous en subirons les conséquences terribles.

IIIe point. Puisque vous n'avez pas voulu servir le Seigneur dans la joie, vous subirez le joug de votre ennemi. Il n'y a point d'empire plus doux et plus légitime que celui de Dieu sur l'homme.

Péroraison. Nos ennemis aiment encore mieux nous corrompre que nous tourmenter. Rougissons de subir leur tyrannie, de porter des fers, nous que J.-C. a faits rois.

Justus es Domine, et rectum judicium tuum.

Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est droit.
(*Psal.*, CXVIII, 137.)

La crainte précède l'amour, et Dieu fait marcher devant sa face son esprit de terreur avant que de répandre dans les cœurs l'esprit de charité et de grâce. Il faut que l'homme apprenne à trembler sous sa main suprême et à craindre ses jugements avant que d'être porté à la confiance, autrement cette confiance pourrait dégénérer en témérité et se tourner en une audace insensée.

Le Sauveur paraîtra bientôt plein de vérité et de grâce. Il vient apporter la paix, il vient exciter l'amour, il vient établir la confiance. Mais l'Église qui est occupée durant ce temps de l'Avent à lui préparer ses voies, fait marcher la crainte devant sa face, parce que toujours instruite par le Saint-Esprit et très savante en ses voies, elle sait qu'elle veut ébranler les âmes avant que de les rassurer, et donner de la terreur avant que d'inspirer l'amour.

Entrons, Chrétiens, dans ses conduites; regardons Jésus-Christ comme juge avant que de le regarder comme Sauveur. Voyons-le descendre dans les nuées du ciel avec cette majesté redoutable, avant que de contempler cette douceur, ces condescendances, ces tendresses infinies pour le genre humain, qui nous paraîtront bientôt dans sa sainte et bienheureuse naissance.

Que si vous pensez peut-être que le jugement a deux parties, et que si les méchants y sont condamnés au feu éternel, les bons aussi y sont recueillis dans un éternel repos, écoutez ce que dit Jésus-Christ lui-même : « Celui qui croit, dit-il, ne sera point jugé (1). » Il ne dit pas qu'il ne sera point condamné, mais qu'il ne sera point jugé, afin que nous entendions que ce qu'il veut nous faire comprendre principalement dans le jugement dernier (2), c'est sa rigueur implacable et cette terrible exécution de la dernière sentence qui sera prononcée contre les rebelles.

Qui me donnera, Chrétiens, des paroles assez efficaces pour pénétrer votre cœur et percer vos chairs de la crainte de ce jugement? O Seigneur, parlez vous-même dans cette chaire; vous seul avez droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole. Mais, mes frères, dans cette action où il s'agit de représenter ce que Dieu fera de plus grand et plus terrible, je m'astreins plus que jamais à le faire parler tout seul par son Écriture. Plaise à son saint et divin Esprit de parler au-dedans des cœurs, pendant que je parlerai, etc. C'est la grâce que je lui demande par, etc.

Quod si nec sic volueritis disciplinam, sed ambulaveritis ex adverso mihi, ego quoque contra vos adversus incedam, et percutiam vos septies propter peccata vestra..... Et ego incedam contra vos in furore contrario... Et conteram superbiam duritiæ vestræ. Et abominabitur vos anima mea (3). « Que si étant avertis, vous ne voulez pas encore vous soumettre à la discipline, mais que vous marchiez directement contre moi, je marcherai aussi directement contre vous, et je vous frapperai sept fois, c'est-à-dire sans fin et sans nombre pour vos péchés, et je briserai votre superbe et indomptable dureté, et mon âme vous aura en exécration. » Le

(1) *Joan.*, III, 18.
(2) *Var.* : Universel.
(3) *Levit.*, XXVI. 19, 23 et seq.

Deutéronome est plus court, mais non moins terrible : *Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens* (1) : « Comme le Seigneur s'est réjoui en vous accroissant (2) et en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble. » Mais voici une troisième menace qui met le comble aux maux des pécheurs : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio cordisque lætitia propter rerum omnium abundantiam : servies inimico tuo, quem immittet tibi Dominus, in fame, et siti, et nuditate, et omni penuria; et ponet jugum ferreum super cervicem tuam, donec te conterat* (3) : « Puisque vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu dans la joie et l'allégresse de votre cœur, au milieu de l'abondance de toutes sortes de biens, vous serez livrés (4) à votre ennemi que le Seigneur enverra contre vous, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, et dans une extrême disette; et cet ennemi cruel mettra sur vos épaules un joug de fer par lequel vous serez brisés (5). »

Pour joindre ces trois passages, trois caractères : dans le premier, la puissance méprisée; dans le second, la bonté aigrie par l'ingratitude; dans le troisième, la majesté et la souveraineté violées : et voici en trois mots les trois fondements de la vengeance divine que le Saint-Esprit veut nous faire entendre! Vous vous êtes soulevés contre la puissance infinie, elle vous accablera! Vous avez méprisé la bonté, vous éprouverez les rigueurs. Vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime, vous serez assujettis à une dure et insupportable tyrannie.

PREMIER POINT.

Mais pour procéder avec ordre dans l'explication des paroles que j'ai rapportées, il les faut considérer dans leur suite. Voici la première qui se présente : *Quod si nec sic volueritis disciplinam :* « Que si vous ne voulez pas vous soumettre à la discipline. » Il leur met devant les yeux avant toutes choses la liberté du choix qui leur est donnée, parce que c'est cette liberté qui nous rend coupables, et dont le mauvais usage donne une prise terrible sur nous à la justice divine.

Pour entendre cette vérité, il faut savoir que Dieu, qui est par nature notre souverain, a voulu l'être aussi par notre choix. Il a cru

(1) *Deuter.*, xxviii, 63.
(2) *Var.* : Agrandissant.
(3) *Deuter.*, 47, 48.
(4) *Var.* : Vous servirez.
(5) *Note marg.* : Suivre l'écriture de mot à mot et de parole à parole : il ne faut point que l'homme parle, et je ne veux pas ici contrefaire la voix de Dieu ni imiter le tonnerre.

qu'il manquerait quelque chose à la gloire de son empire, s'il n'avait des sujets volontaires ; et c'est pourquoi il a fait les créatures raisonnables et intelligentes, qui étant déjà à lui par leur naissance, fussent capables encore de s'engager à lui obéir par leur volonté et de se soumettre à son empire par un consentement exprès. Cette vérité importante nous est magnifiquement exprimée dans le livre de Josué, où nous voyons que ce fidèle serviteur de Dieu, ayant assemblé le peuple, leur dit ces paroles : « Si vous n'êtes pas contents de servir le Seigneur, l'option vous est déférée (1) : choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, à quel maître vous voulez servir et déterminez à qui vous avez résolu de vous soumettre (2). » Et tout le peuple répondit : « A Dieu ne plaise que nous quittions le Seigneur ; au contraire, nous voulons le servir, parce que c'est lui en effet qui est notre Dieu. » Josué ne se contente pas de cette première acceptation, et reprenant la parole, il dit au peuple : Prenez garde à quoi vous vous engagez : « Vous ne pourrez servir le Seigneur ni subsister devant sa face, parce que Dieu est fort, saint et jaloux, et il ne pardonnera pas vos crimes et vos péchés (3). » Et le peuple repartit : « Non, il ne sera pas comme vous le dites, mais nous servirons le Seigneur et demeurerons ses sujets. » Alors Josué leur dit : « Vous êtes donc aujourd'hui témoins que vous choisissez vous-mêmes le Seigneur pour votre Dieu et le servir. — Oui, nous en sommes témoins. »

Si j'entreprenais de raconter tout ce qui est à remarquer sur ces paroles, discours entier : mais ce qui importe à mon sujet. Vous jugez bien, Messieurs, que Dieu en nous laissant l'option ne renonce pas au droit qui lui est acquis, il ne prétend pas nous décharger de l'obligation primitive que nous avons d'être à lui, ni nous déférer tellement le choix, que nous puissions sans révolte et sans injustice nous soustraire à son empire. Mais il veut que nous soyons aussi volontairement à lui que nous y sommes déjà de droit naturel, et que nous confirmions par un choix exprès notre dépendance nécessaire et inévitable. Pourquoi le veut-il ainsi? Pour notre perfection et pour notre gloire. Celui à qui nous devons tout, veut pouvoir nous savoir gré de quelque chose : il veut nous donner un titre pour lui demander des récompenses. Que si nous refusons notre obéissance, nous lui donnons un titre pour exiger des supplices.

J'entends ici les pécheurs qui disent secrètement dans leurs cœurs qu'ils se passeraient aisément de cette liberté malheureuse, qui les expose au péché et ensuite à la damnation. Je suis ici pour exposer

(1) Note marg. : *Optio vobis datur.* (Jos., XXIV, 15.)
(2) *Eligite hodie quod placet, cui potissimum servire debeatis.* Idem.
(3) Note marg. : *Non poteritis servire Domino : Deum enim sanctus et fortis æmulator est.* (Jos., XXIV, 19 et seq.)

les vérités éternelles, et non pour répondre à tous les murmures de ceux qui s'élèvent contre ces oracles; et toutefois je dirai ce mot : O homme, qui que tu sois, qui te fâches de n'être pas une bête brute, à qui la lumière de ta raison et l'honneur de ta liberté est à charge, cesse de te plaindre de tes avantages et d'accuser témérairement ton bienfaiteur. Si tu étais indépendant par nature, et que Dieu néanmoins exigeât de toi que tu te rendisses dépendant par ta volonté, peut-être aurais-tu raison de trouver l'obligation importune, ou la demande incivile, mais puisque l'usage qu'il prétend de ta liberté, c'est.... Ce qu'il exige est trop aisé, trop naturel et trop juste. On peut sans grand effort se donner à qui on est. Ce serait peut-être quelque violence, s'il fallait sortir de notre état et nous transporter à un domaine étranger. Il ne s'agit que d'y demeurer et d'y consentir. Enfin quand Dieu exige que nous consentions à être ses sujets, il veut que nous consentions à être ce que nous sommes et que nous accommodions notre volonté au fond même de notre essence. Rien n'est plus naturel, rien n'est moins pénible, à moins que la volonté ne soit entièrement dépravée.

Aussi faut-il avouer qu'elle l'est étrangement dans tous les pécheurs. Car dès qu'ils ne veulent pas dépendre de Dieu, ils ne veulent donc plus être ce qu'ils sont. Ils combattent en eux-mêmes les premiers principes et le fondement de leur être. Ils corrompent leur propre droiture. Ils se rendent contraires à Dieu, et Dieu par conséquent leur devient contraire. Ils sont soumis à lui comme juge. Il les juge, parce qu'il connaît ce dérèglement. Il les hait, parce que les règles de sa vérité répugnent à leur injustice.

Rien, disent-ils, n'est contraire à Dieu, rien ne lui répugne, rien ne l'offense, parce que rien ne lui nuit ni ne le trouble. — Dites donc qu'il ne se fait rien au monde contre la raison ; poussez jusque-là l'extravagance de votre sens dépravé. Votre bien vous est ôté, mais la raison subsiste toujours; si cette faible raison humaine, combien plus la divine et l'originale? Il faut qu'elle subsiste éternellement et inviolable, afin que la justice soit exercée. *Et erit in tempore illo, visitabo supra viros defixos in fæcibus suis, qui dicunt in cordibus suis : Non faciet bene Dominus, et non faciet male : et erit fortitudo eorum in direptionem* (1). *Videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Domino et non servientem ei* (2).

Il faut donc ici vous faire entendre à quoi nous engage notre liberté, et combien elle nous rend responsables de nos actions. Par cette liberté nous faisons la guerre à Dieu exerçons notre liberté

(1) *Soph.*, I, 12, 13.
(2) *Malach.*, III, 18.

par une audacieuse transgression de toutes ses lois. Nous transgressons l'une et l'autre table. « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu (1). » Où lui rendons-nous cette adoration? Se confesse-t-on seulement d'avoir manqué à ce devoir? Comme si ce premier de tous les préceptes n'était mis en tête du Décalogue que par honneur et emportait le moins d'obligation! Sanctifiez les fêtes. Croyez-vous en conscience avoir satisfait à l'intention (2) de la loi par une messe qui dure moins d'une demi-heure, qui n'est jamais trop courte, où l'on est sans attention et sans respect même apparent? Le jour a vingt-quatre heures; et le reste devrait un peu participer à cette sanctification. Il me vient la pensée d'appliquer ici ce reproche : « Ce peuple m'honore des lèvres (3), » etc.; mais nous ne l'honorons pas même des lèvres. Je ne sais qui je blâmerai davantage, ou ceux qui ne l'honorent que des lèvres, ou ceux qui ne l'honorent pas même des lèvres; ou ceux qui ne composent que l'extérieur, ou ceux qui ne composent pas même l'extérieur. Si bien que les fêtes ne diffèrent pas des autres jours, sinon en ce que les profanations et les irrévérences y sont plus publiques, plus scandaleuses, plus universelles.

Et pour la seconde table qui regarde le prochain, nous attaquons tous les jours son honneur par nos médisances, son repos par nos vexations, son bien par nos rapines, sa couche même par nos adultères. Disons après cela que nous ne marchons pas contre Dieu! Mais voici qu'il marche aussi directement contre nous. Voici Jésus qui descend de la nue pour détruire ses ennemis par le souffle de sa bouche, et les dissiper par la clarté de son avènement glorieux.

Le faible s'élève contre le fort, le fort accable le faible. Le fort a offert la paix au faible, le faible a voulu combattre; il n'y a qu'à voir qui l'emportera et à qui demeurera la victoire. Si résistant hautement à un souverain tel que Dieu, nous ne laissons pas toutefois que de vivre heureux, il s'ensuit que Dieu n'est plus Dieu; nous l'emportons contre lui, et sa volonté est vaincue par celle de la créature. Mais parce qu'elle est invincible, aucun ne peut être heureux que celui qui lui obéit; et il faut nécessairement que quiconque se soulève contre lui soit accablé par sa puissance.

C'est encore pour cette raison qu'il ajoute dans les paroles que j'explique : « Et je briserai votre fière et indocile dureté. » Vous vous endurcissez contre Dieu, il s'endurcit contre vous. Vous vous attachez contre lui, et lui s'attache contre vous : vous en homme, de toute la force de votre cœur; lui en Dieu, de toute la force du sien, s'il m'est permis de parler ainsi (4). Vous persévérez, et il persévère. Vous

(1) *Deuter.*, VI, 13.
(2) *Var.* : Accompli l'intention.
(3 *Isa.*, XXIX, 13.
(4) *Note marg.* : Hélas! il n'y a point de proposition, et la partie n'est pas

persévérez à retenir ce bien mal acquis, et je vois toujours dans vos coffres, dit le saint Prophète (1), cette flamme dévorante, ce trésor d'iniquité, ce bien mal acquis qui renversera peut-être votre maison et sans doute donnera la mort à votre âme. Persévérance opiniâtre (2), ah! Dieu vous opposera une persévérance divine, une fermeté immuable, un décret fixe et irrévocable, une résolution éternelle (3). Incorrigibles : de là il les aura en exécration, parce que les regardant comme incorrigibles, il frappera sans pitié et n'écoutera plus les gémissements. Une haine, une aversion du cœur de Dieu (4).

SECOND POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse jamais aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter, non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé ou sur un tourbillon foudroyant (5), mais armé de ses bienfaits et assis sur un trône de grâce. *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis* (6). Il se réjouit en faisant du bien, on l'afflige quand on le refuse. Affliger et contrister l'Esprit de Dieu. Non tant l'outrage qui est fait à sa sainteté, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre opiniâtre résistance. C'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire, l'amour de Dieu agissant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est point affligé ni contristé par leur désobéissance. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses, trouver la correspondance. De là naît le rebut qui l'afflige et qui le contriste, un dégoût des ingrats qui lui sont à charge.

Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens (7). L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès de son abondance, fait tarir la source des

égale; mais vous avez voulu le premier vous mesurer avec lui. Vous avez le premier rompu les mesures, et vous avez rendu juste...

(1) *Mich.*, VI, 10.

(2) *Var.* : Humaine.

(3) *Note marg.* : Voyez Serm. *du Nom de Jésus*, Ier point ; puis le sermon : *Si ego judico.*

(4) *Var.* : Un mot de la bonté de Dieu; écoutez cette bonté méprisée, et voyez comme elle vous parle.

(5) Toujours menaçant, toujours foudroyant, et jetant de ses yeux un feu dévorant.

(6) *Ephes.*, IV, 30.

(7) *Deuter.*, XXVIII, 63.

grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. Dieu a suivi, en nous bénissant, sa nature bienfaisante; mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit; nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons causée à l'Esprit de grâce, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à punir nos ingratitudes. Justice du Nouveau Testament qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur.

Ecce Agnus Dei (1). *Jam enim securis ad radicem posita est* (2). La colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et si la sainte inspiration ne nous vivifie, elle nous tue. Car, d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? De ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces. Car, il est juste et très juste que tout, et les grâces mêmes, tournent à mal à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées! poids des bienfaits méprisés (3)!

A facie iræ columbæ (4). *Operite nos a facie... Agni* (5). Ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, de cet Agneau qui s'est immolé pour eux (6). *Sol obscurabitur et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo, et virtutes cœlorum commovebuntur; et tunc parebit signum Filii hominis. Et tunc plangent omnes tribus terræ : et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa, et majestate* (7).

Méditons attentivement quelle prise nous donnons sur nous à la justice de Dieu par le mépris outrageux de ses bontés infinies. Qui donne a droit d'exiger, il exige des reconnaissances; s'il ne trouve pas des reconnaissances, il exigera des supplices : il ne perd pas ses droits. Les grâces que vous méprisez préparent une éternité malheureuse. « La grâce, dit le Sauveur, est *fons aquæ salientis* (8). » Quand donc vous êtes touchés, quand vous ressentez quelquefois un certain mé-

(1) *Joan.*, I, 36.
(2) *Matth.*, III, 10.
(3) *Note marg.* : Tout tourne à bien à ceux qui aiment, même les péchés, dit saint Augustin, qui les abaissent, qui les humilient, qui les encouragent.
(4) *Jerem.*, XXV, 38.
(5) *Apoc.*, VI, 16.
(6) *Note marg.* : La croix, la rédemption aggrave la damnation et accumule les crimes; elle y met le comble.
(7) *Matth.*, XXIV, 29, 30.
(8) *Joan.*, IV, 14.

pris de cette pompe du monde qui s'évanouit, « de sa figure qui passe (1) », de ses fleurs qui se flétrissent du matin au soir; quand, dégoûté de vous-même et de votre vie déréglée, vous regardez avec complaisance les chastes attraits de la vertu... O chasteté! ô modestie! ô pudeur passée! ô tendresse de conscience qui ne pouvait souffrir aucun crime! mais ô abandon, prostitution d'un cœur (2)! Que veut le Seigneur votre Dieu, sinon que vous vous attachiez fortement à lui, et qu'en vous y attachant vous viviez heureux? C'est pour cela que Jésus-Christ est venu au monde plein de grâce et de vérité (3). » C'est pour cela qu'il nous a donné tant de saintes instructions, qu'il ne cesse de renouveler par la bouche de ses ministres. C'est pour cela qu'il a rempli tous ses sacrements d'une influence de vie, afin qu'y participant nous vivions. Si nous savons profiter de tous ses bienfaits, nous acquerrons par sa grâce un droit éternel sur lui-même pour le posséder en paix. Que si nous les méprisons, qui ne voit que nous lui donnons réciproquement un titre très juste pour nous châtier par des supplices autant inouïs que ses bontés étaient extraordinaires? *Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans. sic lætabitur subvertens atque disperdens.*

Et en effet, il est juste qu'il mesure sa colère à ses bontés et à nos ingratitudes, et que sa fureur implacable perce d'autant de traits un cœur infidèle que son amour bienfaisant avait employé d'attraits pour le gagner. C'est pourquoi il ne faut pas se persuader que les grâces de Dieu périssent; non, mes frères, ne le pensons pas. Ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui-même; Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés. Ils connaîtront, les misérables! ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne voulait être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse dont ils ont injurieusement refusé les dons, et ses coups redoublés sans fin leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs. Et poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements profanés, de toutes les grâces rejetées, non moins pressés, non moins accablés des

(1) *I. Cor.*, VII, 31.

(2) *Var.* : O sainte timidité, gardienne de l'innocence! mais ô force à faillir! ô hardiesse pour s'excuser! ô lâche abandon d'un cœur corrompu et livré à ses désirs!

(3 *Joan.*, I, 14.

miséricordes de Dieu que de l'excès intolérable de ses vengeances. Tremblez donc, tremblez, Chrétiens, parmi ces grâces immenses, parmi ces bienfaits infinis qui vous environnent (1)! Tous les mouvements de la grâce sont d'un poids terrible pour nous. Il n'y a rien à négliger dans notre vie. Notre destinée, notre état, notre vocation ne souffrent rien de médiocre. Tout nous sert ou nous nuit infiniment. Chaque moment de notre vie, chaque respiration, chaque battement de notre pouls, si je puis parler de la sorte, chaque éclair de notre pensée a des suites éternelles. L'éternité d'un côté, et l'éternité de l'autre. Si vous suivez fidèlement l'instinct de la grâce, l'éternité bienheureuse y est attachée. Si vous manquez à la grâce, une autre éternité vous attend, et vous méritez un mal éternel pour avoir perdu (2) volontairement un bien qui le pouvait être.

TROISIÈME POINT.

Il reste à considérer la troisième peine dont Dieu menace son peuple rebelle, laquelle il a plu au Saint-Esprit de nous exprimer en ces paroles que je répète encore une fois : « Puisque vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu dans la joie et l'allégresse de votre cœur, au milieu de l'abondance de toutes sortes de biens, vous servirez à votre ennemi, que le Seigneur enverra contre vous, dans la faim, dans la soif, dans la nudité et dans un extrême besoin de toutes choses; et cet ennemi mettra sur vos épaules un joug de fer par lequel vous serez brisés (3). » C'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime; vous serez justement soumis à une dure et insupportable tyrannie.

Deux conditions de l'empire de Dieu nous sont ici exprimées : il n'y en a point de plus légitime, il n'y en a point de plus doux. Vous n'avez pas voulu servir Dieu votre Seigneur; et certes, il n'y a point de Seigneur dont le droit soit mieux établi ni le titre plus légitime. Il nous a faits, il nous a rachetés : nous sommes par la création l'œuvre de ses mains, par la rédemption le prix de son sang, par la création ses sujets, par l'adoption ses enfants. Nous sommes son bien, nous portons sa marque, créés à sa ressemblance, scellés de son Saint-Esprit; et nous ne pouvons le désavouer sans que le fond de notre être ne nous désavoue, ni enfin le renoncer sans renoncer à nous-

(1) *Note marg.* : Les saintes prédications sont un poids terrible les saints sacrements, les inspirations, les exemples bons et mauvais qu nou avertissent chacun à leur manière, le silence même d'un Dieu sa patience, sa longanimité, son attente; ô le poids terrible!

(2) *Var.* : Si vous perdez.

(3) *Deuter.*, XXVIII, 47, 48

mêmes. Cet empire étant le plus légitime, est par conséquent le plus naturel; étant le plus naturel, il s'ensuit aussi qu'il est le plus doux. Ce n'est donc pas sans raison que la joie du cœur est promise à ceux qui servent le Seigneur leur Dieu. Car celui-là est content qui est dans l'état que la nature demande. La joie se trouve donc nécessaire dans le service de Dieu; l'abondance y est aussi et la plénitude. Nul ne sait mieux ce qui nous est propre que celui qui nous a faits. Nul ne peut mieux nous le donner, puisqu'il a tout en sa main. Nul ne le veut plus sincèrement, puisque rien ne convient mieux à celui qui a commencé l'ouvrage en nous donnant l'être, que d'y mettre la dernière main en nous donnant la félicité et le repos. Telle est la condition de la créature sous l'empire de son Dieu: elle est riche, elle est contente, elle est heureuse. Dieu, qui n'a besoin de rien pour lui-même, ne veut régner sur nous que pour notre bien, ni nous posséder que pour nous faire posséder en lui toutes choses.

Donc, ô créatures rebelles! ô pécheurs qui vous soulevez contre Dieu, faites maintenant votre sentence. Dites, Messieurs, ce que méritent ceux qui refusent de se soumettre à un gouvernement si avantageux et si équitable. Hélas! que méritent-ils, sinon de trouver au lieu d'un joug agréable, un joug de fer; au lieu d'un seigneur légitime, un usurpateur violent; au lieu d'une puissance bienfaisante et amie, un ennemi insolent et outrageux; au lieu d'un père, un tyran; au lieu de la joie des enfants, la contrainte et la terreur des esclaves; au lieu de l'allégresse et de l'abondance, la faim, la soif et la nudité, et une extrême disette.

Il faut vous dire quel est cet ennemi que Dieu enverra contre vous. Celui qui s'est déclaré l'ennemi de Dieu, qui ne pouvant rien contre lui, se venge contre son image, et la déchirant la déshonore, remplissant son esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance; c'est Satan avec ses anges. Esprits noirs, esprits ténébreux, esprits furieux et désespérés, qui s'étant perdus sans espérance, et abîmés sans ressource, ne sont plus capables désormais que de cette noire et maligne joie qui revient à des méchants d'avoir des complices, à des envieux d'avoir des compagnons, à des superbes renversés d'entraîner avec soi les autres (1). C'est cette rage, c'est cette fureur de Satan et de ses anges que le prophète Ezéchiel nous représente sous le nom et sous la figure de Pharaon, roi d'Égypte. Spectacle épouvantable! Autour de lui sont des morts qu'il a percés par de cruelles blessures. Là gît Assur, dit le prophète, avec toute sa multitude; là est tombé Élam et tout le peuple qui le suivait; là Moloch et Thubal,

(1) *Note marg.* : A des superbes de faire trébucher les autres. Faste insolent, au lieu de leur grandeur naturelle; des finesses malicieuses, au lieu d'une sagesse céleste; la haine, la dissension et l'envie, au lieu de la charité et de la société fraternelle.

et leurs princes et leurs capitaines, et tous les autres qui sont nommés; nombre innombrable, troupe infinie, multitude immense : ils sont autour renversés par terre, nageant dans leur sang. Pharaon est au milieu, qui repaît ses yeux de la vue d'un si grand carnage et qui se console de sa perte et de la ruine des siens : Pharaon avec son armée, Satan avec ses anges : *Vidit eos Pharao, et consolatus est super universa multitudine sua quæ interfecta est gladio, Pharao et omnis exercitus ejus* (1). Enfin semblaient-ils dire, nous ne serons pas les seuls misérables. Dieu a voulu des supplices : en voilà assez, voilà assez de sang, assez de carnage. On a voulu nous égaler les hommes : les voilà enfin nos égaux dans les tourments. Cette égalité leur plaît. Ils savent que les hommes les doivent juger; quelle rage pour ces superbes! Mais avant ce jour, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main! Ah! que nous allons faire de sièges vacants, et qu'il y en aura parmi les criminels, de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges!

Mais que fais-je, mes frères, de profaner si longtemps et ma bouche et vos oreilles en faisant parler ces blasphémateurs! C'est assez de vous avoir découvert leur haine. Elle est telle, remarquez ceci et étonnez-vous de cet excès, elle est telle cette haine qu'ils ont contre nous, qu'ils se plaisent non seulement à désoler, mais encore à souiller (2) notre âme. Oui, ils aiment encore mieux nous corrompre que nous tourmenter, nous ôter l'innocence que le repos, et nous rendre méchants que nous rendre heureux; si bien que quand ces victorieux cruels se sont rendus les maîtres d'une âme, ils y entrent avec furie, ils la pillent, ils la ravagent, ils la violent. O âme blanchie au sang de l'Agneau, âme qui était sortie des eaux du baptême si pure, si pudique et si virginale! Ces corrupteurs la violent, non tant pour se satisfaire que pour la déshonorer et la ravilir (3). Vous avez renoncé à son empire. Chaque empire a ses pompes et ses ouvrages. Les pompes du diable, tout ce qui corrompt la modestie, tout ce qui remplit l'esprit de fausses grandeurs, tout ce qui étale la gloire et la vanité, tout ce qui veut plaire et attirer les regards, tout ce qui enchante les yeux, tout ce qui sert à l'ostentation et au triomphe de la vanité du monde, tout ce qui fait paraître grand ce qui ne l'est pas, et élève une autre grandeur que celle de Dieu.

Les œuvres, c'est l'iniquité : *Operatio eorum est hominis ever-*

(1) *Ezech.*, XXXII, 22, 24, 26, 31.

(2) *Var.* : A dégrader.

(3) *Note marg.* : Ils la portent à s'abandonner à eux, ils la souillent et puis ils la méprisent. Femmes qui deviennent le mépris de ceux à qui elles se sont lâchement et indignement abandonnées : souvenez-vous de votre baptême... détruit la puissance des ténèbres. Exorcismes. *Maledicte damnate.* Empire de l'Église : *Da locum Deo vero et vivo* (Rituel).

sio (1)... toi qui corromps les principes de la religion et de la crainte de Dieu par tes dangereuses railleries; vous qui n'étalez pas seulement avec vanité et ostentation, mais qui armez pour ainsi dire cette beauté corruptrice de l'innocence.

Ils nous dominent par les passions d'attache. L'avarice. On ne distingue plus ce bien mal acquis, confondu avec votre patrimoine. L'ambition, fatiguée des longueurs..., les voies abrégées et qui sont le plus souvent criminelles. L'impudicité, ah! qu'ils la poussent loin!

Ainsi nous avons relevé ce trône abattu et redressé cet empire d'iniquité, corrompu le baptême, effacé la croix de Jésus imprimée sur notre front, rejeté cette onction sainte, cette onction royale qui nous avait faits des rois, des Christ et des oints de Dieu, le corps et le sang de Jésus-Christ; nous peut-être, l'ordre et le sacerdoce. Enfin tous les mystères du christianisme sont devenus le jouet des démons. Nul christianisme en nos mœurs.

Quem immittet tibi Dominus (2), revêtu de tous les droits de Dieu contre les pécheurs. Dieu l'établit notre souverain, il le met en sa place, il lui donne pour ainsi dire toute sa puissance : étranger qui nous tirera de notre patrie, usurpateur qui ne fera que ravager, esclave révolté qui ne donnera point de bornes à son insolence. Jérémie est seul capable d'égaler les lamentations aux calamités.

Hæreditas nostra versa est alienos, domus nostræ ad extraneos. Servi dominati sunt nostri : cecidit corona capitis nostri : væ nobis, quia peccavimus (3)*! Aperuerunt super te os suum omnes inimici tui : sibilaverunt et fremuerunt dentibus suis, et dixerunt : Devorabimus : en ista est dies quam expectabamus; invenimus, vidimus* (4). *Fecit Dominus quæ cogitavit : ... lætificavit super te inimicum, et exaltavit cornu hostium tuorum* (5).

Nous ne rougirons pas de porter des fers, nous que Jésus-Christ a faits rois (6)! Nous jetons aux pieds de Satan la couronne que le Sauveur a mise sur nos têtes : *Væ nobis, quia peccavimus.* Disons-le du moins du fond de nos cœurs ce *Væ*, ce malheur à nous. Renouvelons les vœux de notre baptême : Je renonce, etc. Où est l'eau pour nous baptiser? Ah! plongeons-nous dans l'eau de la pénitence, dans ce baptême de sang, dans ce baptême laborieux. Plongeons-nous-y, n'en sortons jamais, jusqu'à ce que Jésus nous appelle, etc., ou nous conduise, etc.

(1) Tertull., *Apolog.*, n. 22.
(2) *Deuter.*, XXVIII, 48.
(3) *Thren.*, V, 2, 8, 16.
(4) *Idem.*, II, 16.
(5) *Ibid.*, 17.
Note marg. : *Fecisti nos Deo nostro reges et sacerdotes* (Apoc., V, 10).

III. SERMON

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

(1669)

SOMMAIRE.

Exorde. L'âme est jugée après qu'elle est séparée du corps, et à la résurrection générale; c'est à ce dernier jugement que les pécheurs seront confondus et couverts de honte.

Proposition, division. Au jugement dernier les pécheurs qui se sont cachés seront découverts, ceux qui se sont excusés seront convaincus, ceux qui étaient si fiers et si insolents seront abattus et atterrés.

Ier point. Il y a plusieurs catégories d'athées : ceux qui nient l'existence de Dieu, ceux qui voudraient qu'il n'existât pas et ceux qui vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu. On craint le regard des hommes et on ne redoute pas celui de Dieu. La lumière se fera et les hypocrites seront punis avec honte.

IIe point. Le pécheur hypocrite est semblable à un hérisson, comme Adam il se cache et s'excuse. Mis en présence des justes, les pécheurs seront confondus : *quod fecerunt utique fieri posse docuerunt.* Pensez-y, chrétiens, pendant que la Pensée en peut être utile.

[*IIIe point*]. Dieu et les saints se riront des pécheurs, surtout des pécheurs insolents et scandaleux.

Péroraison. Prévenons cette honte éternelle : *notam ignominiæ sempiternam.* L'heure de la mort en laquelle sera fixé notre état n'est pas éloignée. Sire, vivez fortuné, victorieux, toujours pieux, toujours prêt à rendre compte à Dieu.

> *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.*
>
> Alors ils verront le Fils de l'homme sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.
>
> (*Luc.*, XX, 27.)

ENCORE que dans le moment que notre âme sortira du corps elle doive être jugée en dernier ressort, et l'affaire de notre salut immuablement décidée, toutefois il a plu à Dieu que nonobstant ce premier arrêt, nous ayons encore à craindre un autre examen et une terrible revision de notre procès au jugement dernier et universel. Car comme l'âme a péché conjointement avec le corps, il est juste qu'elle soit jugée aussi bien que punie avec son complice, et que le Fils de Dieu qui a pris la nature humaine tout entière, sou-

mette aussi l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi nous sommes tous ajournés après la résurrection générale pour comparaître de nouveau devant ce tribunal redoutable, afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en âme, c'est-à-dire dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la mesure entière et le comble de leur supplice. Et c'est ce qui donne lieu à ce dernier jugement qui nous est proposé dans notre évangile.

Mais pourquoi ces grandes assises, pourquoi cette solennelle convocation et cette assemblée générale du genre humain? Pourquoi, pensez-vous, Messieurs, si ce n'est que ce dernier jour, qui est appelé dans les saintes Lettres « un jour d'obscurité et de nuage, un jour de tourbillon et de tempête, un jour de calamité et d'angoisse », y est aussi appelé « un jour de confusion et d'ignominie (1)? » Voici une vérité éternelle : il est juste et très juste que celui qui fait mal soit couvert de honte; que quiconque a trop osé soit confondu; et que le pécheur soit déshonoré, non seulement par les autres, mais par lui-même; c'est-à-dire, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le reproche public de sa conscience.

Cependant nous voyons que ces pécheurs, qui ont si bien mérité la honte, trouvent souvent le moyen de l'éviter en cette vie. Car ou ils cachent leurs crimes, ou ils les excusent, ou enfin, bien loin d'en rougir, ils les font éclater scandaleusement à la face du ciel et de la terre, et encore ils s'en glorifient. C'est ainsi qu'ils tâchent d'éviter la honte, les premiers par l'obscurité de leurs actions, les seconds par les artifices de leurs excuses, et enfin les derniers par leur impudence. C'est pour cela que Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là ceux qui se sont cachés seront découverts, là ceux qui se sont excusés seront convaincus, là ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes seront abattus et atterrés; et ainsi sera rendue à tous ces pécheurs, à ceux qui trompent le monde, à ceux qui l'amusent par de vains prétextes, à ceux qui le scandalisent; ainsi, dis-je, leur sera rendue à la face de tout le genre humain, des hommes et des anges, l'éternelle confusion qui leur est salutaire, leur naturel apanage qu'ils ont si bien mérité.

PREMIER POINT.

« L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu » : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (1). Les saints docteurs nous

(1) *Soph.*, I, 15.
(2) *Psal.*, LII, 1.

enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée. Il y a en premier lieu les athées et les libertins qui disent tout ouvertement que les choses vont à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas et ravir l'être à Celui par lequel subsiste toute la nature! Il y a peu de ces monstres; le nombre en est en petit parmi les hommes, quoique, hélas! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paraît toujours que trop dans le monde. Il y en a d'autres, dit le docte Théodoret (1), qui ne vont pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité; mais pressés et incommodés dans leurs passions déréglées par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les troublent, ils désireraient que Dieu ne fût pas, ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom; et ils disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : « Il n'y a pas de Dieu. » « Insensés, dit saint Augustin (2), qui parce qu'ils sont déréglés, voudraient détruire la regle et souhaitent qu'il n'y ait ni loi, ni justice, à cause qu'ils ne sont pas justes. » Je laisse encore ceux-ci; je veux croire qu'il n'y a aucun de mes auditeurs qui soit si dépravé et si corrompu. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle vous avouerez que la plupart de mes auditeurs ne se peuvent pas excuser. Je veux parler de ceux qui, en confessant que Dieu est, le comptent néanmoins tellement pour rien, qu'ils pensent, en effet, n'avoir rien à craindre, quand ils n'ont que lui pour témoin. Ceux-là manifestement comptent Dieu pour rien; et ils disent donc en leur cœur : « Il n'y a point de Dieu ».

Eh! qui de nous n'est pas de ce nombre? qui de nous n'est pas arrêté dans une action malhonnête par la rencontre d'un homme qui n'est pas de notre cabale? et cependant de quel front savons-nous soutenir le regard de Dieu? N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque noir dessein; tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre même leur fait peur : ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats, disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret celui que vous caressez en public; quand vous le percez incessamment de cent plaies par les coups mortels de votre dangereuse langue, quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses, quand vous violez le sacré dépôt

(1) *In Psal.*, LII, tome I, p. 603.
(2) Tract. CX *in Joan.*, n. 3.

du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens, combien de précautions pour ne point paraître? combien regardez-vous à droite et à gauche? Et si vous ne voyez point de témoin qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté; si vous avez tendu vos pièges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains; vous dites : Qui nous a vus? *Narraverunt ut absconderent laqueos, dixerunt : Quis videbit eos* (1)*?* « Ils ont consulté ensemble sur les moyens de cacher leurs pièges, et ils ont dit : Qui pourra les découvrir? » Vous ne comprenez donc pas parmi les voyants celui qui habite au ciel? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi! celui qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas? et celui qui a fait les yeux est-il aveugle? *Qui plantavit aurem non audiet? aut qui finxit oculum, non considerat* (2)*?* Au contraire, ne savez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence; que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui dit tout, que votre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous? Et cependant sous ces yeux si vifs et sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquitude du plaisir d'être caché; N'est-ce pas le compter pour rien, et dire en son cœur insensé : « Il n'y a point de Dieu? » *Dixit insipiens in corde suo* : *Non est Deus.*

Il n'est pas juste, Messieurs, que les pécheurs se sauvent toujours à la faveur des ténèbres de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable, si faut-il que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent la confusion, car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour « qui percera les ténèbres les plus épaisses et manifestera, comme dit l'Apôtre, les conseils les plus cachés » : *Qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (3). Alors quel sera l'état des grands du monde qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentiments applaudis et leurs vices mêmes adorés? Que deviendront ces hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connaisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leur faible? « Alors, dit le prophète Isaïe, « les bras leur tomberont de faiblesse », *omnes manus dissolventur;* « leur cœur angoissé défaudra », *omne cor hominis contabescet;* « un chacun sera confus devant son prochain »,

(1) *Psal.*, LXIII, 6.
(2) *Psal.*, XVIII, 9.
(3) *I Cor.*, IV, 5.

unusquisque stupebit ad proximum suum; « les pécheurs mêmes se feront honte mutuellement, leurs visages seront enflammés », *facies combustæ vultus eorum* (1) ; tant leur face sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. » O ténèbres trop courtes! ô intrigues mal tissues! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé! ô vices mal cachés! ô honte mal évitée!

Mais de tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci, Messieurs, qui sont des plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilège que l'hypocrite, qui s'autorise de son nom auguste, lui veut donner part à ses crimes et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice. Mais ne parlons pas toujours de ceux qui contrefront les religieux. Le monde a encore d'autres hypocrites. N'y a-t-il pas des hypocrites d'honneur, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de probité et de bonne foi, qui en ont toujours à la bouche les saintes maximes, mais pour être seulement des lacets aux simples et des pièges aux innocents; si accommodants, si souples et si adroits, qu'on donne dans leurs filets, et ceux mêmes qui les connaissent? Il faut qu'ils soient confondus. Venez donc, abuseurs publics, toujours contraints, tonjours contrefaits, lâches et misérables captifs de ceux que vous voulez captiver; venez, qu'on lève ce masque et qu'on vous ôte ce fard; mais plutôt il faut le laisser sur votre face confuse, afin que vous paraissiez doublement horribles, comme une femme fardée et toujours plus laide, dans laquelle on ne sait ce qui déplaît davantage, ou sa laideur ou son fard. Ainsi viendront rougir devant Jésus-Christ tous ces trompeurs vainement fardés; ils viendront, dis-je, rougir non seulement de leur crime caché, mais encore de leur honnêteté apparente. Ils viendront rougir encore une fois de ce qu'ils ont estimé la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade; et ne l'ont pas toutefois estimée pour la faire servir de règle : *Ergo et tu confundere et porta ignominiam tuam* (2).

Si cependant ils marchent la tête levée et jouissent apparemment de la liberté d'une bonne conscience, s'ils trompent le monde, si Dieu dissimule, qu'ils ne pensent pas pour cela avoir échappé de ses mains. Il a son jour arrêté, il a son heure marquée, qu'il attend

(1) *Isa.*, XIII, 7 et 8.
(2) *Ezech.*, XVI, 52.

avec patience. Pourrai-je bien vous expliquer un si grand mystère par quelque comparaison tirée des choses humaines? Comme un roi qui sent son trône affermi et sa puissance établie, s'il apprend qu'il se fait contre son service quelques secrètes pratiques (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille); il pourrait étouffer dans sa naissance, cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter; ainsi et à plus forte raison ce Dieu tout-puissant, souverain arbitre et dispensateur des temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui devant l'origine des choses a fait la destination de tous les moments selon les conseils de sa sagesse, à plus forte raison, Chrétiens, n'a-t-il rien à précipiter ni à presser. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir et celui où il attend pour les confondre. Cependant, qu'ils cabalent, qu'ils intriguent, qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher dans la confusion de toutes choses, ils seront découverts au jour arrêté; leur cause sera portée aux grandes assises générales de Dieu, où comme leur découverte ne pourra être empêchée par aucune adresse, aussi leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse. C'est ma seconde partie, que je joindrai, pour abréger, avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Le grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son *Pastoral,* compare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloigné, dit-il, de cet animal et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une masse ronde qui pique de tous côtés; et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez entre vos mains : *Intra tenentis manus totus simul amittitur, quod totum simul ante videbatur* (1). C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses. Vous avez découvert toutes ses menées et reconnu distinctement tout l'ordre du crime; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise, il cache sa tête, il recèle

(1) S. Greg. Mag., *Pastor.*, part. III, cap XI

profondément ses desseins, il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni commencement ni fin; et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue : (*qui totum jam deprehendendo viderat tergiversatione pravæ defensionis illusus, totum pariter ignorat*) (1). Cet homme que vous croyiez si bien convaincu étant ainsi retranché et enveloppé en lui-même, ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur soit blessé par mille sanglants reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs : ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam; et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser à son exemple. Adam, le premier de tous les pécheurs, aussitot après son péché s'enfonce dans le plus épais de la forêt, et voudrait pouvoir se cacher et lui et son crime. Quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfants, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes. Ils disent tout ce qu'ils peuvent : et quand ils ne peuvent rien dire, il rejettent toute leur faute sur la fragilité de la nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude. Ainsi on n'a plus besoin de se tourmenter à chercher des excuses; le péché s'en sert à lui-même et prétend se justifier par son propre excès. Mais quand aurai-je achevé, si je me laisse engager à ce détail infini des excuses particulières? Il suffit de dire en général : Tous s'excusent, tous se défendent; ils le font en partie par crainte, en partie aussi par orgueil et en partie par artifice. Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons colorées; puis se laissant emporter eux-mêmes à leurs inventions, en les débitant ils se les impriment dans l'esprit, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité; tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience : *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus*, dit le grave Tertullien (2).

Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance des péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout sera manifesté devant le tribunal de

(1) S. Greg., *Pastor.*, part. III, cap. XI.
(2) *Ad. Nat.*, lib. I, n 16.

Jésus-Christ. Une lumière très claire de justice et de vérité sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colorer leur rébellion, mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre.

Car il faut, Messieurs, remarquer ici une doctrine importante : c'est qu'au lieu que dans cette vie notre raison vacillante se met souvent du parti de notre cœur dépravé, dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle contrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la justice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables, et toutefois à leur honte toujours la connaissance en sera très claire dans leur esprit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le livre du *Témoignage de l'âme : Merito omnis anima et rea et testis est* (1) » : Toute âme pécheresse, dit ce grand homme, est tout ensemble et la criminelle et le témoin : « criminelle par la corruption de sa volonté, témoin par la lumière de sa raison; criminelle par la haine de la justice, témoin par la connaissance certaine de ses lois sacrées; criminelle parce qu'elle est toujours obstinée au mal, témoin parce qu'elle condamne toujours son obstination. Effroyable contrariété et supplice insupportable! C'est donc cette connaissance de la vérité qui sera la source immortelle d'une confusion infinie. C'est ce qui fait dire au Prophète : *Alii evigilabunt in opprobrium ut videant semper* (2) : « Plusieurs s'éveilleront à leur honte pour voir toujours. » Ceux qui s'étaient appuyés sur des conseils accommodants et sur des condescendances flatteuses; qui pensaient avoir échappé à la honte et s'étaient endormis dans leurs péchés à l'abri de leurs excuses vainement plausibles, « s'éveilleront tout à coup à leur honte pour voir toujours », *evigilabunt ut videant semper.* Et qu'est-ce qu'ils verront toujours? Cette vérité qui les confond, cette vérité qui les juge. Alors ils rougiront doublement et de leurs crimes et de leurs excuses. La force de la vérité manifeste renversera leurs faibles défenses; et leur ôtant à jamais tous les vains prétextes dont ils avaient pensé pallier leurs crimes, elle ne leur laissera que leur péché et leur honte. Dieu s'en glorifie en ces mots par la bouche de Jérémie : *Discooperui Esau;* j'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs par lesquelles il avait voulu pallier ses crimes, j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* (3).

Mais réveillez vos attentions pour entendre ce qui servira davan-

(1) *De Testim. anim.* sub fin., n. 6.
(2) *Daniel*, XII, 2.
(3) *Jerem.*, XLIX.

tage à la conviction et à la confusion des impies ; les justes qu'on leur produira, les gens de bien qui leur seront confrontés. C'est ici que ces péchés sont trop communs, hélas! trop aisément commis, trop promptement excusés; péchés qui précipitent tant d'âmes et qui causent dans le genre humain des ruines si épouvantables : péchés qu'on se pardonne toujours si facilement, et qu'on croit avoir assez excusés quand on les appelle péchés de fragilité; ah! ces péchés désormais ne trouveront plus aucune défense, car il y aura le troupeau d'élite, petit à la vérité à comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en soi, dans lequel il paraîtra des âmes fidèles, qui dans la même chair et dans les mêmes tentations ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là la fleur sacrée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi vous seront produits. Ceux-là sont à la vérité tombés par faiblesse; mais s'étant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle, que malgré la fragilité ils ont toujours triomphé autant de fois qu'ils ont voulu combattre; et, comme dit Julien Pomère, « ils montreront par ce qu'ils ont fait ce que vous pouviez faire à leur exemple aussi bien qu'eux : » *Cum fragilitate carnis in carne viventes, fragilitatem carnis in carne vincentes, quod fecerunt utique fieri posse docuerunt* (1).

Pensez ici, Chrétiens, ce que vous pourrez répondre; pensez-y pendant qu'il est temps et que la pensée en peut être utile. N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature était faible; la grâce était forte. Vous aviez une chair qui convoitait contre l'esprit; vous aviez un esprit qui convoitait contre la chair. Vous aviez des maladies; vous aviez aussi des remèdes dans les sacrements. Vous aviez un tentateur; mais vous aviez un Sauveur. Les tentations étaient fréquentes; les inspirations ne l'étaient pas moins. Les objets étaient toujours présents, et la grâce était toujours prête; et vous pouviez au moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, ni aucun moyen d'évader, vous êtes pris et convaincu. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en flagrant délit : *Quomodo confunditur fur, quando deprehenditur* (2). Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser ; il ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. « Ainsi, dit le saint Prophète, seront étonnés, confus, interdits les ingrats enfants d'Israël » ; *sic confusi sunt domus Israël*. Nul n'échappera cette honte. Car écoutez le Prophète : Tous, dit-il, seront confus, « eux et leurs rois et leurs princes, et leurs prêtres et leurs prophètes : »

(1) *De Vit. contempl.*, lib. III, cap. XII.
(2) *Jerem.*, II, 26.

ipsi et reges eorum, principes et sacerdotes et prophetæ eorum (1) Leurs rois, car ils trouveront un plus grand roi et une plus haute majesté; leurs princes, car ils prendront leur rang dans cette assemblée et ils seront pêle-mêle avec le peuple; leurs prêtres, car leur sacré caractère et leur sainte onction les condamnera; leurs prophètes, leurs prédicateurs, ceux qui ont porté les divins oracles, car la parole qu'ils ont annoncée sera en témoignage contre eux. « L'homme paraîtra, dit Tertullien, devant le trône de Dieu n'ayant rien à dire » : *Et stabit ante aulas Dei nihil habens dicere* (1). Nous resterons interdits et si puissamment convaincus, que même nous n'aurons pas cette misérable consolation de pouvoir nous plaindre : *Sic confusi erunt domus Israël ipsi et reges, etc.*

[TROISIÈME POINT.]

Mais, Messieurs, quand j'appellerais à mon secours les expressions les plus fortes et les figures les plus violentes de la rhétorique, je ne puis assez expliquer quelle sera la confusion de ceux dont les crimes scandaleux ont déshonoré le ciel et la terre.

Vous voyez que je suis entré dans ma troisième partie, que je veux conclure en peu de paroles, mais par des raisons convaincantes, Pour en poser les fondements, je remarquerai, Messieurs, que cette honte que Dieu réserve aux pécheurs en son jugement, a plusieurs degrés et nous est différemment exprimée dans son Écriture. Elle nous dit très souvent, et nous en avons déjà cité les passages, qu'il confondra ses ennemis, qu'il les couvrira d'ignominie. C'est ce qui sera commun à tous les pécheurs. Mais nous lisons aussi dans les saints Prophètes que Dieu et ses serviteurs se riront d'eux, qu'il leur insultera par des reproches mêlés de dérision et de raillerie, et que non content de les découvrir et de les convaincre, comme nous avons déjà dit, il les immolera à la risée de tout l'univers.

Je pense pour moi, Messieurs, que cette dérision est le propre et véritable partage des pécheurs publics et scandaleux. Tous les pécheurs trangressent la loi, tous aussi méritent d'être confondus; mais tous n'insultent pas publiquement à la sainteté de la loi. Ceux-là s'en moquent, ceux-là lui insultent, qui font trophée de leurs crimes et les font éclater sans crainte à la face du ciel et de la terre. A ces pécheurs insolents, s'ils ne s'humilient bientôt par la pénitence, est réservée dans le jugement cette dérision, cette moquerie terrible et cette juste et inévitable insulte d'un Dieu outragé. Car qu'y a-t-il de plus indigne? Nous les voyons tous les jours dans le monde, ces pé-

(1) *Jerem.*, II, 26.
(2) *De Testim. anim.*, n. 6.

cheurs superbes, qui, avec la face et le front d'une femme débauchée, osent, je ne dis plus excuser, mais encore soutenir leurs crimes. Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement, « s'ils ne la faisaient jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour et de tout le témoignage du ciel » : *Delicta vestra et loco omni et luce omni et universa cœli conscientia fruuntur* (1). « Ils annoncent leurs péchés comme Sodome », disait un prophète : *peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt* (2); et ils mettent une partie de leur grandeur dans la licence effrénée. Il me souvient en ce lieu de ce beau mot de Tacite, qui, parlant des excès de Domitien après que son père fut parvenu à l'empire, dit que « sans se mêler d'affaires publiques, il commença seulement à faire le fils du prince par ses adultères et par ses débauches » : *Nihil quidquam publici muneris attigerat sed stupris et adulterii filium principis agebat* (3).

Ainsi nous les voyons ces emportés qui se plaisent à faire les grands par leur licence, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une faiblesse indigne d'eux, parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte; si bien qu'ils ne font pas seulement un sensible outrage, mais une insulte publique à l'Église, à l'Évangile, à la conscience des hommes. De tels pécheurs scandaleux corrompent les bonnes mœurs par leurs pernicieux exemples. Ils déshonorent la terre et chargent de reproches, si je l'ose dire, la patience du ciel qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie par un châtiment exemplaire. Que si Dieu durant cette vie les attend à la pénitence; si, manque d'écouter sa voix, ils se rendent dignes qu'il les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non seulement le breuvage de honte éternelle, qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore « ils avaleront, dit Ezéchiel, la coupe large et profonde de dérision et de moquerie, et ils seront accablés par les insultes sanglantes de toutes les créatures : » *Calicem furoris tuæ bibes profundum et latum; eris in derisum et in subsannationem quæ est capacissima* (4). Tel sera le juste supplice de leur impudence

Prévenons, Messieurs, cette honte qui ne s'effacera jamais. Car ne nous persuadons pas que nous recevrons seulement à ce tribunal une confusion passagère; au contraire, nous devons entendre, dit saint Grégoire de Nazianze, que par la vérité immuable de ce der-

(1) *Ad Nat.*, lib. I, n. 16.
(2) *Isa.*, III, 9.
(3) Tacit., *Hist.* lib. IV.
(4) *Ezech.*, XXIII, 32.

nier jugement, Dieu imprimera sur nos fronts « une marque éternelle d'ignominie », *notam ignominiæ sempiternam* (1). Et, ajoute saint Jean Chrysostome, cette honte sera plus terrible que tous les autres supplices. Car c'est par elle, mes frères, que le pécheur, chargé de ses crimes et poursuivi sans relâche par sa conscience, ne pourra se souffrir soi-même; et il cherchera le néant, et il ne lui sera pas donné. O mes frères, que la teinture de cette honte, si je puis parler de la sorte, sera inhérente alors! O qu'il nous est aisé maintenant de nous en laver pour jamais! Allons rougir, mes frères, dans le tribunal de la pénitence. Hé! ne désirons pas qu'on y plaigne toujours notre faiblesse. Qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie!

Le temps est court, dit l'Apôtre (2), et l'heure n'est pas éloignée. Je ne dis pas celle du grand jugement, car le Père s'est réservé ce secret; mais je dis l'heure de la mort en laquelle sera fixé notre état. En tel état que nous serons morts, en cet état immuable nous serons représentés au grand jour de Dieu. O quel renversement en ce jour! O combien descendront des hautes places! O combien chercheront leurs anciens titres, regretteront vainement leur grandeur perdue! O quelle peine de s'accoutumer à cette bassesse! Fasse le Dieu que j'adore, que tant de grands qui m'écoutent, ne perdent pas leur rang en ce jour! Que cet auguste Monarque ne voie jamais tomber sa couronne; qu'il soit auprès de saint Louis qui lui tend les bras et lui montre sa place. O Dieu que cette place ne soit point vacante! Que celui-là soit haï de Dieu et des hommes qui ne souhaite pas sa gloire même sur la terre, et qui ne veut pas la procurer de toutes ses forces par ses fidèles services. Dieu sait sur ce sujet les vœux de mon cœur. Mais, Sire, je trahis Votre Majesté et je lui suis infidèle, si je borne mes souhaits pour vous dans cette vie périssable. Vivez donc heureux, fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples. Mais vivez toujours bon et toujours juste; vivez toujours humble et toujours pieux, toujours prêt à rendre compte à Dieu de cette noble partie du genre humain qu'il vous a commise. C'est par là que nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et dans la terre et au ciel; et c'est la félicité que je souhaite à Votre Majesté, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

(1) *Orat.*, XV, tome I, pag. 230.
(2) *I. Cor.*, VII, 29.
(Auteurs à consulter, sur le 1er dimanche de l'*Avent* : Bourdaloue. — Fléchier. — Lacordaire, homélie. — L. de Grenade. — Dubos. — Brunet. — De Brainville, etc.)

IIe dimanche de l'Avent.

I. SERMON

SUR JÉSUS-CHRIST, OBJET DE SCANDALE.

SOMMAIRE ÉCRIT DE LA MAIN DE BOSSUET.

Son cœur écoutait la voix de la misère, il sollicitait son bras.
L'âme se retirant de Dieu laisse le corps sans vigueur.
Péché plus grand que la peine.
Pauvres évangélisés.
Comment s'est-il pu faire; *Scandalizantur in me?* Raison pourquoi nous n'entendons pas l'œuvre de Dieu, *scandalum* : nous croyons que Dieu renverse tout quand il rebâtit contre l'entrepreneur.
Foi doit précéder la vue. Soumettre l'entendement aussi bien que la volonté Croire ce qui est incroyable, faire ce qui est difficile.
Reconnaître la grâce, parce que la nature est scandalisée.
Jésus-Christ scandale à tous, même aux chrétiens.

> *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur, et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.*
>
> Les aveugles reçoivent la vue, les sourds entendent, les estropiés marchent, et les lépreux sont nettoyés et les morts revivent, l'Évangile est annoncé aux pauvres, et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi.
>
> (*Matth.*, xi, 5, 6.)

Si vous voyez aujourd'hui que saint Jean-Baptiste envoie ses disciples à notre Sauveur pour lui demander quel il est, ne vous persuadez pas pour cela que l'Élie du Nouveau Testament et le grand précurseur du Messie ait ignoré le Seigneur auquel il venait préparer les voies. Je sais qu'il y a eu quelques personnes très doctes, et entre

autres le grave Tertullien (1), qui ont cru que dans le temps que saint Jean-Baptiste fit faire cette question au Sauveur, la lumière prophétique qui l'avait jusqu'alors éclairé avait été éteinte en son âme; mais je ne craindrai point de vous dire, avec le respect que je dois aux auteurs de ce sentiment, qu'il n'y a aucune vraisemblance dans cette pensée. « Abraham a vu le jour de Notre-Seigneur; Isaïe a vu sa gloire et nous en a parlé », nous dit l'évangéliste saint Jean (2); tous les prophètes l'ont connu en esprit; et le plus grand des prophètes l'aura ignoré! Celui qui a été envoyé pour rendre témoignage de la lumière, aura été lui-même dans les ténèbres! Et après avoir tant de fois désigné au peuple cet Agneau de Dieu qui purge les péchés du monde, après avoir vu le Saint-Esprit descendre sur lui lorsqu'il voulut être baptisé de sa main, tout d'un coup il aura oublié ce qu'il a fait connaître à tant de personnes! Vous voyez bien, fidèles, que cela n'a aucune apparence.

Mais pourquoi donc, direz-vous, pourquoi lui envoyer ses disciples pour s'informer de lui s'il est vrai qu'il soit le Messie? Qui interroge, il cherche; qui cherche, il ignore. S'il connaissait quel était Jésus-Christ, quelle raison peut-il avoir de le lui faire demander? Ne craignait-il pas que son doute ébranlât la foi de plusieurs et diminuât beaucoup de l'autorité du témoignage certain qu'il a si souvent rendu au Sauveur? — C'est tout ce qu'on nous peut opposer. Mais cette objection ne m'étonne pas; au contraire, ce qu'on m'oppose, je veux le tirer à mon avantage. Je dis qu'il interroge parce qu'il sait; il demande au Sauveur Jésus quel il est, parce qu'il connaît très bien quel il est. Comment cela? direz-vous. — C'est ici, Chrétiens, la vraie explication de notre évangile et le fondement nécessaire de tout ce discours. Saint Jean, qui connaissait le Sauveur qu'il avait prêché tant de fois, savait bien qu'il n'appartenait qu'à lui seul de dire quel il était et de se manifester aux hommes, desquels il venait être le précepteur. C'est pourquoi il lui envoie ses disciples, afin qu'ils soient instruits par lui-même touchant sa venue, que lui seul était capable de nous déclarer. Ainsi, n'appréhendez pas, Chrétiens, qu'il détruise le témoignage qu'il a donné de Notre-Seigneur : car lui faisant demander à lui-même ce qu'il faut croire de sa personne, il fait bien voir qu'il reconnaît en lui une autorité infaillible et qu'il ne lui envoie ses disciples que pour être formés de sa main et enseignés de sa propre bouche. Ne pouvant plus annoncer sa venue aux hommes, parce qu'il était retenu aux prisons d'Hérode, il prie Notre-Seigneur de se faire connaître lui-même : et lui faisant faire cette ambassade en présence de tout le peuple, il a dessein de

(1) *Advers. Marcion., lib.* IV.
(2) *Joan.*, VIII, 56; XII, 41.

tirer de lui quelque instruction mémorable pour les spectateurs qui s'imaginaient le Messie tout autre qu'il ne devait être.

En effet, il ne fut point trompé. Jésus, qui connaissait sa pensée et qui voulait récompenser son humilité, fait voir à ses disciples les effets de sa puissance infinie Il guérit devant eux tous les malades qui se présentèrent, il leur découvre son cœur, il leur donne des avis importants pour connaître le secret de Dieu et détruire une fausse idée du Messie qui avait préoccupé les Juifs trop charnels; et sachant que son bien-aimé précurseur ne pouvait avoir de plus grande joie que d'apprendre la gloire de son bon maître, il commande aux envoyés de saint Jean de lui en rapporter les nouvelles, lui voulant donner cette consolation dans une captivité qu'il souffrait pour l'amour de lui. « Allez-vous-en, dit-il, rapporter à Jean les merveilles que vous avez vues »; dites-lui que « les sourds entendent, que les aveugles reçoivent la vue, que la vie est rendue aux morts (1), que l'Évangile est annoncé aux pauvres, et qu'heureux est celui qui n'est point scandalisé en moi. » Comme s'il eût dit : Les Juifs trompés par l'écorce de la lettre et par les sentiments de la chair, attendent le Messie comme un puissant roi qui, se mettant à la tête de grandes armées, subjuguera tous leurs ennemis, et qui se fera reconnaître par l'éclat d'une pompe mondaine et par une magnificence royale. Mais Jean instruit des secrets de Dieu, sait qu'il doit être manifesté par des marques bien plus augustes, encore que selon le monde elles aient beaucoup moins d'apparence. Allez-vous-en donc et lui racontez les guérisons admirables que vous avez vues de vos propres yeux. Dites-lui que l'auteur de tant de miracles ne dédaigne pas de converser parmi les pauvres; au contraire, qu'il les assemble près de sa personne pour les entretenir familièrement des mystères du royaume de Dieu et des vérités éternelles : et toutefois que, nonobstant et le pouvoir par lequel je fais de si grandes choses, et l'incroyable douceur par laquelle je condescends à l'infirmité des plus pauvres et des plus abjects, bienheureux est celui à qui je ne donne point de scandale. Dites ceci à Jean, à ces marques il connaîtra bien qui je suis.

Tel est le sens de ce discours très court en apparence et très simple, mais plein d'un si grand sens et de tant de remarques illustres tirées des prophéties anciennes qui parlent de la grandeur du Messie, que toute l'éloquence humaine ne suffirait pas à vous en étaler les richesses. Toutefois j'ose entreprendre, fidèles, avec l'assistance divine, d'en découvrir aujourd'hui les secrets selon la mesure qui m'est donnée. Je suivrai pas à pas le texte de mon évangile, conférant les paroles de notre Sauveur avec les actions de sa vie et les

(1) *Var.* : Que les morts sont ressuscités

prédictions des prophètes, dont nous avons ici un tissu. Nous admirerons tous ensemble la profonde conduite de Dieu dans la manifestation de son fils. Mais pour y procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à trois chefs tirés des propres paroles du Fils de Dieu. Je remarque trois choses dans son discours : qu'il guérit les malades, qu'il catéchise les pauvres, qu'il scandalise les infidèles. Dans ses miracles, je vois sa bonté en ce qu'il a pitié de nos maux; dans ses instructions, je vois sa simplicité en ce qu'il ne lie de société qu'avec les plus pauvres; enfin dans le scandale qu'il donne, je vois les furieuses oppositions que l'on fera à sa salutaire doctrine.

Viens, ô Juif incrédule, viens considérer le Messie, viens le reconnaître par les vraies marques que t'ont données tes prophètes. Tu crois qu'il manifestera son pouvoir, établissant en la terre un puissant empire auquel il joindra toutes les nations, ou par la réputation de sa grandeur, ou par ses armes victorieuses. Sache que sa puissance n'éclatera que par sa bonté et par la tendre compassion qu'il aura de nos maladies. Tu te le représentes au milieu d'une cour superbe, environné de gloire et de majesté; apprends que sa simplicité ne lui permettra pas d'avoir d'autre compagnie que celle des pauvres. Enfin tu t'imagines voir couler sa vie dans un cours continuel de prospérités, au lieu qu'elle ne sera pas un seul moment sans être injustement traversée. En un mot le Messie promis par les oracles divins doit être un homme infiniment miséricordieux, dont le cœur s'attendrira à l'aspect des misères de notre nature, qui recevra les pauvres en sa plus intime familiarité et répandra sur eux les trésors de sa sagesse incompréhensible, en les catéchisant avec une affection paternelle : qui nonobstant son inclination libérale, et la candeur de sa vie innocente, et sa naïve simplicité, recevra mille malédictions des hommes ingrats, sans que pour cela il cesse de leur bien faire. Voilà quel devait être le Sauveur du monde. O Dieu, qu'il est bien autre que les Juifs ne se l'imaginent! S'il fût venu avec une pompe royale, les pauvres n'auraient pas osé approcher de lui ni même le regarder, tout le monde lui eût fait la cour, bien loin de le charger d'imprécations. C'est pourquoi étant venu pour souffrir, il a pris une condition d'esclave; étant venu pour les pauvres, il a voulu naître pauvre, afin de pouvoir être familier avec eux. C'est le véritable portrait du Messie notre unique libérateur, tel qu'il nous est désigné par les prophéties, tel qu'il nous est montré dans son Évangile. Considérons en détail, Chrétiens, cet adorable tableau. Mais admirons avant toutes choses le premier trait de cette salutaire peinture que notre évangéliste nous a tracée; et voyons paraître la toute-puissance du Sauveur Jésus par le remède qu'il apporte à nos maladies. C'est le premier point de mon discours.

PREMIER POINT.

Pourrais-je bien vous dire, fidèles, combien de pauvres malades et combien de sortes de maladies a guéri notre miséricordieux médecin? Vous eussiez vu tous les jours à ses pieds les aveugles, les sourds, les fébricitants, les paralytiques, les possédés, en un mot, et enfin tous les autres infirmes, qui connaissant sa grande bonté, voyaient que c'était assez de lui exposer leurs misères pour obtenir de lui du soulagement. Encore ce médecin charitable leur épargnait souvent la peine de le chercher, lui-même il parcourait la Judée : et, comme dit l'apôtre saint Pierre, « il passait bienfaisant et guérissant tous les oppressés » : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a diabolo* (1). Dieu éternel! les aimables paroles, et qu'elles sont bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque généreux conquérant, dit « qu'il a parcouru les provinces, moins par ses pas que par ses victoires » : *Non tam passibus quam victoriis peragravit* (2). Les panégyriques sont pleins de ces sortes d'exagérations. Et qu'est-ce à dire, parcourir les provinces par les victoires? N'est-ce pas porter partout le carnage, la désolation et la pillerie? Telles sont les suites de nos victoires.

Ah! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus admirable! Je puis dire véritablement qu'il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits : *Pertransiit benefaciendo.* Il allait de tous côtés visitant ses malades, distribuant partout un baume céleste, je veux dire une miraculeuse vertu qui sortait de son divin corps, devant laquelle on voyait disparaître les fièvres les plus mortelles et les maladies les plus incurables : *Pertransiit benefaciendo.* Et ce n'était pas seulement les lieux où il arrêtait quelque temps, qui se trouvaient mieux de sa présence. Il rendait remarquables les endroits dans lesquels (3) il passait, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés; sans doute, disait-on, le bienfaisant Jésus a passé par là : *Pertransiit.* Et en effet, Chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois combien était présent le remède que les infirmes et les languissants trouvaient dans le secours de sa main puissante? C'est aussi ce que le prophète Isaïe, que les Pères ont appelé l'évangéliste de la loi ancienne, tant ses prédictions sont précises; c'est,

(1) *Act.*, x, 38.
(2) Pline le Jeune adresse à peu près la même parole à Trajan : *Quum orbem terrarum non pedibus magis quam laudibus peragrares.*
(3) *Var.* — Par où.

dis-je, ce que le prophète Isaïe célèbre avec son élégance ordinaire dans le chapitre XXXV de sa prophétie : « Dites aux affligés, nous dit-il, à ceux qui ont le cœur abattu par leurs longues calamités, dites-leur qu'ils se fortifient. Voici venir notre Dieu qui les vengera : Dieu viendra lui-même et nous sauvera » : *Deus ipse veniet et salvabit nos* (1). Quel est ce Dieu qui vient nous sauver, si ce n'est le Sauveur Jésus, duquel le même Isaïe a écrit qu'il serait appelé Emmanuel, Dieu avec nous? Un Dieu avec nous, n'est-ce pas dire un Dieu-Homme? Dieu donc viendra lui-même, dit Isaïe, Dieu viendra lui-même pour nous sauver. Vous voyez qu'il est parlé là du Messie. « Et alors, poursuit-il (2), c'est-à-dire à la venue du Sauveur, les oreilles des sourds et les yeux des aveugles seront ouverts; alors celui qui était perclus sautera agilement comme un cerf, et la langue des muets sera déliée. » Ne voyez-vous pas, Chrétiens, que le discours de notre Sauveur, dans l'évangile que nous exposons, est tiré de celui du prophète? « Les sourds entendent, dit le Fils de Dieu, les aveugles voient, les boiteux marchent. » Il se plaît de toucher, quoiqu'en peu de mots, les prophéties qui s'accomplissent en sa personne, afin de nous faire comprendre ce que l'apôtre saint Paul nous a si évidemment démontré, « qu'il est la fin de la loi (3) » et l'unique sujet de tous les oracles divins.

Donc, mes frères, reconnaissons la puissance de notre Sauveur dans les remèdes qu'il nous apporte, touché de compassion de nos maux. Certes je sais que le Fils de Dieu venant enseigner sur la terre une doctrine si incroyable qu'était la sienne, il fallait qu'il la confirmât par des miracles et qu'il justifiât la dignité de sa mission par des effets d'une puissance surnaturelle. Mais cela n'empêche pas que je ne remarque la bonté qu'il a pour notre nature, dans ce plaisir singulier qu'il reçoit de donner la guérison à nos maladies. Oui, je soutiens que tous ces miracles viennent d'un sentiment de compassion. Plusieurs fois, considérant les misères qui agitent la vie humaine, il ne nous a pas pu refuser ses larmes. Jamais il ne vit un misérable qu'il n'en eût pitié; et je pense certainement qu'il eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde si les ordres de Dieu son Père et l'ouvrage de notre rédemption ne l'eussent arrêté en Judée. « J'ai, dit-il, compassion de ce peuple (4) », avant de multiplier les cinq pains. Il fut « mû de miséricorde, dit l'évangéliste, et rendit l'enfant à la mère (5) ». Dans toutes les grandes guérisons qu'il fait, il ne manque jamais de donner des marques

(1) *Is.* XXXV, 4.
(2) *Ibid.* 5, 6.
(3) *Rom.* X, 4.
(4) *Marc.*, VIII, 2.
(5) *Luc.*, VII, 14, 15.

qu'il déplore nos calamités; d'où je conclus très certainement que sa compassion a fait presque tous ses miracles. La première grâce qu'il faisait aux infirmes, c'était de les plaindre avec l'affection d'un bon père. Son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras pour la soulager. Son amour ne se rebute pas par le mauvais traitement que nous lui faisons. En voulez-vous voir un exemple admirable? Un Juif le priant de guérir son fils effroyablement tourmenté : « Race infidèle et maudite, dit-il, jusqu'à quand serai-je avec vous et faudra-t-il toujours vous souffrir? Amenez ici votre fils. Race infidèle et maudite... amenez ici votre fils (1) ». Quelle est la suite de ces paroles, et qu'elles semblent mal digérées! Pourquoi dans un même discours assembler une juste indignation et un témoignage certain de tendresse? C'est qu'il se remit en l'esprit que c'était un homme, et un homme extrêmement misérable; et cette seule considération lui fit perdre toute sa colère; elle tombe désarmée, comme vous voyez, et vaincue par cet objet de pitié. En vérité la malice des Juifs était montée à un grand excès. Leur mépris, leur ingratitude, le dégoûtaient fort; il ne les pouvait presque plus souffrir; toutefois, dit-il, « amenez votre fils, je le guérirai ». Vous remarquez bien que sa naturelle bonté l'oblige presque par force à nous gratifier et extorque de lui des bienfaits pour nous. Jugez combien était grande l'inclination qu'il avait de bien faire aux hommes, puisque ni la haine la plus furieuse, ni l'envie la plus envenimée ne pouvaient arrêter le cours de ses grâces. C'est qu'il était sincèrement bon et qu'il avait pitié de nos maux. Et certes puisqu'il n'y avait autre chose que notre extrême misère qui l'obligeât de venir à notre secours, il devait descendre sur terre, comme dit l'apôtre saint Paul (2), « revêtu d'entrailles de miséricorde ». Car qu'y avait-il de plus convenable au Sauveur, que de plaindre ceux qui étaient perdus; à celui qui devait nous guérir, que d'être touché de nos malades; et à notre libérateur, que de déplorer notre servitude?

C'est ici le lieu, Chrétiens, d'élever plus haut nos esprits; et après avoir considéré le Sauveur guérissant les maladies de la chair, il faut passer à une réflexion plus spirituelle et parler de la guérison des esprits, dont celle des corps n'était que l'image. Car si vous voyez son cœur tellement ému des maux que souffrent nos corps; avec quels gémissements pensez-vous qu'il pleure les calamités de nos âmes? Jugez-en vous-même par ce raisonnement. Certes, ce n'est pas une chose fort étrange que notre corps souffre puisqu'il est passible, ni qu'il languisse puisqu'il est infirme, ni qu'il meure

(1) *Matth.*, XVII, 16.
(2) *Coloss.*, III, 12.

parce qu'il est mortel : telle est sa qualité naturelle. Nous n'avons pas accoutumé de plaindre les bêtes de ce qu'elles n'ont pas de raison, ni de déplorer la condition des créatures inanimées de ce qu'elles sont sans sentiment et sans vie : c'est que ce sont des choses communes, trop dans l'ordre de la nature pour être un sujet de compassion. Toute compassion est une douleur; la douleur s'excite singulièrement par les accidents imposés et inopinés. Et sachant de quelle matière nos corps ont été ramassés, à quoi ne devons-nous pas nous attendre? Mais qu'une âme d'une nature immortelle, animée de je ne sais quoi de divin, composée, si je puis parler de la sorte, de cette flamme toute pure et toute céleste dont les intelligences ont été formées, une âme de qui la raison est un éclat de la sagesse éternelle; et l'essence une image de l'essence même de Dieu; une âme qui étant telle ne peut être née que pour la souveraine félicité : qu'elle soit précipitée dans un abîme de maux infinis; qu'elle soit toujours aveugle, toujours languissante et justement condamnée à souffrir la dernière et éternelle désolation, c'est pour cela, mes frères, que la plus tendre compassion ne saurait avoir ni des plaintes assez lugubres, ni des larmes assez amères. Tu trouves cet homme bien misérable de ce qu'ayant perdu la vue corporelle, il ne peut plus jouir de cette lumière qui naît et qui périt tous les jours; et tu penses que c'est un petit malheur que l'âme soit enveloppée d'épaisses ténèbres qui lui cachent les vérités éternelles qui seules devaient luire à notre raison! Ce pauvre corps perclus de ses membres te touche d'une sensible compassion; et tu ne plains pas cette âme, qui, par une brutale stupidité, a toutes ses fonctions interdites! Ce misérable hydropique te fait pitié, parce que tu le vois toujours boire sans que sa soif puisse être étanchée; et tu regardes sans douleur cet avare, cet ambitieux, dont l'un hume sans cesse de la fumée, et l'autre emploie tout son âge à entasser des biens qu'il perdra tous en un seul moment, sans que ni l'un ni l'autre puisse jamais éteindre la soif de ses passions infinies! N'est-ce pas être dépourvu de sens?

Aussi je ne doute pas que le Fils de Dieu n'ait jugé nos âmes d'autant plus dignes de sa pitié et miséricorde (1), que la dignité en est plus relevée et les misères plus véritables. Et cela même m'oblige de croire que, lorsque son cœur était attendri sur les maladies dont cette chair mortelle est si cruellement tourmentée, il n'arrêtait pas sa pensée au corps; sans doute qu'il allait bien plus haut : et qu'en voyant l'effet, aussitôt il remontait à la cause qui est le péché. S'il témoigne du déplaisir de voir les infirmités de la chair, et de la joie d'y apporter le remède, c'est afin de nous faire voir que

(1) *Var.* De compassion.

tout l'homme lui est très cher, et que s'il aime si tendrement la partie la plus abjecte, il a des transports incroyables pour la plus noble et la plus divine. Bien plus, remarquez, s'il vous plaît, ce raisonnement. C'est une chose constante qu'il ne plaignait le corps qu'à cause de l'âme; que dans toutes les maladies corporelles, il considérait le péché qui en est la source. Quand il regardait cette pauvre chair exposée de toutes parts aux douleurs, dont les infirmités ne peuvent pas être comptées, ah! ne croyez pas qu'il arrêtât son esprit au corps. O Dieu tout-puissant, disait-il (permettez-moi, mon Sauveur Jésus, de pénétrer ici dans vos sentiments; sans doute qu'ils sont vôtres, puisqu'ils sont de vos Écritures); donc, ô Dieu, disait-il, si les hommes fussent demeurés en l'heureux état où mon Père les avait mis en leur origine, ils n'auraient pas été ainsi misérables. Là leur bonheur eût été la divinité, et leur vie l'immortalité.

Et en effet, Chrétiens auditeurs, tant que cette innocence eût duré, Dieu s'unissant intérieurement à nos âmes, y eût versé l'influence de vie avec une telle abondance, qu'elle se fût débordée sur le corps; de sorte que l'homme vivant de Dieu, n'aurait eu aucun trouble en l'esprit ni aucune infirmité en la chair. Le péché nous ayant retirés de Dieu, il fallut nous faire voir combien nous perdions; tellement que l'âme ne buvant plus à cette fontaine de vie éternelle, devenue elle-même impuissante, elle a aussi laissé le corps sans vigueur. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si la mortalité s'en est emparée; et dès lors cette chair qui tend à la mort, a été découverte à toute sorte d'injures; et penchant continuellement à sa fosse, elle est devenue sujette nécessairement à de grandes vicissitudes, et par conséquent à de mortelles altérations. Et dans tous ces malheurs, que voyons-nous autre chose, fidèles, car je vous en fais juges, qu'une juste punition de notre péché, d'autant qu'il était plus que juste que l'incorruptibilité abandonnât l'homme, puisqu'il ne voulait plus en jouir avec Dieu? Ce qui étant ainsi supposé, il est très certain que le Fils de Dieu, qui d'abord pénétrait toutes choses, quand il voyait les fièvres, les paralysies et les autres maladies corporelles, allait à la source du mal, je veux dire à cette première désobéissance. Dans la peine il ne considérait que le crime, et c'est ce qu'il déplorait davantage. Il savait bien que les afflictions de la chair n'étant que la punition, elles ne pouvaient pas être le plus grand mal. Il n'est pas en la puissance même de Dieu qu'il y ait une misère plus grande que le péché. Je sais que cette vérité offense les sens humains; hélas! mortels ignorants que nous sommes, nous ne comprenons pas quelle misère c'est que d'offenser Dieu!

Dites à un homme qui est sur la roue, s'il lui reste assez de sentiment pour vous écouter; dites-lui qu'il est malheureux, non pas

tant de ce qu'il est puni que de ce qu'il est coupable ; que sa plus grande misère est d'être homicide, et non pas d'être rompu vif, quand est-ce qu'il entendra ce discours? Son âme, oppressée de tourments, ne s'arrête qu'au plus sensible et non pas au plus raisonnable. Il s'irritera contre vous, et une telle proposition lui augmenterait son supplice. Et toutefois est-il rien de plus nécessairement véritable? Car c'est une chose certaine, que la plus grande misère vient du plus grand mal; et je ne craindrai point d'assurer que la peine, au lieu d'être un mal, est un bien, d'autant que ce qui fait le mal, c'est l'opposition au souverain bien qui est Dieu. Or la peine n'est pas contre Dieu, au contraire, elle s'accorde avec sa justice : est-il pas très juste que le pécheur souffre, et que le crime ne demeure pas impuni? Et la justice n'est-ce pas un grand bien? Par conséquent si la peine est un mal, ce n'est qu'à l'égard du particulier; mais c'est un très grand bien à l'égard de l'ordre commun. Et comment? C'est que le péché met le désordre dans l'univers. C'est un désordre visible que les commandements du souverain soient mal observés; donc le péché met le désordre au monde. Et toutefois le Maître de l'univers ne peut souffrir de désordre dans son ouvrage. Que fait-il? Il établit deux ordres : l'un de ses règlements éternels sur lesquels les volontés droites sont composées; l'autre, c'est l'ordre de la justice qui range les volontés déréglées. Ces deux ordres sont fondés tous deux sur cette loi immuable, qu'il faut que la volonté divine se fasse ou dans l'obéissance des bons, ou dans le supplice des criminels. « Ceux qui ne veulent pas faire ce qu'il veut, lui-même en fait ce qu'il veut », dit saint Augustin : *Cum faciunt quod non vult, hoc de eis facit quod ipse vult* (1).

Tu n'as pas voulu te mettre dans l'ordre, tu le souffriras ; je veux dire : Tu as voulu échapper, ô pécheur, de l'ordre des règles divines qui t'avaient été proposées; tu retomberas dans l'ordre de sa justice. Et quel est l'ordre de la justice? C'est que c'est une chose très bien ordonnée, que les volontés rebelles soient châtiées; que ceux qui ont méprisé la bonté de Dieu éprouvent en eux-mêmes la sévérité de sa rigoureuse justice; qu'étant sortis autant qu'ils ont pu de son domaine par leur révolte, ils y soient ramenés par leur peine, afin que tout ploie sous la main de Dieu ou par inclination, ou par force. Par conséquent la peine est dans l'ordre, parce qu'elle ramène dans l'ordre ceux qui s'en étaient dévoyés : et donc elle est très bonne à la conduite générale de l'univers, parce que l'ordre est le bien général; et encore qu'elle fasse souffrir le particulier, il y a du bien dans ce mal qu'il souffre, parce qu'il y a de la règle et de la raison. Donc pour aller plus loin, il se trouvera que le péché seul est le mal pro-

(1) *Serm.* CCXIV, n. 3.

prement dit et essentiel, qui n'a aucun mélange de bien. Il faut qu'il soit le souverain mal, parce qu'il est souverainement opposé au souverain bien. Donc il est vrai ce que je disais, que la plus grande misère c'est le péché, parce que la plus grande misère c'est le plus grand mal. Donc si le péché et l'enfer pouvaient être des choses séparées, il faudrait conclure nécessairement que le péché serait un mal sans aucune comparaison plus grand que l'enfer; et partant que les réprouvés seraient misérables, moins à cause qu'ils sont damnés qu'à cause qu'ils sont pécheurs. Et encore que le sens humain y répugne, il faut que les vérités éternelles l'emportent et qu'elles captivent nos entendements.

Et ainsi pour revenir à notre discours, nous devons croire que tant de pécheurs ont excité dans le cœur de notre Sauveur une douleur qui ne peut être comprise. Ah! si notre Seigneur Jésus-Christ a eu une douleur si sensible pour les moindres de tous les maux, qui sont ceux qui travaillent ce corps mortel, il n'est pas imaginable combien ardemment il a désiré de donner le remède aux péchés qui abîmaient les âmes qu'il était venu racheter, dans la dernière extrémité de misères. C'est pourquoi s'il a donné des larmes aux maux du corps, il a donné aux maladies de nos âmes jusqu'à la dernière goutte de son divin sang. S'il a guéri les infirmités corporelles par la vertu de sa seule parole avec une incroyable facilité, il a voulu purger nos inquités avec des douleurs incompréhensibles; comme dit le prophète Isaïe (1), que « Dieu l'a frappé pour les péchés de son peuple, qu'il a porté nos péchés sur son dos et que nous avons été guéris par ses plaies ». C'est par ce sang et par ces souffrances qu'il a ouvert à la maison de David cette belle et admirable fontaine dont parle le prophète Zacharie en son chapitre XIII : « En ces jours-là, dit-il, jaillira une fontaine à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour la purification des pécheurs (2). » C'est à vous, c'est à vous, Chrétiens, qu'est ouverte cette fontaine. Vous êtes les vrais habitants de Jérusalem parce que vous êtes les enfants de l'Église et les héritiers des promesses qui ont été faites à la synagogue. Vous êtes la maison de David, parce que vous êtes incorporés à Jésus le Fils de David, et que sa chair et son sang ont passé à vous. Accourez-donc à cette miraculeuse fontaine, venez-y laver vos iniquités. On court avec tant d'empressement à ces bains que l'on s'imagine être salutaires au corps, et on néglige ces divines eaux où se fait la purgation de nos âmes. O stupidité! ô aveuglement! Si vous avez bien compris, Chrétiens, quel mal c'est que d'offenser Dieu, combien il est terrible et inconcevable, que ne courez-vous

(1) *Isa.*, LIII, 4, 5.
(2) *Zach.*, XIII, 1.

au remède que le miséricordieux Jésus vous présente dans la pénitence? Ah! fidèles, c'est par ce canal que coulent ces eaux sainte et purifiantes.

O Dieu! que je m'estimerais bienheureux, si j'avais pu servir à vous faire entendre que les plus cruelles maladies sont moins que rien, si nous les comparons au venin, à la peste qu'un seul péché mortel porte dans nos âmes! Prions donc le miséricordieux Médecin qui a tant pitié de nos maux, qu'il fasse ce qu'il voudra de nos corps, pourvu qu'il sauve les âmes. Quand nous sommes dans les douleurs violentes, répandons notre cœur devant lui, et disons avec une foi vive : Charitable et miséricordieux Médecin, descendu du ciel pour me traiter de mes maladies qui sont innombrables, ou je suis bien malade en mon corps, si mes douleurs sont aussi grandes que je les ressens; ou je suis bien malade en mon âme, puisque je m'afflige si fort pour de petits maux; ou plutôt je suis bien malade en l'un et en l'autre, parce que et les douleurs que je ressens sont très aiguës, et que mon esprit s'abat trop pour des maux qui, tout cruels qu'ils sont, sont aucunement supportables. J'avoue devant vous, ô mon Dieu, que la raison devrait tenir le dessus plus qu'elle ne fait; mais que ferai-je? Ma chair est infirme, et vous savez, Seigneur, combien elle pèse à l'esprit. Pourquoi est-ce, ô bon Médecin, que vous ne me rendez pas la santé? Vos grands miracles me font bien connaître que la puissance de me soulager ne vous manque pas. Que vous ne soyez point touché de ce que j'endure, vous qui avez toujours eu une si grande compassion pour les misérables, vous que nos seules misères ont attiré en ce monde afin de remédier à nos maux, ah! certainement, je ne le puis croire, et sans doute cela n'est pas. Il faut donc dire nécessairement qu'il n'est pas expédient que je guérisse, et qu'il est expédient que je souffre; ainsi soit-il, puisqu'ainsi vous plaît. Cette médecine est amère, mais elle me doit être douce d'une main si chère et si bienfaisante. Oui, je le reconnais, mon Sauveur, il n'est pas encore temps de guérir mon corps. Il viendra, il viendra, ce temps bienheureux, où vous établirez dans une incorruptible santé cette chair que vous avez aimée, puisque vous en avez pris une de même nature. Alors ma chair se portera bien, parce qu'elle sera faite semblable à la vôtre, à laquelle j'ai participé dans vos saints mystères. Souffrons en attendant, si vous le voulez. Mais du moins, ô ma douce espérance, ô mon aimable consolateur, guérissez les maladies de mon âme. Modérez les empressements de mon avarice, et l'ardeur de mes folles amours, et la dangereuse précipitation de mes jugements téméraires, et l'indiscrète chaleur de mon ambition mal réglée. Je n'ignore pas que mes maladies sont de justes punitions de mes crimes : vous, ô mon unique libérateur, qui pour moi tournez en bien toutes choses, faites que les

eines de mes péchés soient le sceau de votre miséricorde, l'exercice de ma patience et l'épreuve de ma vertu (1).

En est-ce assez, fidèles, sur cette matière? Avez-vous pas connu ésus-Christ comme médecin des infirmes? Voulez-vous que nous arlions en un mot de Jésus compagnon et évangéliste des pauvres, fin de considérer un peu plus longtemps Jésus scandale des infièles? Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions.

SECOND POINT.

Ce sera le prophète Isaïe qui nous ayant fait voir Jésus-Christ lonnant la guérison à nos maladies, nous dira aussi qu'il est envoyé our être l'évangéliste des pauvres; où, par le mot de pauvres, ous devez entendre généralement tous les affligés que Jésus devait vangéliser, c'est-à-dire leur porter de bonnes nouvelles. Cela étant insi supposé, écoutez maintenant Isaïe en son chapitre LXI, où il arle ainsi du Messie : « L'esprit de Dieu, dit-il, est sur moi, à ause qu'il m'a oint (2). » Arrêtons-nous à ces mots, Chrétiens, et énétrons-en le sens. Je dis avant toutes choses que le prophète arle en la personne d'un autre, selon le style ordinaire de l'expresion prophétique. Car nous ne lisons rien dans les Écritures de l'oncion du prophète Isaïe. Mais qui serait celui qui étant un peu nstruit du Christianisme, ne verrait pas que par ces paroles il a maifestement désigné le Sauveur du monde? L'Esprit de Dieu est sur noi, dit-il. Et lui-même n'a-t-il pas dit « qu'il sortirait une fleur de a racine de Jessé, et que sur elle reposerait l'Esprit du Seineur (3)? » Vous savez que Jessé, c'est le père du roi David. Quelle st cette fleur de la racine de Jessé, sinon le Sauveur Jésus, qui est ppelé par excellence le fils de David? Et n'est-ce pas sur lui que on a vu descendre le Saint-Esprit en la forme d'une colombe, uand il se fit baptiser par son précurseur? « C'est pour cela que le eigneur m'a oint », poursuit Isaïe. N'est-ce pas encore le Fils de ieu que Dieu a oint de cette onction admirable, de laquelle même tire son nom. Il est appelé indifféremment dans les saintes Lettres e Messie, le Christ de Dieu, l'oint de Dieu; et c'est dire la même hose en divers langages. Car comme dans la loi ancienne c'était ar l'onction que les rois et les sacrificateurs étaient établis, le réarateur de notre nature, devant être ensemble et le roi du vrai peuple

(1) *Var.* : De ma charité.
(2) *Isa.*, LXI.
(3) *Idem.*, XI, 1, 2.

et l'unique sacrificateur du vrai Dieu, il est appelé oint de Dieu avec un titre de prérogative extraordinaire, d'autant que par la dignité de son onction il devait assembler en un la royauté et le sacerdoce, qui étaient séparés dans le premier peuple. Et n'entendez pas ici, Chrétiens, quelque espèce d'onction corporelle; l'onction de notre pontife, c'est la divinité du Dieu Verbe. Car de même que la propriété des huiles et des onctions, c'est de s'étendre premièrement sur les choses auxquelles elles sont appliquées, et puis de les pénétrer autant qu'elles peuvent, de s'incorporer à elles en quelque façon et d'y être si intimement attachées qu'il ne s'en fasse qu'une même substance : ainsi la divinité du Verbe s'unissant à l'humanité de Jésus, elle s'est premièrement répandue sur elle en son tout et en ses parties; elle l'a pénétrée si profondément, qu'elle s'y est effectivement incarnée; de sorte que de l'une et de l'autre il ne s'est fait plus qu'un seul tout en suite de cette union ineffable. C'est pourquoi le Sauveur Jésus est appelé par excellence oint et Christ, à cause de cette divine et miraculeuse onction.

Mais revenons au prophète Isaïe : « L'Esprit de Dieu est sur moi, à cause que le Seigneur m'a oint. Il m'a envoyé évangéliser les pauvres (remarquez les propres mots de notre évangile), guérir les cœurs affligés, prêcher la liberté aux captifs, annoncer l'an de pardon du Seigneur, consoler ceux qui pleurent et changer en joie la tristesse de ceux qui se lamentent en Sion » : jusqu'ici parle le prophète Isaïe. Et y a-t-il un seul mot dans tout ce discours, où vous ne voyiez clairement le Seigneur Jésus dans les effets de son Évangile? Aussi s'étant trouvé lui-même dans la synagogue où il lut cette prophétie, il montre évidemment qu'elle s'est accomplie en ses jours (1). Mais voulez-vous, mes frères, que je vous en fasse voir en un mot l'accomplissement? Allons, allons ensemble sur cette mystérieuse montagne où Jésus commence à ouvrir sa bouche, après s'être contenté jusqu'alors d'ouvrir celle de ses prophètes : *Aperiens os suum dixit* (2); allons à cette mytrérieuse montagne, entendons-y la première prédication du Messie, voyons-lui faire l'ouverture de son Évangile et jeter les fondements de la loi nouvelle; c'est là qu'il commence d'évangéliser. C'est pourquoi s'étant souvenu que son œuvre portait très expressément d'évangéliser les pauvres et les misérables, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà expliqué, de leur porter les bonnes nouvelles, dans cet admirable discours il adresse d'abord la parole aux pauvres : « O pauvres, que vous êtes heureux! car le royaume céleste vous appartient (3). » Quelles consolations

(1) *Luc.*, IV, 17.
(2) *Matth.*, V, 2.
(3) *Idem*, 3.

aux pauvres, que Jésus, si riche par sa nature et si pauvre par sa volonté, leur promette de si grandes richesses! Quelles meilleures nouvelles leur pouvait-il dire? N'est-ce pas s'acquitter de l'office auquel il était destiné par les prophéties, d'évangéliser les pauvres? Ah! que je reconnais ici clairement celui duquel le Psalmiste a dit : *Honorabile nomen eorum coram illo* (1). Mais il poursuit de la même force. Isaïe, s'il vous en souvient, dit qu'il doit annoncer la consolation à ceux qui pleurent (2). « Bienheureux ceux qui pleurent, dit Notre-Seigneur (3), car ils seront consolés. » Isaïe nous apprend que le Messie devait prêcher l'an de pardon du Seigneur (4); c'est ce qui est appelé ailleurs le temps d'indulgence, le temps de miséricorde. Et n'est-ce pas ce que fait le Sauveur Jésus, nous annonçant la miséricorde en ces termes : « Bienheureux les miséricordieux, car on leur fera miséricorde (5) »? Isaïe assure qu'il doit annoncer à ceux qui se lamentent en Sion, que leur tristesse sera changée en joie (6). Sion, c'est le lieu du temple de Dieu, c'est la figure de son Église. Ceux qui se lamentent en Sion, ce sont ceux qui se plaignent de cet exil, qui éloignés de leur terre natale, souffrent ordinairement persécution dans ce triste pèlerinage. Jésus donc, pour leur annoncer le changement de leur état misérable en une condition toujours bienheureuse, parle ainsi en ce même lieu : « Bienheureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux (7)! » C'est ainsi que Notre-Seigneur évangélise les affligés, exécutant ponctuellement les prophéties anciennes.

Pourquoi ne m'écrierai-je pas en ce lieu avec le grave Tertullien, dont j'ai tiré presque toutes les remarques que je viens de faire, en son livre IV *Contre Marcion* (8); pourquoi, dis-je, ne m'écrierai-je pas avec lui : *O Christum et in novis veterem!* « Oh! que Jésus-Christ est ancien dans la nouveauté de son Évangile! » Ce qu'il fait est nouveau, parce que personne ne l'avait fait avant lui; ce qu'il fait est ancien parce qu'il ne fait qu'accomplir les choses que la fidèle antiquité avait attendues. Quel autre a jamais apporté de meilleures nouvelles aux pauvres que celles que le pauvre Jésus leur a annoncées, quand il leur a prêché sa venue? O pauvres, réjouissez-vous, voici un compagnon qui vous vient; mais un compagnon si grand et si admirable, qu'il vaut mieux être pauvre en sa

(1) *Psal.*, LXXI, 14.
(2) *Is.*, LVI, 2.
(3) *Matth.*, V, 5.
(4) *Is.*, LXI, 2.
(5) *Matth.*, V, 7.
(6) *Is.*, LXI, 3.
(7) *Matth.*, V, 10.
(8) *Advers. Marcion.*, lib. IV, n. 21.

compagnie que d'être le maître et le tout-puissant dans les assemblées des mondains. Ne vous étonnez pas si vous êtes le rebut du monde : tel était Jésus-Christ lorsqu'il a paru sur la terre et a conversé parmi les hommes. Les pauvres, ses bons amis, apprirent les premiers sa venue, parce que c'était pour eux qu'il venait; et il ne voulut être reconnu que par les marques de sa pauvreté. La suite de sa vie n'a pas démenti sa naissance. Plus il s'est avancé dans l'âge, plus il a mis les pauvres dans ses intérêts, qui n'étaient autres que la gloire de Dieu. C'est eux qu'il admet dans sa confidence, c'est à eux qu'il découvre tous ses mystères, c'est eux qui sont choisis pour les ministres de son royaume et les coadjuteurs de son grand ouvrage. Courage donc, ô pauvres de Jésus-Christ! Que toute la terre vous méprise, c'est assez que vous ayez Jésus-Christ pour vous. Vous n'avez point d'accès dans la cour des rois; mais souvenez-vous que c'est là que règnent la confusion et le trouble. Courez à Jésus-Christ, vous qui êtes oppressés, ô malades, nécessiteux, misérables, généralement qui que vous soyez; vous y trouverez la paix de vos âmes. Écoutez la voix amoureuse qui vous appelle. Jetez-vous entre ses bras avec confiance, il les a toujours ouverts pour vous recevoir. Seulement souffrez votre pauvreté avec patience; ne murmurez ni contre Dieu ni contre les hommes. Attendez doucement le temps de votre consolation; et souvenez-vous que si le monde vous tourmente, vous servez un Maître qui l'a surmonté, qui n'a pu plaire au monde et à qui le monde aussi n'a pu plaire. C'est ce qu'annonce aux pauvres le Sauveur Jésus. Dites-moi, en vérité, Chrétiens, pouvait-il leur dire de meilleures nouvelles? Et n'avons-nous pas raison d'assurer que c'est lui véritablement qui est envoyé pour être l'évangéliste des pauvres?

TROISIÈME POINT.

Ce qui m'étonne, fidèles, c'est que le Sauveur du monde étant tel que nous le venons de dépeindre, on ait été offensé de sa vie. Repassons en peu de mots, je vous prie, sur les choses que nous avons dites, et étonnons-nous devant Dieu que l'on ait pu être scandalisé en notre Sauveur. Et premièrement ses miracles devaient-ils pas faire taire les bouches les plus médisantes? Une mission si bien attestée devait-elle être jamais contestée? Encore s'il eût fait des miracles qui n'eussent de rien servi que pour faire éclater son pouvoir, peut-être aurait-on pu dire qu'il y avait de l'ambition dans ces grands ouvrages. Mais je vous ai montré que tous ses miracles ont pris leur naissance dans une tendre compassion de nos maux, et jamais il n'a fait un pas que pour le bien de ce peuple ingrat. Fai-

sons (1) néanmoins qu'une noire envie ait encore pu se persuader qu'il se servait du don de Dieu pour acquérir du crédit, qu'avait-on à dire contre sa simplicité? L'a-t-on vu à la porte des grands pour mendier leur faveur? S'est-il intrigué dans les affaires du monde? A-t-il flatté l'ambition et l'arrogance des princes? Au contraire n'a-t-il pas mené une vie non seulement commune et privée, mais très abjecte et très basse, marchant en toute simplicité, vivant et conversant avec les pauvres, souffrant toujours injustice sans jamais se plaindre? Il est vrai qu'il était méprisé, mais il ne se souciait point des honneurs; pauvre, mais il ne demandait point de richesses, bien qu'il n'eût pas seulement un gîte assuré pour reposer sa tête. Pouvait-il s'acquitter plus dignement de sa charge de prédicateur? Il allait enseignant la parole de vie éternelle que Dieu lui avait mise à la bouche. Il n'enflait pas son discours par de superbes pensées ou par le faste d'une éloquence mondaine; mais il le remplissait d'une doctrine céleste de vérités divines, qui donnaient aux âmes une nourriture solide et allaient jusqu'à la racine de nos maladies. Tantôt il attirait les peuples par la douceur, tantôt il les reprenait sans les épargner, jusqu'à les appeler les enfants du diable, leur prêchant les oracles divins, non point avec les lâches condescendances des scribes et des pharisiens, mais avec empire et autorité (2), avec une liberté et une assurance dignes des vérités éternelles qu'il nous venait annoncer. Que pouvait-on trouver à dire en une vie si réglée? Ne devait-on pas admirer ce courage également inflexible aux biens et aux maux; cette égalité de mœurs qui le faisait vivre avec tout le monde sans rigueur et sans flatterie, sans lâcheté et sans arrogance; cette pureté d'intention qui lui faisait toujours regarder les intérêts de son Père? Et néanmoins, dit-il, il faut que je donne du scandale; et pour faire voir la difficulté qu'il y a de n'être point offensé de sa vie : « Heureux celui, dit-il, qui n'est point scandalisé en moi : » *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me* (3).

O Dieu ! qui ne serait étonné des secrets terribles de la Providence? Mais c'est ici que je dis du plus grand sentiment de mon âme avec le grave Tertullien : *Mihi vindico Christum, mihi defendo Jesum..., quodcumque illud corpusculum sit* (4). Cet innocent contredit par toute la terre, c'est le Jésus-Christ que je cherche; je soutiens que ce Jésus est à moi, je proteste qu'il m'appartient. « S'il est déshonoré, s'il est abject, s'il est misérable; j'ajouterai encore, s'il est le scandale des infidèles, c'est mon Jésus-Christ » : *Si ingtorius, si ignobilis, si honorabilis, meus erit Christus.* Car, pour-

(1) *Pour* : Supposons.
(2) *Joan.*, VIII, 44.
(3) *Matth.*, XI, 6.
(4) *Advers. Marcion.*, lib. III, n. 16 et 17.

suit le même Tertullien, il m'a été promis tel dans les prophéties : *Talis enim habitu et aspectu annuntiabatur.* Je reconnais celui duquel Isaïe écrit au chapitre XXVIII, que c'est « une pierre élue, une pierre de salut (1) » pour son peuple; et au chapitre VIII, que « c'est une pierre d'achoppement, que tous ceux qui s'y heurteront seront brisés (2) ». Je reconnais celui duquel le Psalmiste a chanté : « La pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant, est devenue la pierre angulaire (3) » qui soutient tout le corps de l'édifice. Enfin je reconnais celui duquel Siméon a dit, le tenant entre ses bras dans le temple : « Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs, et pour un signe auquel on contredira (4) »; celui enfin qui a dit de lui-même à l'aveugle qu'il avait éclairé bien plus en son esprit qu'en son corps : « Je suis venu en jugement en ce monde, afin que ceux qui ne voient pas commencent à voir, et que ceux qui voient soient aveuglés (5). » Chrétiens, ne tremblez-vous pas à ces paroles de notre Sauveur? Toutefois j'espère de la miséricorde de Dieu qu'elles ne sont pas dites pour vous. Tremblez, infidèles, tremblez, endurcis; c'est vous seuls que Jésus aveugle. Et vous, vrais fidèles de Jésus-Christ, vous qui avez sa crainte en vos cœurs, ouvrez vos yeux à cette lumière qui n'éblouit que les orgueilleux, et comprenez avec foi et soumission les profonds conseils du Père éternel dans l'envoi de son Fils Jésus-Christ. Pressons ici nos raisonnements, afin de laisser du temps à une brève réflexion sur nos mœurs.

Premièrement, je pourrais vous dire, pour arrêter d'abord une curiosité peu respectueuse, que Dieu qui modère comme il lui plaît l'ouvrage de notre salut et qui sait ce qui nous est propre, n'a pas jugé à propos que nous sussions toutes les raisons du mystère. Quand le sage architecte commence de rebâtir un vieux édifice, l'ignorant spectateur s'imagine qu'il renverse tout, sa faible imagination ne voit que désordre, ne pouvant supporter un dessein trop fort; mais quand il a mis la dernière main à l'ouvrage, alors on voit reluire de toutes parts l'art et la conduite de l'ouvrier. Eh! ne savez-vous pas, Chrétiens, que dans les Écritures divines tout l'œuvre de notre salut est souvent comparé à un édifice soutenu « sur le fondement des apôtres et sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ (6) »? Dieu donc, dans le cours des siècles, s'est proposé de rétablir l'homme, comme un bâtiment ruineux. Il a posé le fondement de cette nouvelle structure en la vie de Notre-Seigneur. Les sens humains n'y

(1) *Is.*, XXVIII, 15.
(2) *Isa.*, VIII, 14.
(3) *Psal.*, CXVII, 22.
(4) *Luc.*, II, 34.
(5) *Joan.*, X, 39.
(6) *Ephes.*, II, 20.

comprennent rien ; tout les choque, tout les embarrasse : de là le scandale et le trouble. Mais à ce grand jugement où Dieu couronnera l'édifice par la glorieuse immortalité de nos corps, où toutes choses étant consommées, « il sera tout en tous », comme dit l'Apôtre (1), alors la lumière éternelle venant à se découvrir à nos cœurs, quel ordre, quelle sagesse, quelle beauté ne verrons-nous pas dans ce qui paraissait à nos sens si confus et si mal digéré! Par conséquent, ô homme, crois en attendant que tu voies. Sache que la guérison de tes maladies dépend absolument de la confiance que tu auras en ton médecin : Crois, et tu seras sauvé, nous dit-il (2); prends sans examiner l'infaillible remède qu'il te présente. S'il s'en réserve le secret pour un temps, dès à présent il t'en abandonne l'usage ; et sa miséricordieuse bonté a tellement disposé toutes choses, qu'y croire c'est ta santé, le connaître ce sera ta félicité.

Est-il rien de plus convenable, d'autant plus que ce grand médecin qui entreprend de traiter tes plaies, connaissant parfaitement leur malignité et le vice de ta nature, a bien vu qu'il n'y avait rien qui te fût plus propre ni plus nécessaire que l'humilité? O homme, si tu l'entends, l'orgueil est ta maladie la plus dangereuse. C'est par l'orgueil que secouant le joug de l'autorité souveraine, par laquelle ton âme doit être régie, tu t'es fait toi-même ta loi : la conduite de ta raison, ç'ont été ses propres lumières ; la règle de ta volonté, ç'ont été ses inclinations. C'est là ta blessure mortelle. Il faut que ces deux facultés soient humiliées, afin qu'elles puissent être guéries. Comme ta volonté s'abaisse par l'obéissance, ton entendement se soumet par la foi. Tu soumets ta volonté à ton Dieu, quand tu embrasses les choses parce qu'il les veut ; tu lui soumets ton entendement, quand tu les crois parce qu'il les dit. Cette soumission te semble bien grande. Mais un Dieu-Homme pour l'amour de nous, un Dieu mort pour l'amour de nous, veut un sacrifice plus entier dans un abaissement plus profond. Car un Dieu-Homme et un Dieu mourant, n'est-ce pas un Dieu anéanti, comme dit l'Apôtre (3)? et quel doit être le sacrifice d'un Dieu anéanti pour l'amour de l'homme, sinon l'homme anéanti devant Dieu? Or ce ne serait pas faire beaucoup pour lui que de pratiquer les choses aisées et de croire celles qui sont plausibles ; de sorte que pour la perfection de ce sacrifice que nous devons offrir au Dieu incarné, il fallait et faire les choses difficiles et croire les incroyables. Ainsi nous détruisons devant lui tout ce que nous sommes, afin que tout soit réparé de sa main (4). C'est pourquoi il était à propos, pour rétablir la raison humaine par

(1) *I. Cor.*, xv, 28.
(2) *Luc.*, viii, 50.
(3) *Philip.*, ii, 7.
(4) *Var.*, Afin qu'il daigne nous réparer de sa main.

l'humilité, que les vérités de Jésus fussent incroyables. Et tout ce qui est incroyable est choquant, et tout ce qui est choquant fait du trouble ; de là le scandale des infidèles.

Davantage (1), la vérité plus importante qu'il fallait nous faire connaître, étant notre faiblesse et notre impuissance, parce qu'en nous montrant clairement combien nous sommes impuissants par nous-mêmes, c'était l'unique moyen de nous faire recourir avec confiance au mérite du libérateur Jésus-Christ. Or, quand je vois sa doctrine et sa vie si cruellement combattues, voici la réflexion que je fais : D'où vient cette résistance si furieuse que l'on apporte à l'œuvre de notre salut? N'est-ce pas ce que dit saint Paul : « L'homme animal ne comprend pas les secrets de Dieu (2)? » N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Pourquoi n'entendez-vous pas mes discours? Parce que vous ne pouvez pas entendre mon langage (3) ». D'où vient qu'ils ne pouvaient pas entendre ce langage? C'est qu'ils voulaient entendre par eux-mêmes, et il leur était impossible. N'entendant pas ce langage, ils ne pouvaient qu'être étourdis de la voix de Dieu : cet étourdissement les animait à la résistance. Plus les vérités étaient hautes, plus leur raison orgueilleuse était étourdie, et plus leur résistance était enflammée. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le Fils de Dieu leur prêchant ce qu'il avait vu dans le sein du Père, la résistance montant à l'extrême, se portât à la dernière fureur. De là vient qu'il leur dit en son Évangile : « Vous me voulez tuer, parce que mon discours ne prend point en vous (4). » Superbes ignorants, que ne recourez-vous à la grâce par l'humilité chrétienne? Et vous, ne reconnaissez-vous pas, Chrétiens, que sans l'assistance de cette grâce, vous n'auriez que de la résistance pour votre Sauveur? Ces perfides ont ouï ses paroles, et il les ont méprisées ; ils ont vu ses miracles, et ils n'ont pas cru ; ils ont vu sa vie, et elle leur a été un scandale. Donc il est vrai, ô mon Sauveur Jésus, que si vous ne me parlez puissamment au cœur, si vous ne m'entraînez à vous par vos doux attraits, ni votre vie quoique très innocente, ni votre doctrine quoique très sainte, ni vos miracles quoique très grands ne dompteront pas mon opiniâtre rébellion. Les uns disent que vous êtes un grand prophète, les autres que vous êtes un séducteur ; les uns s'édifient en vous, les autres se scandalisent de vous. D'où vient cela, ô mon Maître, sinon que les uns sont humbles et que les autres son orgueilleux, que les uns suivent la nature et les autres suivent la grâce? Ainsi vos vérités aveuglent les uns, pour illuminer d'autant plus les autres. Vous êtes une pierre de scandale aux superbes, afin

(1) *Pour :* De plus.
(2) *I. Cor.*, II, 14.
(3) *Joan.*, VIII, 43.
(4) *Idem.*, 37

que les humbles ressentent mieux ce que vous faites miséricordieusement en leurs cœurs, et qu'ils louent vos bontés avec une admiration profonde de vos jugements. C'est ici que les bons chrétiens sont incroyablement consolés. Si les vérités évangéliques entraient dans nos âmes avec une apparence plausible, nous attribuerions leur victoire à la force de notre raison; et devenant plus superbes, nous deviendrions par conséquent plus malades. Mais quand le vrai fidèle comprend la folie et l'extravagance du Christianisme, c'est là que la grâce se fait sentir dans la répugnance de la nature, à cause qu'il reconnaît que ce n'est pas la chair qui le gagne, ni les intérêts mondains qui l'engagent, ni la philosophie humaine qui le persuade, mais la puissance divine qui le captive. C'est pourquoi dans la doctrine de l'Évangile, il a plu à notre grand Dieu qu'il y eût tant de choses étranges, dures, incroyables, extravagantes selon la sagesse du monde, afin que la raison humaine étant confondue, la seule grâce de Jésus-Christ triomphât des cœurs par l'humilité chrétienne.

Mais disons une dernière raison, qui fermera ce discours en nous donnant une instruction importante pour la conduite de notre vie. Certes il est bien vrai, ô Dieu tout-puissant, ce que le bon Siméon a dit de votre Fils bien-aimé, « qu'il serait posé comme signe auquel on contredirait (1) ». Toutes ses actions et toutes ses paroles ont été méchamment contredites. Il guérit les paralytiques, les aveugles-nés et d'autres maladies incurables; et parce qu'il choisit le jour du sabbat par faire cette bonne œuvre, on dit qu'il viole la loi de Dieu. Il chasse les démons; on dit que c'est au nom de Béelzébub, prince des démons. On l'appelle un fou, un séducteur, un impie, un démoniaque. Jamais les docteurs de la loi n'approchaient de lui qu'afin de l'injurier ou de le surprendre. Enfin ils l'ont pendu à la croix, et le Rédempteur d'Israël est devenu le scandale de ces infidèles. Les Gentils ont contredit sa parole par toutes sortes de cruautés qu'ils ont exercées sur ses serviteurs. Ils ont pris ses vérités et son Évangile pour la plus grande folie qui ait jamais paru sur la terre. Bien plus, parmi ceux qui se sont rangés sous sa discipline, combien a-t-il été contredit? Eh! mes frères, quelle indignité! Tous les fondements de notre salut ont été attaqués par des gens qui faisaient profession du christianisme. Le perfide arien a nié la divinité de Jésus, l'insensé Marcion a nié son humanité, le nestorien a divisé les personnes, l'eutychien a confondu les natures; et sur la personne de Jésus-Christ toutes les inventions diaboliques se sont tellement épuisées, qu'il est impossible de s'imaginer une erreur qui non seulement n'ait été soutenue, mais même qui n'ait fait une secte sous le nom du Christianisme. Combien d'hérésies se sont élevées contre

(1) *Luc.*, II, 34.

les vérités de Jésus! Toutes, elles ont heurté contre cette pierre; et sans venir au détail, ayant rompu sans aucun sujet la paix et l'unité chrétienne, ne se sont-elles pas scandalisées de Jésus, auteur de la paix et de la charité fraternelle?

Mais allons encore plus avant. Que les Gentils, que les Juifs, que les hérétiques se soient scandalisés du Seigneur Jésus, cela est supportable; on souffre facilement les injures de ses ennemis. Mais, ô douleur! que les catholiques, que les enfants de sa sainte Église, que les vrais sectateurs de sa foi vivent de telle sorte en ce monde, que l'on ne peut nier que Jésus-Christ ne les choque et que son Évangile ne leur soit un scandale, c'est, mes frères, ce qui est déplorable beaucoup plus que je ne puis vous le dire. Quand l'humilité, quand l'intégrité, quand le mépris des honneurs de la terre, bref quand l'innocence te choque, Chrétien, oserais-tu dire que tu n'es pas choqué du Sauveur? Ignores-tu que sa doctrine n'est pas seulement la lumière de nos esprits, mais qu'elle est le modèle de notre vie? Si Jésus est le scandale de ceux qui errent dans la doctrine, parce qu'ils n'écoutent pas Jésus-Christ comme notre infaillible docteur, ne l'est-il pas aussi de ceux qui sont dépravés dans leurs mœurs, puisqu'ils ne veulent pas le connaître comme l'exemplaire de notre vie? Et qui trouverai-je donc dans le monde qui ne soit pas scandalisé en notre Sauveur? Nous aimons les richesses, et Jésus les a méprisées; nous courons après les plaisirs, et Jésus les a condamnés; nous sommes fous du monde, et Jésus l'a surmonté. Et comment pouvons-nous dire que nous aimons Jésus, nous qui n'aimons rien de ce que nous voyons en sa personne, et qui aimons tout ce que nous n'y voyons pas? En vivant de la sorte, peux-tu nier que tu ne sois choqué de Jésus? Tu n'en hais pas le nom, mais la chose t'est un scandale. Oui, Jésus t'est un scandale, ô vindicatif, parce qu'il a pardonné les injures. Jésus t'est un scandale, ô usurier, parce qu'il est le père et le protecteur des pauvres, auxquels ton impitoyable avarice arrache tous les jours les entrailles. Jésus t'est un scandale, hypocrite, parce que tu fais servir sa doctrine de couverture à tes mœurs corrompues. Jésus t'est un scandale, ô misérable superstitieux, qui pour des fantaisies particulières abandonne toute la piété solide et la dévotion essentielle du Christianisme, qui est la croix du Seigneur Jésus. Jésus t'est un scandale à toi qui traites la simplicité de sottise et la sincère piété de bigoterie, à toi enfin qui par ta vie déréglée fais blasphémer son saint nom par ses ennemis. Cela étant ainsi, Chrétiens, à qui est-ce que Jésus n'est pas un scandale? « Tous cherchent leurs intérêts et non pas ceux de notre Sauveur », disait autrefois l'apôtre saint Paul (1). O Dieu, que dirait-il, s'il revenait maintenant

(1) *Philip.*, II, 4.

sur la terre? Voyant la licence qui règne au milieu de nous, y voyant triompher le vice, nous prendrait-il pour des chrétiens, ou plutôt ne nous rangerait-il pas au nombre des infidèles?

Eh! d'où vient, ô Dieu tout-puissant, d'où vient que vous permettez que votre Fils ait tant d'adversaires, et si peu de vrais serviteurs? J'entends votre dessein, ô grand Dieu! vous voulez que dans cette confusion infinie de ceux qui contredisent notre Sauveur, ceux qui l'honorent sincèrement tiennent cette grâce plus chère : vous voulez que leur foi soit plus ferme et leur charité plus ardente parmi les oppositions de tant d'ennemis, et que Jésus retrouve dans le zèle du petit nombre, ce qu'il semble perdre dans la multitude innombrable des ingrats et des dévoyés. Par conséquent, mes frères, augmentons notre zèle pour son service, d'autant plus que nous voyons tous les jours augmenter le nombre de ceux qui blasphèment son Évangile ou par leurs erreurs ou par leur mauvaise vie; efforçons-nous d'autant plus à lui plaire et à étendre la gloire de son saint nom; tâchons de lui rendre l'honneur que ses ennemis lui ravissent. Disons-lui de toute l'affection de nos cœurs : Quoique le juif enrage, que le Gentil raille, que l'hérétique s'écarte, que le mauvais catholique se joigne au parti de vos ennemis, nous confessons, ô Seigneur Jésus, que vous êtes celui qui doit venir; vous êtes ce grand Sauveur qui nous est promis depuis l'origine du monde; vous êtes le médecin des malades; vous êtes l'évangéliste des pauvres; et en cela que vous paraissez comme le scandale des orgueilleux, vous êtes l'amour des simples et la consolation des fidèles. Vous êtes celui qui devez venir; nous n'en connaissons point d'autre que vous, nous n'en attendons point d'autre que vous : « Il n'y a point d'autre nom sous le ciel par lequel nous devions être sauvés (1). » Par conséquent, fidèles, puisque nous n'en attendons pas d'autre que lui, mettons notre espérance en lui seul. S'il est vrai que nous n'attendions plus un autre maître que lui pour nous enseigner, observons fidèlement ses préceptes. Si nous n'attendons point un autre pontife qui vienne purger nos iniquités, gardons soigneusement l'innocence. Et d'autant que le même Jésus, qui est venu en l'infirmité de la chair, viendra encore une fois glorieux pour juger les vivants et les morts; « vivons justement et sobrement en ce monde, attendant la bienheureuse espérance et la triomphante arrivée de notre grand Dieu et rédempteur Jésus-Christ (2) », qui, détruisant la mort pour jamais, nous rendra compagnons de son règne et de sa bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

(1) *Act.* IV, 12.
(2) *Tit.*, 12, 13.

II. SERMON

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION (1).

Prêché au Louvre le 6 décembre 1665.

SOMMAIRE.

Exorde. Le Sauveur a passé en faisant le bien et en guérissant toutes les infirmités. Les miracles étaient les signes sacrés des prodiges surnaturels que sa religion devait accomplir.

Proposition et division. J.-C. a voulu dans la foi « que les vérités fussent hautes; dans la règle des mœurs que la voie fût étroite; dans la rémission des péchés que le moyen fût facile ».

Ier point. « La doctrine du Sauveur s'est établie dans le monde et s'y maintient comme une reine dans son empire; or la hauteur des vérités chrétiennes » nous porte à nous soulever « contre l'autorité de J.-C. ».

IIe point. La morale du Sauveur a merveilleusement discipliné l'individu, la famille, les amitiés, la société; or l'exactitude de la règle chrétienne nous porte à nous plaindre de la rigueur de l'Église.

IIIe point. Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes, ce qui nous entraîne à abuser de la patience de l'Église.

Péroraison. Nous devons vivre de telle sorte que les institutions de la clémence divine ne nous deviennent pas une cause de damnation.

> *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur,* etc., et un peu après : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!*
>
> Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi! *Matth.*, XI, [5 et 6].

Jésus-Christ interrogé dans notre évangile par les disciples de saint Jean-Baptiste s'il est ce Messie que l'on attendait, et ce Dieu qui devait venir en personne pour sauver la nature humaine : *Tu*

(1) Ms. t. XI, p. 164. — Déforis, IV, 200. — Lachat, VIII, 177. — Ce magnifique sermon doit être étudié de très près à tous les points de vue; il y aurait grand profit à le comparer avec les *Pensées* de Pascal; il est pour ainsi dire l'abrégé très éloquent de cette *Apologie du christianisme.* Le discours sur *la Divinité de la Religion* serait peut-être, si le discours sur *l'Unité de l'Église* n'existait pas, le chef-d'œuvre de Bossuet sermonnaire.

es qui venturus es? « Êtes-vous celui qui devez venir? » leur dit pour toute réponse qu'il fait des biens infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits qu'il répand et les contradictions qu'il endure, puis les miracles qu'il fait et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes, pour marque de divinité en sa personne sacrée, premièrement ses bontés, secondement leur ingratitude.

En effet, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes de leur côté n'ont jamais cessé d'être ingrats; tellement qu'il pourrait sembler, tant notre méconnaissance est extrême, que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé (1) en deux mots les éloges des plus fameux panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur « qu'il passait en bien faisant et guérissant tous les oppressés » : *Pertransiit bene faciendo et sanando omnes oppressos* (2). Et certes il n'y a rien de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu que de laisser partout [où] il passe des effets de sa bonté; que de marquer tous ses pas par des bienfaits; que de parcourir les provinces non par ses victoires, comme on a dit des conquérants, car c'est tout ravager et tout détruire, mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la divinité, quand ils l'ont payé, selon leur coutume, d'impiété et d'ingratitude (3) : *Et beatus [est] qui [non] fuerit scandalizatus in me!*]

Voilà, en peu de paroles, ce qui nous est proposé dans notre évangile; mais pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave.*

Ce n'est plus en illuminant les aveugles, ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts,

(1) Latinisme pur : *æquavit honores.*

(2) *Act.*, x, 38.

(3) Édit. : *d'ingratitude et d'impiété.* Après avoir écrit *d'impiété*, Bossuet a barré le mot; il lui a substitué *d'ingratitude.* Puis il est revenu à sa première pensée, il a donc écrit *d'ingratitude et d'impiété;* mais alors il a jugé que l'ingratitude est un plus grand vice encore que l'impiété; il n'a pas récrit le mot *impiété* avant l'autre, mais il a mis *et d'ingratitude*, ce qui montre bien qu'il voulait observer la gradation. (Gazier).

que Jésus-Christ autorise (1) sa mission et fait connaître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et continuées dans sa sainte Eglise, tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles, qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet, ce ne sont point seulement des particuliers, aveugles, estropiés et lépreux qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante; mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons comprendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connaissance de Dieu et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux qui n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit ni se soutenir. Enfin, le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches, ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi; Jésus-Christ a redressé ce boiteux, quand il a réglé les mœurs; Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité, et en voici le moyen.

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre évangile, que tout ce qui prouve sa divinité prouve aussi notre ingratitude. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!* Tous ses miracles nous sont un scandale; toutes ses grâces nous deviennent un empêchement. Il a voulu, Chrétiens, dans la foi, que les vérités fussent hautes; dans la règle des mœurs, que la voie fût droite; dans la rémission des péchés, que le moyen fût facile. Tout cela était fait pour notre salut : cette hauteur, pour nous élever; cette droiture, pour nous conduire; cette facilité, pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ, que l'exactitude de la

(1) *Autorisé*, c'est-à-dire *donne de l'autorité à;* nous employons ainsi le participe *autorisé*.

règle qu'il nous donne nous porte à nous plaindre de sa rigueur, et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT.

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois, pour le bien des hommes, elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, Messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que, sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force elle a fait ce qu'elle a voulu et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement; mais il faut appuyer ce que j'avance (1).

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains; mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue; elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur; elle a annoncé un Dieu-Homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, et qu'elle est née sa sujette (2). Voici quel est son langage : *Hæc dixit Dominus :* « Le Seigneur a dit ». Et en un autre endroit : Il est ainsi, « parce que j'en ai dit la parole » : *quia verbum ego locutus sum, dixit Dominus* (3). Et en effet, Chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre; il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer,

(1) L'orateur ajoutait : « *La preuve en dépend, Messieurs, de la manière dont s'est établie la religion chrétienne. Plusieurs le savent dans cette audience, quelques-uns peut-être ne le savent pas; peu y ont assez réfléchi. Je ramasserai en peu de paroles ce qui me paraîtra de plus concluant; donnez-moi vos attentions, et croyez qu'il vous est utile de méditer quelquefois de quelle manière a été fondée* (VAR. : *posée*) *la foi que vous professez.* » Ce passage est barré, mais peut-être jugera-t-on qu'il méritait d'être conservé. Bossuet avait songé à le reprendre un peu plus loin, et cette fois encore il a changé d'avis.

(2) *Ancilla theologiæ philosophia;* Pascal aurait souscrit sans hésiter à cette déclaration de Bossuet.

(3) *Jerem.*, XXXIV, 5.

quand il lui plaira, la vérité à découvert; il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit dans l'établissement de son Évangile; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres (1) qui ont été ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étaient cités; ils ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin ayant affermi, dit saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste » : *Confirmatâ saluberrimâ disciplinâ, illuminatas terras posteris reliquerunt* (2). Mais ce n'est point par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse de leurs expressions et dans la simplicité d'un style vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui retient coulant dans la plaine cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine.

Concluons donc, Chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Évangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'était la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute (3), mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut rechercher est éloigné, ce qu'il faut prouver est

(1) Il faut ici renoncer à bien établir la suite du discours; Bossuet a jeté à la marge une petite indication dont lui seul pouvait tirer parti; elle se rattachait, dans sa pensée, à la suite du développement, mais le lien nous échappe. Voici la note : « *Disputante illo de justitiâ, et castitate, et judicio futuro.* Quoiqu'infidèle. Nous écoutons sans être émus Lequel est le prisonnier? lequel est le juge? *Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade; tempore opportuno accersam te* (*Act.*, XXIV, 25). Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints Apôtres, etc. » Etant données les libertés qu'on prenait de son temps avec les ms. Déforis a assez bien rattaché ces quelques mots au corps du discours; la critique est plus réservée. (GAZIER.)

(2) S. August., *De verâ relig.*, n. 4.

(3) V., dans le *Sermon sur la loi de Dieu*, comment Bossuet traite la philosophie. Dieu ayant donné à l'homme la Raison, la Révélation et l'Église pour

indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut être résolu d'abord; il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé à les croire : *Talia populis persuaderet, credenda saltem, si percipere non valerent* (1). Ainsi par même moyen Dieu a été honoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que sans aucun circuit de raisonnement l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une étrangère inconnue, et toutefois haïe et persécutée par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum piâ securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio erubescere compulerunt, mutarique fecerunt,* dit éloquemment saint Augustin (2).

C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que dans la suite des temps elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. *Et nunc reges [intelligite; erudimini qui judicatis terram]* : Maintenant [ô rois, apprenez, instruisez-vous, juges de la terre]. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler. Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre; et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par hon-

le conduire, ceux qui ne veulent pas recourir à ces trois moyens sont très exposés à s'égarer comme le prouve l'histoire des protestants, des rationalistes et des traditionalistes.

(1) S. August., *De verâ relig.*, n. 3. Pascal a dit la même chose après saint Augustin et avant Bossuet, qui ne pouvait pas connaître les *Pensées* en 1665.

(2) *De civit. Dei*, lib. VIII, cap. XX.

neur (3) et non par besoin; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend; lorsqu'ils protègent la religion, c'est plutôt la religion qui les protège et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas; et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme; il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus; un Osius, un Origène, un Tertullien (2), tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église sont tombés avec grand scandale; la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain ni de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les tentations et les scandales, au milieu de la défection de ses enfants infidèles et dans la chute funeste de ceux-là mêmes qui semblaient être ses colonnes?

Après cela, Chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie? Et que je suis étonné quand j'entend des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile (3)! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées? Profanes et corrompus, les-

(1) Les deux mots *par honneur* sont soulignés, mais on est obligé de les conserver. Le texte définitif était probablement celui-ci : *Il ne le fait pas par besoin, c'est pour honorer...* Les indications du ms. ne sont pas assez complètes pour autoriser un changement.

(2) Osius, évêque de Cordoue (257-358). Il avait été très ferme contre les Ariens; il souscrivit, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après avoir été maltraité par l'empereur Constance, une profession de foi hérétique. — Origène (185-254), se fit longtemps remarquer par son intrépidité et par la pureté de sa foi. On a dit qu'il était tombé dans l'hérésie; mais de grands savants, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Chrysostome, et d'autres encore, ont soutenu que ses écrits avaient été falsifiés après sa mort. — On n'en saurait dire autant de l'admirable Tertullien, comme Bossuet se plaît à l'appeler. Il mourut vers 216, hérétique, et même chef de secte.

(3) Comme Pascal, Bossuet a vu le scepticisme préparer ses armes et ourdir ses complots au cœur d'une société profondément chrétienne et dans la sérénité d'une époque de foi.

quels, comme dit saint Jude, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils connaissent » : *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant, quæcumque autem naturaliter tanquam muta animantia norunt, in his corrumpuntur* (1). Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité, et morts secondement parce qu'ils ont même arraché la foi : *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ :* « Arbres infructueux et déracinés », qui ne tiennent plus à l'Église par aucun lien (2) ». O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies et empoisonner les esprits par leurs railleries sacrilèges (3)?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal à propos dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez, et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu! comme disait cet ami de Job (4), ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit, dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà! paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds ou ce qui est suspendu sur vos têtes! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout; ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre vogageur égaré et présomptueux, qui nous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans quelque chemin perdu; vous vous jetterez dans quelque précipice (5). Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes et en quelle basse région du monde vous avez été relégué (6). Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent, la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre

(1) *Jud.*, 10 et 12.

(2) Bossuet reprendra les mêmes idées, presque dans les mêmes termes, à la fin du *Sermon sur l'unité de l'Église;* dans l'*Oraison funèbre de la Princesse palatine,* il s'attaquera encore aux libertins.

(3) Bossuet caractérise et stigmatise d'avance l'œuvre de Voltaire.

(4) *Job.*, XII, 2.

(5) En marge : *détours infinis :* c'était peut-être pour finir la phrase en atténuant la force du mot *précipice.*

(6) V. Pascal : « Qu'est-ce que l'homme dans l'infini? etc. »

à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours et vous apprenne du moins ce qu'il faut croire?

Mais, Messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la Cour; ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient [pas], tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré : « Chrétiens en l'air, dit Tertullien, et fidèles si vous le voulez » : *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos* (1). Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant dans mon second point la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

SECOND POINT.

Grâces à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi ne contestent pas au Christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature (2); et quiconque nous est envoyé pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connaissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boiteux et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme (3) qui, à travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque

(1) *Lib. Scorp.*, n. 1.

(2) Bossuet ne savait pas que les soleils se comptent par millions; d'ailleurs il entend par *nature* notre système solaire.

(3) On prête à Napoléon un mot analogue : « Je me connais en hommes, aurait-il dit à Sainte-Hélène, celui-là n'en est pas un. »

façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'envierait à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connaissances humaines; mais je perdrais un temps infini si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Évangile. J'y cours, suivez-moi, mes Frères; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine et dans ses branches et dans ses fruits; c'est-à-dire dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car, comme elle sait que nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais pour s'accommoder à notre faiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, Chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes; c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à modifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes. Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle de la colère qui pourrait causer un embrasement. Elle retient jusqu'aux yeux par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant, après qu'il se sera donné un coup mortel : elle la lui arrache des mains dès la première piqûre (1). Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit et l'esprit tout entier à Dieu; et c'est là, Messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu, nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'en suit le se-

(1) Ce passage est ici très différent du passage correspondant de M. Lachat. Cet éditeur ne paraît pas même avoir regardé le manuscrit; il a tout simplement copié Déforis, en supprimant une variante dont cet éditeur avait tenu compte. (GAZIER.)

cond devoir d'aimer l'homme, notre prochain, en esprit de société, comme nous-même. Là se voit très saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable malgré les injures et les intérêts; là l'aumône, trésor de grâces; là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère, nécessaire préparation pour approcher l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et on voit qu'on doit la justice à tous, et qu'on ne doit faire injure à personne, non plus qu'à soi-même.

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur; il en a fait un sacrement de la religion et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Église. En cette sorte il a consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps en faveur de l'accroissement de son peuple. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude; il le rétablit dans son naturel en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gages précieux d'une éternelle correspondance. Ainsi il a donné au mariage une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte la faiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices, qui répriment la licence « sans abattre le courage »? *Ut non pusillo animo fiant* (1). Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables, et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de les récompenser de leurs services. « Maîtres, vous avez un maître au ciel. Serviteurs, servez comme à Dieu, car votre récompense vous est assurée (2). Qui a mieux établi que Jésus-Christ

(1) *Coloss.*, III, 21.

(2) *Domini, quod justum est et æquum servis præstate, scientes quod et vos Dominum habetis in cœlo. — Servi, obedite, per omnia dominis carnalibus... scientes quod a Domino accipietis retributionem hæreditatis. — Coloss.*, IV, 1. — II, 24.

l'autorité des princes et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; « maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens » : *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum* (1). Réciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leurs mains doivent être pesantes seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres.

Le voilà, Messieurs, ce tableau que je vous ai promis; la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte; il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale! quelle plus belle économique! quelle politique plus juste! Celui-là est ennemi du genre humain qui contredit de si saintes lois. Aussi qui contredit si ce n'est des hommes passionnés, qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience; et comme dit Salvien, « qui aiment mieux déclamer contre le précepte que de faire la guerre au vice »? *Mavult quilibet improbus exsecrari legem, quam emendare mentem, mavult præcepta odisse quam vitia* (2).

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions (3). Les mœurs seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi; et après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé le fondement caché? Au contraire, ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs! En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion

(1) *Apol.*, n. 37.

(2) Salv. lib. IV *Advers. Avar.*, p. 312.

(3) Peut-être faudrait-il placer ici les quelques mots que Bossuet a écrits à la marge : *Quam (?) delector legi* (sic) *Dei!* Quand (ou combien ?) la loi de Jésus-Christ me délecte!

qui les suggère! Hé! j'entends bien vos pensées : hé! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. — Hé! n'achevez pas, je vous entends trop. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable. Souffrez qu'on vous affranchisse et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instance. Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions, mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que serait-ce? Chacun déchirerait le précepte : *Lacerata est lex* (1)? Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise. Celui-là est naturellement libéral; tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux; il lui faut laisser venger cette injure et envelopper ses ennemis et ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée; et nous verrons, comme disait le grand saint Hilaire dans un autre sujet, « une aussi grande variété dans la doctrine que nous en voyons dans les mœurs, et autant de sortes de foi qu'il y a d'inclinations différentes : » *Tot nunc fides exsistere quot voluntates, et tot nobis doctrinas esse quot mores* (2).

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout, tout leur paraît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. *Dicit piger : Leo est in viâ et lœna in itineribus. Dicit piger* : *Leo est foris, in medio platearum occidendus sum* (3) : « Le paresseux dit : Je ne puis partir, il y a un lion sur ma route; la lionne me dévorera sur les grands chemins. » Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet vous qui nous objectez que la loi de l'Évangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts, montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible; oui, si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous être remué de votre place, et accablé d'un travail

(1) *Habac.* I. 4.

(2) S. Hilar., lib. II *Ad Constant.*, n. 4. Le saint Hilaire dont parle ici Bossuet est l'évêque de Poitiers qui mourut vers 367.

(3) *Prov.*, XXVI, 13; XXII, 13.

que vous n'avez pas encore entrepris, c'est une lâcheté non seulement ridicule, mais insupportable. Au reste comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessus nos forces, lui qui a eu tant d'égards à notre faiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse tant de ressources; qui, non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice par la rémission des péchés qu'il nous présente?

TROISIÈME POINT.

Je vous confesse, Messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie, non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire l'infinité de la bonté du Sauveur. Quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourrait manquer de paroles? Car qu'y a-t-il de plus facile? Qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui non seulement reçoit ceux qui la recherchent et se donne tout entière à ceux qui l'embrassent, mais encore appelle ceux qui s'éloignent et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez, ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudrait point publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudrait le dire tout bas aux pécheurs affligés de leurs crimes, aux consciences abattues et desespérées. Il faudrait démêler dans la multitude quelque âme désolée, et lui dire à l'oreille et en secret : « Dieu! Dieu pardonne sans fin et sans bornes [et ses miséricordes sont innombrables (1) »]. Mais c'est lâcher la bride à la licence! que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes; et c'est multiplier les crimes, que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus* (2).

Et toutefois, Chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Élevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devait mourir dans son crime; Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur que son sang doit être sur lui; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protège. O hommes, ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous dépeupler tous vos

(1) Il y a *etc.* dans le texte; Bossuet songe manifestement, comme la citation le prouve, à la fin de la phrase qui se trouve barrée par lui quelques lignes plus bas. Il a éprouvé quelque peine à exprimer sa pensée; tout ce début du troisième point a été remanié profondément.

(2) *Orat. missæ pro gratiar. act.*

troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables. Homme-Dieu pour des hommes purs et pour de simples mortels (1). Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance : Jésus-Christ est mort une fois, mais le fruit de sa mort est éternel ; Jésus-Christ est mort une fois, mais « il est toujours vivant afin d'intercéder pour nous », comme dit le divin Apôtre (2).

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie ; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Église dans le sacrement de pénitence. Car écoutez les paroles de l'institution : « Tout ce que vous remettrez sera remis, tout ce que vous délierez sera délié (3) ». Vous y voyez une bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. « Il n'y a qu'un baptême », dit le saint Apôtre, et il ne se répète plus. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* (4). Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois : venez mille fois. Cette parole sera toujours véritable : Tout ce que vous pardonnerez sera pardonné (5). Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée. Il y faut donc reconnaître une bonté infinie (6).

Que dirai-je, ici, Chrétiens, et avec quels termes assez puissants déplorerai-je tant de sacrilèges qui infectent les eaux de la péni-

(1) Ici les éditeurs conservent deux phrases que Bossuet a marquées d'un trait à la marge, pour les condamner, et avec raison, car elles ne fortifient pas la pensée. « Vous voyez donc, Chrétiens, non seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini ; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même, qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife. »

(2) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* — *Hebr.*, VII, 25.

(3) *Quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis; et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis.* — *Matth.*, XVI, 19.

(4) *Ephes.*, IV, 5.

(5) *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis retenta sunt.* — *Joan.*, XX, 23.

(6) Les éditeurs conservent ici, à tort, un long passage que Bossuet, pressé de finir, a condamné, en le marquant d'un trait à la marge : « La fontaine du saint baptême est appelée dans les Écritures, selon une interprétation, « une fontaine scellée », *fons signatus* (*Cant.*, IV, 12). Vous vous y lavez une fois ; on la referme, on la scelle ; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Église une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : « En ce jour, au jour du Sauveur, en ce jour où la bonté paraîtra « au monde, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habi- « tants de Jérusalem pour la purification du pécheur » : *In die illâ erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem in ablutionem peccatoris.* (*Zach.*, XIII, 1.) Ce n'est point une fontaine scellée qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus : *fons signatus.* Celle-ci est une fontaine non seule-

tence? « Eau du baptême, que tu es heureuse, disait autrefois Tertullien; que tu es heureuse, eau mystique, qui ne laves qu'une fois! qui ne sers point de jouet aux pécheurs! » *Felix aqua quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est!* C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent : c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent contre leur nature à souiller les hommes, parce que la facilité de se laver fait qu'ils ne craignent point de salir leur conscience. Qui ne se plaindrait, Chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers qui vont faire malheureusement leur écueil du port?

Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que se repentir pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâce. En vain nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir, mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce qu'elle est trop répétée. Considérez, mes Frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse? Et as bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Hé bien! poussez à bout la bonté divine : montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme : ou plutôt insensés et insensibles, hasardez tout, risquez tout; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain; mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc* (1) : « O ciel, ô terre, étonnez-vous d'un si prodigieux égarement! » Les aveugles enfants

ment publique, mais toujours ouverte, *erit fons patens;* et ouverte indifféremment à tous les habitants de Jérusalem, à tous les enfants de l'Église. Elle reçoit toujours les pécheurs; à toute heure et à tous moments les lépreux peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte. Mais c'est ici, Chrétiens, notre grande infidélité; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacrilèges. »

(1) *Jerem.*, II, 12.

d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés! J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige (1) et d'étourdissement; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du Christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir! Qui jamais a ouï parler d'un tel prodige? Est-ce moi qui ne m'entends pas, ou bien est-votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans ma pensée? ou bien êtes-vous aveugle et troublé de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute. J'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez. Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerais sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne contre sa nature et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inouï, c'est confondre les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez n'est ni un repentir ni une douleur; vous n'en entendez pas seulement le nom, tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose. Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire? Ne vous trompez pas, Chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses faiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous serait un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace, la douleur que vous espérez une illusion et une chimère; et vous avez sujet de craindre que par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés ne vous envoie en sa fureur, non le *peccavi* d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine; mais le regret politique d'un

(1) « L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu *l'esprit de vertige* dans ses conseils. » *Hist. univ.*, III, 7.

Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un Antiochus (2); et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes Frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison; que l'espérance soit espérance, une ressource à la faiblesse et non un appui à l'audace; que la douleur soit une douleur; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable. Au nom du Père et [du Fils et du Saint-Esprit.]

(1) Antiochus *Épiphane*, roi de Syrie, persécuteur des Juifs. Un historien latin aurait voulu qu'on l'eût nommé *Épimane* (d'un mot grec qui veut dire *fou furieux*).

Auteurs à consulter sur le IIe dimanche de l'Avent : Fléchier, de Savigny, L. de Grenade, Dubos, de Brainville, etc.

SERMON

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE

Prêché dans la chapelle royale de Saint-Germain-en-Laye, en 1669.

SOMMAIRE ÉCRIT PAR BOSSUET.

Les pécheurs s'endorment, parce qu'ils croient leur malheur fort loin. Jésus-Christ montre qu'il est prêt à frapper. Deux coups : l'un ôte la vie, l'autre l'espérance.

Le péché sort de la volonté humaine contre la volonté divine. Doublement contraire : à Dieu comme mauvais, à l'homme nuisible.

Pourquoi nuisible? Ennemis impuissants montrent leur inimitié. *Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi* (S. August., *De Civit. Dei*, lib. XII, cap. III). Point de prise sur Dieu qu'il attaque : laisse tout son venin dans celui qui le commet. Comme la terre, les nuages. *Arcus eorum confringatur* (Psal., XXXVI, 15). L'entreprise contre Dieu inutile. *Gladius eorum intret in corda ipsorum* (Ibid.); il se perce lui-même...

Le péché est soi-même : *Ne putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se proferre unde peccata punientur* (S. August., Enarr. *in Psal.*, v. I, n. 16). Preuves par l'Écriture (*Ezech.*, VII).

La séparation, la peine du sens. La première, par le péché; la seconde, *perducam ignem de medio tui qui comedat te* (Ezech., XXVIII, 18).

Les pécheurs insensés dans leur assurance, ayant le principe de ce feu en eux.

Contrariété entre la loi et le pecneur. Moïse, les Tables.

Sur cette loi de justice : *Quod feceris patieris.* Vous détruisez la loi; la loi *aufert eam de hominum vita* (S. August., *Epist.*, CII, n. 24); la justice divine toujours armée contre le pécheur. *Jam enim securis.*

> *Jam enim securis ad radicem arborum posita est : omnis ego arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.*
>
> La cognée est déjà à la racine de l'arbre : donc tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu (*Luc.*, III, 9.)

QUELQUE effort que nous fassions tous les jours pour faire connaître aux pécheurs l'état funeste de leur conscience, il ne nous est pas possible de les émouvoir, ni par la vue du mal présent qu'ils se

font eux-mêmes, ni par les terribles approches du jugement futur dont Dieu les menace. Le mal présent du péché ne les touche point, parce qu'il ne tombe pas sous leurs sens auxquels ils abandonnent toute leur conduite. Et si pour les éveiller dans cet assoupissement léthargique, nous faisons retentir à leurs oreilles cette trompette épouvantable du jugement à venir qui les jettera dans des peines si sensibles et si cuisantes, cette menace est trop éloignée pour les presser à se rendre : « Cette vision, disent-ils, chez le prophète Ézéchiel, ne sera pas sitôt accomplie » : *In dies multos et in tempora longa iste prophetat* (1). Ainsi leur malice obstinée résiste aux plus pressantes considérations que nous leur puissions apporter; et rien n'est capable de les émouvoir, parce que le mal du péché, qui est si présent, n'est pas sensible; et qu'au contraire le mal de l'enfer, qui est si sensible, n'est pas présent. C'est pourquoi la bonté divine qui ne veut point la mort du pecheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, pour effrayer ces consciences malheureusement intrépides, fait élever aujourd'hui du fond du désert une voix dont le désert même est ému : *Vox Domini concutientis desertum, et commovebit Dominus desertum Cades* (2). C'est la voix de saint Jean-Baptiste qui, non content de menacer les pécheurs « de la colère qui doit venir », *a ventura ira*, sachant que ce qui est éloigné ne les touche pas, leur montre dans les paroles de mon texte la main de Dieu déjà appuyée sur eux et leur dénonce de près sa vengeance toute présente : *Jam enim securis ad radicem aborum posita est.* Mais, mes Frères, comme cette voix du grand précurseur retentira (3) en vain au dehors, si le Saint-Esprit ne parle au dedans, prions la divine Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus de la parole de Jean-Baptiste, comme Jean-Baptiste lui-même fut ému dans les entrailles de sa mère par la parole de cette Vierge, lorsqu'elle alla visiter sainte Élisabeth, et lui communiqua dans cette visite (4) une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude par les paroles de l'ange que nous allons réciter : *Ave.*

Faisons paraître à la Cour le Prédicateur du désert; produisons aujourd'hui un saint Jean-Baptiste avec toute son austérité. La Cour n'est pas inconnue à cet illustre solitaire; et s'il n'a pas dédaigné de prêcher autrefois dans la Cour d'Hérode, il prêchera bien volontiers dans une Cour chrétienne et religieuse, qui a besoin toutefois et de ses exhortations et de son autorité pour être touchée. Paraissez donc, divin précurseur, parlez avec cette vigueur plus que prophétique, et faites trembler les pécheurs superbes sous cette terrible cognée qui

(1) *Ezech.*, XII, 27.
(2) *Psal.*, XXVIII, 8.
(3) *Var.* : Résonnera.
(4) *Var.* : Et lui porta par cette vi te.

porte déjà son coup, non aux branches et aux rameaux, mais au tronc et à la racine de l'arbre, c'est-à-dire à la source même de la vie : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.*

Pour entendre exactement les paroles de ce grand prophète, remarquons, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il ne nous représente pas seulement ni une main armée contre nous, ni un bras levé pour nous frapper; le coup, comme vous voyez, a déjà porté, puisqu'il dit que la cognée est à la racine. Mais encore que le tranchant soit déjà entré bien avant, saint Jean toutefois nous menace encore d'un second coup qui suivra bientôt, pour abattre tout à fait l'arbre infructueux; après quoi il ne restera plus qu'à le jeter dans les flammes : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur* (1).

En effet, il est certain qu'avant que la justice de Dieu lance sur nos têtes coupables le dernier trait de sa vengeance, nous sommes déjà frappés par le péché même. Une blessure profonde a suivi ce coup, par laquelle notre cœur a été percé; tellement que nous avons à craindre deux coups infiniment dangereux : le premier, de notre main propre par notre crime : le second, de la main de Dieu par sa vengeance; et ces deux coups suivent nécessairement de la nature même du péché. Et afin que cette vérité soit expliquée par les principes, je suis obligé, Messieurs, de bien poser avant toutes choses une doctrine que j'ai tirée de saint Augustin, laquelle s'éclaircira davantage par la suite de ce discours : c'est qu'on peut considérer le péché en deux différentes manières et avec deux rapports divers : premièrement, par rapport à la volonté humaine, secondement par rapport à la volonté divine. Il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il se soumet avec insolence contre les ordres sacrés et inviolables de la volonté divine : il sort donc de l'une, et résiste à l'autre. Enfin ce n'est autre chose pour le définir, qu'un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine.

Ces deux rapports différents produisent deux mauvais effets. Le péché est conçu dans notre sein par notre volonté dépravée; il ne faut donc pas s'étonner s'il y corrompt, s'il y attaque directement le principe de la vie et de la grâce; voilà la première plaie. Mais comme il se forme en nous en s'élevant contre Dieu et contre ses saintes lois, il arme aussi contre nous infailliblement cette puissance redoutable; et c'est ce qui nous attire le second coup qui nous blesse à mort. Ainsi pour donner au pécheur la connaissance de tout son mal, il faut lui faire sentir, s'il se peut : premièrement, Chrétiens, que la cognée l'a déjà frappé, qu'il est entamé bien avant et qu'il s'est fait

(1) *Luc.*, III, 9.

par son péché même une plaie profonde : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.* Mais il faudra lui montrer ensuite que s'il diffère de faire guérir cette première blessure, Dieu est tout prêt d'appuyer la main pour le retrancher tout à fait, afin que s'il ne craint pas le coup qu'il s'est donné par son crime, il appréhende du moins celui que Dieu frappera bientôt par sa justice : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* Et ce sont ces deux puissantes considérations qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

S'il nous était aussi aisé d'inspirer aux hommes la haine de leur péché, comme il nous est aisé de leur faire voir que le péché est le plus grand de tous les maux, nous ne nous plaindrions pas si souvent qu'on résiste à notre parole, et nous aurions la consolation de voir nos discours suivis de conversions signalées. Oui, mes Frères, de quelque douceur que se flattent les hommes du monde en contentant leurs désirs, il nous est aisé de prouver qu'ils se blessent, qu'ils se déchirent, qu'ils se donnent un coup mortel par leurs volontés déréglées : et pour éclaircir cette vérité dans les formes et par les principes, il faut rappeler ici la définition du péché que nous avons déjà établie. Nous avons donc dit, Chrétiens, que le péché est un mouvement de la volonté de l'homme contre les ordres suprêmes de la sainte volonté de Dieu. Sur ce fondement principal il nous est aisé d'appuyer une belle doctrine de saint Augustin, qui nous explique admirablement en quoi la malignité du péché consiste (1). Il dit donc qu'elle est renfermée en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu; il est manifeste, parce qu'il combat ses saintes lois; contraire à l'homme, c'est une suite, à cause que l'attachant à ses propres inclinations comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, il le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il est lié par son origine céleste, c'est-à-dire par l'honneur qu'il a de naître l'image de Dieu et de porter en son âme les traits de sa face, et lui ôte sa félicité qui consiste dans sa conformité avec son auteur.

Il paraît donc, Chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme; mais avec cette mémorable différence, qu'il est contraire à Dieu parce qu'il est opposé à sa justice, mais de plus contraire à l'homme parce qu'il est préjudiciable à son bonheur;

(1) *De Civit. Dei*, lib. XII, cap. III.

c'est-à-dire contraire à Dieu, comme à la règle qu'il combat; et outre cela funestement contraire à l'homme, comme au sujet qu'il corrompt (1). Et c'est ce qui a fait dire au divin Psalmiste que « celui qui aime l'iniquité se hait soi-même » ou pour traduire mot à mot, qu'il a de l'aversion pour son âme, à cause qu'il y corrompt avec la grâce (2) les principes de sa santé, de son bonheur et de sa vie : *Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam* (3).

Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles; que sont-ils, dit saint Augustin; que de ennemis impuissants : « Ennemis de Dieu, dit le même saint, par la volonté de lui résister et non par le pouvoir de lui nuire » : *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi* (4). Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché ne trouvant point de prise sur Dieu quelle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet? Comme la terre qui élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière et se couvre seulement elle-même des ténèbres : ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, par un juste et équitable jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée (5).

C'est pour cela que le Roi-Prophète a prononcé cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* (6) : « Que leur glaive leur perce le cœur, et que leur arc soit brisé ». Vous voyez deux espèces d'armes entre les mains du pécheur : un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. L'arc se rompt et est inutile; le glaive porte son coup, mais contre lui-même. Entendons le sens de ces paroles : le pécheur tire de loin, il tire contre le ciel et contre Dieu; et non seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Évangile, et tu fais un jeu sacrilège des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur impudent, profanateur du saint nom de Dieu, qui non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde

(1) *Note marg.* : A Dieu, comme mauvais; à l'homme, comme nuisible.
(2) *Var.* : Avec la droiture.
(3) *Psal.*, x, 6.
(4) *De Civit. Dei*, lib. XII, cap. III.
(5) *Note marg.* : Il se met en pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il ait contre Dieu.
(6) *Psal.*, XXXVI, 15

pour toi en nouveaux bienfaits, tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu, à sa providence, de toutes les bizarreries d'un jeu excessif qui te ruine, dans lequel tu ne crains pas de hasarder à chaque coup plus que ta fortune, puisque tu hasardes ton salut et ta conscience. Ou bien poussé à bout par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante, comme s'il était du nombre de tes ennemis, et encore le plus faible et le moins à craindre parce qu'il ne tonne pas toujours, et que meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes : ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se romot entre tes mains, dit le saint Prophète.

Mais, mes Frères, il ne suffit pas que son arc se brise et que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur et que pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup sans remède, si Dieu même ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché, qui trouble l'ordre du monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice, qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché, en lui-même, est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans; plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme; plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience; plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle. Enfin pour conclure ce raisonnement, mal par dessus tous les maux, malheur excédant tous

les malheurs, parce que c'est tout ensemble et un malheur et un crime (1), une perte infinie avec une faute inexcusable, la ruine totale de notre nature dans l'objet de notre choix, c'est-à-dire dans un même mal et le naufrage et la honte de la liberté de l'homme.

Après cela, Chrétiens, il ne faut pas s'étonner si l'on nous prêche souvent que notre crime devient notre peine. Et je n'ai pas dit sans raison que la cognée qui nous frappe, c'est le péché même, puisqu'il sera dans l'éternité le principal instrument de notre supplice. *Complebo furorem meum in te :* « J'assouvirai en vous toute ma fureur » : *Et ponam contra te omnes abominationes tuas..., et abominationes tuæ in medio tui erunt..., et imponam tibi omnia scelera tua* (2). Et en effet, dit saint Augustin, il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même et de son sein propre de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien, et de lui-même il ne produit que du bien aux hommes : ainsi pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis, il se servira de leurs péchés mêmes, qu'il ordonnera de telle sorte que ce qui a fait le plaisir de l'homme coupable deviendra l'instrument d'un Dieu vengeur. *Ne putemus illam tranquillitatem ineffabile lumen Dei de se proferre, unde peccata puniantur; sed ipsa peccata sic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti sint instrumenta Domino punienti* (3). Et ne me demandez pas, Chrétiens, de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices; la chose est prouvée par les Écritures. C'est le véritable qui le dit, c'est le Tout-Puissant qui le fait. Et toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies : *Dura sicut infernus æmulatio* (4), et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice,

(1) *Note marg. :* Malheur qui nous accable, et crime qui nous déshonore; malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste, et qui nous laisse sujet de nous plaindre.

(2) *Ezech.*, VII, 3, 4, 8.

(3) Enarr. *in Psal.*, VII, n. 16.

(4) *Cant.* VIII, 6.

passion basse, passion odieuse au monde, amasse non seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent (1)?

Ainsi ne nous flattons pas de l'espérance de l'impunité, pendant que nous portons en nos cœurs l'instrument de notre supplice. *Producam ignem de medio tui qui comedat te* (2) : « Je ferai sortir du milieu de toi le feu qui dévorera tes entrailles ». Je ne l'enverrai pas de loin contre toi, il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'élanceront du milieu de toi, et ce seront tes péchés qui le produiront. Par conséquent, mes Frères, malheur sur nous qui avons péché et ne faisons point pénitence! Le coup est lâché; l'enfer n'est pas loin; ces ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons en nous-mêmes et en nos propres péchés la source féconde. « La cognée est à la racine. » Ah! quel coup elle t'a donné, puisque tu nourris déjà en ton cœur ce qui fera un jour ton dernier supplice! Autant de péchés mortels, autant de coups redoublés. Aussi l'arbre ne peut-il plus se soutenir; il chancelle, il penche à sa perte par ses habitudes vicieuses, et bientôt il tombera de son propre poids. Que s'il faut encore un dernier coup, Dieu le lâchera sans miséricorde sur cette racine stérile et maudite. Le pécheur ne se soutient plus; les moindres tentations le font chanceler, les plus légers mouvements lui impriment une pente dangereuse. Mais enfin il a pris sa pente funeste par ses mauvaises inclinations, il ne se peut plus relever, et je le vois qui va tomber. Il est vrai que Dieu lui donne encore un peu d'espérance; mais puisqu'il en abuse, je vis éternellement, dit le Seigneur, je ne puis plus souffrir cette dureté : *Finis venit, venit finis...*, *fac conclusionem* (3) : « La fin est venue et il faut conclure ». Je détruirai tous les fondements de cette espérance téméraire, je lâcherai le dernier coup; et coupant jusqu'aux moindres fibres qui soutiennent encore ce malheureux arbre, je le précipiterai de son haut et le jetterai dans la flamme : *Omnis arbor non faciens fructum, excidetur et in ignem mittetur* (4).

(1) *Note marg.* : Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

(2) *Ezech.*, XXVIII, 18.

(3) *Ezech.*, VII, 2, 23.

(4) *Note marg.* : Retirez-vous de peur d'être accablé de sa chute. Ses exemples. Seigneur, donnez-moi de la force; aidez-moi le travail de mon cœur, qui veut enfanter de vrais pénitents.

SECOND POINT.

Tel que serait un ennemi implacable, qui nous ayant dépouillés de tout notre bien, nous attire de plus sur les bras un adversaire puissant auquel nous ne pouvons résister : tel et encore plus malfaisant est le péché à l'égard de l'homme; puisque le péché, Chrétiens, comme je l'ai déjà dit, nous ayant fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable, pour mettre le comble à nos maux, il arme Dieu contre nous et nous rend ses ennemis déclarés, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances.

De là nous pouvons comprendre de quelle colère Dieu est animé, si je puis parler de la sorte, envers les pécheurs impénitents; et je vous dirai en un mot, car je ne veux point m'étendre à prouver des vérités manifestes, qu'autant qu'il est saint, autant qu'il est juste, autant leur est-il contraire; de sorte qu'il a contre eux une aversion infinie.

Les pécheurs n'entendent pas cette vérité : pendant qu'à l'ombre de leur bonne fortune et à la faveur des longs délais que Dieu leur accorde, ils s'endorment à leur aise, ils s'imaginent que Dieu dort aussi; ils pensent qu'il ne songe non plus à les châtier qu'ils songent à se convertir; et comme ils ont oublié ses jugements, ils disent dans leur cœur : « Dieu m'a oublié et ne prend pas garde à mes crimes » : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (1). Et au contraire, ils doivent savoir que la justice divine, qui semble dormir et oublier les pécheurs, leur répugnant pour ainsi dire de toute elle-même, est toujours en armes contre eux et toujours prête à donner le coup par lequel ils périront sans ressource; et il ne faut pas qu'ils se flattent de la bonté infinie de Dieu, de laquelle ils ne connaissent pas la propriété; qu'ils entendent plutôt aujourd'hui que Dieu est bon d'une autre manière qu'ils ne l'imaginent. Il est bon, dit Tertullien, parce qu'il est ennemi du mal; et il est infiniment bon, parce qu'il est infiniment ennemi : *Non plene bonus nisi mali æmulus* (2). Il ne faut donc pas concevoir en Dieu une bonté faible et qui souffre tout, une bonté insensible et déraisonnable, mais une bonté vigoureuse, qui exerce l'amour qu'elle a pour le bien par la haine qu'elle a pour le mal, et se montre efficacement bonté véritable en

(1) *Psal.*, x, 11.
(2) *Advers Marcion.*, lib. I, n. 26.

combattant la malice du péché qui lui est contraire : *Ut boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat* (1). Par conséquent, Chrétiens, Dieu est toujours en acte et en exercice d'une juste aversion contre les pécheurs. Ses foudres sont toujours prêts, et sa colère toujours enflammée, c'est pourquoi l'Écriture nous le représente comme tout prêt à frapper : « Toutes ses flèches sont aiguisées, dit le saint Prophète, et tous ses arcs bandés et prêts à tirer » : *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti* (2); il vise et il désigne l'endroit où il veut frapper. Ainsi sa main vengeresse est bien retenue quelquefois par l'attente du repentir, mais non jamais désarmée, et encore moins endormie; et vous le voyez dans notre évangile. Non seulement elle tient toujours cette terrible cognée; mais elle en applique toujours le tranchant funeste à la racine de l'arbre, et il n'y a rien entre deux; c'est pourquoi il n'est pas possible que l'arbre subsiste longtemps. « Il sera coupé, » dit saint Jean-Baptiste, *excidetur*, ou plutôt, comme nous lisons dans l'original, *exciditur*, dans le temps présent : on le coupe, on le déracine, afin que nous concevions l'action plus présente et plus efficace (3).

Nous nous trompons, Chrétiens, si nous croyons pouvoir subsister longtemps dans cet état misérable. Il est vrai que jusqu'ici la miséricorde divine a suspendu la vengeance et arrêté le dernier coup de la main de Dieu; mais nous n'aurons pas toujours un secours semblable. Car enfin, comme dit notre grand prophète, le règne de Dieu approche; sous le règne de Dieu si saint, si puissant, si juste, il est impossible que l'iniquité demeure longtemps impunie (4).

« Le Seigneur a régné, dit le Roi-Prophète; que la terre s'en réjouisse, que les îles les plus éloignées en triomphent d'aise » : *Dominus regnavit, exultet terra, lætentur insulæ multæ* (5). Voilà un règne de douceur et de paix! Mais, ô Dieu, qu'entends-je dans un autre psaume! « Le Seigneur a régné, dit le même prophète; que les peuples frémissent et s'en courroucent, et que la terre en soit ébranlée jusqu'aux fondements » : *Dominus regnavit, irascantur populi; qui sedet super Cherubim, moveatur terra* (6). Voici ce règne terrible, ce règne de fer et de rigueur qu'un autre prophète décrit en ces mots : *In manu forti, et in brachio extento et in fu-*

(1) *Advers. Marcion.*, lib. I, n. 26.
(2) *Isa.*, v, 28.
(3) *Note marg.* : Il semble qu'il ne frappe pas. Vengeance occulte. Livré aux passions, aux sens réprouvés.
(4) *Note marg.* : Un mot du règne de Dieu que saint Jean-Baptiste nous annonce.
(5) *Psal.*, XCVI, 1.
(6) *Psal.*, XCVIII, 1.

rore effuso regnabo super vos (1) : « Je régnerai sur vous, dit le Seigneur, en vous frappant d'une main puissante et en épuisant sur vous toute ma colère ».

Dieu ne règne sur les hommes qu'en ces deux manières : il règne sur les pécheurs convertis, parce qu'ils se soumettent à lui volontairement; il règne sur les pécheurs condamnés, parce qu'il se les assujettit malgré eux. Là est un règne de paix et de grâce, ici un règne de rigueur et de justice; mais partout un règne souverain de Dieu, parce que là on pratique ce que Dieu commande, ici on souffre le supplice que Dieu impose; Dieu reçoit les hommages de ceux-là, il fait justice des autres. Pécheur, que Dieu appelle à la pénitence et qui résistez à sa voix, vous êtes entre les deux : ni vous ne faites ni vous n'endurez ce que Dieu veut, vous méprisez la loi et vous n'éprouvez pas le supplice, vous rejetez l'attrait et vous n'êtes point accablé par la colère. Vous bravez jusqu'à la bonté qui vous attire, jusqu'à la patience qui vous attend; vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu, sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne; et il ne règne sur vous ni par votre obéissance volontaire, ni par votre sujétion forcée. C'est un état violent, je vous le dis, Chrétiens, encore une fois; il ne peut pas subsister longtemps. Dieu est pressé de régner sur vous; car vous voyez en effet combien il vous presse. Que de douces invitations! que de menaces terribles! que de secrets avertissements! que de nuages de loin! que de tempêtes de près! Regardez comme il rebute toute vos excuses; il ne permet ni à celui-là de mettre fin à ses affaires, ni à cet autre d'aller fermer les yeux à son père (2); tout retardement l'importune, tant il est pressé de régner sur vous. S'il ne règne par sa bonté, bientôt et plus tôt que vous ne pensez, il voudrait régner par sa justice. Car à lui appartient l'empire, et il se doit à lui-même et à sa propre grandeur d'établir promptement son règne. C'est pourquoi notre grand Baptiste crie dans le désert, et non seulement les rivages et les montagnes voisines, mais même tout l'univers retentit de cette voix : Faites pénitence, faites pénitence, riches et pauvres, grands et petits, princes et sujets; que chacun se retire de ses mauvaises voies. « Car le règne de Dieu approche » : *Appropinquat enim regnum cœlorum* (3).

Ainsi je vous conjure, mes Frères, ne vous fixez pas au temps qui vous trompe; c'est un dangereux imposteur qui vous dérobe si subtilement que vous ne vous apercevez pas de son larcin. Ne regardez pas toujours le temps à venir; considérez votre état présent; ce que le

(1) *Ezech.*, xx, 33.
(2) *Luc.*, ix, 59 et 61
(3) *Matth.*, iii. 2.

temps semble vous donner, il vous l'ôte; il retranche de vos jours en y ajoutant. Cette fuite et cette course insensible du temps n'est qu'une subtile imposture pour vous mener insensiblement au dernier jour. La jeunesse y arrive précipitamment, et nous le voyons tous les jours. Partant, n'attendez pas de Dieu tout ce que vous prétendez; ne regardez pas tous les jours qu'il peut vous donner, mais ceux qu'il peut vous ôter; ni seulement qu'il peut pardonner, mais encore qu'il peut punir. Ne fondez pas votre espérance et n'appuyez pas votre jugement sur une chose qui vous est cachée.

Je n'ignore pas, Chrétiens, que Dieu, qui « ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive (1) », prolonge souvent le temps de la pénitence. Mais il faut juger de ce temps comme des occasions à la Cour. Chacun attend les moments heureux, les occasions favorables pour terminer ses affaires. Mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez profiter du temps, il passe vainement pour vous et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans cette grande affaire de la pénitence, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui sait s'en servir et le ménager. Mais celui qui attend toujours et ne commence jamais voit couler inutilement, et se perdre entre ses mains tous ces moments précieux dans lesquels il avait mis son espérance (2).

C'est pour cela que saint Jean-Baptiste ne nous donne aucune relâche : « La cognée, dit-il, est à la racine ; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu; faites donc, faites promptement des fruits dignes de pénitence » : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* (3). Vous avez tranché hardiment les plus puissantes considérations. Cette première tendresse d'une conscience innocente, ah, que vous l'avez endurcie! La pénitence, la communion, vous avez appris à les profaner; cela ne vous touche plus. Les terribles jugements de Dieu qui avaient autrefois tant de force pour vous émouvoir, vous avez dissipé comme une vaine frayeur l'appréhension que vous aviez de ce tonnerre, et vous vous êtes accoutumés à dormir tranquillement à ce bruit.

Nous voilà réduits aux miracles. Expérience des pécheurs... *In peccato vestro moriemini* (4).

Attention aux choses dites : point tant songer aux prédicateurs. Les choses que nous disons sont-elles si peu solides, qu'elles ne méritent de réflexion que par la manière de les dire? Tant d'heures de

(1) *Ezech.*, XXXIII, 11.

(2) *Note marg. :* Que lui apporte le temps, sinon une plus grande atteinte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une plus forte attache à ses habitudes?

(3) *Luc.*, III, 8.

(4) *Joan.*, VIII, 21.

grand loisir! pourquoi sont-elles toutes des heures perdues? Pourquoi Jésus-Christ n'en aura-t-il pas quelques-unes plutôt qu'un amusement inutile? Ainsi, puisse Jésus-Christ naissant vous combler de grâces! puissiez-vous recevoir en lui un Sauveur, et non un juge! puissiez-vous apprendre à sa crèche à mépriser les biens périssables, et acquérir les inestimables richesses que sa glorieuse pauvreté nous a méritées!

Auteurs à consulter sur le IIIe dimanche de l'Avent : Fléchier, II, 99. — De Savigny, L. de Grenade, Dubos, Brunet, de Brainville, etc.

IV^e^ dimanche de l'Avent.

SERMON

SUR LA VÉRITABLE CONVERSION

22 décembre 1669.

SOMMAIRE.

Exorde. La passion nous empêche, comme les Juifs instruits par saint Jean-Baptiste sur le vrai Messie, de connaître la vérité lorsqu'elle nous confond.

Proposition, division. Comme saint Jean-Baptiste le prédicateur est : *Vox clamantis in deserto : parate viam Domini.* « Il reste que nous entendions : 1° ce que c'est que le désert où elle crie; 2° quelle préparation elle nous demande; 3° quelle droiture elle nous prescrit. »

I^er^ point. Le désert dans lequel doit se trouver le pécheur qui veut se convertir c'est l'éloignement du monde au moins par l'esprit et un sérieux retour sur lui-même, car le monde nous porte au mal : *Ipsumque aerem... scelestis vocibus constupratum.* C'est pour pleurer nos péchés que Dieu nous a accordé la faculté de nous repentir et le don des larmes.

II^e^ point. Il faut nous éprouver car la conversion est chose difficile, le bien coûte plus que le mal, des affections vicieuses dans lesquelles on a vieilli ne s'effacent pas par un seul effort.

III^e^ point. La droiture de cœur que Dieu demande au pécheur c'est la charité : *Diligere incipiunt... ac propterea moventur adversus peccata per odium aliquod ac detestationem.* La crainte ne déracine pas le mal, c'est l'effet de l'amour.

Péroraison. Éveillons dans nos cœurs un commencement de dilection, cultivons-la afin qu'elle étende ses branches partout; craignons la tentation.

Ego vox clamantis in deserto.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert.

(*Joan.*, I, 23.)

Les hommes dont la passion a corrompu le jugement, ne savent pas suivre les traces de la vérité, et la lumière elle-même les confond et les égare. La vie étonnante de saint Jean-Baptiste cause une

telle admiration au conseil des Juifs qui était a Jérusalem, qu'ils envoient dans notre évangile une solennelle députation pour lui demander s'il n'est point Élie, s'il n'est point ce grand prophète promis par Moïse, enfin s'il n'est point le Christ. Jean, cet humble ami de l'Époux, qui ne songe plus qu'à décroître et à s'abaisser aussitôt que Jésus-Christ veut paraître, pour lui donner la gloire qui lui est due, se sert de cette occasion pour découvrir aux Juifs ce divin Sauveur qui était au milieu d'eux sans qu'ils voulussent le connaître. Mais de quelle erreur ne sont point capables des hommes préoccupés et dont le sens est dépravé! Ils s'adressent à saint Jean-Baptiste pour apprendre de lui-même quel il est, et le consultent sur ce qui le touche, tant il leur paraît digne d'être cru; et ils le jugent tout ensemble si peu digne de créance, qu'ils rejettent le témoignage sincère qu'il rend à un autre. Ils ont conçu une si haute estime de sa personne, qu'ils le prennent pour un prophète et doutent même s'il n'est point le Christ; et en même temps ils font si peu d'estime de son jugement, qu'ils ne veulent pas reconnaître le Christ qu'il leur montre : tant il est vrai, Chrétiens, qu'il n'y a point de contradiction ni d'extravagance où ne tombent ceux que leur présomption aveugle et qui osent mêler leurs propres pensées aux lumières que Dieu leur présente.

Allons, mes Frères, à saint Jean-Baptiste dans un esprit opposé à celui des Juifs, puisque l'Église nous fait entendre ses divines prédications pour préparer les voies au Sauveur naissant, et lui fait faire par ce moyen encore une fois son office de précurseur. Écoutons attentivement cette voix qui nous doit conduire à la Parole éternelle. Mais pour nous rendre capables de profiter de ses instructions, prions la très sainte Vierge qu'elle nous obtienne d'être émus à la voix de saint Jean-Baptiste comme Jean-Baptiste fut ému lui-même à la voix de cette Vierge bénie, lorsqu'elle alla lui porter, jusque dans les entrailles de sa mère, une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude. *Ave.*

Vous venez entendre aujourd'hui un grand et excellent prédicateur; c'est le célèbre Jean-Baptiste, flambeau devant la Lumière, voix devant la Parole, ange devant l'Ange du grand conseil, médiateur devant le Médiateur, c'est-à-dire médiateur entre la loi et l'Evangile, précurseur de celui qui le devance; dont la main qui s'estime indigne d'approcher seulement des pieds de Jésus, est élevée même dessus sa tête; qui baptise au dehors celui qui le baptise au dedans, et répand de l'eau sur la tête de celui qui répand le feu et le Saint-Esprit dans les cœurs. Voilà, mes Frères, le prédicateur qui demande votre audience. Il a raison de dire en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui, sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage,

l'horreur de ce cilice de poil de chameau qui couvre son corps et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, sa retraite, sa solitude, le désert affreux qu'il habite; tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devraient être les prédicateurs : « Il faudrait que tout fût parlant et résonnant en eux » : *Totum se vocalem debet verbi nuntius exhibere*, comme disait cet ancien Père. A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a point de corps, dont le cri néanmoins est si perçant (1), on pourrait croire qu'en effet ce n'est qu'une voix, mais une voix que Dieu fait entendre aux mortels pour leur inspirer une crainte salutaire. Au bruit de cette voix, non seulement le désert est ému, mais les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de saint Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce fortement aux hommes les sévères jugements de Dieu qui les pressent et qui les poursuivent. « Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère à venir (2)? »

Il a donc raison de dire qu'il n'est point ce que les Juifs ont pensé. Il n'est point le Prophète, il n'est point le Christ, il n'est point Élie. Il est une voix, il est un cri qui avertit les pécheurs de leur ruine prochaine et inévitable, s'ils ne font bientôt pénitence. Prêtons, mes Frères, l'oreille attentive à ce divin prédicateur, prophète et plus que prophète. Oui, puisqu'il est tout voix pour nous parler, soyons tout oreille pour l'entendre. « Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, redressez dans la solitude les sentiers de notre Dieu » : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri* (4) (5). Telle est la voix qui nous parle; il reste que nous entendions ce que c'est que le désert où elle crie, quelle préparation elle nous demande, quelle droiture elle nous prescrit. Voilà sans détour et sans circuit le partage de mon discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

La voix qui nous invite à la pénitence se plaît à se faire entendre dans le désert. Il faut quitter le grand monde et les compagnies; il faut aimer la retraite, le silence et la solitude, pour écouter cette voix qui ne veut point être étourdie par le bruit et le tumulte des hommes.

(1) *Var.* : Et qui tonne néanmoins avec tant de force...
(2) *Matth.*, III, 7.
(3) *Matth.*, III, 3.
(4) *Note marg.* : Écoutons donc la voix qui nous parle, laissons-nous frapper distinctement par tous ses sons; voyons tous les mystères de la pénitence, tout l'ordre de l'expiation des crimes, toute la méthode pour les traiter et pour les guérir.

La première chose que Dieu fait quand il veut toucher un homme du monde, c'est de le tirer à part pour lui parler en secret : « J'ai trouvé, dit-il, cette âme mondaine avec tous les ornements de sa vanité » : *Ornabatur in aure sua et monili suo*. Elle ne songeait qu'à plaire au monde, à voir et à être vue; « elle courait comme une insensée après ses amants, après ceux qui flattaient ses mauvais désirs, et elle m'oubliait, dit le Seigneur » : *Et ibat post amatores suos, et obliviscebatur mei, dicit Dominus* (1). « Et moi je commencerai de l'allaiter »; je lui ferai ressentir une goutte des douceurs célestes : « Je l'attirerai à la solitude, et je parlerai à son cœur » : *Propter hoc ego lactabo eam et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus* (2). Je lui dirai des paroles de consolation et d'instruction divine.

Et certes, nous errons dans le principe, si nous croyons que l'esprit de componction et de pénitence puisse subsister dans ce commerce éternel du monde auquel nous abandonnons toute notre vie. Un pénitent est un homme pensif et attentif à son âme (3). Un pénitent est un homme dégoûté et de lui-même et du monde (4). Un pénitent est un homme qui veut soupirer, s'affliger, qui veut gémir (5). Un tel homme veut être seul, veut avoir des heures particulières; le monde l'importune et lui est à charge.

Je vous étonnerais, mes Frères, si je vous racontais les lois de l'ancienne pénitence. On tirait le soldat de la milice, le marchand du négoce, tout chrétien pénitent des emplois du siècle. Ils priaient, ils méditaient nuit et jour; ils regrettaient sans cesse le bien qu'ils avaient perdu. Ils n'étaient ni des fêtes, ni des jeux, ni des affaires du monde. Ils se nourrissaient dans leurs maisons du pain de larmes. Ils ne sortaient en public que pour aller se confondre à la face de l'Eglise et implorer aux pieds de leurs frères, le secours de leurs prières charitables; tant ils estimaient la retraite et la solitude nécessaire.

Qu'est-ce en effet qui nous a poussés dans ces prodigieux égarements? qu'est-ce qui nous a fait oublier et Dieu et nous-mêmes, si ce n'est qu'étourdis par le bruit du monde, nous n'avons pas même connu nos excès? Notre conscience, témoin véritable, ami fidèle et incorruptible, n'a jamais le loisir de nous parler, et toutes nos heures sont si occupées, qu'il ne reste plus de temps pour cette

(1) *Ose.*, II, 13.
(2) *Ose.*, 14.
(3) Note marg. : *Cogitabo pro peccato meo* (Psal., XXXVII, 19). « Mon péché occupe toutes mes pensées ».
(4) *Dormitavit anima mea præ tædio* (Psal., CXVIII, 28) : « Mon âme languit d'ennui ».
(5) *Laboravi in gemitu meo* (Psal., VI, 7) : » J'ai été pressé par mes sanglots ».

audience. Or il y a cette différence entre la raison et les sens, que l'impression des sens est fort vive, leur opération prompte, leur attaque brusque et surprenante; au contraire, la raison a besoin de temps pour ramasser ses forces, pour affermir ses résolutions; tellement qu'elle est entraînée par les objets qui se présentent et emportée, pour ainsi dire, par le premier vent, si elle ne se donne à elle-même par son attention un certain poids, une certaine consistance, un certain arrêt (1). Si donc on lui ôte la réflexion, on lui ôte toute sa force, on la laisse découverte et à l'abandon pour être la proie du premier venu. C'est, mes Frères, ce que fait le monde; il sait remuer si puissamment je ne sais quoi d'inquiet et d'impatient que nous avons dans le fond du cœur, qu'il nous tient toujours en mouvement. Toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt, en sorte qu'on n'est jamais un moment à soi; et qui n'est pas à soi-même, de qui ne devient-il pas le captif?

Hommes errants, hommes vagabonds, qui vous fuyez vous-mêmes, écoutez, il est temps, la voix qui vous rappelle au dedans. Si vous vous êtes perdus par cette prodigieuse dissipation, il faut qu'un recueillement salutaire commence votre guérison. Une partie de votre mal consiste dans un certain étourdissement que le bruit du monde a causé, et dont votre tête est tout ébranlée; il faut vous mettre à l'écart, il faut vous donner du repos. Voici le médecin qui vous dit lui-même par la bouche de son prophète : *Si revertamini et quiescatis salvi eritis; in silentio et in spe erit fortitudo vestra* (2) : « Si vous sortez de ce grand tumulte et que vous preniez du repos, vous serez sauvés; et en gardant le silence, vos forces commenceront de se rétablir ».

Le docte saint Chrysostome (3) a renfermé en un petit mot, une sentence remarquable, quand il a dit que pour former les mœurs, et peut-être en pourrons-nous dire autant de l'esprit, il faut désapprendre tous les jours. En effet, mille faux préjugés nous ont gâté l'esprit et corrompu le jugement; et la source de ce désordre, c'est qu'aussitôt que nous avons commencé d'avoir quelque connaissance, le monde a entrepris de nous enseigner, a joint aux tromperies de nos sens celles de l'opinion et de la coutume. C'est de là que nous avons tiré ces belles leçons, qu'il faut tout mesurer à notre intérêt, que la véritable habileté c'est de faire tout servir à notre fortune, qu'il faut venger les affronts. Endurer, c'est attirer de nou-

(1) Note marg. : *Iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos* (Isa., LXIV, 6). Ce vent ne manquera jamais de nous emporter, si notre âme ne se roidit et ne s'affermit elle-même par une attention actuelle.

(2) *Isa.*, XXX, 15.

(3) S. Chrys., homil. XI, *in Genes.*

velles insultes; cette grande modération, c'est la vertu des esprits vulgaires; la patience est le partage des faibles et la triste consolation de ceux qui ne peuvent rien; dans une vie si courte et si malheureuse que la nôtre, c'est folie de refuser le peu de plaisir que la nature nous donne. Voilà les grandes leçons que nous apprenons tous les jours dans les compagnies, si bien que tous les préceptes de Dieu et de la raison demeurent ensevelis sous les maximes du monde.

Après cela, mes Frères, vous comprenez aisément la nécessité de désapprendre; mais certes, pour oublier de telles leçons, il faut quitter l'école et le maître. Car considérez, je vous prie, de quelle sorte le monde vous persuade. Ce maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres : il enseigne sans dogmatiser; il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense (1). Autant d'hommes, oui certes, autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent. Nos ennemis par leurs menaces, nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées des biens et des maux. Tout ce qui se dit dans les compagnies, et l'air même qu'on y respire, n'imprime que plaisir et que vanité. Ainsi nous n'avançons rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant nous le suçons peu à peu, si nous laissons gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Tout nous gâte, tout nous séduit; et si nous demandons à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : Tout, nous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes : *Ipsumque aerem..., scelestis vocibus constupratum* (2).

Ne vous étonnez donc pas si je dis que le premier instinct que ressent un homme touché de Dieu, est celui de se séquestrer du grand monde. La même voix qui nous appelle à la pénitence nous appelle aussi au désert, c'est-à-dire, au silence, à la solitude et à la retraite. Écoutez ce saint pénitent : *Similis factus sum pellicano solitudinis, factus sum sicut nycticorax in domicilio; vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto* (3). « Je suis, dit-il, devenu semblable au pélican des déserts et au hibou des lieux solitaires et ruinés; j'ai passé la nuit en veillant, et je me trouve comme un passereau tout seul sur le toit d'une maison. » Au lieu de cet air

(1) *Note marg.* : Ainsi il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une insensible contagion, que par une instruction expresse et formelle.

(2) Lib. *De Spect.*, n. 27.

(3) *Psal.*, CI, 7, 8.

toujours complaisant que le monde nous inspire, l'esprit de pénitence nous met dans le cœur je ne sais quoi de rude et de sauvage. Ce n'est plus cet homme doux et galant qui liait toutes les parties; ce n'est plus cette femme commode et complaisante, trop adroite médiatrice et amie trop officieuse, qui facilitait ces secrètes correspondances; ce ne sont plus ces expédients, ces ouvertures, ces facilités; on apprend un autre langage, on apprend à dire : Non; à dire : Je ne puis plus; à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. On ne veut plus vivre comme les autres ni avec les autres; on ne veut plus s'approcher; on ne veut plus plaire, on se déplaît à soi-même. Un pécheur qui commence à sentir son mal, est dégoûté tout ensemble et du monde qui l'a déçu, et de lui-même qui s'est laissé prendre à un appât si grossier. Il se souvient, hélas! à combien de crimes il s'est engagé par ses malheureuses complaisances. Il ne songe plus qu'à se séparer de cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Un roi même, pénitent au milieu de sa Cour et des affaires, entre dans cet esprit de solitude. Il se retire souvent dans son cabinet. Si les affaires du jour ne lui permettent pas d'être seul, il passe la nuit en veillant; et dans ce temps de silence et de liberté, il s'abandonne au secret désir qui le pousse à soupirer et à gémir. Loin du monde, loin des compagnies, il n'a plus que Dieu devant les yeux pour s'affliger en sa présence, pour lui dire du fond de son cœur : « J'ai péché contre vous et devant vous seul », et je veux aussi m'affliger en votre seule présence; seul et invisible témoin de mes sanglots et de mes regrets, ah! écoutez la voix de mes larmes : *Tibi soli peccavi* (1).

Et certes, si nous examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs, cette source amère de regrets, il nous sera aisé de comprendre que c'est pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation : c'est une nécessité, on se résout. Mais il n'y a rien qui aigrisse tant nos douleurs que lorsque notre malheur vient de notre faute. Ainsi ce sont nos péchés qui sont le véritable sujet de nos larmes : et il ne se faudrait jamais consoler d'avoir commis tant de fautes, n'était qu'en les déplorant qu'on les répare, et c'est une seconde raison pour laquelle les saints pénitents s'abandonnent à la douleur. Dans toutes nos autres pertes, les larmes et les regrets nous sont inutiles. Une personne qui vous était chère vous a été ravie par la mort : pleurez jusqu'à la fin du monde, quelque effort que vous fassiez pour la rappeler, votre douleur impuissante ne la fera pas sortir du tombeau;

(1) *Psal.*, L, 6.

et si vives que soient vos douleurs, elles ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais en déplorant vos péchés, vous les effacez par vos larmes : en disant avec le Prophète : « La couronne de notre tête est tombée; malheur à nous car nous avons péché (1)! » Nous remettons sur cette tête dépouillée de son ornement la même couronne de gloire. En déplorant l'audace insensée qui vous a fait violer la sainteté de votre baptême, vous vous en préparez un second. C'est ce qui porte un pénitent à pleurer sans fin et à chercher le secret et la solitude pour s'abandonner tout entier à une douleur si juste et si salutaire.

Au reste, ne croyez pas que je vous fasse ici des discours en l'air ni que je vous prêche des regrets et des solitudes imaginaires. Toutes les histoires ecclésiastiques sont pleines de saints pénitents qui, ne pouvant plus supporter le monde dont ils avaient suivi les attraits trompeurs, ont été enfin remplir les déserts de leurs pieux gémissements. Ils ne pouvaient se consoler d'avoir violé leur baptême, profané le corps de Jésus-Christ, outragé l'esprit de sa grâce, foulé aux pieds son sang précieux dont ils avaient été rachetés, crucifié leur Sauveur encore une fois. Ils reprochaient à leur âme, épouse infidèle, blanchie au sang de l'Agneau, qu'au milieu des bienfaits de son Époux, dans le lit même de son Époux, elle s'était abandonnée à son ennemi. Ils versaient des ruisseaux de larmes. Ils ne pouvaient plus supporter le monde qui les avait abusés, ni ses fêtes, ni ses vanités, ni son triomphe qui détruit le règne de Dieu. Ils allaient chercher les lieux solitaires pour donner un cours plus libre à leur douleur; on les entendait non gémir, mais hurler et rugir dans les déserts : *Rugiebam* (2). Je n'ajoute rien à l'histoire; il semblait qu'ils prenaient plaisir à ne plus voir que des objets qui eussent quelque chose d'affreux et de sauvage, et qui leur fussent comme une image de l'effroyable désolation où leurs péchés les avaient réduits (3).

(1) *Thren.*, v, 15.

(2) *Psal.*, xxxvii, 9.

(3) *Note marg.* : L'Épouse du saint Cantique aime la campagne et la solitude : le tumulte des compagnies et la vue des hommes la détourne et l'etourdit. Pourquoi? parce qu'elle a le cœur touché. « Viens, mon bien-aimé, dit l'Épouse; sortons à la campagne, allons demeurer aux champs; levons-nous du matin pour aller visiter nos vignes, pour voir si elles commencent à pousser leurs fleurs. » Il n'y a aucune de ces paroles qui ne respire un air de solitude et les délices de la vie champêtre. L'amour, ennemi du tumulte et occupé de soi-même, cherche les lieux retirés, dont le silence et la solitude entretiennent son oisiveté toujours agissante. Amour innocent; amour pénitent : délicieuses méditations de l'amour innocent. Dans le Cantique, solitudes agréables et solitudes affreuses. L'amour pénitent outré de douleur et inconsolable : l'épouse délicate, qui déplore ses honteuses infidélités. Il appelle sa bien-aimée, non plus des jardins et des prairies, mais au milieu des

Il ne faut plus espérer de pareils effets de la pénitence en nos jours. Saint Jean-Baptiste en personne pourrait prêcher encore une fois; il ne nous persuaderait pas de quitter le monde pour aller pleurer nos péchés dans quelque coin inconnu, dans quelque vallée déserte. Notre salut ne nous est pas cher, nous ne mettons pas notre âme à un si haut prix. Je veux bien le dire, ces saintes extrémités ne nous sont pas précisément commandées, ni peut-être absolument nécessaires; mais du moins ne nous livrons pas tout à fait au monde, ayons des temps de retraite; ni à ses divertissements, un cœur contrit, un cœur affligé n'est plus sensible à ces vaines joies. N'exposez pas au monde l'esprit de la grâce, ne vous répandez pas si fort au dehors. Faites entrer le bon grain dans la terre; c'est pour l'avoir négligé et pour l'avoir laissé trop à l'abandon qu'il n'a pu prendre racine; les passants l'ont foulé aux pieds, les oiseaux du ciel l'ont mangé, ou les soins du monde l'ont étouffé; votre moisson est ravagée par avance dans le temps même de la culture et du labourage. Si votre pénitence n'est pas gémissante qu'elle soit du moins sérieuse, du moins qu'elle ne soit pas emportée. Tout le monde ne peut pas gémir ni répandre des pleurs effectifs; la douleur peut subsister sans toutes ces marques, mais le cœur doit être brisé au dedans. Mais du moins faut-il tenir pour certain que ces emportements de joie sensuelle sont incompatibles avec la douleur de la pénitence. *Etiam a licitis* (1). Soyons donc attentifs à notre salut : *Sibi ipsa mentis intentio solitudinem gignit*, dit saint Augustin (2). Faisons-nous une solitude par notre attention, par notre recueillement. Nous voilà dans le désert, où la voix de Jean-Baptiste nous a conduits : déjà nous y avons appris à pleurer nos crimes; faut-il quelqu'autre apparition pour ouvrir la voie à Dieu et le faire entrer dans notre âme? C'est ce que... Seconde partie.

SECOND POINT.

N'en doutez pas, mes Frères, que la pénitence ne demande de plus intimes préparations que celles que j'ai déjà rapportées : la retraite et la solitude éloignent le mal plutôt qu'elles n'avancent le bien.

rochers et des déserts les plus effroyables. « Lève-toi, ma bien-aimée, dit-il, quoique infidèle, mais pénitente, sors des trous des rochers, sors des cavernes profondes. Viens du Liban, mon Épouse, viens du sommet des montagnes et du creux des précipices; sors des tanières des lions, des retraites des bêtes ravissantes. » Ses douleurs, ses regrets et ses désespoirs sont des bêtes farouches qui la déchirent.

(1) S. Greg. Magn., lib. V *in Job.*, cap. IV.
(2) *De Div. quæs. ad Simplic.*, lib. II.

Les regrets dont j'ai tant pleuré seraient suffisants, pourvu qu'ils fussent sincèrement dans le fond du cœur; mais comme nous sommes instruits qu'il y a de fausses douleurs et de fausses componctions, c'est ce qui nous oblige à nous éprouver, et c'est ce que j'appelle préparer les voies avec attention et exactitude. *Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis, quiescite agere perverse, discite benefacere, quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo, defendite viduam, et venite et arguite me, dicit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix alba erunt; et si fuerint rubra ut vermiculus, sicut lana alba erunt* (1).

Facilius autem inveni qui innocentiam servaverint, quam qui congrue egerint pœnitentiam. An quisquam illam pœnitentiam putat, ubi adquirendæ ambitio dignitatis, ubi vini effusio, ubi ipsius copulæ conjugalis usus (2)*? Renuntiandum sæculo est, somno ipsi minus indulgendum quam natura postulat, interpellandus est gemitibus, interrumpendus est suspiriis, sequestrandus orationibus. Vivendum ita ut vitali huic moriamur usui, seipsum sibi homo abneget, et totus mutetur. Eo quod ipse hujus vitæ usus, corruptela sit integritatis. Adam post culpam statim de paradiso Deus ejecit, non distulit : sed statim separavit a deliciis, ut ageret pœnitentiam* (3). *Statim tunicam vestivit pelliceam, non sericam. Ne in ipsa fiat pœnitentia, quod postea indigeat pœnitentia.*

Ceux qui font indifféremment la pénitence, *qui negligenter se gesserunt* (4)... ils doivent avoir compris que dans la faiblesse naturelle à l'homme, il est plus aisé de tomber que de se relever de sa chute, de se donner le coup de la mort que de se rendre la vie, de suivre notre penchant en allant au mal que de nous violenter pour en sortir. Ils doivent se persuader qu'on n'obtient pas de Dieu le pardon aussi facilement qu'on l'offense, et que l'homme ne fléchit pas sa bonté avec la même facilité qu'il la méprise. Car c'est une maxime

(1) *Isa.*, I. 16. 17, 18. *Note marg. :* Un sage médecin attend à donner certains grands remèdes, quand il voit que la nature reprend le dessus : ici quand la grâce le reprend, quand elle commence à gagner un cœur, à dompter et à assujettir la nature. Vous n'avez pas gardé pour Dieu votre force, aussi voyez-vous qu'elle s'est perdue. Éprouvez-vous vous-même; c'est par les œuvres que le cœur s'explique. Enfants légitimes et naturels : on peut lui supposer tous les autres. « Ne donnez pas le saint aux chiens; ne jetez pas vos perles aux pourceaux. » (*Matth.*, VII, 6). Avec un cœur feint : je ne parle pas de ces feintes et de ces impostures grossières. Il ne faut pas en croire les premiers regrets.

(2) S. Ambr., *De Pœnit.*, lib. II, cap. X.

(3) *Idem.*

(4) *Concil. Nicæn. Can. Arab.*, cap. XIX. Lab., tome II, col. 297.

établie que le bien nous coûte plus que le mal, et que c'est un ouvrage plus laborieux de se réparer que de se perdre. Mais ceux dont nous parlons ne l'entendent pas de la sorte; ils mettent dans la même ligne et la pénitence et la faute. S'il leur est aisé de pécher, il ne leur est pas moins aisé de se convertir, tantôt justes et tantôt pécheurs, selon qu'il leur plaît. Ils croient pouvoir changer leur mauvais désirs avec autant de promptitude qu'ils ont à se laisser vaincre, et se défaire de leurs mauvaises inclinations comme d'un habit qu'on prend et qu'on quitte quand on veut : erreur manifeste. A la vérité, Chrétiens, pendant que la maladie supprime pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il nous est facile de peindre sur notre visage, et même pour nous mieux tromper, dans notre imagination alarmée, l'image d'un pénitent. Le cœur a des mouvements superficiels qui se font et se défont en un moment; mais il ne prend pas si facilement les impressions fortes et profondes. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas tout à coup, ni ces affections vicieuses dans lesquelles nous avons vieilli ne s'arrachent pas par un seul effort. Des remèdes palliatifs qui ne guérissent que la fantaisie et ne touchent pas à la plaie.

TROISIÈME POINT.

Par ces saintes préparations, l'âme qui s'éprouve elle-même, qui se défie des illusions de son amour-propre, rectifiera ses intentions et donnera à son cœur la véritable droiture. Toute l'Écriture est pleine de saintes bénédictions pour ceux qui ont le cœur droit. Mais quelle est, Messieurs, cette droiture? Disons-en un mot : c'est la charité, c'est la sainte dilection, c'est le pur amour; c'est la chaste et intime attache de l'épouse pour l'Époux sacré; c'est cette délectation d'un cœur qui se plaît dans la loi de Dieu, qui s'y soumet d'une pleine et entière volonté, « non par la crainte de la peine, mais par l'amour de la justice (1); non effrayé par ses menaces, mais charmé par sa beauté et par sa droiture (2). »

(1) S. August., serm. XI *in Psal.* CXVIII, n. 1.

(2) Note marg. : *Qui sunt recti*, dit saint Augustin, *qui dirigunt cor secundum voluntatem Dei* (Enarr. II *in Psal.* XXXII, n. 12). Ailleurs : Ceux qui veulent tout ce que Dieu veut, ceux-là sont droits, ceux-là sont justes. Il ne faudrait point ici d'expiation : ceux qui ont des oreilles chrétiennes entendent cette vérité. La volonté de Dieu est droite par elle-même; elle est elle-même la droiture, et elle est la règle primitive et originale. Nous ne sommes pas la droiture, nous ne sommes pas la règle; car nous serions impeccables; ainsi n'étant pas droits par nous-mêmes, nous le devenons, Chrétiens, en nous unissant à la règle, à la sainte volonté de Dieu, à la loi qu'il nous a donnée; non étonnés par ses menaces, mais saintement délectés par son équité, et charmés par sa beauté et par sa droiture.

Faites droits mes chers Frères, les sentiers de notre Dieu. Aimez purement, aimez saintement, aimez constamment, et vous serez droits. Si vous ne craignez seulement les menaces de la loi sans aimer sa vérité et sa justice, quoique vous ne rompiez pas ouvertement, vous n'êtes pas d'accord avec elle dans le fond du cœur. Elle menace, elle est redoutable : à ces menaces vous donnez la crainte; que faites-vous pour son équité? L'aimez-vous, ne l'aimez-vous pas? La regardez-vous avec plaisir, ou avec une secrète aversion, ou avec froideur et indifférence? Que sont devenus vos premiers désirs, vos premières inclinations? La crainte n'arrache pas un désir, elle en empêche l'effet, elle l'empêche de se montrer, de lever la tête; elle coupe les branches, mais non la racine (1). Le fond du désir demeure; je ne sais quoi qui voudrait, ou que la loi ne fût pas, ou qu'elle ne fût pas si droite, ni si rude, ni si précise, ou que celui qui l'a établie fût moins fort ou moins clairvoyant.

Je sais qu'il y a de la différence entre la crainte des hommes et celle qu'on a d'un Dieu vengeur; que comme on peut espérer de tromper les hommes et qu'on sait qu'on leur peut du moins soustraire le cœur, la crainte est plus pénétrante sous les yeux de Dieu. Mais comme elle est toujours crainte, elle ne peut agir contre sa nature; elle ne peut attirer, ni gagner, ni par conséquent arracher à fond les inclinations corrompues (2).

Faites donc, mes Frères, vos sentiers droits. Un commencement de dilection : *Diligere incipiunt..., ac propterea moventur adversus peccata per odium aliquod ac detestationem* (3). C'est le motif de votre haine, c'est de ce commencement d'amour que doit naître votre aversion. Une aversion, par une inclination contraire. Il faut que cette plante divine ne soit pas seulement semée, mais qu'elle ait commencé de prendre racine dans l'âme avant qu'elle reçoive la grâce justifiante; autrement elle en serait incapable. Il faut un commencement de droiture et de justice dans le cœur; mais il la faut ensuite cultiver de sorte qu'elle étende ses branches partout, qu'elle remplisse tout le cœur, afin que vous puisiez cueillir des fruits de justice.

De là doit naître une autre crainte; non la crainte de l'adultère qui craint le retour de son mari, mais la crainte d'une chaste épouse

(1) *Note marg. :* Elle contraint, elle bride, elle étouffe, elle supprime; mais elle ne change pas.

(2) *Si fallere posses, quia non fecisses! Ergo concupiscentiam tuam malam non amor tollit, sed timor premit* (S. August., *Serm.* CLXIX, n. 8). Non, je ne le ferai pas : qui vous en empêcherait? Ce ne serait pas la crainte, car nous supposons qu'on ne nous voit pas; ce serait donc quelque attrait interne, quelque bien caché, quelque plaisir innocent et chaste.

(3) *Concil. Trid.*, sess. VI, cap. VI, *de Justif.*

qui craint de le perdre. De là encore une autre droiture : marcher dans la loi de Dieu avec une nouvelle circonspection, craindre une faiblesse expérimentée, s'attacher plus étroitement à la justice une fois perdue, honorer la bonté divine par la crainte des tentations et des périls infinis qui nous environnent, etc. (1).

(1) *Note marg.* : Toute créature a un instinct pour se conserver. Créature nouvelle. Le bruit nous effraie; cet éclat menace de quelque ruine ou de quelque force étrangère qui vient contre nous avec violence; la nature nous apprend souvent à craindre à faux. Et certes, au milieu de tant de périls, et les périls nous pressant de tant d'endroits, et ayant, comme nous avons, si peu de connaissance pour les prévoir, qui veut être en sûreté, doit souvent craindre même sans péril. Si vous n'avez point cette crainte, je doute que votre changement soit sincère et votre conversion véritable.

I. — SERMON

SUR LES DIVINS CARACTÈRES DU SAUVEUR

Bossuet a prêché deux fois ce sermon : devant la Cour en 1665 et chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, en 1668, avec des variantes et des perfectionnements. C'est la seconde rédaction que nous publions.

Sommaire.

Exorde. Le Verbe qui était au commencement dans le sein de Dieu... a disposé trois degrés par lesquels est descendue la souveraine grandeur à la dernière bassesse.

Proposition, division. Il n'est descendu à nous que pour nous marquer ces degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui : 1° S'il vient à notre nature tombée, c'est à dessein de la relever; 2° s'il prend nos infirmités, c'est pour les guérir; 3° s'il s'expose aux misères et aux outrages de la fortune, c'est afin de triompher de tous les attraits du monde.

I^e point. Dieu seul est grand en tous points : *Nostra suscipiendo provehit et sua communicando non perdit.* L'homme par son orgueil a voulu se faire Dieu, et pour guérir cet orgueil Dieu a voulu se faire homme. Ce n'est pas l'indépendance de Dieu que nous devons imiter, mais sa bonté, et ses abaissements. Soyons dieux avec J.-C. et prenons des sentiments tout divins.

II^e point. Puisque le Sauveur était Dieu il devait faire des miracles; mais puisqu'il était homme il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité : *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret.* Nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux. « Car il a passé comme nous par toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché. »

III^e point. Dieu vient sur la terre pour confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfants d'Adam, et les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent. Il leur dit : *Confidite ego vici mundum.*

Péroraison. N'imitons pas les Juifs, reconnaissons notre vrai Sauveur : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis meus, erit Christus.* La crèche de J.-C. a rendu toutes nos vanités ridicules. Aspirons aux richesses inestimables que la glorieuse pauvreté du Sauveur nous a préparées dans la félicité éternelle.

> *Natus est vobis hodie Salvator mundi, et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, positum in præsepio.*
>
> Le Sauveur du monde vous est né aujourd'hui, et vous le reconnaîtrez à ce signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes couché dans une crèche. (*Luc.*, II, 11 et 12.)

Le Verbe qui était au commencement dans le sein de Dieu, par

qui toutes choses ont été faites et qui soutient toutes choses par sa force toute-puissante, a disposé comme trois degrés par lesquels est descendue la souveraine grandeur à la dernière bassesse.

Premièrement il s'est fait homme, secondement il s'est fait passible, troisièmement il s'est fait pauvre et s'est chargé de tous les opprobres de la fortune la plus méprisable. Le texte de mon Évangile renferme en trois mots ce triple abaissement du Dieu-Homme : « Vous trouverez un enfant », c'est le commencement d'une vie humaine; « enveloppé de langes », c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; « couché dans une crèche », c'est la dernière extrémité d'indigence, et par là vous voyez, mes Sœurs, quel est l'ordre de sa descente. Son premier pas est de se faire homme, et par là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble : *Minuisti eum paulo minus ab angelis* (1). Suivons attentivement, et arrêtons-nous sur tous les degrés de cette descente mystérieuse. Si le Sauveur s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs, parce qu'il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle était dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle; mais il la prend dans l'état malheureux où le péché l'a réduite, exposée de toutes parts aux douleurs, à l'infirmité, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez abaissé. Vous le voyez déjà, mes Sœurs, au-dessous des anges par notre nature, égalé aux pécheurs par l'infirmité; maintenant voici qu'en faisant son troisième pas, il se va pour ainsi dire mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris, par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voila, mes Sœurs, les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône, et vous les avez remarqués par ordre dans les parties de mon évangile. Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important ni ce qui m'étonne le plus. Quoique je ne puisse assez m'étonner des abaissements de mon Dieu, je m'étonne beaucoup davantage qu'on nous donne ces abaissements comme une marque certaine pour reconnaître le Sauveur du monde : *Et hoc vobis signum.* Quel est ce nouveau prodige? que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance? Est-ce donc une ressource pour des malheureux qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? Ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela serait vrai, mes Sœurs, si cet état d'humiliation était forcé, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais comme son abaissement n'est pas une chute mais une condescen-

(1) *Psal.*, VII, 6.

dance (1), et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation : et nous pouvons appuyer notre espérance abattue sur ces trois abaissements du Dieu-Homme, puisque s'il vient à notre nature tombée, c'est à dessein de la relever; s'il prend nos infirmités, c'est pour les guérir; et s'il s'expose aux misères et aux outrages de la fortune, c'est afin de les surmonter et de triompher glorieusement de tous les attraits du monde, de toutes les illusions et de toutes les terreurs. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je reconnais mon Sauveur; que ne puis-je vous expliquer à cette audience avec les sentiments que vous méritez ! Du moins, efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point, que Dieu prend notre nature pour la relever.

PREMIER POINT.

Comme Dieu est unique en son essence, il est impénétrable en sa gloire. Il est inaccessible en sa hauteur et incomparable en sa majesté. C'est pourquoi l'Écriture nous dit si souvent qu'il est plus haut que les cieux et plus profond que les abîmes; qu'il est caché en lui-même par sa propre lumière, et que « toutes les créatures sont comme un rien devant sa face » : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei* (2)?

Le docte Tertullien, écrivant contre Marcion, nous explique cette vérité par ces magnifiques paroles : *Summum magnum ipsa sua magnitudine solitudinem possidens, unicum est* (3).

Les expressions de notre langue ne reviennent pas à celles de ce grand homme; mais disons après lui comme nous pourrons, que Dieu étant grand souverainement, il est par conséquent unique, et qu'il se fait par son unité une auguste solitude, parce que rien ne peut l'égaler ni l'atteindre, ni en approcher, et qu'il est de tous côtés inaccessible.

Plus à fond. Il n'y a point de grandeur en la créature qui soit soutenue de toutes parts, et tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. Celui-là est relevé en puissance, mais médiocre en sagesse; cet autre aura un grand courage, mais qui sera mal secondé par la force de son esprit ou par celle de son corps. La probité n'est

(1) Note marg. : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret.* Tract. CVII *in Joan.*, n. 6.

(2) *Isa.*, XL, 17.

(3) *Advers. Marcion.*, lib. I, n. 4; à la marge du manuscrit : *Ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularite præstantiæ suæ possidens, unicum est.*

pas toujours avec la science, ni la science avec la conduite. Enfin (1) il n'y a rien de si fort qui n'ait son faible; il n'y a rien de si haut qui ne tienne au plus bas par quelque endroit. Dieu seul est grand en tous points, parce qu'il possède tout en son unité, parce qu'il est tout parfait, et en un mot tout lui-même, et c'est ce que veut dire Tertullien par cette haute solitude en laquelle il fait consister la perfection de son être.

Le mystère de cette journée nous apprend que Dieu est sorti de cette auguste et impénétrable solitude. Quand un Dieu s'est incarné, l'Unique s'est donné des compagnons, l'Incomparable s'est fait des égaux, l'Inacessible s'est rendu palpable à nos sens; « il a paru parmi nous », et comme un de nous sur la terre : *Et habitavit in nobis* (2). Encore qu'il soit éloigné par tous ses divins attributs, il descend quand il lui plaît par sa bonté, ou plutôt il nous élève. Il fait ce qu'il veut de ses ouvrages; et comme quand il lui plaît, il les repousse de lui jusqu'à l'infini et jusqu'au néant, il sait aussi le moyen de les associer à lui-même d'une manière incompréhensible, au delà de ce que nous pouvons et croire et penser. Car étant infiniment bon, il est infiniment communicatif, infiniment unissant; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'il puisse unir la nature humaine à sa personne divine. Il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît, et jusqu'à être avec lui la même personne. Et il n'y a rien en cette union qui soit indigne de lui, parce que, comme dit le grand saint Léon, « en prenant la nature humaine, il élève ce qu'il prend et il ne perd point ce qu'il communique » : *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit.* Par là il témoigne son amour, il exerce sa munificence et conserve sa dignité : *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit* (3).

Encore plus avant. L'homme par son orgueil a voulu se faire Dieu, et pour guérir cet orgueil Dieu a voulu se faire homme.

Saint Augustin définit l'orgueil une perverse imitation de la nature

(1) *Note marg. :* Enfin, sans faire ici le dénombrement de ces infinis mélanges par lesquels les hommes sont inégaux à eux-mêmes, il n'y a personne qui ne voie que l'homme est un composé de pièces très inégales, qui ont leur faible.

(2) *Joan.*, I, 14.

(3) Serm. IV *De Nativit.*, cap. III. — *Note marg. :* L'orgueil est la cause de notre ruine. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Comme un grand bâtiment qu'on jette par terre en accable un moindre sur lequel il tombe, ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous et nous entraîne après lui dans sa ruine; il a imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même; *Unde cecidit, inde dejecit* (Serm. CLXIV, n. 8). Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé. Superbes aussi bien que lui..., nous égaler à Dieu avec lui.

divine (1). Il y a des choses où il est permis d'imiter Dieu. Il est vrai qu'il est excité à la jalousie, lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance; au contraire, il y a de ses attributs dans lesquels il nous commande de l'imiter. Considérez sa miséricorde, dont le Psalmiste a écrit « qu'elle surpasse ses autres ouvrages (2). » Il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (3). Dieu est patient sur les pécheurs; et les invitant à se convertir, il fait luire en attendant son soleil sur eux, et prolonge le temps de leur pénitence. Il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* (4). Il est saint; et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que nous osions porter nos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut : au contraire, il nous le commande; *Sancti estote quia ego sanctus sum* (5). Ainsi vous pouvez le suivre dans sa vérité, dans sa fidélité et dans sa justice. Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause de la jalousie? C'est que nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point délicat : c'est là qu'il se montre jaloux de ses droits et repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa vérité, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes Sœurs, la règle immuable que nous devons suivre pour imiter Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam! ô étrange corruption du cœur humain! nous renversons tout l'ordre de Dieu. Nous ne voulons pas l'imiter dans les choses où il se propose pour modèle, nous entreprenons de le contrefaire dans celles où il veut être unique et inimitable, et que nous ne pouvons prétendre sans rébellion. C'est sur cette souveraine indépendance que nous osons attenter; c'est ce droit sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée. Car comme Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être aussi les arbitres souverains de notre conduite, afin qu'en secouant le

(1) *De Civit. Dei*, lib. XIX, cap. XII.
(2) *Psal.*, CXLIV, 9
(3) *Luc.*, VI, 36.
(4) *Matth.*, V, 45.
(5) *Levit.*, XI, 44.

joug, en rompant les rênes et rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance et soyons comme des dieux sur la terre. Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes, sous l'image du roi de Tyr? « Ton cœur, dit-il, s'est élevé, et tu as dit : je suis un Dieu, et « tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu » : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* (1). Tu n'as voulu ni de règle ni de dépendance. Tu as marché sans mesure, et tu as livré ton cœur emporté à tes passions indomptées. Tu as aimé, tu as haï, selon que te poussaient tes désirs injustes, et tu as fait un funeste usage de ta liberté par une superbe transgression de toutes les lois. Ainsi notre orgueil aveugle nous remplissant de nous-mêmes, nous érige en de petits dieux. Eh bien! ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil et Dieu se fait homme par condescendance. L'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, et Dieu prend véritablement le néant de l'homme.

Mais voici encore un nouveau secret de la miséricorde divine. Elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire. Elle veut bien donner quelque chose à cette passion indocile qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine; on ne peut le contenter en ce point, le trône ne se partage pas, la majesté souveraine ne peut souffrir ni d'égal ni de compagnon. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire. L'homme ne peut devenir indépendant; Dieu veut bien devenir soumis. Sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse, tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt pour s'enrichir en quelque sorte par l'humilité, « afin, dit saint Augustin, que l'homme qui méprise cette vertu, qu'il appelle simplicité et bassesse quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât pas de la pratiquer quand il la voit dans un Dieu (2) ».

Et hoc vobis signum. O homme, tu n'as fait que de vains efforts pour t'élever et te faire grand (3) : viens chercher dans ce Dieu-Homme, dans ce Dieu enfant, dans ce Sauveur qui naît aujourd'hui, la solide élévation et la grandeur véritable. Cherchons... D'où vient qu'un Dieu se fait homme? Pour nous faire approcher de lui, traiter d'égal avec lui. C'est pourquoi saint Augustin attribue la

(1) *Ezech.*, XXVIII, 2.
(2) Enarr. *in Psal.*, XXXIII, n. 4.
(3) *Note marg.* : Tu peux bien t'emporter, mais non t'élever; tu peux bien t'enfler, mais non t'agrandir.

cause du mystère de l'Incarnation « à une bonté populaire » : *Populari quadam clementia* (1). De même qu'un grand orateur plein de hautes conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs; comme un grand environné d'un éclat superbe qui étonne le simple peuple et ne lui permet pas d'approcher, se rend populaire et familier par une facilité obligeante, qui sans affaiblir l'autorité rend la bonté accessible : ainsi la sagesse incréée, ainsi la majesté souveraine se dépouille de son éclat, de son immensité et de sa puissance pour se communiquer aux mortels et relever le courage et les espérances de notre nature abattue. Approchez donc, ô Fidèles, de ce Dieu enfant. Tout vous est libre, tout vous est ouvert. Que voyons-nous en ce Dieu tout enfant, que nous sommes venus adorer? *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei* (2). Sa gloire se tempère, sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, sa justice rigoureuse ne se montre pas; il n'y a que la bonté qui paraisse, afin que nous approchions avec confiance et avec plus d'amour. Qu'on ne m'objecte plus mes faiblesses, mes imperfections, mon néant. Tout néant que je suis, je suis homme, et mon Dieu qui est tout s'est fait homme. Je viens à ce Dieu hardiment au nom de Jésus. Je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. Car « ce Fils nous est donné, c'est pour nous qu'est né ce petit enfant (3). » Je m'attache à Jésus en ce qu'il a de commun avec moi, et par là je me mets en possession de ce qu'il a d'égal à son Père, et je ne prétends rien moins que de posséder la Divinité. Soyons dieux avec Jésus-Christ : prenons des sentiments tout divins.

SECOND POINT.

Depuis que par le malheur de notre péché, la mort est devenue notre partage, le caractère en est imprimé dans tous les endroits de notre vie. Elle commence à paraître dès le moment de notre naissance. On voit un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture : on couche et on enveloppe à peu près de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts; un berceau a quelque idée d'un sépulcre, et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est ce qui a fait dire à Tertullien que le Sauveur a commencé dans ses langes le mystère de sa sépulture : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus* (4). Il met dans sa

(1) S. August., *Contra Acad.*, lib III, n. 42.
(2) *Tit.*, III, 4.
(3) *Isa.*, IX, 6.
(4) *Advers. Marcion.*, lib. IV, n. 21.

naissance le commencement de sa mort; et le considérant dans le maillot, il se le représente déjà comme enseveli. Suivons le sentiment de ce grand homme; et après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, regardons la mortalité dans ses langes, et avec la mortalité toutes les infirmités qui la suivent.

Sur ce sujet, Chrétiens, j'ai dessein de vous faire entendre, non mes sentiments et mes paroles, mais les raisonnements tout divins de l'incomparable saint Augustin dans cette admirable épître qu'il a écrite à Volusien (1). Voici donc le raisonnement et presque les mêmes paroles de ce sublime docteur.

Puisque Dieu avait bien voulu se faire homme, il était juste qu'il n'oubliât rien pour nous faire sentir cette grâce; et pour cela, dit saint Augustin, il fallait qu'il prît les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée. En effet, poursuit-il, encore que les Écritures nous prêchent avec tant de soin que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle, il s'est élevé beaucoup d'hérétiques qui n'ont pas voulu reconnaître en lui la vérité de notre nature. Les uns disaient que son corps était un fantôme; d'autres, qu'il était composé d'une matière céleste, et tous s'accordaient à nier qu'il eût effectivement la nature humaine. Ces esprits superbes et dépravés, qui rougissaient en leurs cœurs de la bassesse de l'Évangile et des humiliations de Jésus-Christ, jugeaient incroyable qu'un Dieu se fît homme; et plutôt que de se persuader un si grand abaissement du Très-Haut, ils trouvaient le chemin plus court de dire qu'il n'avait pris que les apparences de notre nature matérielle. Que serait-ce donc, dit saint Augustin, s'il était tout à coup descendu des cieux, s'il n'avait pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût rejeté (2) le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui ces sentiments? N'aurait-il pas lui-même confirmé l'erreur? N'aurait-il pas semblé en quelque sorte rougir de s'être fait homme, puisqu'il ne le paraissait qu'à demi? N'aurait-il pas effacé dans tous les esprits, la créance de sa bienheureuse incarnation, qui fait toute notre espérance? Et ainsi, dit saint Augustin, « en faisant toutes choses miraculeusement, il aurait lui-même détruit ce qu'il a fait miséricordieusement » : *Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit* (3).

Et certes, puisque mon Sauveur était Dieu, il fallait qu'il fît des miracles; mais puisque mon Sauveur était homme, il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne

(1) *Epist.*, CXXXVII, n. 8 et 9.
(2) *Var.* : Méprisé.
(3) *Epist.*, CXXXVII, n. 9.

devait pas renverser le témoignage de sa grande miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de très grandes choses, il en souffre aussi de très basses; mais il modère tellement toute sa conduite qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes : *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret* (1). Il naît, mais il naît d'une vierge; il mange, mais quand il lui plaît il commande aux anges de servir sa table (2); il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque où il la vogue d'être submergée; il marche, mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds; il meurt, mais en expirant il étonne et met en crainte toute la nature : tenant partout un milieu si juste, qu'où il paraît en homme, il sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il marque aussi qu'il est homme; et c'est pourquoi ce mystère s'appelle une économie et une sage dispensation, pour nous faire entendre, mes Frères, que toutes choses y sont conservées sans division, en unité, et tellement ménagées, que la Divinité y paraît tout entière et l'humanité (3) tout entière.

Le grand pape saint Hormisdas, ravi en admiration de cette céleste économie, du haut de la chaire de saint Pierre d'où il enseignait tout ensemble et régissait toute l'Eglise, invite tous les fidèles à contempler avec lui cet adorable mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité. « Le voilà, dit-il aux fidèles, celui qui est Dieu et homme, c'est-à-dire la force et la faiblesse, la bassesse et la majesté; celui qui a été vendu, et qui nous rachète; qui, attaché à la croix, distribue les couronnes et donne le royaume éternel; infirme qui cède à la mort, puissant que la mort ne peut retenir; couvert de blessures, et médecin infaillible de nos maladies; qui est rangé parmi les morts, et qui donne la vie aux morts; qui naît pour mourir, et qui meurt pour ressusciter; qui descend aux enfers, et ne sort point du sein de son Père (4).

Joignons-nous à ce grand pape pour adorer humblement les faiblesses qu'un Dieu incarné a prises volontairement pour l'amour de nous; c'est là le fondement de toute notre espérance. Car, écoutez ce que dit le divin Apôtre : *Non habemus pontificem* (5) : « Nous n'avons pas un pontife » qui soit insensible à nos maux. Car il a passé

(1) *Epist.*, CXXXVII, n. 9.
(2) *Matth.*, VI, 11.
(3) *Var.* : L'infirmité.
(4) Note marg. : *Jacens in præsepio, videbatur in cœlo; involutus pannis, adorabatur et Magis; inter animalia editus, ab angelis nuntiabatur...; virtus est infirmitas, humilitas et majestas, redimens et venditus; in cruce positus, et cœli regna largitus...; patiens vulnerum, et salvator ægrorum; unus defunctorum, et vivificator obeuntium; ad inferna descendens, et a Patris gremio non recedens* (Epist. LXXIX *ad Justin.*, Aug. Labb., tome IV, col. 1553).
(5) *Hebr.*, IV, 15.

comme nous par toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché.

Encore que cette société de douleurs n'ajoute rien à la connaissance qu'il a de nos maux, elle ajoute beaucoup à la tendresse, il n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage. Et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver? Mon Sauveur n'a épargné à son corps ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. *Et hoc vobis signum.* O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit du plus haut des cieux battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie des infirmités de son Maître. Nous n'avons pas un pontife qui ne puisse pas compatir aux maux que nous ressentons, etc.

TROISIÈME POINT.

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, comme dit le Fils de Dieu (1), il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore pour ainsi dire à lui-même toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartements magnifiques (2), qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques qu'il traîne après lui pour surprendre (3) les yeux du vulgaire. Cette femme vaine et ambitieuse, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme qui a tant de charges, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin, quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre et un seul tombeau pour tout enfermer. Et toutefois, Chrétiens, l'enchantement est si fort et le charme si puissant, que l'homme ne peut se déprendre de ces vanités. Bien plus, et

(1) *Matth.*, VI, 27.
(2) *Var.* : Qu'il s'agrandit avec ses appartements magnifiques.
(3) *Var.* : Pour étourdir le vulgaire.

voici un plus grand excès. Il pense que si un Dieu se résout à paraître sur la terre, il ne doit point s'y montrer qu'avec ce superbe appareil, comme si notre vaine pompe et notre grandeur artificielle pouvaient donner quelque envie à celui qui possède tout dans l'immense simplicité de son essence. Et c'est pourquoi les puissants et les superbes du monde ont trouvé notre Sauveur trop dénué; sa crèche les a étonnés, sa pauvreté leur a fait peur (1); et c'est cette même erreur qui a fait imaginer aux Juifs cette Jérusalem toute brillante d'or et de pierreries, et toute cette magnificence qu'ils attendent encore aujourd'hui en la personne de leur Messie.

Mais au contraire, Messieurs, si nous voulons raisonner par les véritables principes, nous trouverons qu'il n'est rien de plus digne d'un Dieu venant sur la terre, que de confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfants d'Adam, de les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent, et enfin de détruire par son exemple toutes les fausses opinions qui exercent sur le genre humain une si grande et si injuste tyrannie. A fond. Voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens pour nous captiver : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre faiblesse; il a aussi des armes, des terreurs qui abattent notre courage. Il est des hommes délicats qui ne peuvent vivre que dans les plaisirs, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui nous diront : Je ne demande pas ces grandes richesses, mais la pauvreté m'est insupportable; je me défendrai bien des plaisirs, mais je ne puis souffrir les douleurs; je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde, mais il est dur de demeurer dans l'obscurité. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la voie droite; et tous deux enfin viennent à ce point que celui-ci, pour obtenir les plaisirs sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre, pour éviter les malheurs qu'il croit qu'il ne pourra supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

C'est pour cela, Chrétiens, que Jésus-Christ est venu comme le réformateur du genre humain, comme le docteur véritable qui nous vient donner la science des biens et des maux, et ôter par ce moyen, les obstacles qui nous empêchent d'aller à Dieu et de nous contenter de lui seul : *Et hoc vobis signum :* « Et voilà le signe que l'on vous en donne ». Allez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu enfant. Ce ne sont point ses paroles, c'est son état qui vous prêche et qui vous enseigne. Si les plaisirs que vous cherchez, si la gloire que vous admirez était véritable, quel autre l'aurait mieux méritée qu'un Dieu? ou qui l'aurait plus facilement obtenue? Quelle troupe de gardes l'environnerait! Quelle serait la beauté et la magni-

(1) *Var.* : Honte.

ficence de sa cour! Quelle pourpre éclaterait sur ses épaules! Quel or reluirait sur sa tête! Quelles délices lui préparerait toute la nature, qui obéit si ponctuellement à ses ordres! Ce n'est point sa pauvreté et son indigence qui l'a privé des délices; il les a volontairement rejetées. Ce n'est point sa faiblesse ni son impuissance, ni quelque coup imprévu de la fortune ennemie qui l'a jeté dans la pauvreté, dans les douleurs et dans les opprobres; il a choisi cet état. Il a donc jugé que ces biens, ces contentements, cette gloire, étaient indignes de lui et des siens. Il a cru que cette grandeur étant fausse et imaginaire, ferait tort à sa véritable excellence. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étaient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu en ses bontés, qu'il les avait créés au commencement pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Et voyant qu'elles ont jeté dans le cœur humain de si profondes racines, pour les arracher tout à fait, il se jette aux extrémités opposées et montre le peu d'état qu'il en fait. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il puisse faire son entrée au monde; il trouve une étable abandonnée, c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens : si bien que je me représente sa crèche, non comme un berceau indigne d'un Dieu, non, mais comme un char de triomphe où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts (1); et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe; il nous dit avec une contenance assurée : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde : « *Confidite, ego vici mundum* (2); parce que, par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment, et désarmé tout ce qu'ils redoutent : *Et hoc vobis signum :* « Voilà le signe que l'on vous donne pour reconnaître notre Sauveur ».

Les Juifs espèrent un autre Messie qui les comblera de prospérités, qui leur donnera l'empire du monde et les rendra contents sur la terre. Ah! combien de Juifs parmi nous! combien de chrétiens qui désireraient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition, qui voulût flatter leurs passions ou assouvir leur vengeance! Ce n'est pas là notre Christ et notre Messie. A quoi le pouvons-nous reconnaître? Écoutez; je vous le dirai par les belles paroles de Tertullien : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis,*

(1) *Note marg. :* Les richesses, etc. Rien n'y manque, tout est complet.
(2) *Joan.* XVI, 33.

meus erit Christus (1); « S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels, c'est le Jésus-Christ que je cherche ». Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que par les humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté, nos vanités ridicules, extravagantes, enfin qu'il m'apprenne par son exemple qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu et de mépriser tout le reste (2). Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces belles marques. Vous l'avez connu, mes chères Sœurs, puisque vous avez aimé son dépouillement, puisque sa pauvreté vous a plu, puisque vous l'avez épousé avec tous ses clous, toutes ses épines, avec toute la bassesse de sa crèche et toutes les rigueurs de sa croix. Mais nous, mes Frères, qui choisirons-nous?

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. Là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur; vous pourrez vous venger de vos ennemis, vous pourrez posséder ce que vous aimez, vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable. Qu'on vous aimerait, mon Sauveur, si vous vouliez donner de tels biens aux hommes! Que vous seriez un grand et admirable Sauveur, si vous vouliez nous promettre de nous sauver de la pauvreté! Il ne faut pas s'y attendre. — Permettez-moi seulement que je contente cette passion ou que je puisse venger cette injure. — Non, il punira même un regard trop libre, une parole échauffée et les secrets mouvements de la haine et de la colère. Le bien d'autrui (3). Le Jubilé. Qui pourrait souffrir un maître si rude?

Mon Sauveur, vous êtes trop incompatible, on ne peut s'accommoder avec vous, la multitude ne sera pas de votre côté. Aussi, mes Frères, ne la veut-il pas. C'est la multitude qu'il a noyée dans les eaux du déluge; c'est la multitude qu'il a consumée par les feux du ciel; c'est la multitude qu'il a abîmée dans les flots de la mer Rouge; c'est la multitude qu'il a réprouvée, autant de fois qu'il a maudit dans son Évangile le monde et ses vanités. C'est pour engloutir cette malheureuse et damnable multitude dans les cachots éternels, que « l'enfer, dit le prophète Isaïe (4), s'est dilaté démesurément; et les forts et les puissants, et les grands du monde s'y précipitent en foule »

(1) Tertull., *Advers. Marcion.*, lib. III, n. 17.

(2) *Note marg.* : Que la superbe philosophie cherche bien loin des raisonnements pour découvrir la vanité des choses humaines, qu'elle les étende avec pompe, combien ses arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : Un Dieu est pauvre!

(3) *Note marg.* : Le passage est ainsi conçu dans le troisième point d'un sermon précédent : — Le bien de cet homme m'accommoderait; je n'y ai point de droit, mais j'ai du crédit : — N'y touchez pas, ou vous êtes perdu.

(4) *Isa.*, v, 14.

O monde! ô multitude! ô troupe innombrable! je crains ta société malheureuse! Le nombre ne me défendra pas contre mon juge; la troupe des témoins ne me justifiera pas; ma conscience... je crains que mon Sauveur ne se change en juge implacable : *Sicut lætatus est Dominus super vos bene vobis faciens atque multiplicans, sic lætabitur disperdens vos atque subvertens* (1). Quand Dieu entreprendra d'égaler sa justice à ses miséricordes et de venger ses bontés si indignement méprisées, je ne me sens pas assez fort pour soutenir l'effort redoutable, ni les coups incessamment redoublés d'une main si rude et si pesante. Je me ris des jugements des hommes du monde et de leurs folles pensées. J'aspire à être du petit nombre de ceux que Dieu appellera en ce dernier jour : Vous qui n'avez pas eu honte de ma pauvreté, vous qui n'avez pas refusé de porter ma croix, petit nombre de réserve, troupe d'élite, venez prendre part à ma gloire, entrez dans mon banquet éternel. Aimez donc la pauvreté de Jésus. Qui n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens; l'un en honneurs, et l'autre en esprit? Aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent. C'est pourquoi le monde, pauvre en effets, ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire : tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimons cette partie de la pauvreté qui nous est échue en partage, pour nous rendre semblables à Jésus-Christ. Chrétiens, au nom de Celui « qui étant si riche par sa nature, s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté (2) », détrompons-nous des faux biens du monde; comprenons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos vanités ridicules. Oui, certes, ô mon Sauveur Jésus-Christ, tant que je concevrai bien votre crèche et vos saintes humiliations, les apparences du monde ne me surprendront point par leurs charmes, elles ne m'éblouiront pas par leur vain éclat; et mon cœur ne sera touché que de ces richesses inestimables que votre glorieuse pauvreté nous a préparées dans la félicité éternelle.

(1) *Deut.*, XXVIII, 63.
(2) *II. Cor.*, VIII, 9.

II. SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL

Prêché à Meaux, le 25 décembre 1667.

Pas de ms. — Déforis, IV, p. 877. — Lachat, VIII. 279. C'est sur une copie de l'abbé Ledieu, à qui Bossuet l'avait dicté pour une religieuse de Jouarre, que Déforis a publié ce sermon; comme le *Sermon sur la Passion*, il a l'avantage de présenter sous sa forme définitive la pensée de Bossuet.

SOMMAIRE.

Exorde. Développement du texte : *Positus est hic...*

Proposition, division. C'était un des caractères du Messie promis à nos pères d'être tout ensemble et un sujet de consolation et un sujet de contradiction; une pierre fondamentale et une pierre d'achoppement. Ce qui nous choque c'est : 1° la profonde humiliation de sa personne; 2° l'inexorable vérité de sa doctrine, la grandeur de sa miséricorde.

Ier point. Autant les philosophes anciens s'approchaient de Dieu par leur intelligence, autant ils s'en éloignaient par leur orgueil; trop de chrétiens les imitent. Anéantissons à l'exemple de Jésus tout ce que nous sommes et il ne nous sera pas en ruine, mais en résurrection.

IIe point. Jésus-Christ portant aux hommes, plus près que n'avait fait aucun des prophètes, et avec un éclat plus vif, la vérité qui les condamnait, il fallait qu'il soulevât contre lui tous les esprits, jusqu'aux derniers excès. « Cher frère, c'est Jésus-Christ qui te luit encore... marche donc à la faveur de cette lumière. »

IIIe point. Parce que dans l'institution de ses sacrements, surtout dans l'institution du Baptême et de la Pénitence, Jésus-Christ n'a pas voulu donner de bornes à sa bonté, les chrétiens n'en donnent point à leurs crimes; ils ne craignent pas de pécher parce qu'ils espèrent se repentir un jour. « Tremblez... et craignez... que vous ne commettiez... ce péché contre le Saint-Esprit qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre. ».

Péroraison. « Venez contempler les mystères du Sauveur; regardez l'endroit par où ils vous peuvent tourner à ruine et celui par où ils vous peuvent être en consolation. »

> [*Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*
>
> Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël. — Luc., II, 34.]

Celui-ci, cet enfant qui vient de naître, dont les anges célèbrent la naissance, que les bergers viennent adorer dans sa crèche, que les mages viendront bientôt rechercher des extrémités de l'Orient, que

vous verrez dans quarante jours présenté au temple et mis entre les mains du vieillard Siméon : « Cet enfant, dis-je, est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël (1) », non seulement parmi les gentils, mais encore dans le peuple de Dieu et dans l'Église qui est le vrai Israël, « et pour être en butte aux contradictions; et votre âme sera percée d'une épée », et tout cela se fera, « afin que les pensées que plusieurs tiennent cachées dans leurs cœurs soient découvertes (2) ».

La religion est un sentiment composé de crainte et de joie : elle inspire de la terreur à l'homme, parce qu'il est pécheur; elle lui inspire de la joie, parce qu'il espère la rémission de ses péchés; elle lui inspire de la terreur, parce que Dieu est juste; et de la joie, parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations; mais il faut qu'il se réjouisse et qu'il se console quand il voit venir un sauveur et un médecin pour le guérir. C'est pourquoi le Psalmiste chantait : « Réjouissez-vous devant Dieu avec tremblement (3) » : réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous, parce qu'encore que par lui-même il ne vous apporte que du bien, vos crimes et votre malice pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ est établi non seulement pour la résurrection, mais encore pour la ruine de plusieurs en Israël. Et vous ne trouverez pas mauvais que j'anticipe ce discours prophétique du saint vieillard Siméon, pour vous donner une idée parfaite du mystère de Jésus-Christ qui naît aujourd'hui.

C'était un des caractères du Messie promis à nos pères d'être tout ensemble et un sujet de consolation et un sujet de contradiction, une pierre fondamentale sur laquelle on doit s'appuyer, et une pierre d'achoppement et de scandale contre laquelle on se heurte et on se brise. Les deux princes des apôtres nous ont appris unanimement cette vérité. Saint Paul, dans l'*Épître aux Romains* : « Cette pierre sera pour vous une pierre de scandale, et quiconque croit en lui ne sera point confondu (4) ». Le voilà donc tout ensemble et le fondement de l'espérance et le sujet des contradictions du genre humain. Mais il faut encore écouter le prince des apôtres : « C'est ici, dit-il, la pierre de l'angle, la pierre qui soutient et qui unit tout l'édifice; et quiconque croit en celui qui est figuré par cette pierre, ne sera

(1) La suite du discours prouve clairement que c'était le texte choisi par Bossuet.

(2) *Et in signum cui contradicetur; et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* — *Luc.* II, 35.

(3) *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore.* — *Ps.* II, 11.

(4) *Ecce pono in Sion lapiden offensionis, et petram scandali : et omnis qui credit in eum non confundetur.* — *Rom.*, IX, 33.

point confondu (1). » Mais c'est aussi une pierre d'achoppement et de scandale, qui fait tomber ou qui met en pièces tout ce qui se heurte contre elle. Mais il faut que les disciples se taisent quand le maître parle lui-même. C'est Jésus-Christ qui répond aux disciples de saint Jean-Baptiste : « Bienheureux sont ceux, dit-il, à qui je ne suis pas une occasion de scandale (2) » ! Quoique je fasse tant de miracles, qui font voir au genre humain que je suis le fondement de son espérance, on est cependant trop heureux quand on ne trouve point en moi une occasion de se scandaliser; tant le genre humain est corrompu, tant les yeux sont faibles pour soutenir la lumière, tant les cœurs sont rebelles à la vérité! Et pour porter cette vérité jusqu'au premier principe, c'est Dieu même qui est primitivement en ruine et en résurrection au genre humain; car s'il est le sujet des plus grandes louanges, il est aussi en butte aux plus grands blasphèmes. Et cela c'est un effet comme naturel de sa grandeur, parce qu'il faut nécessairement que la lumière qui éclaire les yeux sains éblouisse et confonde les yeux malades. Et Dieu permet que le genre humain se partage sur son sujet, afin que ceux qui le servent, en voyant ceux qui le blasphèment, reconnaissent la grâce qui les discerne et lui aient l'obligation de leur soumission. C'était donc en Jésus-Christ un caractère de divinité d'être en butte aux contradictions des hommes, d'être en ruine aux uns et en résurrection aux autres. Et pour entrer plus profondément dans un si grand mystère, je trouve que Jésus-Christ est une occasion de contradiction et de scandale dans les trois principaux endroits par lesquels il s'est déclaré notre Sauveur : dans l'état de sa personne, dans la prédication de sa doctrine, dans l'institution de ses sacrements. Qu'est-ce qui choque dans l'état de sa personne? Sa profonde humiliation. Qu'est-ce qui choque dans sa prédication et dans sa doctrine? Sa sévère et inexorable vérité. Qu'est-ce qui choque dans l'institution de ses sacrements? Je le dirai pour notre confusion, c'est sa bonté et sa miséricorde même.

PREMIER POINT.

« Au commencement le Verbe était; et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui (3). » Ce n'est pas là ce qui scandalise les sages du monde : ils se persuadent

(1) *Ecce pono in Sion lapidem summum angularem... et qui crediderit in eum non confundetur.* — I *Petr.*, II, 6, 7.
(2) *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.* — *Matth.*, VI, 6.
(3) *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... Omnia per ipsum facta sunt.* — *Joan.*, I, 1, 3.

que Dieu fait tout par son Verbe, par sa parole, par sa raison. Les philosophes platoniciens (1), dit saint Augustin, admiraient cette parole et ils y trouvaient de la grandeur, que le Verbe fût la lumière qui éclairait tous les hommes qui venaient au monde (2); que la vie fût en lui comme dans sa source, d'où elle se répandait sur tout l'univers, et principalement sur toutes les créatures raisonnables. Ils étaient prêts à écrire en caractères d'or ces beaux commencements de l'Évangile de saint Jean (3). Si le christianisme n'eût eu à prêcher que ces grandes et augustes vérités, quelque inaccessible qu'en fût la hauteur, ces esprits qui se piquaient d'être sublimes se seraient fait un honneur de les croire et de les établir; mais ce qui les a scandalisés, c'est la suite de cet Évangile « : Le Verbe a été fait homme »; et, ce qui paraît encore plus faible : « Le Verbe a été fait chair (4) »; ils n'ont pu souffrir que ce Verbe, dont on leur donnait une si grande idée, fût descendu si bas. La parole de la croix leur a été une folie encore plus grande. Le Verbe né d'une femme, le Verbe né dans une crèche, pour en venir enfin à la dernière humiliation du Verbe expirant sur une croix : c'est ce qui a révolté ces esprits superbes. Car ils ne voulaient point comprendre que la première vérité qu'il y eût à apprendre à l'homme, que son orgueil avait perdu, était de s'humilier. Il fallait donc qu'un Dieu qui venait pour être le docteur du genre humain, nous apprît à nous abaisser, et que le premier pas qu'il fallait faire pour être chrétien, c'était d'être humble. Mais les hommes enflés de leur vaine science, n'étaient pas capables de faire un pas si nécessaire. « Autant qu'ils s'approchaient de Dieu par leur intelligence, autant s'en éloignaient-ils par leur orgueil » : *Quantum propinquaverunt intelligentiâ, tantum superbiâ recesserunt*, dit excellemment saint Augustin (5).

Mais direz-vous, on leur prêchait la résurrection de Jésus-Christ et son ascension triomphante dans les cieux : ils devaient donc entendre que ce Verbe, que cette Parole, que cette Sagesse incarnée était quelque chose de grand. Il est vrai; mais tout le fond de ces

(1) C'est-à-dire les néoplatoniciens de l'École d'Alexandrie.

(2) *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* — *Joan.*, I, 9.

(3) « Quod initium sancti Evangelii, cui nomen est secundum Joannem, quidam Platonicus, sicut a sancto sene Simpliciano, qui postea Mediolanensi ecclesiæ præsedit episcopus, solebamus audire, aureis litteris conscribendis, et per omnes ecclesias in locis eminentissimis proponendum esse dicebat. Sed ideo viluit superbis Deus ille magister, quia *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* : ut parum sit miseris quod ægrotant, nisi se in ipsâ etiam ægritudine extollant, et de medicinâ quâ sanari poterant erubescant. Non enim hoc faciunt ut erigantur, sed ut cadendo gravius affligantur. » S. August., *De Civit. Dei*, lib. X, cap. XXI. — Note de Déforis.

(4) *Et Verbum caro factum est.* — *Joan.*, I, 14.

(5) *Contra Julian.*, lib. IV, cap. III.

grands mystères était toujours un Dieu fait homme, c'était un homme qu'on élevait si haut, c'était une chair humaine et un corps humain qu'on plaçait au plus haut des cieux. C'est ce qui leur paraissait indigne de Dieu; et quelque haut qu'il montât après s'être si fort abaissé, ils ne trouvaient pas que ce fût un remède à la dégradation qu'ils s'imaginaient dans la personne du Verbe fait chair. C'est par là que cette personne adorable leur devint méprisable et odieuse, méprisable parce qu'elle était abaissée, odieuse parce qu'elle les obligeait de s'abaisser à son exemple. C'est ainsi qu'il a été établi pour la ruine de plusieurs : *Positus in ruinam*. Mais en même temps il est aussi la résurrection de plusieurs, parce que pourvu qu'on veuille imiter ses humiliations, on apprendra de lui à s'élever de la poussière (1). Humiliez-vous donc, Ames chrétiennes, si vous voulez vous relever avec Jésus-Christ.

Mais, ô malheur! les chrétiens ont autant de peine à apprendre cette humble leçon qu'en ont eu les sages et les grands du monde. Loin d'imiter Jésus-Christ, dont la naissance a été si humble, chacun oublie la bassesse de la sienne. Cet homme qui s'est élevé par industrie (2), et peut-être par ses crimes, ne veut pas se souvenir dans quelle pauvreté il était né. Mais ceux qui sont nés quelque chose dans l'ordre du monde, songent-ils bien quel est le fond de leur naissance, combien elle a été faible, combien impuissante et destituée (3) par elle-même de tout secours? Se souviennent-ils de ce que disait, en la personne d'un roi, le divin auteur du livre de la *Sagesse?* « Je suis venu au monde en gémissant comme les autres (4). » De quoi donc se peut vanter l'homme qui vient au monde, puisqu'il y vient en pleurant, et que la nature ne lui inspire point d'autres pressentiments dans cet état que celui qu'il a de ses misères? Entrons donc dans de profonds sentiments de notre bassesse, et descendons avec Jésus-Christ, si nous voulons monter avec lui. « Il est monté, dit saint Paul (5), au plus haut des cieux, parce qu'il est auparavant descendu au plus profond des abîmes. » Ne descendons pas seulement avec lui dans une humble reconnaissance des infirmités et des bassesses de notre nature; descendons jusqu'aux enfers, en confessant que c'est de là qu'il nous a tirés : et non seulement des enfers où étaient les âmes pieuses avant sa venue, ou des prisons souterraines où étaient les âmes imparfaites qui avaient autrefois été incrédules; mais du fond même des enfers où les

(1) *A sortir de la poussière*, c'est ainsi que l'on dit *s'élever de terre*.
(2) Par son *habileté*, sens du latin *industria*.
(3) Latin *destitutus*, privé, dépourvu de.
(4) « Primam vocem similem omnibus emisi plorans. » — *Sap.*, VII, 3.
(5) « Quod ascendit, quid est, nisi quia et descendit primum in inferiores partes terræ? » — *Ephes.*, IV, 9.

impies, où Caïn, où le mauvais riche étaient tourmentés avec les démons. C'est jusque-là qu'il nous faut descendre, jusque dans ces brasiers ardents, jusque dans ce chaos horrible et dans ces ténèbres éternelles, puisque c'est là que nous serions sans sa grâce. Anéantissons à son exemple tout ce que nous sommes. Car considérons, mes bien-aimés, qu'est-ce qu'il a anéanti en lui-même. « Comme il était, dit saint Paul, dans la forme et la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût à lui un attentat de se porter pour égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave, ayant été fait semblable aux hommes (1). » Ce n'est donc pas seulement la forme d'esclave qu'il a comme anéantie en lui-même; mais il a anéanti autant qu'il a pu jusqu'à la forme de Dieu, en la cachant sous la forme d'esclave et suspendant pour ainsi parler son action toute-puissante et l'effusion de sa gloire, poussant l'obéissance jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (2); la poussant jusqu'au tombeau, et ne commençant à se relever que lorsqu'il fut parvenu à la dernière extrémité de la bassesse. Ne songeons donc à nous relever non plus que lui, que lorsque nous aurons goûté son ignominie dans toute son étendue, et que nous aurons bu tout le calice de ses humiliations. Alors il ne nous sera pas en ruine, mais en résurrection, en consolation et en joie.

SECOND POINT.

Mais pour nous jeter dans ces profondeurs, laissons-nous confondre par la vérité de sa doctrine. C'est la seconde source des contradictions qu'il a eu à essuyer sur la terre. Il n'a eu à y trouver que des pécheurs, et il semblait que des pécheurs ne devaient non plus s'opposer à un Sauveur que des malades à un médecin. Mais c'est qu'ils étaient pécheurs, et cependant qu'ils n'étaient pas humbles. Toutefois qu'y avait-il de plus convenable à un pécheur que l'humilité et l'humble aveu de ses fautes? C'est ce que Jésus-Christ n'a pu trouver parmi les hommes. Il a trouvé des pharisiens pleins de rapines, d'impuretés et de corruption; il a trouvé des docteurs de la loi, qui, sous prétexte d'observer les plus petits commandements avec une exactitude surprenante, violaient les plus grands. Et ce qui les a soulevés contre le Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit lui-même en un mot : « Je suis venu au monde comme la lumière; et les hommes

(1) « Qui quum in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo; sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus. » — *Philip.*, II, 6, 7.

(2) « Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. » *Philip.*, II, 8.

ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises (1) ».

C'est pourquoi Jésus a été plus que Moïse, plus que Jérémie, plus que tous les autres prophètes, un objet de contradiction, de murmure et de scandale à tout le peuple. « C'est un prophète, ce n'en est pas un : c'est le Christ; le Christ peut-il venir de Nazareth? peut-il venir quelque chose de bon de Galilée (2)? Quand le Christ viendra, on ne saura d'où il vient; mais nous savons d'où vient celui-ci (3). C'est un blasphémateur et un impie qui se fait égal à Dieu (4), qui enseigne à violer le jour du sabbat (5). C'est un Samaritain et un schismatique (6); c'est un rebelle et un séditieux, qui empêche de payer le tribut à César (7); c'est un homme de plaisir et de bonne chère, qui aime les grands repas des publicains et des pécheurs (8); il est possédé du malin esprit, et c'est en son nom qu'il délivre les possédés (9). » En un mot, c'est un trompeur, c'est un imposteur; ce qui enfermait le comble de tous les outrages, et ce qui fait aussi qu'on lui préfère un voleur de grand chemin et un assassin. Lequel des prophètes a été en butte à de plus étranges contradictions? Il le fallait ainsi, puisque portant aux hommes plus près que n'avait fait aucun des prophètes, et avec un éclat plus vif, la vérité qui les condamnait, il fallait qu'il soulevât contre lui tous les esprits jusqu'aux derniers excès : c'est pourquoi la rébellion n'a jamais été portée plus loin. Il fait des miracles que jamais personne n'avait faits, et il ne laissait aucune excuse à l'infidélité des hommes. Mais plus la conviction était manifeste, plus le soulèvement devait être brutal et insensé. Car voyez jusqu'où ils portent leur fureur : il avait ressuscité un mort de quatre jours en présence de tout le peuple; et non seulement c'est ce qui les détermine à le faire mourir, mais ils veulent faire mourir avec lui celui qu'il avait ressuscité, afin d'ensevelir dans un même oubli et le miracle, et celui qui en

(1) « Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem; erant enim eorum mala opera. » — *Joan.*, III, 19.

(2) « Hic est vere propheta. Alii dicebant : Hic est Christus. Quidam autem dicebant; numquid a Galilæâ venit Christus? » *Joan.*, VII, 40, 41.

(3) « Hunc scimus unde sit : Christus autem quum venerit, nemo scit unde sit. » — *Ibid.*, 27.

(4) « De bono opere non lapidamus te, sed de blasphemiâ, et quia tu, homo quum sis, facis teipsum Deum. » — *Ibid.*, X, 33.

(5) « Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. » *Ibid.*, IX, 16.

(6) « Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu et dæmonium habes? — *Ibid.*, VIII, 48.

(7) « Hunc invenimus... prohibentem tributa dare Cæsari. » — *Luc.*, XXIII, 7.

(8) « Ecce homo vorax et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus. » — *Matth.*, XI, 19.

(9) « Hic non ejicit dæmones nisi in Beelzebud principe dæmoniorum. » — *Ibid.*, XII, 24.

était l'auteur et celui qui en était le sujet, parce qu'encore qu'ils sussent bien que Dieu, qui avait fait un si grand miracle, pouvait bien le réitérer quand il voudrait, ils osaient bien espérer qu'il ne le voudrait pas faire, ni renverser si souvent les lois de la nature. Voilà jusqu'où ils poussent leurs complots ; et jamais la vérité n'avait été plus en butte aux contradictions, parce que jamais elle n'avait été plus claire, ni plus convaincante, ni pour ainsi parler plus souveraine. C'est donc alors que les pensées que plusieurs tenaient cachées dans leurs cœurs furent découvertes. Et quelle fut la noire pensée qui fut alors découverte? Que l'homme ne peut souffrir la vérité; qu'il aime mieux ne pas voir son péché pour avoir occasion d'y demeurer, que de le voir et le reconnaître pour être guéri; et en un mot que le plus grand ennemi qu'ait l'homme, c'est l'homme même. Voilà cette secrète et profonde pensée du genre humain, qui devait être révélée à la présence de Jésus-Christ et à sa lumière : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Prenez donc garde, mes Frères, de ne pas imiter ces furieux. Tu t'enfonces dans le crime, malheureux pécheur; et à mesure que tu t'y enfonces, les lumières de ta conscience s'éteignent; et cette parole de Jésus-Christ s'accomplit encore : « Vous voulez me faire mourir, parce que ma parole ne prend point en vous (1). » Les lumières de ta conscience et cette secrète persécution qu'elle te fait dans ton cœur ne t'émeuvent pas; pour cela tu veux les éteindre : les vérités de l'Évangile te sont un scandale; tu commences à les combattre, non point par raison, car tu n'en as point, et « les témoignages de Dieu sont trop croyables (2), » mais par paresse, par aveuglement, par fureur. Il n'y a plus devant tes yeux et dans le fond de ton cœur qu'une petite lumière; et sa faiblesse fait voir qu'elle n'est plus en toi que pour un peu de temps : *Adhuc modicum lumen in vobis est* (3) : « La lumière est encore en vous pour un peu de temps ». Au reste, mon cher Frère, c'est Jésus-Christ qui te luit encore, qui te parle encore par ce faible sentiment : marche donc à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne t'enveloppent; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va (4); il choppe à chaque pas, à chaque pas il se heurte contre la pierre, et tous les chemins sont pour lui des précipices.

(1) « Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis » — *Joan.*, VIII, 37.
(2) « Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. » — *Ps.*, XCII, 5.
(3) *Joan.*, XII, 35.
(4) « Qui, ambulat in tenebris nescit quo vadat. » — *Ibid.*

TROISIÈME POINT.

Mais ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est que le dernier sujet du scandale qui a soulevé le monde contre Jésus-Christ, c'est sa bonté. Si dans le temps de sa passion et dans tout le cours de sa vie, on a poussé les outrages jusqu'à la dernière extrémité, c'est à cause « qu'il se livrait à l'injustice », comme dit l'apôtre saint Pierre (1); qu'il se laissait frapper impunément, comme un agneau innocent se laisse tondre, et se laisse même mener à l'autel pour y être égorgé comme une victime; c'est que, s'il fait des miracles, c'est pour faire du bien à ses ennemis, et non pas pour empêcher le mal qu'ils lui voulaient faire. C'est de là qu'est venu le grand scandale que le monde a vu arriver dans Israël, à l'occasion de Jésus-Christ. Mais voici, dans le vrai Israël et dans l'Église de Dieu, le grand scandale. Parce que dans l'institution de ses sacrements, Jésus-Christ n'a point voulu donner de bornes à ses bontés, les chrétiens n'en donnent point à leurs crimes. On a reproché au Sauveur l'efficace toute-puissante de son baptême, où tous les crimes étaient également expiés; et Julien l'Apostat a bien osé dire que c'était inviter le monde à faire mal (2). Mais la clémence du Sauveur ne s'en tient pas là. Novatien et ses sectateurs en ont eu honte : ils ont tâché de renfermer la miséricorde du Sauveur dans le baptême, ôtant tout remède à ceux qui n'avaient pas profité de celui-là. L'Église les a condamnés, et la miséricorde qu'elle prêche est si grande, qu'elle ouvre encore une entrée pour le salut à ceux qui ont violé la sainteté du baptême et souillé le temple de Dieu en eux-mêmes. Restreignons-nous donc du moins, et ne donnons qu'une seule fois la pénitence, comme on faisait dans les premiers temps. Non, mes Frères, la miséricorde de Jésus-Christ va encore plus loin : il n'a point mis de bornes à la rémission des péchés. Il a dit sans restriction : « Tout ce que vous remettrez, tout ce que vous délierez (3) ». Il a dit à tous ses ministres en la personne de saint Pierre : « Vous pardonnerez non seulement sept fois, mais jusqu'à sept fois septante fois (4) ». C'est que le prix de son sang est infini : c'est que l'efficace de sa mort n'a point de bornes : et c'est là aussi le grand scandale qui paraît tous les jours dans Israël; on dit : Je pécherai encore,

(1) « Tradebat autem judicanti se injuste. » — I *Petr.*, II, 23.
(2) Apud S. Cyrill. Alex., lib. VII, *Contra Julian.*
(3) « Quæcumque solveritis... » — *Matth.*, XVIII, 18.
(4) « Domine quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei... usque septuagies septies. — *Ibid.*, 22.

parce que j'espère faire pénitence. Que ce discours est insensé! Sans doute faire pénitence, ce n'est autre chose que se repentir. Quand on croit qu'on se repentira de quelque action, c'est une raison pour ne la pas faire. Si vous faites cela, dit-on tous les jours, vous vous en repentirez. Mais à l'égard de Dieu, le repentir devient l'objet de notre espérance; et on ne craint point de pécher, parce qu'on espère de se repentir un jour. Il fallait donc encore que cette absurde pensée fût révélée à la venue de Jésus-Christ : *Ut revelentur cogitationes.* Mais, Chrétien, tu n'y penses pas quand tu dis que tu feras pénitence et que tu te repentiras, et que tu fais servir ce repentir futur à ta licence : tu renverses la nature, tu introduis un prodige dans le monde. C'est en effet que ton repentir ne sera pas un repentir véritable, mais une erreur dont tu te flatteras dans ton crime.

Tremblez donc, tremblez, mes Frères, et craignez qu'en abusant de l'esprit de la pénitence pour vous autoriser dans vos péchés, vous ne commettiez à la fin ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre. Car enfin s'il est véritable qu'il n'y a point de péché que le sang de Jésus-Christ ne puisse effacer et que sa miséricorde ne puisse remettre, il n'est pas moins véritable qu'il y en aura un qui ne sera jamais remis; et comme vous ne savez pas si ce ne sera point le premier que vous commettrez, et qu'il y a au contraire grand sujet de craindre que Dieu se lassera de vous pardonner, puisque toujours vous abusez de son pardon, craignez tout ce que fera une bonté rebutée, qui changera en supplices toutes les grâces qu'elle vous a faites. Venez contempler tous les mystères du Sauveur; regardez l'endroit par où ils vous peuvent tourner à ruine, et celui par où ils vous peuvent être en consolation et en joie : et au lieu de regarder sa bonté comme un titre pour l'offenser plus facilement, regardez-la comme un motif le plus pressant pour enflammer votre amour, afin que passant vos jours dans les consolations qui accompagnent la rémission des péchés, vous arriviez au bienheureux séjour d'où le péché et les larmes seront éternellement bannis. C'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction du Pere, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Auteurs à consulter sur le jour de Noël : Massillon, I, 135; de Mac-Carthy, I, 142; Lejeune, VI, 864; Lacordaire, *homélies;* Mgr Freppel, *sermons;* Mgr Dupanloup, etc.

Fête de la Circoncision

Ier SERMON

SUR LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

Prêché le Ier janvier 1654 *ou* 1655

SOMMAIRE :

Exorde. — La puissance royale et la puissance sacerdotale sont intimement liées et découlent naturellement de deux inclinations qu'on trouve dans le cœur de l'homme : l'inclination vers Dieu ou la religion, l'inclination vers l'homme ou la société.

Proposition, division. — J.-C. est à la fois roi et pontife, parce qu'il est sauveur : Royauté de J.-C.; en quoi elle consiste, comment il l'a acquise, comment il l'exerce; sacerdoce de J.-C., son excellence.

Ier point. — J.-C. est venu au monde avec une puissance royale : ce n'est pas une royauté temporelle comme l'entendaient les Juifs et les apôtres eux-mêmes, mais une royauté toute spirituelle, aussi, n'est-ce que pendant la Passion qu'on l'entend parler de sa royauté : « *Tu dicis quia rex ego sum.* » Jésus règne partout : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur, ubique regnat ubique adoratur.* Tertul.

IIe point. — Le sacerdoce de J.-C. est bien plus parfait que celui d'Aaron. Le nom de Jésus qui renferme toutes les merveilles de la royauté et du sacerdoce est un nom au-dessus de tout nom. On aime les rois bienfaisants, et on n'aime pas Jésus, le plus généreux des rois. Jésus qui a donné son sang pour gagner notre âme.

Péroraison. — Peuples, jusqu'à quand chancellerez-vous entre deux partis? « Si Jésus est votre roi, rendez-lui vos obéissances; si Satan est votre roi, rangez-vous du côté de Satan. Le règne de Jésus sur les sujets de Satan sera dur. Renouvelons notre serment de fidélité que nous devons à Jésus, notre grand roi. »

Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum.

Vous appellerez son nom Jésus; car c'est lui qui sauvera votre peuple. (*Matth.* I, 21.)

AUJOURD'HUI le Dieu d'Israël, qui est venu visiter son peuple, revêtu d'une chair humaine, fait sa première entrée en son temple; aujourd'hui le grand-prêtre du Nouveau Testament, le souverain

Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech, se met entre les mains des pontifes successeurs d'Aaron, qui portait la figure de son sacerdoce; aujourd'hui le Dieu de Moïse se soumet volontairement à toute la loi de Moïse; aujourd'hui l'Ineffable, dont le nom est incompréhensible, daigne recevoir un nom humain qui lui est donné par la bouche des hommes, mais par l'instigation de l'Esprit de Dieu. Que dirai-je? où me tournerai-je, environné de tant de mystères? Parlerai-je de la circoncision du Sauveur, ou bien de l'imposition du nom de Jésus : de cet aimable nom, les délices du ciel et de la terre, notre unique consolation durant le pèlerinage de cette vie? Et la solennité de cette église, et je ne sais quel mouvement de mon cœur m'incite à parler du nom de Jésus et à vous en faire voir l'excellence, autant qu'il plaira à Dieu de me l'inspirer par sa grâce.

Jésus, c'est-à-dire Sauveur, ô nom de douceur et de charité! « Mon âme, bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est en moi-même rende les louanges à son saint nom » : *Benedic, anima mea, Domino* (1). Parlons du nom de Jésus, découvrons-en le mystère, faisons voir l'excellence de la qualité de Sauveur, et combien il est glorieux à notre grand Dieu et Rédempteur Jésus-Christ d'avoir exercé sur nous une si grande miséricorde et de nous avoir sauvés par son sang. Que tout ce temple retentisse du nom et des louanges du sauveur Jésus. Ah! si nous avions les yeux assez purs, nous verrions toute cette église remplie d'anges de toutes parts pour y honorer la présence du Fils de Dieu; nous les verrions s'abaisser profondément au nom de Jésus, toutes les fois que nous le prononcerons dans la suite de ce discours. Abaissons-nous aussi en esprit; et adorant en nos cœurs notre aimable Sauveur Jésus, prions aussi la sainte Vierge sa Mère de nous le rendre propice par ses pieuses intercessions, *Ave*, etc.

Comme nous avons quelques inclinations qui nous sont communes avec les animaux et qui ressentent tout à fait la bassesse de cette demeure terrestre dans laquelle nous sommes captifs, aussi certes en avons-nous d'autres d'une nature plus relevée, par lesquelles nous touchons de bien près aux intelligences célestes qui sont devant le trône de Dieu, chantant nuit et jour ses louanges. Les bienheureux esprits ont deux merveilleux mouvements. Car ils n'ont pas plus tôt jeté les premiers regards sur eux-mêmes, que reconnaissant aussitôt que leurs lumières sont découlées d'une autre lumière infinie, ils retournent à leur principe d'une promptitude incroyable, et cherchent leur perfection, où ils trouvent leur origine. C'est le premier de leurs mouvements. Puis chaque ange considérant que

(1) *Ps.*, CIII, 1.

Dieu lui donne des compagnons, qui dans une même vie et dans une même immortalité conspirent au même dessein de louer leur commun Seigneur, il se sent pressé d'un certain désir d'entrer en société avec eux. Tous sont touchés les uns pour les autres d'une puissante inclination; et c'est cette inclination qui met l'ordre dans leurs hiérarchies et établit entre leurs légions une sainte et éternelle alliance.

Or encore qu'il soit vrai que notre âme éloignée de son air natal, contrainte et presque accablée par la pesanteur de ce corps mortel, ne fasse paraître qu'à demi cette noble et immortelle vigueur dont elle devrait être toujours agitée, si est-ce néanmoins que nous sommes d'une race divine, ainsi que l'apôtre saint Paul l'a prêché avec une merveilleuse énergie en plein conseil de l'Aréopage : *Ipsius enim et genus sumus* (1). Il a plu à notre grand Dieu, qui nous a formés à sa ressemblance, de laisser tomber sur nos âmes une étincelle de ce feu céleste qui brille dans les esprits angéliques; et si peu que nous puissions faire de réflexion sur nous-mêmes, nous y remarquerons aisément ces deux belles inclinations que nous admirions tout à l'heure dans la nature des anges.

En effet, ne voyons-nous pas que sitôt que nous sommes parvenus à l'usage de la raison, je ne sais quelle inspiration, dont nous ne connaissons pas l'origine, nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie? Dans toutes nos affections, dans tous nos besoins, un secret instinct élève nos yeux au ciel, comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du monde dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié qu'il est naturel, et qu'il naît en nos âmes non tant par doctrine que par instinct. C'est une adoration que les païens mêmes rendent, sans y penser, au vrai Dieu; c'est le christianisme de la nature, ou comme l'appelle Tertullien, « le témoignage de l'âme naturellement chrétienne » : *Testimonium animæ naturaliter christianæ* (2). Voilà déjà le premier mouvement que notre nature a commun avec la nature angélique.

D'ailleurs il paraît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme. De là cette douceur sensible que nous trouvons dans une honnête conversation. De là cette familière communication des esprits par le commerce de la parole. De là la correspondance des lettres; de là, pour passer plus avant, les États et les républiques. Telles sont les premières inclinations de tout ce qui est capable d'entendre et de raisonner. L'une nous élève à Dieu, l'autre nous

(1) Act. XVII, 29.
(2) *Apolog.*, n. 17.

lie d'amitié avec nos semblables. De l'une est née la religion, et de l'autre la société. Mais d'autant que les choses humaines vont naturellement au désordre, si elles ne sont retenues par la discipline, il a été nécessaire d'établir une forme de gouvernement dans les choses saintes et dans les profanes : sans quoi la religion tomberait bientôt en ruine, et la société dégénérerait en confusion. Et c'est ce qui a introduit dans le monde les deux seules autorités légitimes, celle des princes et des magistrats, celle des prêtres et des pontifes. De là la puissance royale, de là l'ordre sacerdotal.

Ce n'est pas ici le lieu de vous expliquer ni laquelle de ces deux puissances a l'avantage sur l'autre, ni comme elles se prêtent entre elles une naturelle assistance. Seulement je vous prie de considérer qu'étant dérivées l'une et l'autre des deux inclinations qui ont pris dans le cœur de l'homme de plus profondes racines, elles ont acquis justement une grande vénération parmi tous les peuples, elles sont toutes deux sacrées et inviolables. C'est pourquoi les empereurs romains, les maîtres de la terre et des mers, ont cru qu'ils apporteraient un grand accroissement à leur dignité, s'ils ajoutaient la qualité de souverain pontife à ces noms magnifiques d'Auguste, de César, de Triomphateur; ne doutant pas que les peuples ne se soumissent plus volontiers à leurs ordonnances, quand ils considéreraient les princes comme ministres des choses sacrées. Sur quoi, quand je regarde ce titre de religion attaché à ces noms odieux de Néron, de Caligula, ces monstres du genre humain, l'horreur et l'exécration de tous les siècles, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, que les dieux de pierre et de bronze, les dieux adultères et parricides que l'aveugle antiquité adorait, étaient dignes certainement d'être servis pas de tels pontifes.

Élevez-vous donc, ô roi du vrai peuple, ô pontife du vrai Dieu, La royauté de ces empereurs n'était autre chose qu'une tyrannie, et leur sacerdoce profane un continuel sacrilège. Venez exercer votre royauté par la profusion de vos grâces, et votre sacerdoce par l'expiation de nos crimes. Je pense que vous entendez bien que c'est du Sauveur que je parle. C'est lui, c'est lui seul, Chrétiens, c'est lui qui étant le vrai Christ, c'est-à-dire l'oint du Seigneur, *unctus*, assemble en sa personne la royauté et le sacerdoce par excellence de son onction, qui enferme l'une et l'autre puissance. Et c'est pour cette raison que l'admirable Melchisédech est tout ensemble et roi et pontife; mais « roi de justice et de paix », *rex justitiæ, rex pacis* (1), comme l'interprète l'Apôtre dans sa divine *Épître aux Hébreux*, mais le « pontife du Dieu très-haut », *sacerdos Dei excelsi* (2),

(1) *Hebr.*, VII. 2.
(2) *Genes.*, XIV. 18.

comme porte le texte de la *Genèse*. Et d'où vient cela, Chrétiens? N'était-ce pour représenter celui qui, dans la plénitude des temps, devait être le vrai roi de paix et le grand sacrificateur du Dieu tout-puissant, c'est-à-dire le Sauveur Jésus dont Melchisédech était la figure?

C'est de ce glorieux assemblage de la royauté et du sacerdoce en la personne du Fils de Dieu, que j'espère vous entretenir aujourd'hui. Car ayant considéré attentivement la signification du nom de Jésus que l'on donne en ce jour à mon Maître, je trouve dans ce nom auguste sa royauté et son sacerdoce; Jésus, c'est-à-dire Sauveur; et je dis que le Fis de Dieu est roi parce qu'il est Sauveur; je dis qu'il est pontife, parce qu'il est Sauveur. Je vois déjà, ce me semble, que ces deux vérités excellentes m'ouvrent une belle carrière. Mais je médite quelque chose de plus. Il est le roi Sauveur, il est le pontife Sauveur. Comment est-il Sauveur? Par son sang. C'est pourquoi en cette bienheureuse journée où il reçoit le nom de Jésus et la qualité de Sauveur, il commence à répandre son sang par sa mystérieuse circoncision, pour témoigner que c'est par son sang qu'il est le Sauveur de nos âmes. O belles et adorables vérités? pourrai-je bien aujourd'hui vous faire entendre à ce peuple?

Vous qui vous êtes scandalisés autrefois de voir couler le sang de mon Maître, vous qui avez cru que sa mort violente était une marque de son impuissance, ah! que vous entendez peu ses mystères! La croix de mon roi, c'est son trône; la croix de mon pontife, c'est son autel. Cette chair déchirée, c'est la force et la vertu de mon roi; cette même chair déchirée, c'est la victime de mon pontife. Le sang de mon roi, c'est sa pourpre; le sang de mon pontife, c'est sa consécration. Mon roi est installé, mon pontife est consacré par son sang; et c'est par ce moyen qu'il est le véritable Jésus, l'unique Sauveur des hommes. O Roi, et Sauveur, et souverain Pasteur de nos âmes, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur afin de l'embraser de vos flammes : une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent aujourd'hui prononcer si souvent votre nom adorable : ainsi soit-il, mes Frères. Je commence à parler de la royauté de mon Maître : disons avec courage, écoutons avec attention. Il s'agit de glorifier Jésus, qui est lui-même toute notre gloire; ô Dieu, soyez avec nous!

PREMIER POINT.

Je dis donc avant toutes choses que, selon les prophéties anciennes, le Messie attendu par les Juifs, reconnu et adoré par les chrétiens, devait venir au monde avec une puissance royale. C'est pour-

quoi l'ange annonçant sa venue à la sainte Vierge sa Mère, parle de lui en ces termes : « Dieu lui donnera, dit-il, le trône de David son père, et il règnera éternellement dans la maison de Jacob ». Et c'est la même chose qu'avait prédite l'évangéliste de la loi, je veux dire le prophète Isaïe, lorsqu'il dit de Notre-Seigneur « qu'il s'assoiera sur le trône de David, afin de l'affermir en justice et en vérité jusqu'aux siècles des siècles » : *Super solium David et super regnum ejus sedebit, ut confirmet illud et corroboret in judicio et justitia, amodo et usque in sempiternum* (1). Ce que je suis bien aise de vous faire considérer, afin que vous voyiez en ces deux passages, la conformité de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Car il serait impossible de vous rapporter en ce lieu tous les textes des Écritures qui promettent la royauté au Sauveur.

Et c'est en quoi les Juifs se sont malheureusement abusés, parce qu'étant possédés en leur âme d'une aveugle admiration de la royauté et des prospérités temporelles, ils donnaient à leur Messie de belles et triomphantes armées, de grands et de superbes palais, une Cour plus leste et plus polie, une maison plus riche et mieux ordonnée que celle de leur Salomon, et enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Aussi quand ils virent le Sauveur Jésus, qui dans une si basse fortune prenait la qualité de Messie, je ne saurais vous dire combien ils en furent surpris. Cent fois il leur avait dit qu'il était le Christ, cent fois il l'avait attesté par des miracles irréprochables; et ils ne cessent de l'importuner : — Mais enfin, « dites-nous donc qui vous êtes; jusqu'à quand nous laisserez-vous en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous franchement » et nous en donnez quelque signe : *Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palam* (2). Ils eussent bien voulu qu'il leur eût dit autre chose. Ils lui eussent volontiers accordé tout l'honneur qui était dû aux plus grands prophètes; mais ils eussent été bien aises de lui persuader, ou bien de se faire roi, ou bien de se déporter volontairement de la qualité de Messie. Et nous lisons en saint Jean qu'après cette miraculeuse multiplication des cinq pains, quelques peuples étant convaincus qu'un miracle si extraordinaire ne pouvait être fait que par le Messie, s'assemblèrent entre eux et conspirèrent de le faire roi (3). Et ils eussent exécuté leur dessein, s'il ne se fût échappé de leur vue.

Étrange illusion des hommes, parmi lesquels ordinairement toutes sortes d'opinions sont reçues, excepté la bonne et la véritable? Les uns disaient que Jésus était un séducteur; les autres ne pouvant nier

(1) *Isa.*, XI, 7.
(2) *Joan.*, X, 24.
(3) *Joan.*, VI, 15.

qu'il n'y eût en sa personne quelque chose de surnaturel, se partageaient entre eux mille sentiments ridicules. « Quelques-uns assuraient que c'était Élie, d'autres aimaient mieux croire que c'était Jean-Baptiste ou bien quelqu'un des prophètes ressuscités » : *Alii, Eliam, alii Joannem Baptistam aut unum ex prophetis* (1). Et à quelles extravagances ne se laissaient-ils point emporter, plutôt que d'avouer qu'il fût le Messie? D'où vient cette obstination, Chrétiens? C'est qu'ils avaient l'imagination remplie de cette magnificence royale et de cette majesté composée, de laquelle ils avaient fait leur idole. Et cette fausse créance avait telle vogue parmi les Juifs, que ce vieux et infortuné politique, qui avait toujours son âme troublée d'un furieux désir de régner, qui ne craignait pas moins, qui n'épargnait pas plus ses enfants que ses ennemis, c'est Hérode dont je veux parler, conçut de la jalousie de cette royauté prétendue. De là ce cruel massacre des innocents, duquel nous célébrions la mémoire ces jours passés.

Je ne sais si je me trompe, Fidèles, mais il me semble que ces observations sur l'histoire de Notre-Seigneur ne doivent pas vous déplaire. Ainsi je ne craindrai pas d'en ajouter encore une qui vous fera voir manifestement combien cette opinion de la royauté du Sauveur était enracinée dans l'esprit des peuples. C'est que les apôtres mêmes, eux que le Fils de Dieu honorait de sa plus intime confidence, bien qu'en particulier et en public il ne leur promît que tourments et ignominie en ce monde, ils n'avaient pu encore se déprendre de ce premier sentiment dont on avait préoccupé leur enfance. « Eh! Maître, lui disaient-ils, quand est-ce qu'arrivera votre règne? sera-ce bientôt que vous rétablirez le règne abattu d'Israël (2)? » Ils ne pouvaient goûter ce qu'il leur prédisait de sa mort. Comme ils voyaient son crédit s'augmenter, ils croyaient qu'à la fin, il viendrait à bout de l'envie et qu'il attirerait tout à lui par sa vertu et par ses miracles. Ils se flattaient l'esprit de mille espérances grossières. Déjà ils commençaient à se débattre entre eux de l'honneur de la présence. Et ne fut-ce pas une belle proposition que les deux frères inconsidérés firent faire à Notre-Seigneur par leur mère trop crédule et trop simple? Ils s'imaginaient déjà le Sauveur dans un trône éclatant de pierreries, au milieu d'une grosse Cour. Eh! Seigneur, lui disaient-ils, quand vous commencerez votre règne, nous serions bien aises que « l'un de nous fût assis à votre droite, et l'autre à la gauche (3) ». Tant ils abusaient de la patience et de la faveur de leur maître, repaissant leur âme d'une vaine et puérile ostentation. Si bien que Notre-Seigneur

(1) *Matth.*, XVI, 14.
(2) *Act.*, I, 6.
(3) *Matth.*, XX, 21

ayant pitié de leur ignorance, commence à les désabuser par ses mémorables paroles : O disciples trop grossiers, qui vous imaginez dans ma royauté, un faste et une pompe mondaine, « vous ne savez ce que vous me demandez »; la chose n'ira pas de la sorte : *Nescitis quid petatis* (1). « Pourrez-vous bien boire le calice que je boirai? » Ce calice, c'est sa passion, dont il leur a parlé tant de fois sans qu'ils aient voulu le comprendre. Puis après quelques avis excellents, voici comme il conclut son discours : « Sachez, dit-il, que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même et afin de donner sa vie pour la rédemption de plusieurs (2). »

Ah! disciples encore ignorants, et vous mère mal avisée, ce n'est pas là ce que vous prétendiez : vous demandiez de vaines grandeurs, on ne vous parle que de bassesse. Mais mon Sauveur l'a fait de la sorte, afin de nous insinuer doucement par le souvenir de sa passion, que notre roi était un roi pauvre; qu'il descendait sur la terre, non pour se revêtir des grandeurs humaines, mais pour nous apprendre par son exemple à les mépriser (3); et que comme c'était par passion qu'il devait monter sur son trône, aussi est-ce par les souffrances que nous pouvons aspirer aux honneurs de son royaume céleste. C'est ici, c'est ici, Chrétiens, où après vous avoir exposé les divers sentiments des hommes touchant la royauté de Jésus, j'aurais à demander à Dieu la langue d'un séraphin pour vous exprimer dignement les sentiments de Jésus lui-même.

Certes je ne puis voir sans étonnement dans les Écritures divines que le débonnaire Jésus, qui durant tout le cours de sa vie mortelle faisait pour ainsi dire parade de sa bassesse, quand il sent approcher son heure dernière, ne parle plus que de gloire, n'entretienne plus ses disciples que de ses grandeurs. Il était à la veille de son infâme supplice. Déjà il avait célébré cette pâque mystérieuse qui devait être le lendemain achevée par l'effusion de son sang. Son traître disciple venait de sortir de sa chambre pour aller exécuter le détestable traité

(1) *Matth.*, xx, 22.

(2) *Ibid.*, 28.

(3) *Note marg.* : Je ne m'étonne plus, Chrétiens, si le Fils de Dieu s'écarte bien loin, lorsque les peuples le cherchent pour le faire roi : *Cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus* (Joan., vi; 15). La royauté qu'on lui veut donner n'est pas à sa mode. Ce peuple ébloui des grandeurs du monde, a honte de voir dans l'abjection celui qu'il reconnaît pour son Messie; et le veut placer dans un trône avec une magnificence royale. Une telle royauté n'est pas à son goût; et c'est pourquoi Tertullien a raison de dire : *Regem denique fieri, conscius sui regni, refugit.* (De Idololatr., n. 18). Un roi de douleur qui s'est de lui-même destiné un trône ou il ne peut s'établir que par le mépris, n'a garde d'accepter une royauté qui tire son éclat des pompes mondaines. Donnez-lui plutôt une étable, une croix; donnez-lui un roseau fragile, donnez-lui une couronne d'épines.

qu'il avait fait avec les pontifes. Sitôt qu'il se fut retiré de sa compagnie, mon Maître qui n'ignorait pas son perfide et exécrable dessein, comme s'il eût été saisi tout à coup d'une ardeur divine, parle de cette sorte aux apôtres : « Maintenant, maintenant, dit-il, le Fils de l'homme va être glorifié » : *Nunc glorificatus est Filius hominis* (1). Eh ! mes Frères, que va-t-il faire? Que veut dire ce *Maintenant*, demande fort à propos en ce lieu l'admirable saint Augustin (2)? Va-t-il point peut-être s'élever au-dessus d'une nuée pour foudroyer tous ses ennemis? Ou bien est-ce qu'il fera descendre des légions d'anges pour se faire adorer par tous les peuples du monde? Non, non, ne le croyez pas. Il va à la mort, au supplice, au plus cruel de tous les tourments, à la dernière des infamies; et c'est ce qu'il appelle sa gloire, c'est son règne, c'est son triomphe.

Regardez, je vous prie, mon Sauveur dans cette triomphante journée en laquelle il a fait son entrée dans la ville de Jérusalem, peu de jours avant qu'il mourût. Il était monté sur un âne; ah ! Fidèles, n'en rougissons pas. Je sais bien que les grands de la terre se moqueraient d'un si triste et si malheureux équipage; mais Jésus n'est pas venu pour leur plaire; et quoi que puisse penser la folle arrogance des hommes, cet équipage d'humilité est certes bien digne d'un roi qui est venu pour fouler aux pieds ses grandeurs. Ce n'est pas là toutefois ce que je veux faire considérer.

Jetez, jetez les yeux sur ce concours de peuple de toutes les conditions et de tous les âges, qui accourent au-devant de lui, des palmes et des rameaux à la main en signe de réjouissance, et qui pour faire paraître leur zèle à ce nouveau prince, dans une si sainte cérémonie, font retentir l'air de leurs cris de joie : « Béni soit, disaient-ils, le Fils de David; vive le roi d'Israël ! » *Hosanna Filio David, benedictus qui venit in nomine Domini rex Israël* (3)! Et parmi ces bienheureuses acclamations il entre dans Jérusalem. Quel est ce nouveau procédé, si éloigné de sa conduite ordinaire? Et depuis quand, je vous prie, aime-t-il les applaudissements, lui qui étant cherché autrefois par une grande multitude de gens qui s'étaient ramassés des villes et des bourgades voisines en résolution de le faire roi, comme je vous le rapportais tout à l'heure, s'était retiré tout seul au sommet d'une haute montagne pour éviter leur rencontre. Il entend aujourd'hui tout ce peuple qui l'appelle hautement son roi; les pharisiens jaloux l'avertissent d'imposer silence à cette populace échauffée : « Non, non, répond mon Sauveur, les pierres le crieront, si ceux-ci ne le disent pas assez haut » : *Si hi tacuerint,*

(1) *Joan.*, XIII, 31.
(2) Tract. LXIII *in Joan.*, n. 9.
(3) *Matth*, XXI, 9; *Joan.*, XII, 13

lapides clamabunt (1). Que dirons-nous, je vous prie, d'un changement si inopiné? Il approuve ce qu'il rejetait; il accepte aujourd'hui une royauté qu'il avait autrefois refusée. Ah! n'en cherchez point d'autre cause; c'est qu'à cette dernière fois qu'il entre dans Jérusalem, il y entre pour y mourir; et mourir à mon Sauveur, c'est régner. En effet, quand est-ce qu'on l'a vu paraître avec une contenance plus ferme et un maintien plus auguste que dans le temps de sa passion? Que je me plais à le voir devant le tribunal de Pilate, bravant pour ainsi dire la majesté des faisceaux romains par la générosité de son silence! Que Pilate rentre tant qu'il lui plaira au prétoire pour interroger le Sauveur, il ne satisfera qu'à une seule de ses questions. Et quelle est cette question, mes Frères? Admirez les secrets de Dieu. Le président romain lui demande s'il est véritable qu'il soit roi : et le Fils de Dieu aussitôt, ayant ouï parler de sa royauté, lui qui n'avait pas encore daigné satisfaire à aucune des questions qui lui étaient faites par ce juge complaisant, ni même l'honorer d'un seul mot : « Oui certes, je suis roi », lui dit-il d'un ton grave et majestueux : *Tu dicis, quia rex sum ego* (2); parole qui jusqu'alors ne lui était pas encore sortie de la bouche.

Considérez, s'il vous plaît, son dessein, Ce qu'il n'a jamais avoué parmi les applaudissements des peuples qui étaient étonnés et du grand nombre de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, et de sa doctrine céleste, il commence à le publier hautement, lorsque le peuple demanda sa mort par des acclamations furieuses. Il ne s'en est jamais découvert que par figures et paraboles aux apôtres, qui recevaient ses discours comme paroles de vie éternelle : il le confesse nûment au juge corrompu qui par une injuste sentence le va attacher à sa croix. Il n'a jamais dit qu'il fût roi, quand il faisait des actions d'une puissance divine; et il lui plaît de le déclarer, quand il est près de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines! N'est-ce pas faire les choses fort à contre-temps? Et néanmoins c'est la Sagesse éternelle qui a disposé tous les temps. Mais, ô merveilleux contre-temps! ô secret admirable de la Providence! je vous entends, ô mon roi Sauveur! C'est que vous mettez gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples, et vous ne voulez pas qu'on vous parle de royauté que dans le même moment auquel par une mort glorieuse vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi. Bonté incroyable de notre roi! Que le ciel et la terre chantent à jamais ses miséricordes. Et vous, ô Fidèles de Jésus-Christ, bienheureux sujets de mon roi Sauveur, ô peuple de conquête que mon prince victorieux a acquis

(1) *Luc.*, XIX, 40.
(2) *Joan.*, XVIII, 37.

au prix de son sang, par quel amour et par quels respects pourrez-vous dignement reconnaître les libéralités infinies d'un roi si clément et si généreux?

Certes je ne craindrai pas de le dire, ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne; non, non, ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois. Mais quand je considère cette infinie multitude de peuples qui attend de leur protection son salut et sa liberté; quand je vois que dans un État policé, si la terre est bien cultivée, si les mers sont libres, si le commerce est riche et fidèle, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance : c'est un effet des conseils et de la vigilance du prince; quand je vois que comme un soleil, sa magnificence porte sa vertu jusque dans les provinces les plus reculées; que ses sujets lui doivent les uns leurs honneurs et leurs charges, les autres leur fortune et leur vie, tous la sûreté publique et la paix, de sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne doive le chérir comme son père : c'est ce qui me ravit, chrétiens, c'est en quoi la majesté des rois me semble Entièrement admirable; c'est en cela que je les reconnais pour les vivantes images de Dieu, qui se plaît de remplir le ciel et la terre des marques de sa bonté, ne laissant aucun endroit de ce monde vide de ses bienfaits et de ses largesses.

Eh! dites-moi, je vous prie, dans quel siècle, dans quelles histoires, dans quelle bienheureuse contrée a-t-on jamais vu un monarque, je ne dis pas si puissant et si redoutable, mais si bon et si bienfaisant que le nôtre? Le règne de notre prince, c'est notre bonheur et notre salut. « Ce qu'il daigne régner sur nous, c'est clémence, c'est miséricorde; ce ne lui est pas un accroissement de puissance, mais c'est un témoignage de sa bonté » : *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum*, dit l'admirable saint Augustin (1). Regardez cette vaste étendue de l'univers; tout ce qu'il y a de lumières célestes, toutes les saintes aspirations, toutes les vertus et les grâces, c'est le sang du prince Sauveur qui les a attirées sur la terre. Autant que nous sommes de chrétiens, ne publions-nous pas tous les jours que nous n'avons rien que par lui?

Ce peuple merveilleux que Dieu en sa bonté a répandu parmi tous les autres, peuple qui habite en ce monde et qui est étranger en ce monde, qui trafique en la terre afin d'amasser dans le ciel; Fidèles, vous m'entendez, c'est du peuple des élus que je parle, de la nation des justes et des gens de bien : que ne doivent-ils pas au Sauveur? Tous les particuliers de ce peuple, depuis l'origine du monde jusqu'à

(1) Tract. LI *in Joan.*, n. 4.

la consommation des siècles (voyez quelle grande étendue!) ne crient-ils pas jour et nuit et de toutes leurs forces à notre brave Libérateur : C'est vous qui avez brisé nos fers, c'est vous qui avez ouvert nos prisons : votre mort nous a délivrés de l'oppression et de la tyrannie; votre sang nous a rachetés de la damnation éternelle. Par vous nous vivons, par vous nous respirons, par vous nous espérons, par vous nous régnons. Car la munificence de notre prince passe à un tel excès de bonté, qu'il fait des monarques de ses sujets; il ne veut voir en sa Cour, que des têtes couronnées.

Écoutez, écoutez le bel hymne des vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse*, qui représentent, à mon avis, toute l'universalité des fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament; douze pour les douze premiers patriarches, les pères de la Synagogue; et douze pour les douze apôtres, princes et fondateurs de l'Église. Ils sont rois, ils sont couronnés, et chantent avec une joie incroyable les louanges de l'Agneau sans tache immolé pour l'amour de nous. « O Agneau immolé, disaient-ils, vous nous avez rachetés en votre sang; vous nous avez faits rois et sacrificateurs à notre Dieu, et nous règnerons sur la terre! » *Et regnabimus super terram* (1). O Dieu éternel! Chrétiens, quelle est la merveille de cette Cour? Toutes les grandeurs humaines oseraient-elles paraître devant une telle magnificence? Cet ancien admirateur de la vieille Rome (2) s'étonnait d'avoir vu dans cette ville maîtresse autant de rois, disait-il, que de sénateurs. Mes Frères, notre Dieu tout-puissant nous appelle à un bien autre spectacle, dont nous ferons nous-mêmes partie. Dans cette Cour vraiment royale, dans cette nation élue, dans cette Cité triomphante que Jésus a érigée par sa mort, je veux dire dans la sainte Église, je ne dis pas que nous y voyons autant de rois que de sénateurs; mais je dis que nous y devons être autant de rois que de citoyens. Qui a jamais ouï parler d'une telle chose? C'est tout un peuple de rois que Jésus a ramassés par son sang, que Jésus sauve, que Jésus couronne, qu'il fait régner en régnant sur eux, parce que « servir notre Dieu, c'est régner ». *Servire Deo, regnare est* (3).

O royauté auguste du roi Sauveur, qui partage sa couronne avec les peuples qu'il a rachetés! ô mort vraiment glorieuse! ô sang utilement répandu! ô noble et magnifique conquête!

Quelques louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes qu'elles ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, Fidèles, les Césars et les Alexandres, et

(1) *Apoc.*, v, 10.
(2) Cinéas, ambassadeur de Pyrrhus. Voy. Plutarch., *Vit. Parall. in Pyrrh.*, et Flor., *Rerum Roman.*, lib. I, cap. XVIII (*Édit. de Deforis*).
(3) S. Leo, *Epist. ad Demetr.*, cap. VI.

tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérants : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique. Ah! qu'il n'est pas ainsi de mon prince! C'est un capitaine sauveur, qui sauve les peuples parce qu'il les dompte, et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguer; il combat par amour; il combat par bienfaits, par des attraits tout-puissants, par des charmes invincibles.

Et c'est ce qu'explique divinement un excellent passage du psaume XLIV^e, que je tâcherai de vous exposer. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions. Le prophète en ce lieu considère Notre-Seigneur comme un prince victorieux, et voyant en esprit qu'il devait assujettir sous ses lois un si grand nombre de peuples rebelles, il l'invite à prendre ses armes. « Mettez votre épée, lui dit-il, ô mon brave et valeureux capitaine » : *Accingere gladio tuo super femur tuum* (1). Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion (ce sont les mouvements ordinaires de l'expression prophétique) : « Non, non, ce n'est pas ainsi, ô mon prince, ce n'est pas par les armes qu'il vous faut établir votre empire. » Comment donc? « Allez, lui dit-il, allez, ô le plus beau des hommes, avec cette admirable beauté, avec cette bonne grâce qui vous est si naturelle, *specie tua et pulchritudine tua* (2); avancez, combattez et régnez »; *intende, prospere procede et regna* (3). Puis il continue ainsi son discours : « Que les flèches du Puissant sont perçantes! tous les peuples tomberont à ses pieds. Ses coups portent tout droit au cœur des ennemis de mon roi » : *Sagittæ Potentis acutæ* (4). Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son empire : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi* (5) : « Votre trône, ô grand Dieu, est établi dans les siècles des siècles », et le reste. Et que veut dire ce règne? Quelle est cette victorieuse beauté? Que signifient ces coups, et ces flèches, et ces peuples blessés au cœur! C'est ce qu'il nous faut expliquer avec l'assistance divine par une doctrine toute chrétienne, toute prise des Livres sacrés et des Ecritures apostoliques.

(1) *Ps.*, XLIV, 4.
(2) *Psal.*, XLIV, 5.
(3) *Idem*
(4) *Psal.*, CXIX, 4.
(5) *Psal.*, XLIV, 7.

Mais, Fidèles, je vous avertis que vos esprits ne soient point occupés d'une vaine idée de beauté corporelle, qui certes ne mériterait pas d'entretenir si longtemps la méditation du prophète. Suivez, suivez plutôt ce tendre et affectueux mouvement de l'admirable saint Augustin : « Pour moi, dit ce grand personnage, quelque part où je voie mon Sauveur, sa beauté me semble charmante. Il est beau dans le ciel, aussi est-il beau dans la terre, beau dans le sein de son Père, beau entre les bras de sa mère. Il est beau dans les miracles, il ne l'est pas moins parmi les foules. Il a une grâce non pareille, soit qu'il nous invite à la vie, soit que lui-même il méprise la mort. Il est beau jusque sur la Croix, il est beau même dans le sépulcre : « *Pulcher in cœlo, pulcher in terra...; pulcher in miraculis, pulcher in flagellis; pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem...; pulcher in ligno, pulcher in sepulcro.* « Que les autres, dit-il, en pensent ce qu'il leur plaira : mais pour nous autres croyants, partout où il se présente à nos yeux, il est toujours beau en perfection » : *Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurat* (1).

Surtout il le faut avouer, Chrétiens, quoi que le monde croie de sa passion, quoique ces membres cruellement déchirés, et cette pauvre chair écorchée fasse presque soulever le cœur de ceux qui approchent de lui, quoique le prophète Isaïe ait prédit que dans cet état « il ne serait pas reconnaissable, qu'il n'aurait plus ni grâce ni même aucune apparence humaine » : *Non est species ei, neque decor; vidimus eum, et non erat aspectus* (2); toutefois c'est dans ces linéaments effacés, c'est dans ces yeux meurtris, c'est dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté. Sa douceur a non seulement de la dignité, elle a de la grâce et de l'agrément.

Mais peut-être vous me direz : Quelle étrange imagination de chercher sa beauté parmi ses souffrances, qui ne lui laissent pas même la figure d'homme! Que ne la regardez-vous bien plutôt dans sa merveilleuse transfiguration ou dans sa résurrection glorieuse? Écoutez et comprenez ma pensée, et vous verrez que cette beauté est incomparable pour nous. Un soldat est couvert de grandes blessures qui semblent lui déshonorer le visage. Les délicats peut-être détourneront la vue de dessus ces plaies; mais le prince les trouvera belles, parce que c'est pour son service qu'il les a reçues : ce sont de belles marques, ce sont des cicatrices honorables, que la fidélité pour son roi et l'amour de la patrie embellit.

Donc, ô Fidèles de Jésus-Christ, que les ennemis de mon Maître

(1) S. August., *in Psal.*, XLIV, n. 3.
(2) *Isa.*, LIII, 2.

trouvent de la difformité dans ses plaies, certes je ne le puis empêcher. Mais, « pour nous autres croyants », *nobis credentibus*, comme disait tout à l'heure saint Augustin; pour moi, qui suis assuré que c'est pour l'amour de moi qu'il est ainsi couvert de blessures, je ne puis être de leur sentiment. La véritable beauté de mon Maître ne lui peut être ravie; non, non, ces cruelles meurtrissures n'ont pas défiguré ce visage, elle l'ont embelli à mes yeux. Si les blessures des sujets sont si belles aux yeux du prince, dites-moi, les blessures du prince quelles doivent-elles être aux yeux des sujets? Celles-ci sont mes délices; je les baise, je les arrose de larmes. L'amour que mon roi Sauveur a pour moi, qui a ouvert toutes ses plaies, y a répandu une certaine grâce qu'aucun autre objet ne peut égaler, un certain éclat de beauté qui transporte les âmes fidèles. Ne voyez-vous pas avec combien de douces complaisances elles y demeurent toujours attachées? Ce leur est un supplice que de les arracher de cet aimable objet. De là sortent ces flèches aiguës que David chante dans notre psaume; de là ces traits de flamme invisible « qui percent les cœurs jusqu'au vif », *in corda inimicorum regis :* « tellement qu'ils ne respirent plus autre chose que Jésus crucifié », à l'imitation de l'Apôtre : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (1). C'est ainsi que le roi Jésus se plaît de régner dans les cœurs.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas si je ne vois dans sa passion que des marques de sa royauté. Oui, malgré la rage de ses bourreaux, ces épines font un diadème qui couronne sa patience; ce roseau fragile devient un sceptre en ses mains; cette pourpre ridicule dont ils le couvrent, se changera en pourpre royale sitôt qu'elle sera teinte du sang de mon Maître. Lorsque j'entends le peuple crier que le Sauveur mérite la mort à cause qu'il s'est fait roi : certes, dis-je incontinent en moi-même, ces furieux disent mieux qu'ils ne pensent; car mon prince doit régner par sa mort. Quand il porte lui-même sa croix sur ses épaules innocentes, tout autre qu'un chrétien serait étonné de son impuissance; mais le fidèle se doit souvenir de ce qu'a dit de lui Isaïe, « que sa domination, sa principauté est mise sur son épaule » : *Principatus super humerum ejus* (2). Qu'est-ce à dire, cet empire et cette principauté sur ses épaules? Ah! ne l'entendez-vous pas? C'est sa croix. C'est ainsi que l'explique Tertullien dans le livre *Contre les Juifs* (3). Sa croix, c'est son sceptre; sa croix, c'est son bâton d'ordonnance; c'est elle qui rangera tous les peuples sous l'obéissance de Notre-Seigneur.

(1) *Cor.*, II, 2.
(2) *Isa.*, IX, 6.
(3) *Advers. Judæos*, n. 10.

Et n'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon Maître attachèrent au-dessus de sa croix : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS, écrit en gros caractères et en trois sortes de langues, afin que la chose fût plus connue? Il est vrai que les Juifs s'y opposent, mais Pilate l'écrit malgré eux. Qu'est-ce à dire ceci, Chrétiens? Ce juge corrompu avait envie de sauver mon Maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux Juifs : les mêmes Juifs le pressent de changer ce titre; il le refuse, il tient ferme, il n'a plus de complaisance pour eux. Quoi! cet homme si complaisant, qui livre un innocent à la mort de crainte de choquer les Juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avait écrits sans dessein et qui paraissaient de si peu d'importance! Remarquez tout ceci, s'il vous plaît : il est lâche et ferme, il est mol et résolu dans la même affaire, à l'égard des mêmes personnes. Grand Dieu, je reconnais vos secrets : il fallait que Jésus mourût en la croix, il fallait que sa royauté fût écrite au haut de la croix. Pilate exécute le premier par sa complaisance et l'autre par sa fermeté. « O vertu ineffable de l'opération divine même dans le cœur des ignorants, s'écrie en cet endroit l'admirable saint Augustin (1)! Ils ne savent tous ce qu'ils disent, et ils disent tous ce que veut mon Sauveur ». Une secrète vertu s'empare invinciblement de leur âme, et malgré leurs méchantes intentions, exécute de très sages et très salutaires conseils.

Caïphe en plein conseil de pharisiens, parlant de Notre-Seigneur, dit « qu'il est expédient qu'il meure, afin que toute la nation ne périsse pas ». Sa mort empêchera donc toute la nation de périr; il est donc le Sauveur de toute la nation, remarque très à propos l'évangéliste saint Jean (2). Merveilleux jugement de Dieu! il pensait prononcer l'arrêt de sa mort, et il faisait une prophétie de sa gloire. Le même arriva à Pilate : il condamne le Fils de Dieu à la croix; et voulant écrire selon la coutume la cause de son supplice, il dresse un monument à sa royauté. Tant il est vrai que Dieu a des ressorts infaillibles pour tourner où il lui plaît les cœurs de ses ennemis et les faire concourir malgré qu'ils en aient à l'exécution de ses volontés! Parce que le règne du Sauveur devait commencer à la croix, il plaisait à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira sans y penser à la Providence divine.

Écrivez donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoi que l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel; que vos

(1) Tract. CXVII *in Joan.*, n. 5.
(2) *Joan.*, XI, 50, 52.

ordres soient irrévocables, parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque (1), qui est la langue du peuple de Dieu; et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes; et en la langue romaine, qui est celle de l'empire du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts; vous, ô Juifs, héritiers des promesses; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau; fléchissez le genou devant votre roi. Bientôt, bientôt vous verrez cet homme abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour enlever tous les cœurs : *Et ego, cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (2). Bientôt les nations incrédules, èsquelles il étend ses bras, viendront recevoir parmi ses embrassements paternels cet aimable baiser de paix, qui selon les prophéties anciennes, les doit réconcilier au vrai Dieu qu'elles ne connaissaient pas. Bientôt ce crucifié sera « couronné d'honneur et de gloire, à cause que par la grâce de Dieu il a goûté la mort pour tous », comme dit la divine *Épitre aux Hébreux* (3); il verra naître de son sépulcre une belle prospérité; et sera glorieusement accompli ce fameux oracle du prophète Isaïe » : S'il donne son âme pour le péché, il verra une longue suite d'enfants » : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* (4). Cette pierre, rejetée de la structure du bâtiment, sera faite la pierre angulaire et fondamentale qui soutiendra tout le nouvel édifice (5), et ce mystérieux grain de froment, qui représente notre Sauveur, étant tombé en terre (6), se multipliera par sa propre corruption; c'est-à-dire que le Fils de Dieu tombera de la croix dans le sépulcre, et par un merveilleux contre-coup « tous les peuples tomberont à ses pieds » : *Populi sub te cadent*, disait notre psaume (7).

Que je triomphe d'aise quand je vois dans Tertullien que déjà de son temps le nom de Jésus, si près de la mort de notre Sauveur et du commencement de l'Église, déjà le nom de Jésus était adoré par toute la terre, et que dans toutes les provinces du monde qui pour lors étaient découvertes, le Sauveur y avait un nombre infini de sujets! « Nous sommes, dit hautement ce grand personnage, presque

(1) *Joan.*, XIX, 20.
(2) *Idem*, XII, 32.
(3) *Hebr.*, II, 9.
(4) *Isa.*, LIII, 10.
(5) *Psal.*, CXVII, 22.
(6) *Joan.*, XII, 24.
(7) *Psal.*, XLIV, 6.

la plus grande partie de toutes les villes », *pars pene major civitatis cujusque* (1). Les Parthes invincibles aux Romains, les Thraces antinomes, comme les appelaient les anciens, c'est-à-dire gens impatients de toute sorte de lois ont subi volontairement le joug de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens, et les Perses, et les Indiens les plus reculés; les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient; l'Égypte et l'Éthiopie, et l'Afrique la plus sauvage; les Scythes toujours errants, les Sarmates, les Gétuliens, et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita* (2). Que dirai-je des peuples des Espagnes, et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantaient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus, Rome la maîtresse a baissé la tête et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'aux temples de son Romulus : *Ostendatur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo Memoriam Petri* (3).

Il n'y a point d'empire si vaste qui n'ait été resserré dans quelques limites. Jésus règne partout, dit le grave Tertullien : c'est dans le livre *Contre les Juifs :* duquel j'ai tiré presque tout ce que je viens de vous dire de l'étendue du royaume de Dieu. « Jésus règne partout, dit-il, Jésus est adoré partout. Devant lui la condition des rois n'est pas meilleure que celle des moindres esclaves, Scythes ou Romains, Grecs ou Barbares, tout lui est égal, il est égal à tous, il est roi de tous, il est le Seigneur et le Dieu de tous » : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur; ubique regnat, ubique adoratur; non regis apud illum major gratia, non barbari alicujus inferior lætitia; omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus Deus et Dominus est* (4). Et ce qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers; au contraire, il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs avec toute la puissance du monde, résistassent à sa pauvre Église par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenait pas son

(1) *Ad Scapul.*, n. 2.
(2) Tertull., *Advers. Judæos*, n. 7.
(3) S. Aug., *in Psal.*, XLIV, 23.
(4) Tertull. *Advers. Judæos*, n 7

royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire : Venez, venez à moi, ô Césars, assez et trop longtemps vous avez persécuté mon Eglise; entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moindres de vos sujets. A même temps Constantin, ce triomphant empereur, obéissant à la Providence, éleva l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines, et par toute l'étendue de l'empire la paix fut rendue aux Églises.

Où êtes-vous, ô persécuteurs? Que sont devenus ces lions rugissants qui voulaient dévorer le troupeau du Sauveur? Mes Frères, ils ne sont plus : Jésus les a défaits; « ils sont tombés à ses pieds : » *Populi sub te cadent.* Il en est arrivé comme de saint Paul. « Jésus fit mourir son persécuteur, et mit en sa place un disciple » : *Occisus est inimicus Christi, vivit discipulus Christi*, dit saint Augustin (1). Ainsi ces peuples farouches qui frémissaient comme des lions contre les innocents agneaux de Notre-Seigneur, ils ne sont plus, ils sont morts; « Jésus les a frappés au cœur », *in corda inimicorum.* « C'était dans le cœur qu'ils s'élevaient contre lui, c'est dans le cœur qu'ils les a abaissés » : *Cadunt in corde; ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum.* « Les flèches de mon Maître ont percé le cœur de ses ennemis » ; *Sagittæ Potentis acutæ in corda inimicorum regis.* Il les a blessés de son saint amour. « Les ennemis sont défaits, mon Sauveur en a fait des amis » : *Ceciderunt : ex inimicis amici facti sunt; inimici mortui sunt, amici vivunt* (2). Et comment cela? « Par la croix » ; *Domui orbem, non ferro, sed ligno* (3). « Le royaume qui n'était pas de ce monde a dompté le monde superbe, non par la fierté d'un combat, mais par l'humilité de la patience » : *Regnum quod de hoc mundo non erat, superbum mundum non atrocitate pugnandi, sed patiendi humilitate vincebat* (4).

C'est pourquoi dans ce même temps, faites avec moi cette dernière remarque; dans ce même temps, dis-je, dans lequel la paix étant donnée à l'Église tout ne respirait que Jésus, on lui élevait des temples de tous côtés, on renversait les idoles par toute la terre; dans ce même temps où les vénérables évêques, qui sont les princes de son empire, s'assemblèrent de toutes parts à Nicée pour y tenir les premiers états généraux de tout le royaume de Jésus-Christ, dans lesquels toutes les provinces du monde confessèrent sa divinité; dans ce même temps la croix précieuse à laquelle avait été pendu le Sauveur, croix qui jusqu'alors avait été cachée, et peut-être

(1) S. Aug., *in Psal.*, XLIV, n. 16.
(2) S. Aug., *in Psal.*, XLIV, n. 16.
(3) *In Psal.*, XCV, n. 2.
(4) S. August., *Tract in Joan.*, CX, n. 1.

que la Providence divine jugeait que la croix de Notre-Seigneur paraissait assez en ses membres durant la persécution des fidèles : la croix donc jusqu'alors cachée, pesez toutes ces circonstances, fut découverte en ce temps par de grands et extraordinaires miracles; elle fut reconnue, elle fut adorée. Et ce n'est point ici une histoire douteuse : elle doit être approuvée par tous ceux qui aiment les antiquités chrétiennes, dans lesquelles nous la voyons très évidemment attestée. Eh! penseriez-vous bien, Chrétiens, qu'une chose si mémorable, si célèbre parmi les Pères, soit arrivée en ce temps sans quelque profond conseil de la Sagesse éternelle? Cela est hors de toute apparence. Que dirons-nous donc en cette rencontre? C'est que tout le monde est dompté, tout a fléchi sous les lois du Sauveur.

Paraissez, paraissez, il est temps, ô Croix qui avez fait cet ouvrage; c'est vous qui avez brisé les idoles, c'est vous qui avez subjugué les peuples, c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois, vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs, ô croix qui êtes la joie et l'espérance de tous les fidèles. Concluons donc de tout ce discours, que la croix est un trône magnifique, que le nom de Jésus est un nom bien digne d'un roi, et qu'un Dieu descendant sur la terre pour vivre parmi les hommes, n'y pouvait rien faire de plus grand, rien de plus royal, rien de plus divin que de sauver tout le genre humain par une mort généreuse.

SECOND POINT.

Et plût à Dieu, Chrétiens, que pour achever de vous faire voir la gloire de cette mort, il me restât assez de loisir pour vous entretenir quelque temps de la qualité de pontife que Notre-Seigneur a si bien méritée! C'est là que suivant la doctrine toute céleste de l'incomparable *Épître aux Hébreux*, par la comparaison du sacerdoce de la loi mosaïque, je tâcherais de vous faire connaître la dignité infinie de la prêtrise de Jésus-Christ. Vous verriez Aaron portant à un autel corruptible des génisses et des taureaux, et Jésus pontife et victime, présentant devant le trône de Dieu sa chair formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes. Vous verriez Aaron dans un tabernacle mortel effaçant quelques immondices légales et certaines irrégularités de la loi par le sang des animaux égorgés, et Jésus à la droite de la majesté, faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos âmes. Vous verriez Aaron consacré par un sang étranger, comme il est écrit dans le *Lévi-*

tique (1), et « par ce même étranger », *in sanguine alieno*, dit l'Apôtre (2), entrer dans le sanctuaire bâti de main d'homme; et Jésus consacré par son propre sang, entrer aussi par son propre sang dans le sanctuaire éternel, dont il ouvre la porte à ses serviteurs. Vous verriez, ô l'admirable spectacle pour des âmes vraiment chrétiennes! vous verriez d'une part tous les hommes révoltés ouvertement contre Dieu; et d'autre part la justice divine prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, desquels ils avaient suivi les conseils et imité la présomption, lorsque tout à coup ce saint, ce charitable pontife, ce pontife fidèle et compatissant à nos maux, paraît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes, il répand son sang sur les hommes, il lève à Dieu ses mains innocentes; et pacifiant ainsi le ciel et la terre, il arrête le cours de la vengeance divine et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde. Vous verriez comme tous les fidèles deviennent prêtres et sacrificateurs par le sang précieux de Jésus, par lequel ils sont consacrés. Je vous les représenterais, ces nouveaux sacrificateurs, revêtus d'une étole céleste, blanchis dans les eaux du baptême et dans le sang de l'Agneau, officiant tous ensemble non sur un autel de matière terrestre, mais sur cet autel céleste qui représente le Fils de Dieu (3); et là charger cet autel de victimes spirituelles, c'est-à-dire de prières ferventes, de cantiques de louange et de pieuses actions de grâces, qui de toutes les parties de la terre montent de dessus ce mystérieux autel devant la face de Dieu, ainsi qu'un parfum agréable et un sacrifice de bonne odeur, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, grand-prêtre et sacrificateur éternel selon l'ordre de Melchisédech.

Et que ne dirions-nous pas de cet incomparable Pontife, de ce Médiateur du Nouveau Testament, par qui seul toutes les oraisons sont bien reçues, par qui les péchés sont remis, par qui toutes les grâces sont entérinées; qui par une nouvelle alliance a rompu le damnable traité que nous avions fait avec l'enfer et la mort, selon ce que dit Isaïe : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum cum inferno non stabit* (4). C'est ce que nous dirions, Chrétiens. Puis joignant cette doctrine tout apostolique à ce que nous venons de prêcher de la royauté du Sauveur, nous conclurions hautement dans l'épanchement de nos cœurs, que le nom de Jésus, qui enferme toutes ces merveilles, est un nom au-dessus de tout nom, comme l'Apôtre l'enseigne aux Philippiens (5); et « qu'il était bien convenable,

(1) *Levit.*, VIII.
(2) *Hebr.*, IX, 25.
(3) *Apoc.*, VIII, 3.
(4) *Isa.*, XXVIII, 18.
(5) *Philip.*, II, 9.

selon le même Apôtre aux Hébreux (1), que Dieu dédiât et consacrât par sa passion le prince de notre salut ». Mais puisqu'il a plu à celui qui nous inspire dans cette chaire de vérité, de nous fournir assez de pensées pour remplir tout cet entretien de la royauté de Jésus, Fidèles, demeurons-en là, en attendant que la Providence divine nous fasse tomber sur la même matière, et tirons-en quelques instructions pour l'édification de nos âmes.

Donc, ô peuples de Jésus-Christ, si le Fils de Dieu est votre vrai roi, songez à lui rendre vos obéissances. Rappellerai-je ici de bien loin la mémoire des siècles passés, pour vous faire voir comme les bons princes ont été les délices de leurs sujets? Que n'ont pas fait les peuples pour les rois qui ont sauvé leurs pays, les vrais pères de la patrie? Ah! il y a dans nos cœurs je ne sais quelle inclination naturelle pour les princes que Dieu nous donne, que ni les disgrâces ni aucun mauvais traitement ne peut arracher aux âmes bien nées. Qu'il est aisé aux rois de la terre de gagner l'affection de leurs peuples! Un souris, un regard favorable, un visage ouvert et riant satisfait quelquefois les plus difficiles. *In hilaritate vultus regis vita*, disait autrefois le Sage (2) : « La vie est dans les regards du prince, quand on les a sereins et tranquilles ». Peuples, c'est une chose certaine, vous le savez; un gouvernement doux et équitable, une puissance accompagnée de bonté et d'une humeur bienfaisante, charme les âmes les plus sauvages. C'est un sentiment commun parmi les hommes d'honneur, que pour tels princes la vie même est bien employée.

Il n'y a que le roi Jésus à qui la douceur et les largesses ne servent de rien. Il a beau nous ouvrir ses bras pour nous embrasser; il a beau nous obliger, non par de vaines caresses, mais par des bienfaits effectifs; nous sommes de glace pour lui, nous aimons mieux nous repaître des frivoles apparences du monde que de l'amitié solide qu'il nous promet. Ah! pourrai-je bien vous dire avec combien de soin il a recherché notre amour? Il est notre roi par naissance, il l'est de droit naturel; il a voulu l'être par amour et par bienfaits. Il faut, dit-il, que je les délivre, ces misérables captifs. Je pourrais bien le faire autrement : mais je veux les sauver en mourant pour eux, afin de les obliger à m'aimer. J'irai au péril de ma vie, j'irai avec la perte de tout mon sang les arracher de la mort éternelle. N'importe, je le ferai volontiers; pourvu seulement qu'ils m'aiment, je ne leur demande point d'autre récompense. Je les ferai régner avec moi.

Eh! mes Frères, dites-moi, je vous prie, que nous a fait Jésus, le meilleur des princes, qu'avec une telle bonté il ne peut gagner nos

(1) *Hebr.*, II, 10.
(2) *Prov.*, XVI, 15.

affections, il ne peut amollir la dureté de nos cœurs? Certes, peuple de Metz, je vous donnerai cet éloge, que vous êtes fidèle à nos rois. On ne vous a jamais vu entrer, non pas même d'affection, dans les divers partis qui se sont formés contre leur service. Votre obéissance n'est pas douteuse, ni votre fidélité chancelante. Quand on parlait ces jours passés de ces lâches qui avaient vendu aux ennemis de l'État les places que le roi leur a confiées, on vous a vu frémir d'une juste indignation. Vous les nommiez des traîtres, indignes de voir le jour, pour avoir ainsi lâchement trompé la confiance du prince et manqué de foi à leur roi. Fidèles aux rois de la terre, pourquoi ne sommes-nous traîtres qu'au Roi des rois? Pourquoi est-ce qu'il n'y a qu'envers lui que le nom de perfides ne nous déplaît pas, qui serait le plus sensible reproche que l'on nous pût faire en toute autre rencontre.

Mes Frères, le roi Jésus nous a confié à tous une place qui lui est de telle importance, qu'il l'a voulu acheter par son sang; cette place c'est notre âme, qu'il a commise à notre fidélité. Nous sommes obligés de la lui garder par un serment inviolable que nous lui avons prêté au baptême. Il l'a munie de tout ce qui est nécessaire : au dedans par ses grâces et son Saint-Esprit, au dehors par la protection angélique. Rien n'y manque, elle est imprenable, elle ne peut être prise que par trahison. Traîtres et perfides que nous sommes, nous la livrons à Satan, nous vendons à Satan le prix du sang de Jésus; à Satan, son ennemi capital, qui a voulu envahir son trône, qui n'ayant pas pu réussir au ciel dans son audacieuse entreprise, est venu sur la terre lui disputer son royaume et se faire adorer en sa place. O perfidie! ô indignité! c'est pour servir Satan que nous trahissons notre prince crucifié pour nous, notre unique libérateur.

Figurez-vous, Chrétiens, qu'aujourd'hui au milieu de cette assemblée paraît tout à coup un ange de Dieu qui fait retentir à nos oreilles ce que disait autrefois Élie aux Samaritains : « Peuples, jusqu'à quand chancellerez-vous entre deux partis »? *Quousque claudicatis in duas partes* (1)? Si le Dieu d'Israël est le vrai Dieu, il faut l'adorer; si Baal est Dieu, il faut l'adorer. Chers Frères, les prédicateurs sont les anges du Dieu des armées. Je vous dis donc aujourd'hui à tous, et Dieu veuille que je me le dise à moi-même comme il faut : *Quousque claudicatis?* « Jusqu'à quand serez-vous chancelants »? Si Jésus est votre roi, rendez-lui vos obéissances; si Satan est votre roi, rangez-vous du côté de Satan. Il faut prendre parti aujourd'hui. Ah! mes Frères, vous frémissez à cette horrible proposition. A Jésus, à Jésus! dites-vous; il n'y a pas ici lieu de délibérer. Et moi, nonobstant ce que vous me dites, je réitère encore la

(1) *III. Peg.*, XVIII, 21

même demande : *Quousque claudicatis in duas partes?* Eh ! serez-vous à jamais chancelants, sans prendre parti comme il faut? « Si je suis votre maître, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, où est l'honneur que vous me devez (1): » « Et pourquoi m'appelez-vous Seigneur, et ne faites pas ce que je vous dis », dit Notre-Seigneur en son Évangile (2)? Que voulez-vous que l'on croie, ou nos paroles, ou nos actions?

Le Fils de Dieu nous ordonne que nous approchions de son Père en toute pureté et en tempérance. Et pourquoi donc tant d'infâmes désirs? Pourquoi tant d'excessives débauches? Il nous ordonne d'être charitables; et, Fidèles, la charité pourra-t-elle jamais s'accorder avec nos secrètes envies, avec nos médisances continuelles, avec nos inimitiés irréconciliables? Le Fils de Dieu nous ordonne de soulager les pauvres autant que nous le pourrons; et nous ne craignons pas de consumer la substance du pauvre ou par de cruelles rapines, ou par des usures plus que judaïques : *Quousque claudicatis?* Mes Frères, il ne faut plus chanceler; il faut être tout un ou tout autre. Si Jésus est notre roi, donnons-lui nos œuvres comme nous lui donnons nos paroles. Si Satan est notre roi, ô chose abominable! mais la dureté de nos cœurs nous contraint de parler de la sorte, si Satan est notre roi, ne lui refusons pas nos paroles, après lui avoir donné nos actions. Mais à Dieu ne plaise, mes Frères, que jamais nous fassions un tel choix! Et comment pourrions-nous supporter les regards de cet Agneau sans tache, meurtri pour l'amour de nous? Dans cette terrible journée, où ce roi descendra en sa majesté juger les vivants et les morts, comment soutiendrons-nous l'aspect de ses plaies qui nous reprocheraient notre ingratitude? Où trouverions-nous des antres assez obscurs et des abîmes assez profonds, pour cacher une si noire perfidie? Et comment souffririons-nous les reproches de cette tendre amitié si indignement méprisée, et la voix effroyable du sang de l'Agneau qui a crié pour nous sur la croix pardon et miséricorde, et dans ce jour de colère criera vengeance contre notre foi mal gardée et contre nos serments infidèles?

O dieu éternel! combien dur, combien insupportable sera ce règne que Jésus commencera en ces jours d'exercer sur ses ennemis! Car enfin, Fidèles, il est nécessaire qu'il règne sur nous. L'empire des nations lui est promis par les prophéties. S'il ne règne sur nos âmes par miséricorde, il y règnera par justice; s'il n'y règne par amour et par grâce, il y règnera par la sévérité de ses jugements et par la rigueur de ses ordonnances. Et que diront les méchants, quand ils sentiront, malgré qu'ils en aient, leur roi en eux-mêmes appesantir

(1) *Malach.*, I, 6.
(2) *Matth.*, VIII, 1.

sur eux son bras tout-puissant; lorsque Dieu frappant d'une main, soutenant de l'autre, les brisera éternellement de ses coups sans les consumer? Et ainsi toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leur peine, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront à jamais sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs; et poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils confesseront par une pénitence tardive qu'il n'y avait rien de si raisonnable que de laisser régner Jésus sur leurs âmes. Dignes certes des plus horribles supplices, pour avoir préféré la tyrannie de l'usurpateur à la douce et légitime domination du prince naturel. O Dieu et Père de miséricorde, détournez ces malheurs de dessus nos têtes!

Mes Frères, ne voulez-vous pas bien que je renouvelle aujourd'hui le serment de fidélité que nous devons tous à notre grand roi? O roi Jésus, à qui nous appartenons à si juste titre, qui nous avez rachetés par un prix d'amour et de charité infinie, je vous reconnais pour mon souverain. C'est à vous seul que je me dévoue. Votre amour sera ma vie, votre loi sera la loi de mon cœur. Je chanterai vos louanges, jamais je ne cesserai de publier vos miséricordes. Je veux vous être fidèle, je veux être à vous sans réservée, je veux vous consacrer tous mes soins, je veux vivre et mourir à votre service. *Amen.*

II^e SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCISION

Prêché le I^er janvier 1687, à Paris, dans la chapelle de la Maison professe des Jésuites.

SOMMAIRE :

Exorde. Développement du texte : *Ipse salvum faciet populum suum a peccatis eorum...*

Proposition, division. Jésus est l'Agneau qui efface les péchés du monde : 1° le péché déshonore l'âme et lui donne la mort éternelle, Jésus la ressuscite par le pardon ; 2° l'âme pardonnée est encore sollicitée au mal, la grâce de Jésus la fortifie contre la tentation ; 3° en ce monde, nous sommes toujours exposés à abuser de notre liberté, par la gloire du ciel Jésus nous rend impeccables.

I^er point. Le péché est un acte de rébellion contre Dieu et de haine contre soi-même, un mal intime qui efface en nous et déracine tout ce qui nous unit à Dieu. La grâce de Jésus, fruit de son sang divin, guérit ce mal dans les âmes pénitentes.

II^e point. Le péché en entrant dans notre âme, en y séjournant surtout, y fait des blessures qui ne disparaissent pas avec lui, il affaiblit notre nature et la porte aux plus grands désordres. La grâce de Jésus est toujours là pour nous guérir de nos chutes, pour nous aider à triompher, pour nous prémunir enfin contre de nouvelles défaillances.

III^e point. Enfin, pour achever sa victoire, la grâce de J.-C. nous fera parvenir au repos éternel, c'est-à-dire à cet état où notre âme, fixée dans le bonheur, sera dans l'impuissance de pécher.

Péroraison. Malheur à celui qui dit : « J'ai péché et que m'est-il arrivé de mal? » Il ne songe pas que le Tout-Puissant l'attend au mauvais jour et qu'assuré de son coup il ne précipite pas sa vengeance. — Éloge du zèle de la Compagnie de Jésus.

> *Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*
>
> Vous lui donnerez le nom de Jesus, c'est-à-dire Sauveur, parce que c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. (*Matth.*, I 21.)

Si nous avions conservé les sentiments que Dieu avait mis d'abord dans notre nature, il ne faudrait aucun effort pour nous faire entendre que le péché est le plus grand de tous les maux, et sans

le secours des prédicateurs, notre conscience nous en dirait plus que tous leurs discours. Ce qui nous trompe, mes Frères, ce qui fait que nous avons peine à donner au péché le nom de mal, c'est à cause qu'il est volontaire. Mais en cela notre erreur est visible, puisqu'au contraire c'est de notre faute qui est volontaire, que la peine qui ne l'est pas prend sa naissance; c'est pour venger le consentement que nous avons donné de nous-mêmes à notre perte et à notre honte que la mortalité, que les maladies, que l'enfer même et tous ses supplices viennent en foule nous accabler malgré nous. Et quiconque sera le Sauveur des hommes, il doit uniquement s'attacher à ce principe volontaire et universel de tous nos maux. C'est pourquoi Dieu nous avertit que si aujourd'hui, parmi les douleurs de la circoncision, il donne à son Fils le nom de Sauveur et relève par un si grand nom son humiliation, c'est à cause qu'il doit sauver son peuple fidèle de ce grand mal du péché. D'autres ont porté ce beau nom pour avoir délivré le peuple ou d'une longue captivité, ou des périls de la guerre, ou des horreurs de la famine. Toute langue doit confesser que celui-ci est un Sauveur à meilleur titre puisqu'il ne vient pas nous sauver comme les autres des peines ou de quelques suites du péché; il vient nous sauver du péché même; et attaquant le mal jusque dans sa source, il est le véritable Libérateur et le Sauveur par excellence. C'est, mes Frères, en peu de paroles, l'explication de mon texte (1), et c'est par là que le nom sacré de Jésus est au-dessus de tout nom. Je pourrais vous faire voir avec saint Paul « qu'à ce nom tout fléchit dans le ciel, dans la terre, et dans les enfers (2) », et par ce moyen remplir vos esprits d'admiration et d'étonnement pour un nom si auguste et si magnifique. Mais j'aime mieux vous faire voir, par le propre sens de mon texte, qu'à ce nom, le ciel et la terre sont remplis de joie, d'espérance, d'actions de grâces, et que tout cœur doit être enflammé d'un saint amour : c'est à quoi je consacre tout ce discours. Et comme j'apprends de saint Paul que « nul ne peut même nommer le Seigneur Jésus que par la grâce du Saint-Esprit (3), » je la demande humblement par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave.*

La rémission des péchés, le propre ouvrage du Sauveur, et la grâce particulière de la nouvelle alliance se commence dans le baptême, se continue dans toute la vie et s'achève dans le ciel. C'est ce que saint Augustin nous explique par une excellente doctrine. En interprétant cette parole de saint Jean-Baptiste : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde (4); » il dit ces belles

(1) Ce que veut dire mon texte.
(2) *Philipp.*, II, 10.
(3) *I. Cor.*, XII, 3.
(4) *Joan.*, I, 29.

paroles : « Le Fils de Dieu ôte les péchés, et parce qu'il remet ceux qu'on a commis; et parce qu'il nous aide à ne plus en commettre durant cette vie, et parce que par plusieurs périls et par divers exercices, il nous mène enfin à la vie heureuse où nous ne pouvons en commettre aucun ».

Ainsi le règne du péché est entièrement détruit, et la grâce de notre Sauveur remporte sur cet ennemi une pleine victoire. Car, mes Frères, quand nous nous livrons au péché, il a sa tache qui nous déshonore et qui entraîne après elle la mort éternelle; et lorsque le péché est effacé dans les âmes par la grâce du saint baptême ou par celle de pénitence, il y laisse encore ses appas trompeurs et ses attraits qui nous tentent; et dans la plus grande vigueur de sa résistance, si nous vivons sans péché, du moins sans ces péchés qui donnent la mort, nous ne vivons pas sans périls, puisque nous avons toujours en nous-mêmes cette liberté malheureuse et cette déplorable facilité de succomber à un mal si dangereux. Pour être notre Sauveur et remplir toute l'étendue d'un titre si glorieux, il faut que le Fils de Dieu nous délivre de ces trois maux : il ôte le mal du péché par la grâce qui nous le pardonne : il en réprime l'attrait par la grâce qui nous soutient durant tout le cours de la vie : enfin il en arrache jusqu'à la racine et en ôte tout le péril par la grâce qui nous couronne et nous récompense. Tel est l'ouvrage du Sauveur. Ah! mes Frères, faisons le nôtre; à ces trois grâces qu'il nous donne, doivent répondre de notre côté trois dispositions; retenez-les, Chrétiens. Et si vous voulez jouir du salut qui vous est offert en Jésus-Christ, reconnaissez avant toute chose avec amour et action de grâces le pardon qui nous a été accordé; combattez sans vous relâcher jamais l'attrait pernicieux qui vous porte au mal, et aspirez de tout votre cœur à l'état heureux où vous n'aurez plus à craindre aucune faiblesse. Voilà toute la vie chrétienne qui répond au nom adorable de Jésus-Christ. Et, mes Frères, je serai heureux si je puis vous imprimer dans le cœur ces trois vérités.

PREMIER POINT.

Pour comprendre parfaitement ce que vous devez au Sauveur, comprenez avant toutes choses ce que c'est que le péché dont il vous délivre. Je ne veux pas ici, Chrétiens, que vous regardiez dans le péché ni la faiblesse qui le produit, ni la honte qui l'environne, ni le supplice affreux qui le suit de près; non, non, pour le détester, je ne veux que vous attendiez ni la sentence du juge, ni la sanglante exécution de ce dernier jugement, ni le soulèvement universel des créatures unies pour venger l'outrage de leur Créateur, ni l'ardeur

d'un feu dévorant, ou, comme l'appelle saint Paul, son émulation, *ignis æmulatio* (1), et cette force toujours renaissante qui s'irrite de plus en plus contre les méchants. Ce n'est point tout cela que je veux que vous remarquiez; ce que je voudrais vous faire entendre, c'est ce qui mérite tout cela : ce qui par conséquent est plus funeste, plus mauvais et plus digne de notre haine : c'est-à-dire, le dérèglement, l'iniquité, la laideur, la malice même du péché.

Et d'où vient cette laideur et cette malice qui le rend si digne d'exécration? Il est aisé de l'entendre. C'est que l'homme est soumis par sa nature, et il doit être soumis par son choix, à la volonté divine et à la raison éternelle qui en dirige la conduite : il s'y doit unir de tout son cœur; car c'est ce qui le fait juste, ce qui le fait droit, ce qui le fait vertueux. Quand il pèche, il s'en détache; il préfère sa volonté à celle de Dieu, la volonté dépendante et subordonnée à la volonté souveraine, la volonté errante et défectueuse à la volonté toujours droite, qui est sa règle elle-même; la volonté particulière, qui se borne aussi à contenter un particulier, c'est-à-dire, soi-même, à la volonté première et universelle par laquelle tout subsiste, où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend trouve son ordre, sa consistance, son repos. Il n'y a rien de plus indigne, ni de plus inique, et il n'est pas possible de pousser plus loin, ni la rébellion contre Dieu, ni ce qui en est une suite, la haine contre soi-même.

Voilà sans doute de tous les maux le plus pernicieux. La rébellion contre Dieu : « Contre qui vous êtes-vous soulevés? Contre le Saint d'Israël (2) ». La haine contre soi-même : « Celui qui aime l'iniquité est l'ennemi de son âme (3) ». Oui, Chrétiens, tout pécheur est l'ennemi de son âme, corrupteur dans sa conscience de son plus grand bien, qui est l'innocence. Nul ne pèche qu'il ne s'outrage lui-même : nul n'attente à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne, nul ne se venge de son ennemi qu'il ne porte le premier coup et le plus mortel dans son propre sein; et la haine, ce venin mortel de la vie humaine, commence sa funeste opération dans le cœur où elle est conçue, puisqu'elle y éteint la charité de la grâce. Parjure, qui voulais rendre le ciel complice de ta perfidie, ce dépôt de bonne foi que Dieu avait confié à ta garde, mais que tu te ravis à toi-même, combien valait-il mieux que celui que tu refuses de reconnaître?

Ainsi le péché est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous les maux qui nous

(1) *Hebr.*, x, 27.
(2) *IV Reg.*, xix, 22.
(3) *Psal.*, x, 6.

menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles, parce que c'est un venin fatal à la vie de l'âme : plus grand que la perte de la raison, parce que c'est la perte de la probité et de la vertu, et qu'après tout c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage, sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel : mal intime qui efface en nous et qui déracine tout ce qui nous unit à Dieu, et qui faisant entrer la malice jusque dans le fond de notre âme, l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance. Par conséquent, pour conclure, mal par-dessus tous les maux; malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime : malheur qui nous accable, mais crime qui déshonore; malheur qui nous ôte toute espérance, mais crime qui ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre, mais crime qui nous rend coupables de notre perte, à qui même ne reste pas le triste droit de se plaindre, et dont la honte est plus grande que les infortunes, digne à la fois d'une haine et d'un mépris éternel.

C'en est assez, c'en est assez : je ne puis plus seulement souffrir le nom de péché. Accablé que je suis d'un si grand mal, si je ne trouve un Sauveur je ne vis plus. Car, ô Dieu! sans ce Sauveur miséricordieux, ô Dieu! où trouverai-je un remède contre le mal qui me presse? où trouverai-je un remède contre les désordres ou un asile contre les frayeurs de ma conscience, tristes avant-coureurs des rigueurs inexorables de votre justice? Quel recours chercherai-je? Non, mes Frères, il n'y a plus que le Sauveur qui nous puisse donner le moyen de respirer un moment. Ne dites pas avec les impies dont il est parlé dans le Prophète : « Le Seigneur ne nous fera ni bien ni mal » : *Non faciet bene Dominus et non faciet male* (1). Car aussi quel mal lui pouvons-nous faire, pour attirer ses vengeances? Occupé autour des cieux dont il roule continuellement la grande machine, nos injures ne vont pas jusqu'à lui; nos péchés, dont on dit qu'il est offensé, ne pénètrent pas jusqu'à lui : c'est ainsi que parle l'impie; et il se rassure sur son impuissance. Ignorant, qui ne voit pas au contraire que quiconque est le vengeur des injustices, doit par sa propre grandeur, être au-dessus de ses attaques. C'est à cause que la règle est inaltérable, que le tort et l'injustice se brisent contre elle. C'est à cause que la vérité est invincible, que le mensonge et l'erreur sont confondus en sa présence. Le châtiment doit partir d'une main inaccessible aux injures; autrement, plus occupée à se défendre des crimes qu'à les punir, elle laissera triompher l'ini-

(1) *Soph.*, I. 12.

quité. A Dieu ne plaise! Sous un Dieu si saint, si nos péchés pouvaient nuire à son règne, si nous pouvions affaiblir sa puissance par nos rébellions ou blesser sa dignité par nos outrages, il serait un vengeur trop peu redoutable. Mais parce que son trône est hors d'atteinte, que la justice l'environne, que son jugement procède toujours en puissance et en vérité, malheur, malheur encore une fois, et malheur jusqu'à l'infini, à quiconque pèche sous ses yeux!

Et cette vérité est si importante, qu'il fallait qu'elle parût dans le Sauveur même; c'est pour cela que Dieu fait paraître un Sauveur chargé de nos crimes sur la croix. Qu'était-ce en effet que le Sauveur? qu'était-ce que ce Verbe incarné, mes Frères? qu'était-ce autre chose, si ce n'est la vérité même manifestée dans la chair? Ainsi toute vérité y devait être manifestée, et autant la vérité des rigueurs de Dieu que celle de ses miséricordes. Dieu donc « a mis sur le Sauveur l'iniquité de nous tous (1) », comme disait le prophète; et en même temps pour concilier toutes choses et de peur qu'au milieu des miséricordes les rigueurs ne fussent oubliées, il a fait du médiateur de sa grâce un exemple de sa justice. Jésus-Christ a subi ce joug pour l'amour de nous. Dès le commencement de sa vie il a reçu la circoncision, c'est-à-dire le sacrement des pécheurs et la marque de leur servitude. Quand il commencera son ministère; quand sorti de sa retraite profonde, il commencera l'ouvrage pour lequel il est envoyé, il recevra encore un autre sacrement des pécheurs dans le baptême. Quoi! Jésus être baptisé! Jésus, l'innocence même, être mis au rang des pénitents! Saint Jean à qui il s'adresse en est troublé lui-même : « Seigneur, que je vous baptise! — Laissez-moi, répond le Sauveur : c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice (2) » ; et prêt à porter la peine de tous les pécheurs, il est juste que j'en prenne la ressemblance. « Dieu a donc mis sur lui, dit le prophète, l'iniquité de nous tous » : il a subi ce joug volontairement. Le voilà donc en quelque façon le plus grand de tous les pécheurs, puisqu'il les représente tous dans sa personne; et voilà en même temps, je ne m'étonne pas, la vengeance qui le poursuit à sa naissance, à sa mort, dans tout le cours de sa vie. Il y aurait succombé, s'il n'eût été Dieu.

Quel est, mes Frères, ce nouveau prodige! Le paganisme a bien pu comprendre qu'il faut être Dieu pour exercer la justice dans toute son étendue, et on en vit quelque idée dans le platonisme. Mais qu'il fallût être Dieu pour la souffrir, c'est le mystère du christianisme, mais mystère très manifeste aux yeux épurés : car le poids de la vengeance divine sur le pécheur est si grand, que s'il faut une puis-

(1) *Isa.*, LIII, 6.
(2) *Matth.*, III, 14, 15.

sance infinie pour l'envoyer, il n'en faut pas une moindre pour le soutenir. Que Jésus-Christ prenne seulement la forme d'esclave et la ressemblance du péché, que Jésus-Christ ne soit que pécheur (entendez toujours par la représentation de tous les pécheurs, la charge qu'il s'est imposée de porter la peine de tous les crimes); sa croix l'accablera de son poids; il demeurera enseveli dans les ombres de la mort, et les prisons de l'enfer où il a fallu qu'il descendît le tiendront éternellement captif. Mais parce que ce pécheur par représentation est en effet un Dieu tout-puissant, c'est pour cela, comme dit David, qu'il a été « libre entre les morts (1) » et supérieur non seulement à la peine du péché, mais au péché même; il est devenu par son sang la propitiation de tous les péchés et le Sauveur de tous les hommes.

Accourez donc, ô pécheurs, quels que vous soyez, soit que votre or soit votre force, ou que vous mettiez votre force et votre confiance dans vos déguisements (2), ou que vous vous soyez fait à vous-même une fausse divinité dans une créature aussi malheureuse et aussi aveugle que vous; soit que votre flamme naissante vous laisse encore la liberté de vous reconnaître, ou que votre joug se soit appesanti, et qu'endurcis dans le mal vous sembliez avoir fait avec le péché une alliance éternelle. Par la grâce de Jésus-Christ qui vous appelle, « votre pacte avec l'enfer sera rompu, et le traité que vous avez fait avec la mort ne tiendra pas (3) ». Vous recevrez gratuitement la rémission de vos péchés par les mérites du Sauveur; et vous entendrez de sa bouche : « Allez en paix (4) ». Écoutez seulement, pécheurs, la douce loi qu'il vous impose; c'est qu'attendris par tant de bontés vous lui donniez votre cœur. Vous lui devez donc votre amour, quand il vous donne la grâce : vous en devez davantage, quand il l'a donnée; et si vous voulez savoir la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connaissez-la par vos crimes.

Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre en devait cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il leur remit à tous deux la dette entière. Lequel des deux l'aime le plus? Vous reconnaissez, Chrétiens, la parabole de l'Évangile (5) : c'est ce que demande Jésus au pharisien, vous le savez. Et que répond le pharisien, c'est-à-dire que répond la dureté même et la sécheresse même (6)? Lequel des deux aime le plus? Sans doute que c'est celui à qui on remet davantage? Le pha-

(1) *Psal.*, LXXXVII, 6.
(2) *Var.* : Vos artifices.
(3) *Isa.*, XXVIII, 18.
(4) *Luc.*, VII, 50.
(5) *Luc.*, VII, 41 et sq.
Note marg. : Ne répondez pas, mes Frères, plus durement que lui.

risien répond ainsi, et sa réponse mérite l'approbation du Sauveur. Et vous, mes frères, que répondrez-vous? Votre cœur insensible ne dira-t-il rien à votre Libérateur? Et si, selon son oracle, celui à qui on remet le plus aime davantage, après tant de péchés remis, après tant de grâces reçues, où trouverez-vous assez d'amour pour les reconnaître? Mais si vous n'en avez pas; si votre amour, loin de s'enflammer, ne fait que languir et va s'éteindre; si la grâce de la pénitence tant et tant de fois méprisée, pour tout fruit n'a produit dans votre cœur ingrat qu'une confiance insensée, et dans des rechutes continuelles une insensibilité étonnante, n'entendez-vous pas déjà votre sentence? Si Jésus ne voit rien en vous de ce qui doit suivre comme naturellement la rémission des péchés, et qu'il n'aperçoive dans vos œuvres aucune étincelle d'amour, insensibles, ne craignez-vous pas qu'il ne vous ait rien remis? Non, vous n'étiez pas disposés à recevoir une telle grâce. Ainsi votre pénitence n'était qu'une illusion. Je puis vous dire avec saint Paul : « Vous êtes encore dans vos péchés (1), » c'est-à-dire vous êtes encore dans la perdition et dans la mort. Que votre état est funeste! Mais quand vous aurez reçu la rémission de vos péchés, si le médecin qui vous a guéris ne vous continue son secours, la rechute est inévitable. Car il est ce Sauveur miséricordieux qui non seulement entre quand on lui ouvre, mais encore qui frappe pour se faire ouvrir (2).

SECOND POINT.

C'est ici qu'il nous faut entendre les faiblesses, les blessures, la captivité de notre nature vaincue par le péché. Et au dedans et au dehors tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors : enivrés de notre bonne fortune, envieux de celle des autres, insensibles à leurs malheurs, troublés, abattus par nos moindres pertes, nous ne gardons ni envers nous-mêmes, ni envers nos frères, le juste milieu : tout ce qui paraît au dehors nous est une occasion de scandale. Et au dedans, quelles ténèbres! quelle ignorance! Les biens véritables sont les moins connus; on ne peut nous les faire entendre. Et pour ce qui est de nos connaissances, ou la passion les obscurcit, ou l'inconsidération les rend inutiles, témoins tant de savants déréglés; ou la curiosité les rend dangereuses, témoins tant d'impiétés et tant d'hérésies. Dans toutes les rencontres de la vie, la raison nous conseille mieux, les sens nous pressent davantage; c'est pourquoi le bien nous plaît, mais cependant le mal prévaut; la beauté

(1) *I. Cor.*, XI, 17.
(2) *Apoc.*, III, 20.

de la vertu nous attire, mais les passions nous emportent; et pendant que celle-là combat faiblement, celles-ci remportent une trop facile victoire, établissent leur tyrannie et se font un régne paisible. Tout ce qu'il y a de meilleeur en nous se tourne en excès, le courage en fierté, l'activité en empressement, la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je? où me tournerai-je, homme misérable? que ferai-je de ma volonté toujours affaiblie par la contrariété de ses désirs? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la suspend, ou l'opiniâtreté la tient engagée et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain! de combien d'erreurs es-tu la proie! de combien de vanités es-tu le jouet! de combien de passions es-tu le théâtre? Étrange misère de l'homme, que ses ignorances aveuglent, que ses lumières confondent, « à qui sa propre sagesse est un lacet, et sa vertu même un écueil contre lequel ses forces se brisent », parce que son humilité y succombe (1)!

Dans cette faiblesse déplorable, mes Frères, je me sens pressé de vous exciter à rendre au Sauveur vos reconnaissances, non tant pour les péchés qu'il vous a remis que pour ceux dont sa grâce vous a préservés. C'est un beau sentiment de saint Augustin, dans le livre *de la Sainte Virginité : omnia peccata sic habenda tanquam dimittantur, a quibus Deus custodit ne committantur* (2) : Vous devez croire qu'il vous a remis tous les péchés où sa grâce vous a empêché de tomber », parce que nous les portons tous, pour ainsi parler, dans le fonds de corruption que nous avons dans le sein. Non, mes Frères, il n'y a erreur si extravagante, ni passion si désordonnée dont nous n'ayons en nous le principe; que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-même, comme dit saint Paul (3), qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée de toutes sortes de péchés. Et ne me dites pas qu'il y a des crimes pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance, que vous les pouvez éviter sans secours : car qui pourrait ici vous représenter l'enchaînement de nos passions, et comment ces passions que vous chérissez introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur? Combien éloigné de l'idolâtrie devait être le sage Salomon, à qui Dieu s'était fait connaître par des apparitions si manifestes! Ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs,

(1) Note marg. : *Cui sua fit laqueus sapientia, cui sua virtus est scopulus* (S. Prosper, Carm., *De Ingratis*).

(2) Lib. *De Sanct. Virginit.*, n. 42.

(3) *Rom.*, I, 24.

d'un Urie qui ne respirait que son service? Un regard, jeté mal à propos et trop doucement arrêté, l'engage peu à peu contre son humeur à une action si noire et si sanguinaire. Combien était ennemi de l'incontinence Lot, qui s'était conservé sans tache avec sa famille parmi les abominations de ses villes qu'on n'ose nommer! On sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'était que superbe : son orgueil méprisé le fait devenir cruel. Qu'avait besoin Balthasar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem? n'y avait-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone enrichie de la dépouille de tant de rois? Qu'on les apporte néanmoins; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des juifs! C'est ainsi que son intempérance le pousse jusqu'à la profanation et au sacrilège. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé et la conscience affaiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent pour ainsi parler dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès.

En effet, l'auriez-vous cru, je vous le demande, l'auriez-vous cru, si on vous l'eût dit dans votre jeunesse, que vous eussiez dû vous durcir ce front jusqu'à mépriser tous les bruits et tous les reproches du monde? Et vous, l'eussiez-vous pensé, que vos lèvres accoutumées je ne sais comment, à ce plaisir qu'on ne connaît pas de mentir toujours, à la fin dussent proférer gratuitement autant de mensonges ou même autant de parjures que de paroles? Vous êtes tombés par degrés dans cet abîme; et pour vous faire descendre dans ces profondeurs dont vous aviez tant d'horreur, il n'a fallu que vous y conduire par une pente plus douce et plus insensible. Ainsi, ô divin Sauveur, je bornerais trop ma reconnaissance envers vous, si je la renfermais seulement dans les crimes que vous m'avez pardonnés. Hélas! « ils se sont multipliés par-dessus les cheveux de ma tête, et mon cœur m'abandonne quand j'y pense (1). » Enfin le nombre en est infini; et je vois paraître à mes yeux une suite qui n'a point de fin, de péchés connus et inconnus. Si mes mains en sont innocentes, je le dois à la bonté du Sauveur. O grâce! apprenons donc à connaître la société des péchés, et dans un seul que nous commettons, concevons l'infinité tout entière de notre malice.

Un respect humain vous empêche de faire une bonne action. Pendant qu'on se déchaîne contre les dévots, vous rougissez de la profession de la piété véritable. C'est par un semblable commencement que durant la persécution, tant d'âmes infirmes firent naufrage dans la foi, et que l'Eglise pleura leur apostasie. Si bientôt vous

(1) *Psal.*, XXXIX, 13.

ne corrigez l'indifférence inhumaine que vous avez pour les malheureux et pour les pauvres, vous viendrez, plein de vous-même et de vos plaisirs, à l'insensibilité du mauvais riche. Qu'on pousse à bout cette vanité qui exige tant de complaisance, ou cet intérêt qui vous fait faire un faux pas dans le chemin de la bonne foi et de la justice, on verra naître d'un côté ces monstres d'orgueil qu'on ne pourra plus supporter, et de l'autre les trahisons et les perfidies signalées. Regardez donc dans ce premier pas où la main du Sauveur vous a soutenu, toute l'horreur de la chute. Ce que nous ne craignons pas de notre malice, craignons-le de notre faiblesse : ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre faiblesse tout ensemble, parce que de l'un à l'autre notre malice nous porte à tout, et que notre faiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes : nous avons à entretenir un édifice branlant; pour en soutenir la structure qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action, étayer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recouvrir le comble : c'est par là que la faiblesse succombe, c'est par là que les pluies pénètrent.

Jusqu'à ce que nous connaissions toutes ces infirmités, nous ne connaîtrons pas assez le Sauveur. Que ce nom me donne de confusion! mais que ce nom me donne de joie et de confiance! Qu'il me donne de confusion! car combien me dois-je tenir pour perdu, puisque j'ai besoin d'un Sauveur à chaque moment! Mais combien aussi d'autre part me dois-je pour ainsi dire tenir pour sauvé, puisque j'ai un Sauveur si puissant et si secourable, un Sauveur qui ne se refuse à personne, « dont le nom est un parfum répandu (1) » et dont les grâces s'étendent sur tous les pécheurs, c'est-à-dire sur tous les hommes : qui ouvre ses bras à tous, à tous ses plaies, à tous ses grâces (2)!

« Ah! je me glorifierai au Seigneur mon Dieu, et je me réjouirai en Dieu mon Sauveur » : *In Deo salutari meo* (3). « Mon âme,

(1) *Cant.*, I, 2.

(2) *Note marg.* : De quelque tempérament, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, ne craignez pas de venir à lui, qui non seulement entre quand on lui ouvre, mais qui de lui-même frappe toujours pour se faire ouvrir (*Apoc.*, III, 20). Cette pécheresse a trouvé à ses pieds un plus digne objet de ses tendresses, un meilleur emploi de ses parfums, un plus bel emploi de ses longs cheveux (*Luc.*, VII). Les pêcheurs grossiers y ont épuré leurs pensées : les publicains s'y sont enrichis du vrai trésor; un saint Paul a puisé dans sa croix une science plus éminente que celle qu'il avait acquise aux pieds de Gamaliel (*Act.*, XXII, 3); la contemplation et l'action y goûtent d'égales délices; enfin il a des consolations pour tous les maux, des attraits pour toutes les complexions, des soutiens pour toutes les infirmités.

(3) *Luc.*, I, 46, 47.

bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom; mon âme, encore une fois, bénis le Seigneur, et ne laisse échapper à ton souvenir aucune de ses bontés. C'est lui qui a pardonné tous tes péchés, c'est lui qui soutient toutes tes faiblesses (1). » Mais pour comble de félicité, c'est lui qui te délivrera de tous tes périls et qui t'élevant à une si haute et si parfaite liberté, fera que tu ne pourras plus servir au péché.

C'est donc ici, Chrétiens, la dernière grâce, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres. C'est ce sabbat éternel, c'est ce parfait repos qui nous est promis, où notre fidélité ne sera pas moins assurée que celle de Dieu, parce qu'alors il fixera nos désirs errants par la pleine communication du bien véritable. Encore un mot, Chrétiens, sur cette dernière grâce.

TROISIÈME POINT.

Cette dernière grâce sera donnée au fidèle par notre Sauveur, lorsqu'après la fin de cette vie il lui adressera ces paroles : « Courage, bon serviteur, parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, les grandes vous seront données : entrez dans la joie de votre Seigneur (2) ». Entendez-vous la force de cette parole : « entrez dans la joie de votre seigneur »? Entendez-vous cette Joie sublime, divine, incompréhensible, qui n'entre pas dans votre cœur comme dans un vaisseau plus vaste qu'elle, mais qui, plus grande que votre cœur, dit saint Augustin (3), l'inonde, le pénètre, l'enlève à lui-même? Ce n'est pas sa joie qu'il ressent, c'est la joie de son Seigneur où il entre; c'est la félicité de son Dieu, parce qu'il est fait, comme dit saint Paul (4), un même esprit par un amour immuable : si bien que semblable à Dieu, et Dieu en quelque façon dans cette union, tout ce qu'il y a de mortel en lui est englouti par la vie; il ne sent plus que Dieu seul et entre dans la plénitude de la joie de Dieu, *in gaudium Domni tui*. Alors non seulement il ne pèche plus, mais encore il ne peut plus pécher. Tout ses désirs sont contents; avec la capacité de son âme, son espérance est remplie. Qu'est devenue cette liberté qui ne cessait d'errer d'objets en objets? il n'en connaît plus l'appât. Nul mouvement de son cœur, nulle partie de lui-même ne peut échapper au souverain bien qui le possède. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir

(1) *Psal.*, CII, 3.
(2) *Matth.*, XXV, 23.
(3) *Confess.*, lib. IX, cap. X
(4) *I. Cor.*, VI, 17.

ne plus pécher; la fin, ne pouvoir plus pécher : voilà, mes Frères, où il faut tendre, voilà ce que nous avons à désirer.

« Hâtons-nous, dit saint Paul, d'entrer dans ce repos (1). » On ne vient pas à un si grand bien sans en avoir désiré la jouissance, il faut goûter par avance ces saintes douceurs. C'est pourquoi Dieu nous a donné dès cette vie, un écoulement de la gloire dans la grâce, un essai de la claire-vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une étincelle de la charité consommée dans la charité commencée. Commençons donc « à goûter et à voir combien le Seigneur est doux (2) ».

Mais, quoi! on ne m'entend plus. Tu m'échappes à ce coup, auditeur distrait. On nous entend quelque temps pendant que nous débitons une morale sensible ou que nous reprenons les vices communs du siècle. L'homme curieux de spectacles s'en fait un, tant il est vain! de la peinture de ses erreurs et de ses défauts, et croit avoir satisfait à tout quand il laisse du moins censurer ce qu'il ne corrige pas. Quand nous venons à ce qui fait l'homme intérieur, c'est-à-dire à ce qui fait le chrétien, à ces désirs du règne de Dieu, à ces tendres gémissements d'un cœur dégoûté du monde et touché des biens éternels, c'est une langue inconnue. Je ne m'en étonne pas : ce cantique des joies célestes que je commençais à chanter, c'est le cantique de Jérusalem, et de qui sont environnés les prédicateurs? De qui sont composés ordinairement les grands auditoires, si ce n'est des habitants de Babylone, des mondains qui apportent leurs vanités, leur corruption, leur vie sensuelle à ces saints discours? Et bientôt ils condamneront encore, Dieu le permet, le prédicateur, s'il ne sait pas caresser les tendres oreilles et flatter par quelque nouvel artifice, contenter ou surprendre leur goût ou raffiné ou bizarre. Et je pourrais espérer que des âmes ainsi prévenues des joies de la terre entendissent les joies du ciel!

Malheur à nous, malheur à nous, non pas à cause de ce déluge de maux dont la vie humaine est accablée, ni à cause de la pauvreté et des maladies, et de la vieillesse et de la mort! malheur à nous à cause des joies qui nous trompent, qui obscurcissent nos yeux, qui nous cachent nos devoirs et la fin malheureuse de tous nos desseins! Malheur à une jeunesse enivrée qui se glorifie dans ses désordres, et qui a honte de donner des bornes à ses excès! Malheur au pécheur fortuné qui dit en son cœur aveugle : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de mal (3) »? Il ne songe pas que le Tout-Puissant l'attend au mauvais jour, et qu'assuré de son coup il ne précipite pas sa ven-

(1) *Heb.*, IV, 11.
(2) *Psal.*, XXXIII, 9.
(3) *Eccli.*, V, 4.

geance. Malheur à l'impie qui se délecte dans la singularité de ses sentiments! Il craindrait de paraître faible, s'il en revenait; et plus faible, il craint de perdre les vaines louanges de quelques amis qui, aussi peu résolus que lui sur les vérités de la vie future, sont néanmoins bien aises d'éprouver jusqu'où l'on peut pousser l'apparence de la sûreté au milieu de l'incertitude et du doute. Mais Dieu confondra bientôt leur vaine philosophie; et malgré cette honteuse dissimulation, il trouvera dans leur cœur de quoi les convaincre. « Il n'y a point de paix pour l'impie », dit le Seigneur. Malheur enfin à ceux qui vivent dans les délices, puisqu'ils sont morts tout vivants, comme dit l'Apôtre! Jésus-Christ ne sera pas leur Sauveur; car « son royaume n'est pas de ce monde », et il ne l'a pas préparé à ceux qui veulent triompher sur la terre. Au contraire, c'est d'eux qu'il a prononcé cette sentence : « Ils ont reçu leur consolation », et encore : « Vous avez reçu vos biens (1). » C'est ce que Jésus-Christ a toujours prêché en public et en particulier, au peuple comme à ses disciples, dans toutes ses conversations et dans toutes ses paraboles. Quoi! n'y aura-t-il que des excès dans son Évangile? N'aura-t-il jamais parlé qu'en exagérant, ou faudra-t-il forcer toutes ses paroles en faveur de nos passions et pour y trouver des excuses?

Mais sans raisonner davantage, j'appelle ici votre conscience : voulez-vous achever vos jours parmi ces plaisirs et dans ce continuel empressement? Répondez-moi, gens du monde, si vous n'avez pas encore oublié le christianisme. Je ne vous parlerai pas de ces commerces dangereux, ni de ces intrigues qui se mènent parmi les ténèbres. Je ne vous parlerai pas de ces rapines cachées, de ces concussions, ni de tout ce négoce d'iniquité. Mais voulez-vous que la mort survienne, pendant qu'appesantis par les soins du siècle ou dissipés par ses divertissements (2); pendant qu'incapables de vous occuper ni du siècle à venir, ni de la prière, ni des œuvres de charité, ni d'aucune pensée sérieuse, vous ne songez qu'à remplir un temps qui vous pèse, ou d'un jeu qui vous occupe les jours et les nuits, ou de ces conversations dans lesquelles, pour ne point parler des médisances dont on les réveille, ce qu'il y a de plus innocent c'est après tout d'agréables inutilités, dont l'Évangile nous apprend qu'il faudra un jour rendre compte (3)? Voulez-vous passer dans ces vanités la dernière année de votre vie, qui est peut-être celle que vous commencez aujourd'hui? Car quel caractère particulier aura cette année fatale où vous serez compté parmi les morts? Également trompeuses, toutes les années se ressemblent; et c'est à nous à y mettre de la différence.

(1) *Luc.*, XVI. 25.
(2) *Luc.*, XXII, 34.
(3) *Matth.*, XII, 36.

— Mais je languis jusqu'à mourir, dans ces excercices de piété, dans ces oraisons, dans ces lectures. — Que vous dirai-je? Ce dégoût, c'est un reste de la maladie : le goût vous reviendra avec la santé; tâchez seulement de vous guérir. Le temps des épreuves est long. Le monde nous le prêche assez par ses amertumes : nous n'en sommes que trop dégoûtés. Mais, vous, en attendant le moment des consolations, portez votre pénitence : portez la peine de la mollesse où vous languissez depuis si longtemps, et n'espérez pas, comme un nouveau Paul, être d'abord ravi au troisième ciel. Souvenez-vous de Jésus qui, avant ses grandes douleurs et le supplice de la croix a voulu souffrir pour votre salut des abattements, des ennuis, des détresses extrêmes, laissez-moi dire ce mot, et une tristesse jusqu'à la mort. Prenez ce remède nécessaire, et buvez le calice de sa passion; la joie vous reviendra avec la santé. Mais puisque les joies de la terre sont si mortelles à l'âme, ne cessons de réveiller sur ce sujet, le genre humain endormi; répandons dans les saints discours le baume de la piété, et au lieu de ces finesses dont le monde est las, la vive et majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onction céleste de l'Évangile.

Et vous, célèbre Compagnie, qui ne portez pas en vain le nom de Jésus, à qui la grâce a inspiré ce grand dessein de conduire les enfants de Dieu dès leur plus bas âge jusqu'à la maturité de l'homme parfait en Jésus-Christ; à qui Dieu a donné vers la fin des temps des docteurs, des apôtres, des évangélistes, afin de faire éclater par tout l'univers et jusque dans les terres les plus inconnues la gloire de l'Évangile, ne cessez d'y faire servir selon votre sainte institution tous les talents de l'esprit, de l'éloquence, la politesse, la littérature; et afin de mieux accomplir un si grand ouvrage, recevez avec toute cette assemblée, en témoignage d'une éternelle charité, la sainte bénédiction du Père, etc.

Auteurs à consulter : Bourdaloue, Lejeune, Pallu, Marullon, le P. Faber, saint François de Sales, Louis de Grenade, de la Luzerne, le P. Chaignon

IIe dimanche après l'Épiphanie

SERMON

SUR LES DEUX ALLIANCES

SOMMAIRE.

Exorde. J.-C. s'unit aux âmes fidèles par des voies mystérieuses ; voilà pourquoi on l'appelle si souvent et à si juste titre le divin Époux des âmes.

Proposition, division. L'orateur tire le sujet de son sermon de l'histoire miraculeuse des noces de Cana. Il développe successivement trois pensées principales qui lui sont suggérées par le changement de l'eau en vin. J.-C. a changé : 1° la figure en réalité ; 2° la lettre en esprit ; 3° la loi de rigueur en loi de miséricorde et d'amour.

Ier point. Par le miracle des noces de Cana, J.-C. a voulu nous faire entendre que de même qu'il changeait l'eau en vin, il changeait aussi la figure en réalité. Tout est figure dans l'Ancien Testament, tout est réalité dans le Nouveau ; et de même que la figure ne saurait exister sans la réalité, de même toutes les Écritures prophétiques n'auraient aucune raison d'être, nous paraîtraient même parfois pleines de folie, si nous n'y goûtions J.-C. Ce sont des eaux sans force et sans saveur, froides et languissantes, qui deviennent tout à coup un vin généreux sous la divine influence de J.-C. « La loi est donc un Évangile caché ; l'Évangile est la loi expliquée. »

IIe point. Dieu avait fait dire par son prophète : « J'inspirerai ma loi dans leurs âmes, et je l'écrirai non sur les tables de pierre, mais dans leurs cœurs. » (Jerem. XXXI, 31). — Et en effet, avec J.-C. l'Esprit de Dieu s'est emparé de nos cœurs *par une charité très sincère, par un puissant amour qu'il nous inspire, par une sainte et ravissante douceur.* L'ancienne loi *ordonnait,* mais elle ne vivifiait pas, mais elle n'attirait pas ; elle s'imposait à l'esprit par le raisonnement, mais non au cœur par la charité ; *elle frappait les oreilles,* comme parle Bossuet, *mais elle ne touchait pas le cœur.* La loi nouvelle au contraire nous dilate par une divine ferveur. nous encourage, nous échauffe par de bienheureuses ardeurs.

IIIe point. La loi ancienne est une loi de crainte et de rigueur ; ses transgresseurs étaient punis sans pitié ; Dieu les accablait souvent d'éternelles malédictions. La loi nouvelle est une loi toute d'amour.

Péroraison. Nous ne sommes plus sous la loi de crainte, nous sommes sous la loi d'amour. servons Dieu d'un amour libéral et sincère. Vous, surtout, nouvelles converties, rendez-lui à jamais vos actions de grâces.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus.

(JOAN., II, 1 et 2.)

JÉSUS et sa sainte Mère avec ses disciples : Chères Sœurs, quelle compagnie ! Ils sont invités à un festin, ô festin pieux ! et à un fes-

tin nuptial, ô noces mystérieuses! Mais à ce festin le vin y manque; le vin, que les délicats appellent l'âme des banquets. Est-ce avarice, est-ce pauvreté, est-ce négligence? ou bien n'est-ce pas plutôt quelque mystère que le Saint-Esprit nous propose pour exercer nos intelligences? Certes il est ainsi, mes très chères Sœurs. Car je vois que le Sauveur Jésus, pour suppléer à ce défaut, change l'eau en vin excellent, et ce vin se sert à la fin du repas au grand étonnement de la compagnie. O vin admirable et plein de mystère, fourni par la charité de Jésus aux prières de la sainte Vierge! Je vous demande, mes Sœurs, quel intérêt prend le Maître de sobriété à ce que cette compagnie ne soit pas sans vin. Était-ce chose qui méritât que sa toute-puissance y fût employée? Était-ce en une pareille rencontre où il devait commencer à manifester sa gloire, et un ouvrage de cette nature devait-il être son premier miracle? Croyez-vous que ceci soit sans mystère? à Dieu ne plaise, âmes chrétiennes, que nous ayons une telle opinion de notre Sauveur! Il est la Sagesse et la Parole du Père : tous ses discours et toutes ses actions sont esprit et vie; tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. O Sagesse éternelle, éclairez par votre Esprit-Saint notre faible et impuissante raison, pour nous faire entendre la vôtre.

Dans cette histoire miraculeuse, tout me représente le Sauveur Jésus. Il y est lui-même en personne; mais si j'ose parler de la sorte, il y est encore plus en mystère. Il est invité selon la vérité de l'histoire; et si nous le savons entendre, il est lui-même l'Époux selon la vérité du mystère. C'est une chose connue que Jésus est l'Époux des âmes fidèles. Et néanmoins si vous me le permettez, je vous déduirai sur ce point quelques vérités chrétiennes merveilleusement pieuses.

Dieu remplit le ciel et la terre, et il se trouve en tous lieux, comme l'enseigne la théologie; mais il sait encore se communiquer d'une façon toute particulière aux créatures intelligentes : *Ad ipsum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (1). Certes il est incompréhensible, mes Sœurs, comment la nature divine s'unit aux esprits purs par de chastes embrassements; et bien que ce soit un secret ineffable, si est-ce toute fois que les Écritures divines nous le représentent en diverses manières et par de différentes figures. Tantôt elles disent que Dieu est une fontaine de vie qui se répandant en nos âmes, les lave et les nettoie, leur communique une divine fraîcheur et étanche leur soif ardente par les ondes de ses vérités : *Fons aquæ salientis* (2)... *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* (3). Tantôt elles nous le décrivent tout ainsi

(1) *Joan.*, XIV, 23.
(2) *Joan.*, IV, 14.
(3) *Psal.*, XLI, 2.

qu'une douce rosée qui arrosant nos esprits comme par une féconde humidité, y fait germer les semences célestes : *Rorate, cœli desuper* (1). Quelquefois elles nous le représentent à la manière d'un feu consumant qui pénétrant toutes nos puissances, dévore toutes les affections étrangères et épure nos âmes comme l'or dans une fournaise : *Ignis consumens est* (2). Elles nous disent ailleurs que Dieu est une nourriture admirable : car de même que toutes les parties de nos corps attirent à elles une certaine substance sans laquelle elles défaudraient, et ensuite se l'incorporent par la vertu d'une secrète chaleur que la nature leur a donnée : ainsi seraient nos âmes destituées de toute vigueur, si par de fidèles désirs que le Saint-Esprit leur excite, elles n'attiraient à elles-mêmes cette vérité éternelle qui seule est capable de les sustenter. C'est ce qui nous est signifié par ce pain des anges qui est devenu le pain des hommes : « Pain céleste que nous désirons par un appétit de vie éternelle, que nous prenons par l'ouïe, que nous ruminons par l'entendement, que nous digérons par la foi » : *In causam vitæ appetendus, et devorandus auditu, et ruminandus intellectu, et fide digerendus* (3). Telles sont à peu près les comparaisons dont se servent les Écritures pour nous faire en quelque sorte comprendre cette sainte union de la nature divine avec les âmes élues. Mais de toutes ces comparaisons, la plus douce, la plus aimable et la plus ordinaire dans les saintes Lettres, est celle où notre grand Dieu est comparé à un chaste époux, qui par un sentiment de miséricorde, épris de l'amour de nos âmes, après mille amoureuses caresses, après mille recherches de ses saintes inspirations, s'unit enfin à elles par des embrassements ineffables, et les ravissant d'une certaine douceur que le monde ne peut entendre, les remplit d'un germe divin qui fructifie en bonnes œuvres pour la vie éternelle.

Trois conditions du mariage. Union : *Erunt duo in carne una* (4). Douceur : *Faciamus adjutorium* (5); il est seul, « donnons-lui un aide; il est doux d'être aidé ». Fécondité : *Crescite et multiplicamini* (6). C'est ce que l'apôtre saint Paul nous enseigne, lorsqu'il dit aux chrétiens que de même que le mari et la femme ne sont qu'une même chair, ainsi « qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui » : *Qui adhæret Domino unus spiritus est* (7); doctrine que le saint apôtre a trouvée si utile à nos âmes, qu'il la répète en divers endroits qu'il serait trop long de vous rapporter.

(1) *Is.*, XLV, 8.
(2) *Deut.*, IV, 24.
(3) Tertull., *De Resurr. Carnis*, 8
(4) *Genes.*, II, 24.
(5) *Idem*, II, 18.
(6) *Idem*, I, 28.
(7) *I. Cor.*, VI. 17.

Or d'autant que nous sommes déchus de cette première pureté qui nous égalait aux anges dans l'innocence de notre origine, étant devenus charnels et grossiers, nous ne pourrions plus soutenir les approches de la nature divine, si elle ne s'était premièrement rabaissée. Et de là vient que le Fils de Dieu égal et consubstantiel à son Père, pour rappeler les âmes des hommes à cet heureux mariage avec Dieu dont elles avaient violé la sainteté par l'infamie de leur adultère, est descendu du ciel en la terre; il s'est revêtu de chair, il a déposé cette majesté terrible, ou plutôt il en a tempéré l'éclat; il a pris nos faiblesses, afin d'être en quelque façon notre égal, et a voulu que par la nature humaine qu'il a daigné avoir commune avec nous, nous trouvassions un chemin assuré à la nature divine, de laquelle nous nous étions éloignés par une funeste désobéissance. C'est ce charitable Époux de l'Église, c'est-à-dire des âmes fidèles que l'Apôtre nous dépeint *aux Éphésiens*, chapitre V. C'est le plus beau des enfants des hommes qui a aimé son épouse laide, afin de la faire belle. Il l'est venu chercher dans la terre, afin de la conduire en triomphe dans la céleste patrie. Il a donné son âme pour elle, il l'a lavée de son sang, il l'a nettoyée en l'eau du baptême par des paroles de vie, son royaume est sa dot, ses grâces sont sa parure. C'est cet Époux, chères Sœurs, qui fait aujourd'hui son premier miracle et représente en son premier miracle ce qu'il est venu faire en ce monde. Ses disciples croient en lui en ce jour : c'est le commencement de son Église. Il garde son meilleur vin pour la fin du repas; c'est l'Évangile pour le dernier âge, qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Ce vin il le tire de l'eau, et il change cette eau en vin : c'est qu'il change la loi en l'Évangile, c'est-à-dire, comme je m'en vais l'exposer, la figure en vérité, la lettre en esprit, la terreur en amour. Disons quelque chose de ces trois changements; mais disons seulement les points capitaux à cause du peu de temps qui nous est donné, le reste demeurera à votre méditation.

PREMIER POINT.

C'est de lui qu'il est écrit en la *Genèse*, chapitre II, « que l'homme laissera son père et sa mère afin de s'attacher à sa femme (1) ». Car à parler selon l'usage de choses humaines, c'est plutôt la femme qui quitte la maison paternelle, pour habiter avec son mari. Mais selon l'intelligence spirituelle, Jésus est cet homme par excellence qui a quitté son Père et sa Mère pour s'attacher à sa chère épouse. Il a quitté en quelque sorte son Père, lorsqu'il est descendu du ciel

(1) *Genes.*, II, 24.

en la terre, suivant ce qu'il a dit en plusieurs endroits, qu'il retournait à son Père. Il a quitté la synagogue sa mère qui l'avait engendré selon la chair, afin de s'attacher à l'Église son unique épouse qu'il a ramassée des nations idolâtres.

Vous saurez donc, mes Sœurs, que Jésus étant la fin de tous les ouvrages de Dieu, tout ce qui s'est fait d'extraordinaire depuis l'origine du monde ne regardait que lui seul. Lisez les Écritures divines : vous verrez partout le Sauveur Jésus, si vous avez les yeux assez épurés. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la Mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la Terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle; il est partout, mais il n'y est qu'en figure. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu, comme dit l'Apôtre aux Galates (1), de nous élever peu à peu comme des enfants à la connaissance de ses mystères. Par une infinité d'exemples sensibles, réitérés durant plusieurs siècles, par des similitudes de choses corporelles qui faisaient impression sur nos imaginations, il nous a doucement conduits à l'intelligence de ses vérités, il nous a fait entendre les grandes choses qu'il préparait pour notre salut. Considérez, je vous prie, tout ce grand attirail de la loi mosaïque. Pourquoi charger ce pauvre peuple de tant de différentes cérémonies, qui étaient toutes fort laborieuses, et néanmoins d'elles-mêmes fort incapables de rendre l'homme plus agréable à Dieu? Car il est évident, mes très-chères Sœurs, que ni tant de purifications corporelles, ni tous ces bains externes, ni ce nombre infini de pénibles observations, ni l'odeur de l'encens ou de la graisse brûlée, ni le sang des animaux égorgés n'étaient pas choses qui par elles-mêmes pussent plaire à notre grand Dieu, qui étant un pur esprit, veut être adoré en esprit et en vérité. Mais il ordonnait toutes choses, afin que tout ce pompeux appareil et que toute cette majesté extérieure de la religion judaïque fussent des figures de son cher Fils; et c'était cette considération qui lui rendait ces choses agréables pour un temps, bien qu'elles fussent indifférentes de leur nature. Donc, comme l'enseigne l'Apôtre, depuis l'origine du monde jusqu'à la résurrection du Sauveur Jésus, « tout arrivait en figure à nos pères » : *Omnia in figuris contingebant illis* (2). C'est pourquoi l'admirable saint Augustin dit que ni dans la loi de nature, ni dans la loi mosaïque, il n'y voit rien de doux, s'il n'y lit le Sauveur Jésus. Tout cela est sans goût; c'est une eau insipide, si elle n'est changée en ce vin céleste, en ce vin évangélique que l'on garde pour la fin du repas, ce vin que Jésus a fait et

(1) *Galat.* IV, 3.
(2) *I. Cor.*, X. 11.

qu'il a tiré de sa vigne élue. Voulez-vous que nous rapportions quelques traits de l'histoire ancienne, et vous verrez combien elle est insipide, si nous n'y entendons le Sauveur. Nous en dirons quelques-uns des plus remarquables avec le docte saint Augustin (1); car de raconter en détail tout ce qui nous parle de notre Sauveur, les années n'y suffiraient pas.

Voyez dans le paradis terrestre, voyez cet homme nouveau que Dieu a fait selon son plaisir. Il lui envoie un profond sommeil, pour former d'une de ses côtes la compagne qu'il lui destinait. Dites-moi, dit saint Augustin, qu'était-il nécessaire de l'endormir pour lui tirer cette côte? Était-ce point peut-être pour lui diminuer la douleur? Ah! que cette raison serait ridicule! Mais que cette histoire est peu agréable? Que cette eau est fade, si Jésus ne la change en vin! Ajoutez-y le sens spirituel, vous verrez le Sauveur dont la mort fait naître l'Église : mort qui est semblable au sommeil, à cause de sa prompte résurrection et de la tranquillité avec laquelle il la subit volontairement. Sa mort fait donc naître l'Église. On tire une côte au premier Adam, pour former sa femme pendant un sommeil tout mystérieux; et pendant le sommeil du nouvel Adam, après qu'il a fermé les yeux avec la même paix que les hommes sont gagnés du sommeil, on lui ouvre son côté avec une lance, et incontinent sortent les sacrements par lesquels l'Église est régénérée. Que dirai-je ici de Noé, qui seul rétablit le monde enseveli dans les eaux du déluge, qui repeuple le genre humain avec le petit nombre d'hommes qu'il restait dans sa famille. N'était-ce pas le Sauveur, l'unique réparateur des hommes, qui par le moyen de douze hommes qu'il envoie par toute la terre, peuple le royaume de Dieu et remplit le monde d'une race nouvelle? Que dirai-je du petit Isaac qui porte lui-même le bois sur lequel il doit être immolé, pendant que son propre père se prépare, selon les ordres de Dieu, de le sacrifier sur la montagne? O spectacle d'inhumanité! mais si j'y considère le Sauveur Jésus, il devient un spectacle de miséricorde. C'est Jésus, qui porte sa croix pour être immolé sur le mont de Calvaire, livré par son propre Père ès mains de ses ennemis, afin d'être une hostie vivante pour l'expiation de nos crimes. Et le chaste Joseph vendu par ses frères et emprisonné par les Égyptiens, devenu par cette disgrâce le sauveur de ses frères et des Égyptiens, n'est-ce pas le Sauveur Jésus mis à mort par les Juifs ses frères et par les Égyptiens, c'est-à-dire par les idolâtres, et devenu par sa mort, Sauveur des juifs et des idolâtres? Si je passe la mer Rouge avec les Israélites, si je demeure dans le désert avec eux, combien de fois y verrai-je le Fils de Dieu, seul guide de son peuple dans le désert de ce monde, qui

(1) *De Genes., ad litter.*, lib. IX, cap. XIII, n. 23.

les retirant de l'Égypte par l'eau du baptême, les conduit à la Terre promise? Cette manne si délicieuse, qu'est-ce qu'une viande corporelle, si je n'y goûte le Sauveur? Elle est fade, elle est insipide; peu s'en faut que je ne dise avec les Juifs : « Notre cœur se soulève sur cette viande légère (1) ». Mais quand j'y considère le Sauveur Jésus, vrai pain des anges, vraie nourriture des âmes fidèles, dont nous nous repaissons à la sainte table, ah, qu'elle est douce, qu'elle est savoureuse! Voyez le pavé du temple; voyez les habits sacerdotaux; voyez l'autel et le sanctuaire tout trempé du sang des victimes, et le peuple israélite lavé tant de fois de ce même sang : que tout cela est froid, chères Sœurs, si la foi ne m'y montre le sang de l'Agneau répandu pour la rémission de nos crimes, ce sang du Nouveau Testament que nous offrons à Dieu sur ces terribles autels, et dont nous nous rassasions pour la vie éternelle!

En un mot, dit saint Augustin (2), si nous ne regardons Jésus-Christ, toutes les Écritures prophétiques n'ont pas de goût; elles sont apparemment pleines de folie, du moins en quelques endroits. Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, tout y est intelligence, touts y est raison. Voyez ces deux disciples qui vont en Emmaüs. Ils s'entretenaient de la rédemption d'Israël : c'est le sujet de toute la loi ancienne, mais ils n'y entendaient pas les mystères du Rédempteur. C'était une eau sans force et sans goût; aussi sont-ils froids et languissants. « Nous espérions, disaient-ils! qu'il rachèterait Israël (3) ». Nous espérions, ô la froide parole, Jésus approche d'eux; il parcourt toutes les prophéties; il les introduit au secret, au sens profond et mystérieux; il change l'eau en vin, les figures en vérité, et les obscurités en lumières. Les voilà incontinent transportés : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis* (4)? C'est qu'ils avaient commencé à boire le vin nouveau de Jésus, c'est-à-dire la doctrine de l'Évangile. Cependant admirez, mes très chères Sœurs, les sages conseils de la Providence, qui par une telle richesse d'exemples nous enseigne une seule vérité, qui est le Verbe fait chair. Ah! si nous avions les yeux bien ouverts, combien doux serait ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a pour ainsi dire ni trait ni virgule de la loi ancienne qui ne parle du Sauveur Jésus! La loi est un Évangile caché. L'Évangile est la loi expliquée. Les philosophes nous disent que le vin n'est qu'une eau colorée, qui prend en passant par la vigne une certaine impression de ses qualités, parce que cet élément est susceptible de sa nature de toutes altérations étrangères. Ainsi l'eau de la loi ancienne devient le vin de

(1) *Numer.*, XXI, 5.
(2) Tract. IX *in Joan.*, n. 3.
(3) *Luc.*, XXIV, 21.
(4) *Idem*, 32.

la loi nouvelle. C'est cette même eau de la loi mosaïque, qui étant appropriée à Jésus-Christ, vraie vigne du Père éternel, prend une nouvelle forme et une nouvelle vigueur.

Donc, mes Sœurs, passons les nuits et les jours à méditer la loi du Seigneur. Cherchons Jésus partout, et il n'y aura endroit où il ne se montre à nos yeux. Et puisqu'il a plu à notre grand Dieu de nous présenter ce vin nouveau de son Évangile, mais de le présenter pur et sans mélange, débrouillé de la lie des figures et de l'eau des expressions prophétiques, n'ayant point désormais d'autre breuvage que cette sainte et immortelle liqueur; que notre esprit soit toujours à goûter la parole divine. Mais ne nous arrêtons point à la lettre; suçons l'esprit vivifiant que Jésus y a coulé par sa grâce. C'est notre seconde partie, et pour une plus grande brièveté, nous y attacherons aussi la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND ET TROISIÈME POINT.

Que ne puis-je vous transporter en esprit sur cette terrible montagne où paraît la majesté du Seigneur! c'est la montagne de Sina sur laquelle Dieu donne sa loi à Moïse. Là je vois ce grand Dieu tout-puissant qui grave sur de la pierre ses saintes lois, dignes d'être écrites dans le ciel le plus élevé avec les rayons du soleil. Et après cela, par la bouche de son serviteur Moïse, il fait publier à son peuple ses ordonnances, et menace les transgresseurs de peines dont le seul récit fait horreur. Certes cette loi est très sainte; mais ne vous persuadez pas, mes très chères Sœurs, qu'elle contienne la vie. Toutes ces paroles majestueuses et cette Écriture du doigt de Dieu ne sont qu'un instrument de mort, si elles ne sont accompagnées de l'esprit de la grâce. « C'est une lettre qui tue », dit le grand apôtre saint Paul (1). Combien d'âmes présomptueuses ont été précipitées dans la mort éternelle par ces augustes commandements! Ne vous étonnez pas de cette parole : c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul, et en voici la véritable explication. La loi montrait bien ce qu'il fallait faire, mais elle ne subvenait pas à l'impuissance de notre nature. Elle frappait les oreilles, mais elle ne touchait pas le cœur. Ce n'était pas assez que Dieu, d'une voix tonnante et impérieuse, fît annoncer au peuple ses volontés : il fallait qu'il parlât intérieurement et que par une opération toute-puissante il amollît notre dureté. Grand Dieu éternel, vous me commandez; il est juste que vous soyez obéi; mais ce n'est rien faire que me commander, si vous ne me donnez la grâce par laquelle je puisse obser-

(1) *II. Cor.*. III, 6.

ver vos commandements. Or cette grâce n'est point par la loi : c'est le propre don de l'Evangile, selon ce que dit l'apôtre saint Jean (1), que « la loi a été donnée par Moïse, et la grâce et la vérité a été faite par Jésus-Christ ». Qu'est-ce donc que faisait la loi? Elle ordonnait, elle commandait, elle liait les transgresseurs d'éternelles malédictions, parce que « maudit est celui qui n'observe pas les paroles qui sont écrites en ce livre (2) »; mais elle ne soulageait en rien nos infirmités. C'était une eau faible et sans vigueur, capable de nous agiter, incapable de nous soutenir.

C'est pourquoi le Sauveur Jésus ayant compassion de notre impuissance, vient nous donner un vin d'une céleste vigueur; c'est sa grâce, c'est son Esprit-Saint dont les apôtres furent enivrés au jour de la Pentecôte. C'est ce saint et divin Esprit qui porte la loi au fond de nos cœurs, et l'y grave par des caractères de flamme. Là il l'anime intérieurement et la remplit d'une force vivifiante; il change la lettre en esprit, et c'est la nouvelle alliance que Dieu contracte avec nous par son Évangile. C'est pour cette raison que, parlant par la bouche de Jérémie : « Voici, dit-il (3), que j'établirai avec la maison de Juda un nouveaù testament non selon le testament que j'ai établi avec leurs pères; ils ne sont point demeurés dans mon testament, et moi je les ai rejetés, dit le Seigneur. Mais voici le testament que je disposerai à la maison d'Israël », c'est-à-dire aux vrais enfants d'Israël et au peuple de la nouvelle alliance : « J'inspirerai, dit-il, ma loi dans leurs âmes; et je l'écrirai non en des tables de pierre, mais je l'écrirai en leurs cœurs; et ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu ». Quelle est donc cette vertu merveilleuse qui entre si profondément dans nos cœurs? D'où vient à cette loi nouvelle cette force si pénétrante? Chères Sœurs, elle vient de l'Esprit de Dieu qui est le vrai moteur de nos âmes, qui tient nos cœurs en sa main, qui est le maître de nos inclinations. Mais par quelle sorte d'opérations la porte-t-il ainsi au fond de nous-mêmes? C'est par une charité très sincère, par un puissant amour qu'il nous inspire, par une chaste délectation, par une sainte et ravissante douceur.

Dieu exerce deux sortes d'opérations sur nos âmes, qui font la différence des deux lois. Premièrement il les effraie, il les remplit de la terreur de ses jugements; et en second lieu il les attire, il les enflamme d'un saint amour. Le première opération, qui est la crainte, ne peut pénétrer au fond de nos âmes : elle les étonne, elle les ébranle, mais elle ne les change pas. Par exemple, que vous rencontriez des

(1) *Joan.*, I, 17.
(2) *Deuter.*, XXVII, 27.
(3) *Jerem.*, VXXI, 31 et sq.

voleurs, si vous êtes le plus fort, ils ne vous aborderont qu'avec une apparence de civilité feinte; ils n'en sont pas moins voleurs, ils n'en ont pas moins l'âme avide de carnage et de pillerie. La crainte étouffe les sentiments, elle semble les réprimer; mais elle n'en coupe pas la racine. Voyez cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi : en est-elle changée pour avoir en soi de si saintes paroles? en est-elle moins dure? Rien moins. Ces saints commandements ne tiennent qu'à une superficie extérieure. Ainsi en est-il de la loi de Dieu : quand elle n'entre dans nos âmes que par la terreur, elle ne touche que la surface; tant qu'il n'y a que cette crainte servile, le fond ne peut être changé comme il faut. Il n'y a que l'amour qui entre au plus secret de nos cœurs; lui seul en a la clef, lui seul en modère les mouvements. Vous avez de méchantes inclinations, vous avez des affections déréglées : jamais elles ne pourront être chassées que par des inclinations contraires, que par un saint amour, que par de chastes affections du vrai bien : ainsi l'âme sera tout autre. L'amour la dilate par une certaine ferveur; il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces célestes. Ce n'est plus une pierre sur laquelle on écrit au dehors, c'est une cire pénétrée et fondue par une divine chaleur. C'est ainsi que le Sauveur Jésus est véritablement gravé dans toutes les facultés de nos âmes. Il est dans nos volontés toutes transportées de son saint amour. Il est dans la mémoire, car on ne peut oublier ce qu'on aime. Il est dans l'entendement, car l'amour curieux et diligent n'a point d'autre satifaction que celle de contempler les perfections du bien-aimé qui l'attire. De là il passe dans les corps par l'exercice des vertus et par de saintes opérations, qui prenant leur origine de l'amour de Jésus, en conservent les traits et les caractères.

Tel est, mes très chères Sœurs, l'esprit de la loi nouvelle. C'est pourquoi Dieu ne vient point à nous avec cette apparence terrible qu'il avait sur le mont de Sina. Là cette montagne fumait de la majesté du Seigneur, qui « fait distiller les montagnes comme de la cire; (1) » ici il ne rompt pas seulement un roseau à demi-brisé (2), il est tout clément et tout débonnaire. Là on n'entend que le bruit d'un long et effroyable tonnerre; ici c'est une voix douce et bénigne : « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur (3) ». Là il est défendu d'approcher sous peine de la vie : « N'approchez pas, dit-il, de peur que vous ne mouriez; et les hommes et les animaux qui approcheront de la montagne, ils mourront de mort (4) ». Ici il change bien de langage : « Venez, venez, dit-il (5), approchez,

(1) *Psal.*, XCVI, 5.
(2) *Matth.*, XII, 20.
(3) *Matth.*, XI, 29.
(4) *Exod.*, XIX, 12, 13.
(5) *Matth.*, XI, 28, et alibi.

ne craignez pas, mes enfants; venez, oppressés, je vous soulagerai, je vous aiderai à porter vos fardeaux; venez, malades, je vous guérirai; pécheurs, publicains, approchez, je suis votre libérateur; ne chassez pas ces petits enfants, à de tels appartient le royaume de Dieu (1). D'où vient ce changement, mes très chères Sœurs? Ah! c'est qu'il se veut faire aimer. Il vient changer la terreur en amour, cette eau froide de la crainte qui resserrait le cœur par une basse et servile timidité, en un vin d'une divine ferveur qui le dilatera, qui l'encouragera, qui l'échauffera par de bienheureuses ardeurs. C'est l'esprit de la loi nouvelle. Je vous ai dit les changements qu'a faits le Sauveur. L'eau, vous ai-je dit, est fade et insipide. Ainsi était la loi dans ses ombres et dans ses figures, si Jésus ne la change en la vérité de son Evangile, vin doux et savoureux qui nous remplit de délices célestes. L'eau n'a point de force pour nous émouvoir. Ainsi était la loi par sa lettre inutile et impuissante, si elle n'est accompagnée du vin de la loi nouvelle, c'est-à-dire de l'esprit de la grâce. Ces deux premiers changements ne sont que pour le troisième. Assez et trop longtemps nous avons été abreuvés de cette froide terreur; il est temps que nos cœurs soient échauffés de l'amour de Dieu.

Mes Sœurs, nous ne sommes plus sous la loi de crainte; nous sommes sous la loi d'amour, parce que nous ne sommes plus dans la servitude; nous sommes dans la liberté des enfants de Dieu. Jésus, qui est la vérité, nous a délivrés. Partant, servons notre Dieu d'un amour libéral et sincère. Aimons la justice, aimons la vérité, aimons la vraie et solide raison, aimons l'unique repos. Tout cela c'est Jésus : aimons donc Jésus de toute l'affection de nos âmes. Qui n'aime pas Jésus, je l'ose dire, il n'est pas chrétien. Un chrétien, c'est un homme renouvelé : nous ne pouvons être renouvelés sans l'esprit de la loi nouvelle; l'esprit de la loi nouvelle, c'est la charité : qui n'a pas la charité n'est pas chrétien. Ah! que le siècle se réjouisse dans les débauches et dans les banquets, dans les vins friands et délicieux! Nous avons un vin dont il nous est permis de nous enivrer; vin qui nous échauffe, mais d'une ardeur si spirituelle; qui nous fait chanter, mais des cantiques d'amour divin; qui nous ôte la mémoire, mais du monde et de ses vanités; qui nous excite une grande joie, mais une joie que le monde ne comprend pas. Buvons de ce vin, mes très chères Sœurs. Jour et nuit ne respirons que Jésus. Vous particulièrement qu'il a retirées du siècle, goûtez Jésus dans la solitude; c'est là qu'il se communique aux âmes fidèles.

Et vous, chères Sœurs, que par sa miséricorde infinie il a miraculeusement délivrées des ténèbres de l'hérésie, c'est à vous, c'est à vous que je parle; et quelles paroles pourraient vous exprimer la

(1) *Marc.*, x, 14.

tendresse que mon cœur a pour vous. Rendez-lui à jamais vos actions de grâces. Voyez combien l'erreur est répandue par toute la ville. Dieu vous a triées deux ou trois qu'il a appelées à sa sainte Église : donc ne soyez pas ingrates à cet inestimable bienfait. Persévérez dans cette bienheureuse vocation. Voyez la pureté, voyez l'innocence et la candeur de ces saintes fille avec lesquelles vous conversez. O Dieu, quelle différence de cette véritable dévotion qu'elles vous enseignent en ttoute humilité et simplicité, avec le faste et l'orgueil et la piété conrefaite de l'hérésie! Persévérez, mes très chères Sœurs : n'écoutez ni les larmes ni les reproches de vos parents. Dieu vous fasse la grâce d'expérimenter combien sa sainte maison est plus douce que la maison paternelle! Voyez ces redoutables autels : les sacrements que nous y distribuons, ce ne sont pas des ombres ni des figures; nous ne sommes plus sous la loi judaïque; c'est la réalité, c'est la vérité, c'est la propre chair de Jésus autrefois pour nous déchirée; c'est son sang vivifiant épanché pour l'amour de nous. Jouissez des délices de cette chair de laquelle l'hérésie s'est privée pour se repaître de la vanité d'une scène imaginaire, etc.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Sommaire :

Exorde. Le mystère que nous célébrons aujourd'hui paraît à Bossuet le plus difficile à traiter. Tous sont morts, tous sont criminels, tous sont condamnés en Adam. Comment la Sainte Vierge peut-elle échapper à cette condamnation?

Proposition, division. Fecit mihi magna qui potens est : 1° L'autorité souveraine a dispensé Marie de la loi commune; 2° la sagesse divine l'a séparée de la contagion générale; 3° l'amour éternel de Dieu l'a prévenue par sa miséricorde contre sa colère.

Ier point. La souveraineté paraît dans l'autorité de faire des lois et dans la puissance d'en dispenser. La dispense sage lorsqu'elle se donne, pour une personne éminente; lorsqu'elle est fondée en exemple, et est pour la gloire du souverain. C'est ce qui se réalise dans le cas présent. Concluons avec Tertullien : *Non tantum obsequi ei debeo, sed adulari.*

IIe point. La sagesse divine devant produire l'ordre et la diversité, sépare la Sainte Vierge de toute créature en se donnant à elle, *peculiari munere.* Séparons-nous de la masse et faisons alliance avec J.-C.

IIIe point. Comme Jésus est le dispensateur de la grâce, il en fait part à Marie avec abondance, il n'attend pas le progrès de l'âme pour être libéral envers elle. L'amour du Fils prévient la Mère dans la conception et la rend innocente.

Péroraison. Le pécheur fuit Dieu. Nous devons nous unir à lui; on ne peut prévenir la miséricorde, mais elle nous prévient afin que nous prévenions la justice. Louons Dieu en confessant humblement nos péchés.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.
(*Luc.*, I, 49.)

Ce que l'Église célèbre aujourd'hui, ce que les prédicateurs enseignent aux peuples, ce que j'espère aussi de vous faire entendre avec le secours de la grâce, touchant la pureté de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, exerce depuis longtemps les plus

grands esprits; et je ne craindrai pas de vous avouer que de tous les sujets divers qui se traitent dans les assemblées des fidèles, celui-ci me paraît le plus difficile. Et ce qui m'oblige de parler ainsi, ce n'est pas que je prétende imiter l'artifice des orateurs qui se plaisent d'exagérer en termes pompeux la stérilité des matières sur lesquelles leur éloquence travaille, afin d'étaler avec plus d'éclat les richesses de leurs inventions et les adresses de leur rhétorique. Chrétiens, ce n'est pas là ma pensée : je sais combien il serait indigne de commencer un discours sacré par un sentiment si profane; mais ayant dessein de vous faire voir combien pure, combien innocente, combien glorieuse est la conception de Marie, je considère premièrement les difficultés qui s'opposent à cette créance, afin que les doutes étant éclaircis, la vérité que nous recherchons demeure solidement établie.

Quand je considère, Messieurs, cette sentence terrible du divin Apôtre, prononcée généralement contre tous les hommes : « Tous sont morts, tous sont criminels, tous sont condamnés en Adam (1) », je ne sais quelle exception on peut apporter à des paroles si peu limitées. Mais ce qui me fait connaître plus évidemment combien cette malédiction est universelle, ce sont trois expressions différentes, par lesquelles le malheur de notre naissance nous est représenté dans les saintes Lettres. Elles nous disent premièrement, qu'il y a une loi suprême qu'elles nomment *la loi de mort*, qu'il y a un arrêt de condamnation donné indifféremment contre tous, et que pour y être soumis il suffit de naître. Qui s'en pourra exempter? Secondement, elles nous apprennent qu'il y a un venin caché et imperceptible, qui prenant sa source en Adam, se communique ensuite à toute sa race par une contagion également funeste et inévitable, qui est appelée par saint Augustin *Contagium mortis antiquæ :* « La contagion de la mort ». Et c'est ce qui fait dire à ce même saint que toute la masse du genre humain est entièrement infectée; qui pourra trouver un préservatif contre un poison si subtil et si pénétrant? Mais disons en troisième lieu que tous ceux qui respirent cet air malin contractent nécessairement en eux-mêmes une tache qui les déshonore, qui efface en eux l'image de Dieu et qui les rend, comme dit saint Paul (2), « naturellement enfants de colère ». *Naturellement,* écoutez. Comment peut-on prévenir un mal qui, selon le sentiment de l'Apôtre, nous est depuis si longtemps passé en nature?

Voilà quelles sont les difficultés qui s'opposent au dessein que j'ai médité de vous faire voir aujourd'hui, que la conception de la

(1) *II. Cor.*, v. 11, et *Rom.*, v. 12, 16.
(2) *Ephes.*, II, 3.

sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Je sais qu'il est malaisé de les surmonter et qu'elles ont ébranlé, ému plusieurs grands esprits dont l'Église ne condamne pas les opinions. Mais enfin quelque doute que l'on me propose, je ne puis abandonner au péché la conception de cette Princesse qui doit être en toute façon si privilégiée. Voyons si nous les pouvons éclaircir.

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires. Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain; mais on trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion, en se séparant.

Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu; mais la grâce peut prévenir la nature. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée. Contre la loi il faut dispenser: contre la contagion il faut séparer; contre un mal naturel il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie dispensée, Marie séparée, Marie prévenue : dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. Pour la dispenser de la loi, j'ai recours à l'autorité souveraine qui s'est tant de fois déclarée pour elle; pour la séparer de la masse, j'appelle au secours la sagesse qui l'a si visiblement séparée des autres par les grands et impénétrables desseins qu'elle a sur elle devant tous les temps; et pour prévenir la colère, j'emploie l'amour éternel de Dieu qui l'a faite un ouvrage de miséricorde avant qu'elle puisse être un objet de haine.

Et ce sont, Messieurs, les trois choses qu'elle nous propose, si nous l'entendons, dans son admirable cantique : *Fecit mihi magna qui potens est :* « Le Tout-puissant a fait en moi de très grandes choses ». Elle commence par la puissance, pour honorer l'autorité absolue par laquelle elle est dispensée : *Qui potens est.* Mais ce Tout-Puissant, qu'a-t-il fait? Ah! dit-elle, de grandes choses : *Magna;* voyez qu'elle se reconnaît séparée des autres par les grands et profonds desseins auxquels la Sagesse l'a prédestinée. Et qui peut exécuter toutes ces merveilles, sinon l'amour éternel de Dieu, cet amour toujours actif et toujours fécond, sans l'entremise duquel la puissance n'agirait pas, et cette sagesse infinie renfermant en elle-même toutes ses pensées, ne produirait jamais rien au jour? C'est lui par conséquent qui fait tout : *Fecit mihi magna* (1); lui seul ouvre le sein de Dieu sur ses créatures; il est la cause de tous les êtres, le principe de toutes les libéralités. C'est donc, Fidèles, cet amour fécond qui a fait la conception de Marie : *Fecit;* c'est lui qui a pré-

(1) *Luc.*, I, 49.

venu le mal, en la sanctifiant dès son origine. Et ces choses étant ainsi supposées, j'aurai entièrement expliqué mon texte, et achevé le panégyrique de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, si je puis vous faire voir en trois points que l'autorité souveraine l'a dispensée de la loi commune, que la sagesse l'a séparée de la contagion générale, et que l'amour éternel de Dieu a prévenu par miséricorde la colère qui se serait élevée contre elle. C'est ce que j'ai dessein de vous faire entendre avec le secours de la grâce; et après passant à l'instruction, je vous montrerai dans tous les fidèles, nue image de ces trois grâces, pour exciter en nous la reconnaissance.

PREMIER POINT.

On pourrait douter, Chrétiens, si la souveraineté paraît davantage, ou dans l'autorité de faire des lois auxquelles des peuples entiers obéissent, ou dans la puissance qu'elle se réserve d'en dispenser sagement suivant la nécessité des affaires. Et il semble premièrement que la dispense en s'éloignant du cours ordinaire ait quelque chose de plus relevé et témoigne plus d'indépendance. Car comme il n'est point dans le monde de majesté pareille à celle des lois, et que le pouvoir de les établir est le droit le plus auguste et le plus sacré d'une monarchie absolue, ne peut-on pas dire avec raison que celui qui dispense des lois, faisant céder leur autorité à la sienne propre, s'élève par ce moyen en quelque façon au-dessus de la souveraineté même! C'est pourquoi Dieu fait des miracles, qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance; et par là il semble évident que la marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Pour cela il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendait à tous, elle perdrait le nom de dispense, et ferait un changement de loi. Maintenant je vous demande, Messieurs, si la puissance la moins limitée n'est pas aussi la plus absolue ; s'il ne paraît pas plus d'autorité à faire des lois sous lesquelles un million d'hommes fléchissent, qu'à en dispenser cinq ou six par des raisons particulières. Et ensuite ne doit-on pas dire que la puissance se fait mieux connaître par un établissement arrêté, tel qu'est sans doute celui de la loi, que par une action extraordinaire comme est celle de la dispense?

Pour accorder tout ce différend, disons que le caractère de l'au-

torité paraît également dans l'un et dans l'autre. Car, comme dit très bien saint Thomas, on peut considérer dans la loi deux choses, le commandement général et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus, tous les Juifs sont condamnés à la mort, voilà le commandement général; l'application particulière, Esther y sera-t-elle comprise? Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense. Comme donc il appartient au même pouvoir qui établit les réglements généraux, de diriger l'application qui s'en fait sur tous les sujets particuliers, il s'ensuit que faire les lois, donner les dispenses, sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies, venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes; vous me dites que d'y apporter quelque exception, quand ce serait en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi je vous réponds au contraire, selon les principes que j'ai posés, que la puissance du législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son autorité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. Parlons encore plus clairement. Saint Paul assure en termes formels que « tous les hommes sont condamnés (1) ». Je ne m'en étonne pas, Chrétiens; il regarde l'autorité de la loi qui d'elle-même s'étend sur tous; mais il n'exclut pas les réserves que peut faire le Souverain, ni les coups d'une puissance absolue. En vertu de l'autorité de la loi, j'avoue que Marie était condamnée, ainsi que le reste des hommes; et c'est par les grâces, c'est par les réserves, c'est par la puissance du Souverain, que je dis qu'elle a été dispensée.

Mais, direz-vous, abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est énerver toute leur vigueur. Il est vrai, si cette dispense n'est accompagnée de trois choses, que je vous prie de remarquer, qu'elle se donne pour une personne éminente, que l'on soit fondé en exemple, que la gloire du souverain y soit engagée. Nous devons, le premier à la loi, le second au public, le troisième au prince. Nous devons, dis-je, ce respect à la loi, de ne reconnaître aucune dispense qu'en faveur des personnes extraordinaires; nous devons cette satisfaction au public, de ne le faire point sans exemple; nous devons au souverain auteur de la loi, et surtout à un souverain tel que Dieu, ces égards très particuliers. Mais quand ces trois choses concourent ensemble, on peut raisonnablement attendre une grâce. Considérons-les en la sainte Vierge.

(1) *Rom.*, v, 18.

Dites-moi, qu'appréhendez-vous, vous qui craignez de faire une exception en faveur de la bienheureuse Marie? Ce que l'on craint ordinairement c'est la conséquence. Examinons si elle est à craindre en cette rencontre. Je crois que vous prévenez déjà ma pensée, et que vous jugez bien qu'on ne la doit craindre qu'où il y peut avoir de l'égalité. Mais y a-t-il une autre mère de Dieu, y a-t-il une autre vierge féconde, sur laquelle on puisse étendre les prérogatives de l'incomparable Marie? Qui ne sait que cette maternité glorieuse, que cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met en un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison? Et dans une telle inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Voulez-vous que nous passions aux exemples? Toutefois ne croyez pas, Chrétiens, que j'espère trouver dans les autres saints, des exemples de la grandeur de Marie. Car puisqu'elle est tout extraordinaire, ce serait se tromper de chercher ailleurs des privilèges semblables aux siens. Mais d'où tirerons-nous donc les exemples en faveur de la dispense que nous proposons? Il les faut nécessairement prendre d'elle-même, et voici quelle est ma pensée.

Je remarque dans les histoires que lorsque les grâces des souverains ont commencé de prendre un certain cours, elles y coulent avec profusion; les bienfaits s'attirent les uns les autres, et se servent d'exemple réciproquement. Dieu même nous dit dans son Évangile : *Habenti dabitur* (1) : « Qu'il aime à donner à ceux qui possèdent »; c'est-à-dire que selon l'ordre de ses libéralités, une grâce ne va jamais seule, et qu'elle est le gage de beaucoup d'autres. Appliquons ceci à la sainte Vierge. Si nous reconnaissions, Chrétiens, qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, ainsi que les autres hommes. Mais si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés, si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien, son mariage un voile sacré qui couvre et protége sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée; si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies; si le Saint-Esprit tient sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise; en un mot, si tout est singulier en Marie, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel en la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle? Et

(1) *Matth.*, xxv, 29.

n'ai-je pas beaucoup de raison après l'exemple de tant de lois dont elle a été dispensée, de juger de celle-ci par les autres? Ainsi l'excellence de la personne et l'autorité des exemples, favorisent la dispense que nous proposons.

Mais je l'appuie en troisième lieu sur ce que la gloire du Souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même, y est visiblement engagée. Je pourais rapporter ici un beau mot d'un grand roi (1), chez Cassiodore, qui dit « qu'il y a certaines rencontres où les princes gagnent ce qu'ils donnent, lorsque leurs libéralités leur font honneur » : *Lucrantur principes dona sua; et hoc vere thesauris reponimus quod famæ commodis applicamus* (2). Si Jésus honore sa mère, il se fait honneur à lui-même; et il gagne véritablement tout ce qu'il lui donne, parce qu'il lui est plus glorieux de donner qu'à Marie de recevoir. Mais venons à des considérations plus particulières. Je dis donc, ô divin Sauveur, que vous étant revêtu d'une chair humaine pour anéantir cette loi funeste que nous avons appelée la loi du péché, il y va de votre grandeur de l'abolir dans tous les lieux où elle domine. Suivons, s'il vous plaît, ses desseins et tout l'ordre de ses victoires.

Cette loi règne dans tous les hommes. Elle règne dans l'âge avancé : Jésus la détruit par sa grâce. Il n'est pas jusqu'aux enfants nouvellement nés qui ne gémissent sous sa tyrannie : il l'efface par son baptême : elle pénètre jusqu'aux entrailles des mères, elle fait mourir tout ce qu'elle y trouve : le Sauveur choisit des âmes illustres qu'il affranchit de la loi de mort, en les sanctifiant devant leur naissance, comme par exemple saint Jean-Baptiste. Mais elle remonte jusqu'à l'origine, elle condamne les hommes dès qu'ils sont conçus : O Jésus, vainqueur tout-puissant, n'y aura-t-il donc que ce seul endroit où votre victoire ne s'étende pas? Votre sang, ce divin remède qui a tant de force pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour le prévenir? Pourra-t-il seulement guérir, et ne pourra-t-il pas préserver! Et s'il peut préserver du mal, cette vertu demeurera-t-elle éternellement inutile, sans qu'il y ait aucun de vos membres qui en ressente l'effet? Mon Sauveur, ne le souffrez pas; et pour l'intérêt de votre gloire, choisissez du moins une créature où paraisse tout ce que peut votre sang contre cette loi qui nous tue. Et quelle sera cette créature, si ce n'est la bienheureuse Marie?

Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, on doutera de la vertu de votre sang. Il est juste certainement que ce sang précieux du Fils de la sainte Vierge exerce sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs,

(1) Athalaric.
(2) Cassiod., *Variar...*, lib. VIII, epist, XXIII.

ce que dit très éloquemment un ancien évêque de France; c'est le grand Eucher de Lyon. Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son Fils; mais elle a cela de particulier, que ce sang a été tiré de son chaste corps : *Profundendum sanguinem pro mundi vita de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat.* Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous, que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus : c'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Église. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur qu'elles vont chercher au milieu de l'air, ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa Mère, pour honorer le lieu d'où il est sorti.

Ne cherchez donc plus, Chrétiens, ne cherchez plus le nom de Marie dans l'arrêt de mort qui a été prononcé contre tous les hommes. Il n'y est plus, il est effacé; et comment? Par ce divin sang qui ayant été puisé en son chaste sein, tient à gloire d'employer pour elle tout ce qu'il renferme de force en lui-même contre cette funeste loi qui nous tue dès notre origine. D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus favorable que la dispense dont nous parlons, puisque nous y voyons concourir ensemble l'excellence de la personne, l'autorité des exemples et la gloire du Souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même.

Un célèbre auteur ecclésiastique dit que la majesté de Dieu est si grande, qu'il y a non seulement de la gloire à lui consacrer ses services, mais qu'il y a même de la bienséance à descendre pour l'amour de lui jusqu'à la soumission de la flatterie : *Non tantum obsequi ei debeo, sed et adulari* (1). Il veut dire que nous devons tenir tous nos mouvements tellement dans la dépendance des ordres de Dieu, que non seulement nous cédions aux commandements qu'il nous fait, mais encore qu'étudiant avec soin jusqu'aux moindres signes de sa volonté, nous la prévenions, s'il se peut, par la promptitude de notre ponctuelle obéissance.

Ce que Tertuellien dit de Dieu, qui est le père commun de tous les fidèles, j'ose le dire aussi de l'Église qui en est la mère. Elle n'emploie ni ses foudres, ni ses anathèmes pour obliger ses enfants à

(1) Tertull., *De jejun.*, n. 13.

confesser que la conception de la sainte Vierge est toute pure et tout innocente. Elle ne met pas cette créance entre les articles qui composent la foi chrétienne. Toutefois elle nous invite à la suivre par la solennité de cette journée. Que ferons-nous ici, Chrétiens? *Non tantum obsequi sed et adulari.* N'est-il pas juste, non seulement que nous obéissions aux commandements d'une mère si bonne et si sainte, mais encore que nous fléchissions au moindre témoignage de sa volonté? Disons donc avec confiance que cette conception est sans tache, honorons Jésus-Christ en sa sainte Mère; et croyons que le Fils de Dieu a fait quelque chose de particulier en la conception de Marie, puisque cette Vierge est choisie pour coopérer par une action particulière à la conception de Jésus.

Mais en considérant les bienfaits dont le Fils de Dieu honore sa mère, rappelons en notre mémoire ceux que nous avons reçus de la grâce; imprimons en notre pensée, Chrétiens, combien dure et inévitable est la sentence qui nous condamne, puisque pour en exempter la très sainte Vierge, il ne faut rien moins que l'autorité souveraine; et ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'avec toutes les prérogatives qui sont dues à sa qualité, l'Église n'a pas encore voulu décider qu'elle en ait été exemptée. Déplorable condition de notre naissance qui, par un long enchaînement de misères sous lesquelles nous gémissons pendant cette vie, nous traîne à un supplice éternel par un juste et impénétrable jugement de Dieu! Mais grâce à la miséricorde divine, cet arrêt de mort a été cassé à la requête de Jésus mourant, son sang a rompu nos liens et a ôté ce joug de fer de dessus nos têtes. Nous ne sommes plus sous la loi de mort. Chrétien, ne sois pas ingrat envers ton Libérateur; respecte l'autorité souveraine qui t'a exempté d'une loi si rigoureuse. Souviens-toi que nous avons dit que cette autorité souveraine a deux fonctions principales. Elle commande et elle dispense; elle ordonne et elle exempte, ainsi qu'il lui plaît. Après l'avoir trouvée favorable dans l'exemption qu'elle t'a donnée, révère-la aussi dans les lois qu'elle te prescrit. Tu es redevable aux commandements, tu ne l'es pas moins aux dispenses. Tu dois aux commandements une obéissance fidèle, tu dois à la dispense, qui t'a délivré d'une loi si rigoureuse, de continuelles actions de grâces. C'est ce que pratique excellemment la très sainte Vierge : *Fecit mihi magna qui potens est :* « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ». Voyez comme elle se sent obligée à la Puissance qui l'a exemptée de la loi funeste, qui rend toutes les conceptions criminelles. Mais elle n'a pas moins d'obligation à la Sagesse qui l'a séparée de la contagion générale. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

La théologie nous enseigne que c'est à la Sagesse divine de produire la diversité; et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit mettre aussi la distinction, sans laquelle l'ordre ne peut subsister. En effet, nous voyons, Fidèles, qu'elle s'y est pour ainsi dire exercée dès l'origine de l'univers, lorsque se répandant sur cette matière qui n'était encore qu'à demi-formée, elle sépara la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'ici-bas d'avec les célestes, et démêla la confusion qui enveloppait tous les éléments. Mais ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous les jours dans la réparation de notre nature. Elle a autrefois séparé les parties du monde qui n'était qu'une masse sans forme; elle fait maintenant la séparation dans le genre humain qui n'est qu'une masse criminelle. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre (1): « Quand il a plu à celui qui m'a séparé », c'est-à-dire qui m'a délivré, c'est-à-dire qui m'a sauvé : si bien que la grâce nous sauve par une bienheureuse séparation, qui nous tire de cette masse gâtée; et c'est l'ouvrage de la Sagesse, parce que c'est elle qui nous choist dès l'éternité et qui nous prépare les moyens certains par lesquels nous sommes justifiés.

La sainte Vierge est donc séparée et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle; mais pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance particulière qu'elle a contractée avec Jésus-Christ. Chrétiens, apprenez-en le mystère du docte et éloquent saint Eucher dans la seconde *Homélie* qu'il a composée sur la nativité de Notre-Seigneur. C'est là que se réjouissant avec Marie de ce qu'elle a conçu le Sauveur dans ses bénites entrailles, il lui adresse ces belles paroles : « Que vous êtes heureuse, Mère incomparable, puisque vous recevez la première ce qui a été promis à tous les hommes, et que vous possédez toute la joie commune de l'univers! » *Per tot sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum, et commune mundi gaudium, peculiari munere sola possides.* Que veut dire ce saint évêque? Si Jésus-Christ est un bien commun, si ses mystères sont à tout le monde, de quelle sorte la très sainte Vierge pourra-t-elle le posséder toute seule? Sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa prédication instruit tous les peuples; et ce qui fait voir clairement qu'il est le bien commun de toute la terre, c'est que ce divin Enfant n'est pas plus tôt né que les Juifs sont appelés à lui par les anges, et les Gentils par les astres.

(1) *Galat.*, I, 15.

Cependant, ô dignité de Marie! elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce qu'elle peut le posséder comme fils. Nulle autre créature n'a part à ce titre. Il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils; et par cette sainte alliance, Jésus-Christ se donne tellement à elle, qu'on peut dire que le trésor commun de tous les hommes devient son bien particulier : *Sola possides.*

Qui n'admirerait, Chrétiens, de la voir si glorieusement séparée des autres? Mais que fait cela, direz-vous, pour sanctifier sa conception? C'est ici qu'il faut faire voir que la conception du Sauveur a une influence secrète qui porte la grâce et la sainteté sur celle de la sainte Vierge. Mais pour entendre ce que j'ai à dire, remettons en notre pensée une vérité chrétienne qui est pleine de consolation pour tous les fidèles. C'est que la vie du Sauveur des âmes a un rapport particulier avec toutes les parties de la nôtre, pour y produire la sainteté. Mettons cette vérité dans un plus grand jour par un beau passage tiré de l'Apôtre (1) : « Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin que vivants et mourants nous soyons à lui ». Voyez le rapport : la vie du Sauveur sanctifie la nôtre, notre mort est consacrée par la sienne. Disons de même, du reste, selon la doctrine de l'Écriture. Il s'est revêtu de faiblesse; c'est ce qui soulage nos infirmités. Il a ressenti des douleurs; consolez-vous, Chrétiens affligés, c'est pour rendre les vôtres saintes et fructueuses. Enfin il y a un rapport secret entre lui et nous, et c'est cela qui nous sanctifie. C'est pourquoi il a pris tout ce que nous sommes, afin de consacrer tout ce que nous sommes. Et d'où vient cette merveilleuse communication de sa mort avec la nôtre, de ses souffrances avec les nôtres? Ah! répondrait l'apôtre saint Paul, c'est que le Sauveur mourant est à nous; il nous donne sa mort, et nous y trouvons une source de grâce qui porte la sainteté dans la nôtre, en la rendant semblable à la sienne. Le Sauveur souffrant est à nous, et nous pouvons prendre dans ses douleurs de quoi sanctifier nos souffrances. C'est ce que peuvent dire tous les chrétiens; mais la Vierge seule a le droit de nous dire : Le Sauveur conçu s'est donné à moi par un titre particulier, et de cette sorte, sa conception inspire la sainteté à la mienne par une secrète influence.

Oui, Chrétiens, le Sauveur conçu est à elle, le Père céleste lui a fait ce présent. Tout le reste de sa vie est à tous les hommes; mais dans le temps qu'elle le conçoit et qu'elle le porte dans ses entrailles, elle a droit de le posséder toute seule : *Peculiari munere sola possides.* Et ce droit qu'elle a particulier sur la conception du Sauveur, est-il pas capable d'attirer sur elle une bénédiction particulière pour sanctifier sa conception? Si en qualité de Mère de Dieu elle est choisie

(1) *Rom.*, XIV, 9.

par la Sagesse divine pour faire quelque chose de singulier dans la conception de Jésus, n'était-il pas juste, Fidèles, que Jésus aussi réciproquement fît quelque chose de singulier dans la conception de Marie? Après cela, qui pourrait douter que la conception de cette Princesse ne soit séparée de toutes les autres, puisque le Fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire? O Marie, je vous reconnais séparée, et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la Sagesse, parce que c'est un ouvrage d'ordre. Comme vous avez avec votre Fils une liaison particulière, aussi vous fait-il part de ses privilèges.

La sainte Vierge séparée; et dans sa séparation, quelque chose de commun avec tous les hommes, quelque chose de particulier : pour l'entendre, il faut savoir que nous sommes séparés de la masse, parce que nous appartenons à Jésus-Christ et que nous avons alliance avec lui. Deux alliances de Jésus-Christ avec la sainte Vierge : l'une comme Sauveur, l'autre comme Fils. Comme Sauveur, commune avec tous les hommes. Jésus-Christ est un bien commun; mais sur ce bien commun la Vierge y a un droit particulier : *Peculiari munere sola possides*, « par cette alliance particulière en qualité de fils ». L'alliance avec Jésus-Christ comme Sauveur fait qu'elle doit être séparée de la masse ainsi que les autres. L'alliance particulière avec Jésus-Christ comme fils fait qu'elle doit en être séparée d'une façon extraordinaire. Sagesse divine, je vous appelle : vous avez autrefois démêlé la confusion des éléments, il y a encore ici de la confusion à démêler. Voilà une masse toute criminelle de laquelle il faut séparer une créature pour la rendre mère de son Créateur. Jésus est son Sauveur, elle doit être séparée comme les autres; mais Jésus est son fils, il y a une alliance particulière, elle doit être même séparée des autres. Si les autres sont délivrés du mal, il faut qu'elle en soit préservée, que l'on en empêche le cours. Et comment? Par une plus particulière communication des privilèges de son Fils. Il est exempt du péché, et Marie aussi en doit être exempte. O Sagesse, vous l'avez séparée des autres; mais ne la confondez pas avec son Fils, puisqu'elle doit-être infiniment au-dessus. Comment la distinguerons-nous d'avec lui, s'ils sont tous deux exempts du péché, Jésus-Christ l'est par nature et Marie par grâce, Jésus-Christ de droit et Marie par privilège et par indulgence. La voilà séparée : *Fecit mihi magna qui potens est.* C'en est assez : voyez maintenant comment nous sommes ainsi séparés. C'est ma troisième partie, à laquelle je passerai, Chrétiens, après vous avoir fait remarquer qu'encore que nous ne soyons pas séparés aussi excellemment que la sainte Vierge, nous ne laissons pas que de l'être.

Car qu'est-ce que le peuple fidèle? C'est un peuple séparé des autres, de la masse de perdition et de la contagion générale. C'est un

peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel, il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère sacré du baptême, afin de le séparer pour lui seul. Oui, Chrétien, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. — Mais comment se séparer, direz-vous? Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissements, dans les compagnies. Faut-il se bannir des sociétés? Faut-il s'exclure de tout commerce? — Que te dirai-je ici, Chrétien, sinon que tu sépares du moins le cœur? C'est par le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur* (1); c'est le cœur qu'il faut séparer. — Mais c'est là, direz-vous la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés, c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit. Là il voit des honneurs, là des plaisirs. L'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui. Comment pourra-t-il se défendre? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur? — Je le savais bien, Chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent; et je ne vois ici qu'un conseil. Mais que voulez-vous que je dise? Puis-je vous prêcher un autre évangile à suivre? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-même. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditiez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ, répandez votre âme devant sa face. Pressez-le de vous donner cette grâce, dont les attraits divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde, cette grâce qui a séparé la très sainte Vierge, et qui l'a tellement remplie, que la colère qui menace les enfants d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a été prévenue par un amour miséricordieux.

TROISIÈME POINT.

Si nous voyons dans les Écritures sacrées que le Fils de Dieu prenant notre chair, a pris aussi toutes nos faiblesses à l'exception du péché; si le dessein qu'il avait conçu de se rendre semblable à nous a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim ni la soif, ni la crainte ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui semblaient indignes de sa grandeur, à plus forte raison doit-on croire qu'il a été vivement touché de cet amour si juste et si saint, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie. Cette vérité est très

(1) *Rom.*, x, 10.

claire; mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a prévenu la très sainte Vierge dans sa conception bienheureuse; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie; je le regarde dans l'incarnation et devant l'incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'incarnation, Chrétiens, il est aisé de le croire. Car comme c'est dans cet auguste mystère que Marie est devenue la Mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère que Dieu prend des sentiments de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte Mère devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paraît assez difficile, puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très sainte Vierge par la profusion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature.

Pour entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le Dispensateur de la grâce; que son Fils en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle est mère d'un Fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très heureuse Marie. Comme son Fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle, et le même instant où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin comme elle a un Fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux, que l'amour de ce Fils peut la prévenir jusque dans sa conception, et c'est ce qui la rend innocente. Car il lui doit servir d'avoir un Fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères, et voyons quel a été, dès l'éternité, l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, Messieurs, comme Dieu parle dans les saintes Lettres, comme il affecte pour ainsi dire d'agir en homme, comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvements et nos passions? Tantôt il dit par la bouche de ses prophètes, qu'il a le cœur saisi par compassion, tantôt qu'il l'a enflammé par la colère, qu'il s'apaise, qu'il se repent, qu'il a de la joie ou de la tristesse. Chrétiens, quel est ce mystère? Un Dieu doit-il donc agir de la sorte? Si le Verbe incarné nous parlait ainsi, je ne m'en étonnerais pas, car il était homme. Mais que Dieu avant que d'être homme, parle et agisse comme font les hommes, il y a sujet de le trouver étrange. Je sais que vous me direz que cette Majesté souveraine veut s'accommoder à notre portée. Je le veux bien : mais

j'apprends des Pères qu'il y a une raison plus mystérieuse. C'est que Dieu ayant résolu de s'unir à notre nature, il n'a pas jugé indigne de lui d'en prendre de bonne heure tous les sentiments. Au contraire, il se les rend propres, et vous diriez qu'il s'étudie à s'y conformer.

Pourrions-nous bien expliquer un si grand mystère par quelque exemple familier? Un homme veut avoir une charge de robe ou d'épée, il ne l'a pas encore, mais il s'y prépare, il en prend par avance tous les sentiments, et il commence à s'accoutumer ou à la gravité d'un magistrat ou à la brave générosité d'un homme de guerre. Dieu a résolu de se faire homme, il ne l'est pas encore du temps des prophètes, mais il le sera. Tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il parle, s'il agit en homme avant que de l'être, s'il prend en quelque sorte plaisir d'apparaître aux prophètes et aux patriarches avec une figure humaine. Pour quelle raison? Que Tertullien l'explique admirablement! Ce sont, dit très bien cet excellent homme, des préparatifs de l'incarnation. Celui qui doit s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, fait pour ainsi dire son apprentissage en se conformant à nos sentiments. « Peu à peu il s'accoutume à être homme, et il se plaît d'exercer dès l'origine du monde ce qu'il sera dans la fin des temps »; *Ediscens jam inde a primordio, jam inde hominem, quod futurus in fine* (1).

Ne croyez donc pas, Chrétiens, qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme pour en prendre tous les sentiments. Et s'il prend les sentiments d'homme, peut-il oublier ceux de fils qui sont les plus naturels et les plus humains? Il a donc toujours aimé Marie comme mère, il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il est ainsi, Chrétiens, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accordera-t-il avec tant de grâces, l'indignation avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le Psalmiste : *In Deo meo transgrediar murum* (2) : « Je passerai par-dessus la muraille au nom de mon Dieu »? Il y a une muraille de séparation que le péché a faite entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle. Mais, dit-elle, je passerai par-dessus, je n'y entrerai pas; je passerai par-dessus; *transgrediar* (3). Et comment? Au nom de mon Dieu, de ce Dieu qui étant mon Fils est à moi par un droit tout particulier, de ce Dieu qui m'a aimée comme Mère dès le premier moment de ma vie, de ce Dieu dont l'amour tout-puissant a prévenu en ma faveur la colère qui menace tous les enfants d'Ève. C'est ce qui a été fait en la sainte Vierge.

(1) Lib. II, *advers Marcion.*, n. 27.
(2) *Psal.*, XVII, 42.
(3) *Transiliam.* Hieronymus.

Finissons en vous faisant une image de cette grâce dans tous les fidèles, et reconnaissons aussi, Chrétiens, que l'amour de Dieu nous a prévenus contre la colère qui nous poursuivait, et qu'il nous prévient tous les jours. Que ce soit là le fruit de tout ce discours, comme c'est la vérité la plus importante de la religion chrétienne.

Oui certainement, Chrétiens, c'est le fondement du christianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, mais que c'est Dieu qui nous a aimés le premier, non seulement avant que nous l'aimassions, mais lorsque nous étions ses ennemis. Ce sang du Nouveau Testament versé pour la rémission de nos crimes, rend témoignage à la vérité que je prêche. Car si nous n'eussions pas été ennemis de Dieu nous n'eussions pas eu besoin de médiateur pour nous réconcilier avec lui, ni de victime pour apaiser sa colère, ni de sang pour contenter sa justice. C'est donc lui qui nous a le premier aimés, en donnant son Fils unique pour l'amour de nous. Mais peut-être que cette grâce est trop générale, et que notre dureté n'en est pas émue. Venons aux bienfaits particuliers par lesquels son amour nous prévient.

Que dirons-nous, Chrétiens, de notre vocation au baptême? Avions-nous imploré son secours, l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux eaux salutaires où nous avons été régénérés? N'est-ce pas lui au contraire qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier? Mais peut-être que ce bienfait est trop ancien, et que notre ingratitude ne s'en souvient plus : disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courais au crime? la vengeance ou le plaisir t'emportait : combien de fois Dieu a-t-il parlé à ton cœur, pour te retenir sur ce penchant? Je ne sais si tu as écouté sa voix; mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitais-tu, quand tu le fuyais? l'appelais-tu, quand tu t'armais contre lui? Cependant il est venu à toi par sa grâce; il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu et ne t'a-t-il pas aimé le premier?

Mais, Fidèles, j'en vois un autre qui ne court pas au péché; il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne aux blasphèmes, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres pour satisfaire son ambition; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme? descendra-t-il dans cet enfer? Autrefois il est allé aux enfers, mais il y était appelé par les cris et par les désirs des prophètes, qui soupiraient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations, on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche; dans une fête, dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie, il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement à la pénitence.

Le pécheur fuit, et Dieu le presse; il ne se sent pas, et Dieu re-

double ses coups pour éveiller cette âme endormie; n'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde?

Mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, je sais que vous aimez votre Père : est-ce vous qui l'avez aimé les premiers? Ne confessez-vous pas avec l'Apôtre (1), que « la charité a été répandue en vos cœurs par le Saint-Esprit qui vous est donné »? Et Dieu vous ferait-il un si beau présent, si avant que de le faire il ne vous aimait? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas; c'est lui qui fait toutes les avances. Mais apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. — Que dites-vous? cela se peut-il? — Oui, Fidèles, nous le pouvons. Écoutez le Psalmiste qui nous exhorte : « Prévenons sa face », dit-il : *Præoccupemus faciem ejus* (2). Que faut-il faire pour le prévenir? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes, la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde; au contraire, c'est elle qui prévient toujours; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. Tu ne dois pas ignorer, pécheur, que tes crimes t'amassent des trésors de colère. S'ils sont scandaleux, Dieu en fera justice devant tout le monde; et quand même ils seraient cachés, Dieu les découvrira devant tout le monde. Préviens cette juste fureur; venge-les, et il ne les vengera pas; découvre-les, et il ne les découvrira pas : *Præveniamus faciem ejus in confessione.*

Je sais que la *confession* en ce lieu veut dire *louange,* c'est-à-dire confesser la grandeur de Dieu. Mais je ne croirai pas m'éloigner du sens naturel, si je le fais servir à la pénitence. Car peut-on mieux confesser la grandeur de Dieu que d'humilier le pécheur et le confondre devant sa face? Donc, Fidèles, confondons-nous devant Dieu, de peur qu'il ne nous confonde en ce jour terrible. Prévenons sa juste fureur par la confession de nos crimes. Descendons au fond de nos consciences où nos ennemis sont cachés. Descendons-y le flambeau à une main et le glaive à l'autre : le flambeau pour rechercher nos péchés par un sérieux examen, le glaive pour les arracher jusqu'à la racine par une vive douleur. C'est ainsi que nous préviendrons la colère de ce grand Dieu dont la miséricorde nous a prévenus. O Marie, miraculeusement dispensée, singulièrement séparée, miséricordieusement prévenue, secourez nos faiblesses par vos prières; et obtenez-nous cette grâce, que nous prévenions tellement par la pénitence la vengeance qui nous poursuit, que nous soyons à la fin reçus dans ce royaume de paix éternelle avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

(1) *Rom.*, v. 5. — (2) *Psal.*, XCIV, 2.

Auteurs à consulter : Flèchier, Bourdaloue, Massillon, L. de Grenade, Giraud, Lejeune, Dupanloup, Pie IX, *Lettre apostolique,* le card. Pie, Plantier, le P. de Ravignan.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE CATHERINE (1).

Prêché le 25 novembre 1693, au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet.

SOMMAIRE.

Exorde. L'orateur se propose dans ce panégyrique, de montrer, par l'exemple de sainte Catherine, l'usage que nous devons faire de la science.

Proposition, division. Trois sortes de personnes abusent de ce don de Dieu : ceux qui ne désirent la science que pour elle-même, ceux qui la désirent pour s'en faire un sujet de vaine gloire, et ceux enfin qui la désirent pour amasser des richesses. De là trois sources de mobile coupable que nous avons à éviter dans l'étude : la curiosité, l'orgueil, l'avarice.

I^er^ Point. Sainte Catherine a admirablement su éviter ce triple écueil. Elle a eu la science en partage; mais cette science, elle l'a employée à contempler la divine lumière et non à contenter son esprit. Elle a pris Dieu pour point de départ et pour terme de toutes ses connaissances, et comme un édifice qui repose sur un tel fondement ne peut être que solide et durable, sa science a été véritable et féconde en fruits de salut.

II^e^ Point. Elle a, elle aussi, répandu son savoir parmi les philosophes et les grands du monde; mais avec quelle prudence et quelle sagesse ne s'est-elle pas encore acquittée de cette mission!... Dieu, Dieu partout, Dieu toujours, voilà quel a été constamment le but vers lequel elle a dirigé ses efforts. Et qu'on ne pense pas qu'elle ait songé même un instant en cela à établir sa gloire et sa réputation. Non, rien de pareil n'a été dans ses intentions : elle n'a voulu voir partout que N.-S. et l'Évangile, elle n'a cherché qu'à faire triompher N.-S. et l'Évangile et elle y a réussi.

III^e^ Point. Enfin ce ne sont pas les avantages temporels qu'elle a cherchés dans la science. Son unique mobile, toute sa vie en fait foi, son unique mobile a été de gagner des âmes à Jésus-Christ. Elle n'a pas eu d'autre but, elle n'a pas caché d'autre désir, elle n'a pas cherché d'autre résultat.

Péroraison. Ah! sachons, comme sainte Catherine, faire tout converger vers Dieu, sachons voir Dieu dans toutes nos entreprises, prêchons-le partout autour de nous, ayons la générosité d'être à Lui sans partage, et Dieu alors nous récompensera un jour comme Il l'a récompensée elle-même.

Dedit illi scientiam sanctorum.
Il lui donné la science des saints (*Sapient.*, x, 10.)

Encore que l'ennemi de notre salut ne se désiste jamais de la folle et téméraire entreprise de renverser l'Église de Dieu, toute-

(1) Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre vers 312, fut si remarquable par sa science, qu'elle confondit et convertit plusieurs philosophes païens. Elle mourut sous le règne de Maximin Daïa, attachée sur une roue gar-

fois nous voyons par les Écritures qu'il n'agit pas toujours par la force ouverte. Souvent il paraît en tyran, il persécute les fidèles; mais souvent, dit saint Augustin, il fait le docteur et il se mêle de les enseigner : de sorte qu'il ne suffit pas que Dieu ait opposé à ces violences la victorieuse armée des martyrs, dont le courage invincible a épuisé la cruauté de tous les supplices; mais il est également nécessaire qu'il éclaire aussi les docteurs, pour combattre les dangereuses maximes par lesquelles son ennemi tâche de corrompre la simplicité de la foi et de détruire la vérité de son Évangile.

C'est un grand miracle, Messieurs, qu'une fille de dix-huit ans ait osé marcher sous les étendards de cette armée laborieuse et entreprenante, dont la discipline est si dure qu'elle ne doit l'emporter sur ses ennemis qu'en les lassant par sa patience : mais je ne crains point d'assurer que c'est quelque chose encore de plus admirable, qu'elle tienne rang parmi les docteurs; et que Dieu unissant en elle, si je puis parler de la sorte, toute la force de son Saint-Esprit, elle ait été aussi éclairée pour annoncer la vérité qu'elle a paru déterminée à mourir pour elle. Un tel prodige, Messieurs, n'est pas proposé en vain à l'Église; et nous en tirerons de grandes lumières pour la conduite de notre vie, si Dieu, fléchi par la sainte Vierge dont nous implorons le secours, daigne diriger nos pensées et bénir nos intentions. Disons donc avant toutes choses, *Ave*.

Je n'ignore pas, Chrétiens, que la science ne soit un présent du ciel, et qu'elle n'apporte au monde de grands avantages : je sais qu'elle est la lumière de l'entendement, le guide de la volonté, la nourrice de la vertu, l'âme de la vérité, la compagne de la sagesse, la mère des bons conseils, en un mot l'âme de l'esprit et la maîtresse de la vie humaine. Mais comme il est naturel à l'homme de corrompre les meilleures choses, cette science qui a mérité de si grands éloges, se gâte le plus souvent en nos mains par l'usage que nous en faisons. C'est elle qui s'est élevée contre la science de Dieu; c'est elle qui promettant de nous éclaircir, nous aveugle plutôt par l'orgueil; c'est elle qui nous fait adorer nos propres pensées sous le nom auguste de la vérité; qui sous prétexte de nourrir l'esprit étouffe les bonnes affections, et enfin qui fait succéder à la recherche du bien véritable une curiosité vague et infinie, source inépuisable d'erreurs et d'égarements très pernicieux.

Mais je n'aurais jamais fait, Messieurs, si je voulais raconter les maux que fait naître l'amour des sciences, et vous dire tous les

nie de pointes. Son corps fut retrouvé en Égypte au VIIIe siècle et transporté par les anges, selon la légende, au monastère de Sainte-Hélène, sur le mont Sinaï. Sainte Catherine est la patronne des philosophes et des écoles. Un ordre militaire de Sainte-Catherine fut institué en 1063, pour garder ses reliques au mont Sinaï, et protéger les pèlerins qui venaient les honorer.

périls dans lesquels il engage tous les enfants d'Adam, qu'un aveugle désir de savoir a rendu avec sa race justement maudite le jouet de la vanité, aussi bien que le théâtre de la misère. Un docteur inspiré de Dieu et qui a puisé sa science dans l'oraison, en réduit tous les abus à trois chefs. Trois sortes d'hommes, dit saint Bernard, recherchent la science désordonnément. « Il y en a qui veulent savoir, mais seulement pour savoir; et c'est une mauvaise curiosité »; *Quidam scire volunt ut sciant, et turpis curiositas est* (1). Il y en a qui veulent savoir, mais qui se proposent pour but de leurs grandes et vastes connaissances, de se faire connaître eux-mêmes et de se rendre célèbres : et c'est une vanité dangereuse » : *Quidam scire volunt ut sciantur ipsi, et turpis vanitas est.* « Enfin il y en a qui veulent savoir; mais qui ne désirent avoir de science que pour en faire trafic et pour amasser des richesses; et c'est une honteuse avarice » : *Quidam scire volunt ut scientiam suam vendant, et turpis quæstus est.* Il y en a donc, comme vous le voyez, à qui la science ne sert que d'un vain spectacle; d'autres à qui elle sert pour la montre et pour l'appareil; d'autres à qui elle ne sert que pour le trafic, si je puis parler de la sorte. Tous trois corrompent la science, tous trois sont corrompus par la science. La science, considérée de ces trois manières, qu'est-ce autre chose, mes Frères « qu'une très mauvaise occupation qui travaille les enfants des hommes », comme parle l'*Ecclésiaste? Pessimam hanc occupationem dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea* (2).

Curieux, qui vous repaissez d'une spéculation stérile et oisive, sachez que cette vive lumière qui vous charme dans la science, ne lui est pas donnée seulement pour réjouir votre vue, mais pour conduire vos pas et régler vos volontés. Esprits vains, qui faites trophée de votre doctrine avec tant de pompe pour attirer des louanges, sachez que ce talent glorieux ne vous a pas été confié pour vous faire valoir vous-mêmes, mais pour faire triompher la vérité. Ames lâches et intéressées, qui n'employez la science que pour gagner les biens de la terre, méditez sérieusement qu'un trésor si divin n'est pas fait pour cet indigne trafic; et que s'il entre dans le commerce, c'est d'une manière plus haute et pour une fin plus sublime, c'est-à-dire pour négocier le salut des âmes. C'est ainsi que la glorieuse sainte Catherine, que nous honorons, a usé de ce don du ciel. Elle a contemplé au dedans la lumière de la science, non pour contenter son esprit, mais pour diriger ses affections, elle l'a répandue au dehors au milieu des philosophes et des grands du monde, non pour établir sa réputation, mais faire triompher l'Évan-

(1) *In Cant.*, Serm. XXXVI, n. 3.
(2) *Eccles.*, I, 13

gile; enfin elle l'a fait profiter et l'a mise dans le commerce, non pour acquérir des biens temporels, mais pour gagner des âmes à Jésus-Christ : c'est par où je me propose de vous faire entendre qu'elle possède la science des saints, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne suis pas fort surpris que les sciences profanes soient considérées comme un divertissement de l'esprit : elles ont si peu de solidité, que l'on peut, sans grande injure, n'en faire qu'un jeu. Mais que l'on regarde Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et que tant d'hommes se persuadent d'être bien savants dans les mystères de son royaume, quand ils ont trouvé dans son Évangile de quoi exercer leur esprit par des questions délicates, ou de quoi l'amuser par des méditations agréables; c'est ce qui ne se peut souffrir à des chrétiens. Parce que Jésus-Christ est une lumière, ils s'imaginent peut-être qu'il suffit de la contempler et de se réjouir de sa vue; mais ils devraient penser au contraire que cette lumière n'éclaire que ceux qui la suivent, et non simplement ceux qui la regardent. « Qui me suit, nous dit-il, et non qui me voit, ne marche point dans les ténèbres » : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris* (1). Par où il nous fait entendre que qui le voit sans le suivre n'en marche pas moins dans la nuit et dans les ombres de la mort. Ainsi « celui qui se vante de le connaître, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, dit saint Jean, et la vérité n'est pas en lui » : *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est et in hoc veritas non est* (2). Pourquoi ne connaît-il point Jésus-Christ? Parce qu'il ne le connaît point tel qu'il est : je veux dire qu'il le connaît comme la vérité, mais il ne le connaît pas comme la voie; et Jésus-Christ, comme vous le savez, est l'un et l'autre. « Je suis, dit-il, la voie et la vérité » : *Ego sum via et veritas* (3); vérité qui doit être méditée par une sérieuse contemplation, mais voie où il faut entrer par de pieuses pratiques.

C'est donc une maxime infaillible, que la science du christianisme tend à la pratique et l'action, et qu'elle n'illumine que pour échauffer la connaissance, que pour exciter les affections. Mais nous l'entendrons beaucoup mieux, si nous réduisons les choses au premier principe et à la source de cette science. Cette source, ce

(1) *Joan.*, VIII, 12.
(2) *Joan.*, II, 4.
(3) *Joan.*, XIV, 6.

premier principe de la science des saints, c'est la foi, de laquelle il nous importe aujourd'hui de bien entendre la nature, afin de connaître aussi son usage et celui de toutes les connaissances qui en dépendent.

Pour cela nous remarquerons que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Écritures comme un édifice spirituel, ces mêmes Écritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. Saint Pierre ne paraît dans l'Évangile comme le fondement de la foi qu'à cause qu'en reconnaissant Jésus-Christ, il a posé la première pierre et établi le fondement de la foi. L'Apôtre enseigne aux Colossiens que « nous sommes fondés sur la foi, et que c'est la fermeté de ce fondement qui nous rend immobiles et inébranlables dans l'espérance de l'Évangile : *In fide fundati, et stabiles, et immobiles a spe Evangelii* (1). Et ensuite le même saint Paul définit la foi « l'appui et le fondement des choses qu'il faut espérer » (2). C'est pourquoi le saint concile de Trente, suivant les traces de cette doctrine, nous décrit aussi la foi en ces termes : *Humanæ salutis initium, fundamentum et radix totius justificationis* (3) : « Le commencement du salut de l'homme, la racine et le fondement de toute la justice chrétienne ».

Cette qualité de fondement attribuée à la foi par le Saint-Esprit met, ce me semble, dans un grand jour la vérité que j'annonce ; et il est maintenant bien aisé d'entendre que la foi n'est pas destinée pour attirer des regards curieux mais pour fonder une conduite constante et réglée. Car qui ne sait, Chrétiens, qu'on ne cherche pas la curiosité dans le fondement que l'on cache en terre, mais la solidité et la consistance? Ainsi la foi chrétienne n'est pas un spectacle pour les yeux, mais un appui pour les mœurs. Ce fondement est mis dans l'obscurité ; mais ce fondement est établi avec certitude. Telle est la nature de la foi, laquelle, comme vous voyez, ne pouvant avoir l'évidence qui satisfait la curiosité, mais seulement la fermeté et la certitude capable de soutenir la conduite, il est aisé de comprendre qu'elle déploie toute sa vertu à nous appliquer à l'action, et non à nous arrêter à la connaissance.

Sainte Catherine, Messieurs, surmontant par la grandeur de son génie la faiblesse ordinaire de son sexe, avait appris dès sa tendre enfance toutes les sciences curieuses qui peuvent ou égayer, ou polir, ou enfin illuminer un esprit bien fait. Mais le Maître qui l'enseignait au dedans, avait rempli son esprit de connaissances bien plus pénétrantes. Aussi le chaste amour qu'elle avait pour

(1) *Coloss.*, I, 23.
(2) *Hebr.*, XI.
(3) Sess., VI, cap. VIII.

elles, l'avait tellement touchée, que méprisant tout le reste, elle rappelait de toutes parts ses autres pensées pour les réduire à la foi, pour les appuyer sur ce fondement, pour ensuite les appliquer de toute sa force aux saintes et bienheureuses pratiques de la piété chrétienne.

Si je ne me trompe, Messieurs, souvent elle méditait ce raisonnement, et je ne me trompe pas; car quiconque est rempli de l'Esprit de Dieu, s'il ne le fait pas dans la même forme que j'ai dessein de le proposer, il ne laisse pas toutefois d'être persuadé de son efficace. Voici donc le raisonnement de la sainte que nous honorons, ou plutôt le raisonnement du vrai chrétien, que chacun de nous doit faire en soi-même : J'ai cru à la parole du Fils de Dieu; j'ai reçu la doctrine de son Évangile; j'ai posé par ce moyen un bon fondement, fondement assuré et inébranlable, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas : c'est le fondement de la foi, capable de soutenir immuablement la conduite de la vie présente et l'espérance de la vie future. Mais qui dit fondement, dit le commencement de quelque édifice; et qui dit le fondement, dit le soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement, il faut donc achever l'ouvrage; et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus. Notre sainte voit si clairement dans une lumière céleste cette éloquence importante, qu'elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle ait bâti sur la foi et réduit sa connaissance en pratique. Mais un commencement aussi beau qu'est celui de la foi en Notre-Seigneur demande, pour y répondre, un bâtiment magnifique; et un soutien aussi ferme, aussi solide, attend quelque structure hardie et quelque miracle d'architecture, si je puis parler de la sorte. Remplie de cette pensée, elle ne médite plus rien qui soit ordinaire; elle n'a plus dans l'esprit que des choses qui surpassent toute la nature : le martyre, la virginité : celui-là capable de nous faire vaincre toute la fureur des démons, de nous élever au-dessus de la violence des hommes; celle-ci donnée pour nous égaler à la pureté des esprits célestes.

Et plût à Dieu, Chrétiens, que nous eussions aujourd'hui compris à l'exemple de cette sainte, que quelque grande que soit la science qui est appuyée sur ces principes, tout cela n'est encore qu'un commencement de l'œuvre qui se prépare. Peut-être que nous rougirions de nous arrêter dès le premier pas, et que nous craindrions de nous attirer ce reproche de l'Évangile : *Hic homo cœpit ædificare* (1); voilà cet homme inconsidéré, ce fou, cet insensé, qui fait un grand amas de matériaux, et qui ayant posé tous les fondements d'un édifice superbe et royal, tout d'un coup a quitté

(1) *Luc.*, XIV, 30.

l'ouvrage, et laissé tous ses desseins imparfaits. Quelle légèreté ou quelle imprudence !

Mais pensons à nous, Chrétiens : c'est nous-mêmes qui sommes cet homme insensé. Nous avons commencé un grand bâtiment, nous avons déjà établi la foi qui en est le fondement immuable, qui présente les choses qu'on espère : *Sperandarum substantia rerum*, dit l'Apôtre (1). Pour poser ce fondement de la foi, quel effort a-t-il fallu faire? Le fonds destiné pour le bâtiment était plus mouvant que le sable : car est-il rien de moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses désirs, chancelant dans ses résolutions? Il a fallu l'affermir : que de miracles, que de souffrances, que de prophéties, que d'enseignements, que d'inspirations, que de grâces ont été nécessaires pour servir d'appui! Il y avait d'un côté des hauteurs superbes qui s'élevaient contre Dieu, l'opiniâtreté et la présomption; il a fallu les abattre et les aplanir : de l'autre, des précipices affreux, l'erreur, l'ignorance, l'irrésolution qui menaçaient de ruine; il a fallu les combler. Enfin que n'a-t-il pas fallu entreprendre pour poser ce fondement de la foi, et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on abandonne toute l'entreprise, et on met des fondements sur lesquels on ne bâtit rien ; peut-on voir une pareille folie? Insensés, ne voyons-nous pas que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie; et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre notre folle et téméraire conduite? *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.*

Mais poussons encore plus loin, et par le même principe disons, insistons toujours. Quelles choses devons-nous bâtir sur ce fondement de la foi? Quelles autres choses, Messieurs, il est bien aisé de l'entendre : des choses proportionées au fondement même, des œuvres dignes de la foi que nous professons. Car un architecte avisé, qui conduit son entreprise régulièrement, proportionne de telle sorte le fondement avec l'édifice, qu'on mesure et qu'on découvre déjà l'étendue, l'ordre, les hauteurs de tout le palais, en voyant la profondeur, les alignements, la solidité des fondations. Ne doutez pas qu'il n'en soit de même, Messieurs, de l'édifice dont nous parlons, qui est la vie chrétienne et spirituelle. Que cet édifice est bien entendu! Que l'architecte est habile, qui en a posé le fondement! Mais de peur que vous en doutiez, écoutez l'apôtre saint Paul : « J'ai, dit-il, établi le fondement ainsi qu'un sage architecte » : *Ut sapiens architectus fundamentum posui* (2). Mais peut-être s'est-il trompé.

(1) *Hebr.*, IX, 1.
(2) *I. Cor.*, III, 10.

A Dieu ne plaise, Messieurs, car il n'agit pas, dit-il, de lui-même : « il agit selon la grâce qui lui est donnée » ; il bâtit suivant les lumières qu'il a reçues : *Secundum gratiam quæ data est mihi.* Il a donc gardé toutes les mesures ; et il ne pouvait se tromper, parce qu'il ne faisait que suivre le plan qui lui avait été envoyé d'en haut : *Secundum gratiam quæ data est mihi.* Que s'il a conduit toute l'entreprise suivant les instructions et les règles d'une architecture céleste, qui doute qu'il n'ait gardé toutes les mesures, et ainsi que le bâtiment et l'ordre de l'édifice ne doivent répondre au fondement qu'a posé ce sage entrepreneur?

C'est pour cela, Chrétiens, qu'il n'y a rien de plus grand, ni de plus magnifique que cet édifice, parce qu'il n'y a rien de plus précieux, ni de plus solide que ce fondement. Car dites-nous, ô grand Paul, quel fondement avez-vous posé? N'entendez-vous pas sa réponse? « On ne peut point, dit-il, poser d'autre fondement, sinon celui que j'ai mis, qui est Jésus-Christ » ? *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est quod est Christus Jesus* (1). O le merveilleux fondement, qui est établi en nous par la foi! Et que saint Paul a raison de nous avertir de prendre garde avec soin à ce que nous aurons à bâtir dessus! *Unusquisque videat quomodo superædificet* (2). Certainement, Chrétiens, sur un fondement si divin, il ne faut rien élever qui ne soit auguste : si bien que toute la science des saints consiste à connaître ce fondement, et toute la pratique de la sainteté à savoir ériger dessus des choses qui lui conviennent, des œuvres qui sentent son esprit, des mœurs tirées sur ses exemples, une vie toute formée sur ses préceptes, sur sa doctrine.

Ainsi sainte Catherine ayant établi ce fondement, plus elle en connaissait la dignité par la science des saints, plus elle s'étudiait à bâtir dessus un édifice proportionné, et il est aisé de l'entendre. Un Dieu s'est humilié et anéanti; voilà, Messieurs, le fondement. Qu'est-ce que notre sainte a bâti dessus? Un mépris de son rang et de sa noblesse pour se couvrir tout entière des opprobres de Jésus-Christ et de la glorieuse infamie de son Évangile. Un Dieu est né d'une Vierge : voilà le fondement du christianisme; et Catherine érige dessus, quoi? L'amour immortel et incorruptible de la pureté virginale. Un Dieu a comparu, dit le saint Apôtre (3), devant le tribunal de Ponce-Pilate pour y rendre un témoignage fidèle : voilà le fondement de la foi; et je vois sainte Catherine qui, pour bâtir sur ce fondement, marche au trône des empereurs pour y rendre un témoignage semblable, et y soutient invinciblement la vérité de

(1) *I. Cor.*, III, 11.
(2) *Idem.*, 10.
(3) *I. Timoth.*, VI, 13.

l'Évangile. Si Jésus est étendu sur la croix, Catherine se présente aussi pour être étendue sur une roue : si Jésus donne tout son sang, Catherine lui rend tout le sien : et enfin, en toute manière, il n'y a rien de plus convenable que ce fondement et cet édifice.

Chrétiens, il est véritable : le même fondement est posé en nous par la grâce du saint baptême et par la profession du christianisme. Mais que l'édifice est différent, que le reste de la structure est dissemblable ! Est-ce vous, ô divin Jésus, qui êtes le fondement de notre foi? Pourquoi donc ce mélange indigne de nos désirs criminels avec ce divin fondement! O foi et science des chrétiens ! O vie et pratique des chrétiens ! Est-il rien de plus opposé, ni de plus discordant que ce que vous êtes? Voyez la bizarrerie : un fondement d'or et de pierres précieuses, un bâtiment de bois et de paille ! Je parle avec l'Apôtre (1), qui nous représente par là les péchés, matière vraiment combustible et propre à exciter et entretenir le feu de la vengeance divine. O foi, que vous êtes pure ! O vie que vous êtes corrompue ! Quels yeux ne seraient pas choqués d'une si haute inégalité, si on la regardait avec attention? Et faut-il autre chose que la sainteté de ce fondement, pour convaincre l'extravagance criminelle de ceux qui ont élevé cet édifice ?

Éveillons-nous donc, Chrétiens; et que ce mélange prodigieux de Jésus-Christ et du monde commençant à offenser notre vue, nous presse à nous accorder avec nos propres connaissances. Car comment nous pouvons-nous supporter nous-mêmes, en croyant de si grands mystères, et les déshonorant tout ensemble par un mépris si outrageux? « Ne porterons-nous donc le nom de chrétiens, que pour déshonorer Jésus? » *Dicuntur christiani ad contumeliam Christi* (2). Quelle crainte vous peut empêcher de bâtir sur ces fondements? Ce qu'on vous prêche est grand, je le sais : se haïr soi-même, dompter ses passions, se contraindre, se mortifier, vaincre ses plaisirs, mépriser non seulement ses biens, mais sa vie pour la gloire de Jésus-Christ, j'avoue que l'entreprise est hardie; mais voyez aussi, Chrétiens, combien ce fondement est inébranlable. Quoi ! vous n'appuyez dessus qu'en tremblant, comme s'il était douteux et mal affermi : vous marchez dessus d'un pas incertain, vous n'osez y mettre qu'un pied et tenez l'autre posé sur la terre, comme si elle était plus ferme. Et pourquoi chancelez-vous si longtemps entre Jésus-Christ et le monde? Que vous sert de connaître les vérités saintes, si vous n'allez point après la lumière qu'elles allument devant vos yeux?

O Jésus, ô divin Jésus; nous allons changer aujourd'hui par votre grâce une conduite si déréglée, nous ne voulons plus de lumières

(1) *I. Cor.*, III, 12.
(2) Salv., *de Gub. Dei*, lib. VII, n. 2.

que pour les réduire en pratique. Nous ne désirons de croître en science que pour nous affermir dans la piété : nous ferons céder au désir de faire la curiosité de connaître; et nous fortifierons notre volonté par la modération de notre esprit. Ainsi ayant appris saintement à profiter au dedans de notre science, nous pourrons la produire ensuite dans le même esprit que notre Sainte, pour glorifier la vérité par un témoignage fidèle : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La vérité est un bien commun : quiconque la possède, la doit à ses frères selon les occasions que Dieu lui présente : et « quiconque se veut rendre propre ce bien public de la nature raisonnable, mérite bien de le perdre et d'être réduit, dit saint Augustin, à ce qui est véritablement le propre de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire le mensonge et l'erreur » : *Quisquis suum vult esse quod omnium est, a communi propellitur ad sua id est, a veritate ad mendacium* (1).

Par ce principe, Messieurs, celui que Dieu a honoré (2) du don de science est obligé d'éclairer les autres (3). Mais comme en faisant connaître la vérité il se fait paraître lui-même; et que ceux qui sont instruits par son entremise lui rendent ordinairement des louanges comme une juste reconnaissance d'un si grand bienfait, il est à craindre qu'il ne se corrompe par les marques de la faveur publique, et qu'il ne perde sa récompense par un désir empressé de la recevoir.

Que si les têtes les plus fortes sont souvent émues d'un encens si délicat et si pénétrant, combien plus celle d'une jeune fille, en qui l'opinion de science est d'autant plus applaudie qu'elle est plus extraordinaire en son sexe? C'est ici le miracle de la main de Dieu

(1) *Confess.*, lib. XII, cap. XXV.

(2) *Var. :* Rempli.

(3) *Note marg. :* Il n'est pas permis de tenir la vérité cachée : elle ne craint rien que d'être cachée, dit un ancien. Et saint Augustin : *Terribiliter admonens nos ut nolimus eam habere privatam.* C'est un bien public : mais en la manifestant il faut craindre la vaine gloire. Pour l'empêcher, belle distinction que fait la théologie : *Gratia gratum faciens, gratiæ gratis datæ;* celle-là, pour nous; celles-ci, pour toutes les autres. Sur sa distinction raisonner ainsi : Ces premières grâces, par exemple la charité, nous sont données pour nous-mêmes et pour l'ornement intérieur de nos âmes; et néanmoins il n'est pas permis d'en tirer de la gloire, parce qu'encore qu'elles soient données pour nous, elles ne viennent pas de nous : *Si accepisti, quid gloriaris!* De la seconde espèce il est bien moins permis de se glorifier. Elle a cela de commun avec la première, qu'elle ne vient point de nous; et cela de particulier, qu'elle n'est pas pour nous. Vous faites un double vol : vous l'ôtez à celui dont elle vient; cela lui est commun avec la première; mais voici un redoublement de mal: c'est que vous la ravissez à celui pour qui elle est donnée.

dans la sainte que nous honorons : et quoique ce soit un grand prodige de voir Catherine savante, c'est encore quelque chose de plus surprenant de voir Catherine modeste, et ne se servir de cette science que pour faire régner Jésus-Christ.

Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre en ce lieu les vérités de leur sexe. Leur plus grand malheur, Chrétiens, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante; et comme pour le malheur des hommes, elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle. Qui ne voit avec quelle pompe elles étalent cette beauté qui ne fait que colorer la superficie? Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens? et quel paraît leur triomphe, lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde? C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences, parce que quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter : de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant à mon avis dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse.

Pour guérir en elles cette maladie, l'Église leur propose sainte Catherine au milieu d'une assemblée de philosophes, également victorieuse de leurs flatteries et de leurs vaines subtilités, et se démêlant d'une même force des pièges qu'ils tendent à son esprit et des embûches qu'ils dressent à sa modestie : *A laqueo linguæ iniquæ et a labiis operantium mendacium* (1). C'est qu'elle sait, Chrétiens, que ce beau talent de science ne lui a pas été confié pour en tirer avantage; et lors même que Dieu nous le donne, qu'il n'est pas à nous pour deux raisons. Premièrement, ils n'est pas à nous, non plus que les autres dons de la grâce, parce qu'il nous est élargi d'en-haut. Mais outre cette raison générale, qui est que ce don ne vient pas en nous de nous-mêmes, il a ceci de particulier, qu'il ne nous est pas donné pour nous-mêmes. Car la théologie n'ignore pas, et je le dirai en passant, que la science n'est pas de ces grâces qui nous rendent plus agréables à la divine Majesté; mais de cette autre espèce de grâces qui sont communiquées pour le bien des autres, tel qu'est, comme chacun sait, le don des miracles. Comme donc nous ne sommes pas plus saints ni plus justes pour être éclairés par la science, je ne crains point de vous dire que ce n'est pas un avantage particulier. Car c'est une espèce de trésor public, auquel ceux qui le possèdent peuvent

(1) *Eccli.*, LI, 3.

bien prendre leur part pour leur instruction, comme les autres enfants de l'Église : mais dont ils ne peuvent se donner la gloire, non plus que s'attribuer la propriété, sans une espece de vol sacrilège. Car si l'on nous défend de nous glorifier de ce qui nous est donné pour nous-mêmes, combien moins le devons-nous faire de ce qui nous est donné pour les autres, pour toute l'Église.

Ainsi la science chrétienne ne se doit jamais produire au dehors pour se faire admirer elle-même. Elle a un plus digne office, dont elle se doit tenir assez glorieuse, c'est de faire paraître Jésus-Christ; et la raison en est évidente. Quand on présente au miroir quelque beau visage, dites-le-moi, Chrétiens, n'est-ce pas pour faire paraître, non la glace, mais le visage? Et tout l'honneur du minoir, si je puis parler de la sorte, n'est que dans une fidèle représentation. La science du christianisme, qu'est-ce autre chose qu'un miroir fidèle et céleste, dans lequel Jésus-Christ se représente? Quand Jésus-Christ donne à ses fidèles la science de ses vérités, que fait-il autre chose en eux, sinon de poser dans leur esprit un miroir céleste de ses propres perfections? Ne vous persuadez pas, ô vous qui êtes ornés de cette science, que vous deviez la faire paraître avec soin, mais seulement Jésus-Christ, dont elle montre au naturel les perfections. C'est pourquoi, dit le saint Apôtre, nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Notre-Seigneur : nous ne montrons le miroir que pour faire voir le visage, nous ne produisons la science que pour faire connaître Jésus-Christ. Il est vrai qu'il a plu à Dieu de répandre sur nous ses lumières : « Le même Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs » : *Qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris* (1). Mais ce n'est pas pour nous donner un vain éclat, à nous qui n'étions que ténèbres; c'est qu'il a voulu imprimer dans la science qu'il nous a donnée, comme dans une glace unie, l'image de son Fils notre Sauveur, afin que tout le monde admirât sa face et fût ravi de ses beautés immortelles : *Ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.*

Catherine voyant reluire en son âme l'image de la vérité dans celle de Jésus-Christ, la trouve si belle et si accomplie, qu'elle veut l'exposer dans le plus grand jour : elle n'emploie sa science que pour faire connaître la vérité; mais afin qu'elle paraisse comme triomphante, elle met à ses pieds la philosophie, qui est son ennemie capitale. Pour confondre la philosophie, elle s'était instruite de tous ses détours, et afin d'assurer le triomphe de la vérité sur cette rivale,

(1) *II. Cor.*, IV, 6.

elle fait deux choses admirables : elle la désarme et la dépouille. Elle la désarme, comment? Elle détruit les erreurs qu'elle a établies; c'est ainsi qu'elle la désarme. Elle la dépouille, en quelle manière? Elle lui ôte les vérités qu'elle a usurpées; c'est ainsi qu'elle la dépouille. Voici, Messieurs, un beau combat, et qui mérite vos attentions.

Encore que les philosophes soient les protecteurs de l'erreur, toutefois ils ont découvert quelques rayons de la vérité. « Quelquefois, dit Tertullien, ils ont frappé à sa porte » : *Veritatis fores pulsant* (1). S'ils ne sont pas entrés dans son sanctuaire, s'ils n'ont pas eu le bonheur de la voir et de l'adorer dans son temple, ils se sont quelquefois présentés à ses portiques, et lui ont rendu de loin quelque hommage. Soit que dans ce grand débris de connaissances humaines, Dieu en ait voulu conserver quelque petit reste comme des vestiges de notre première institution, soit, comme dit Tertullien, que « cette longue et terrible tempête d'opinions et d'erreurs les ait quelquefois jetés au port par aventure et par un heureux égarement » : *Nonnum quam et in procella, confusis vestigiis cœli et freti, aliquis portus offenditur, prospero errore* (2); soit que la Providence divine ait voulu faire éclater sur eux quelque rayon de lumière pour la conviction de leurs erreurs : il est assuré, Chrétiens, qu'au milieu de tant de ténèbres ils ont entrevu quelque jour et reconnu confusément quelques vérités. Mais le grand Paul leur reproche qu'ils les ont injustement détenues captives (3); et en voici la raison. C'est qu'ils voyaient le principe, et ils ne voulaient pas ouvrir les yeux pour en reconnaître les conséquences nécessaires. Par exemple, l'ordre visible du monde leur découvrait manifestement les invisibles perfections de son Créateur; et quoique la suite de cette doctrine fût de lui rendre l'hommage qu'une telle Majesté exige de nous, ils refusaient de servir celui qu'ils reconnaissaient pour leur Souverain. Ainsi la vérité gémissait captive sous une telle contrainte et souffrait violence en eux, parce qu'elle n'agissait pas dans toute sa force : de sorte qu'il la fallait délivrer du pouvoir de ces violents usurpateurs, et la remettre comme une vierge honnête et pudique entre les mains du christianisme, qui seul la conserve dans sa pureté.

C'est ce que fait aujourd'hui sainte Catherine : elle fait paraître Jésus-Christ avec tant d'éclat, que les erreurs que soutenait la philosophie sont dissipées par sa présence; et les vérités qu'elle avait enlevées violemment, viennent se rendre à lui comme à leur Maître, ou plutôt se réunir en lui comme dans leur centre : ainsi la philosophie

(1) Tertull., *De testim. anim.*, n. 1.
(2) *De anim.*, n. 2.
(3) *Rom.*, I, 18.

est forcée de rendre les armes. Mais quoiqu'elle soit vaincue et persuadée, elle a peine à déposer son premier orgueil, et elle paraît encore étonnée d'être devenue chrétienne. Mais enfin les raisonnements de Catherine l'amènent captive au pied de la croix : au contraire elle s'en trouve honorée, et il semble qu'elle prend plaisir de céder à une sagesse plus haute.

Apprenons d'un si saint exemple à rendre témoignage à la vérité, à la faire triompher du monde, à faire servir toutes nos lumières à un si juste devoir qu'elle nous impose. O sainte vérité, je vous dois trois sortes de témoignages : je vous dois le témoignage de ma parole; je vous dois le témoignage de ma vie; je vous dois le témoignage de mon sang. Je vous dois le témoignage de ma parole : ô vérité, vous étiez cachée dans le sein du Père éternel, et vous avez daigné par miséricorde vous manifester à nos yeux. Pour honorer cette charitable manifestation, je vous dois manifester au dehors par le témoignage de ma parole. Périssent tous mes discours, disait le Prophète (1), et que ma langue soit éternellement attachée à mon palais, si je t'oublie jamais, ô vérité, et si je ne te rends témoignage!

Mais, Chrétiens, il ne suffit pas de lui donner celui de la voix, qui n'est qu'un son inutile : et notre zèle est trop languissant, s'il ne consacre que des paroles à la vérité, qui ne peut être assez honorée que par des effets dignes d'elle. Car sa solidité immuable n'est pas suffisamment reconnue par nos discours, qui ne sont que des ombres de nos pensées; et il faut qu'elle soit gravée en nos mœurs par des marques effectives de notre affection. Ne donner que la parole à la vérité, c'est donner l'ombre pour le corps et une image imparfaite pour l'orginal. Il faut honorer la vérité par la vérité, en la faisant paraître en nous-mêmes par des effets dignes d'elle.

Mais outre le témoignage des œuvres, nous devons encore à la vérité le témoignage du sang. Car la vérité c'est Dieu même : il lui faut un sacrifice complet pour lui rendre tout le culte qui lui est dû, et pour honorer dignement l'éternelle consistance de sa vérité. Nous devons nous préparer tous les jours à nous détruire pour elle, si jamais elle exige de nous ce service. Ainsi a fait Catherine, qui étant remplie si abondamment de la science des saints, pour en rendre ses actions de grâce à la vérité, l'a glorifiée devant tout le monde par le témoignage de sa parole, qu'elle a soutenu par celui de sa vie et enfin scellé et confirmé par celui de son sang : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si une science si bien employée au service de la vérité, a fait un si grand profit dans ce commerce spirituel et a gagné tant d'âmes à Jésus-Christ; c'est ce qui me reste à vous expliquer dans la troisième partie.

(1) *Psal.*, CXXXVI, 6.

TROISIÈME POINT.

C'est un indigne spectacle que de voir les dons de l'esprit servir aux intérêts temporels. Je ne vois rien de plus servile que ces âmes basses qui regrettent toutes leurs veilles, qui murmurent contre leur science et l'appellent stérile et infructeuse, quand elle ne fait pas leur fortune. Mais que les sciences humaines s'oublient de leur dignité jusqu'à n'avoir plus d'usage que dans le commerce, ce n'est pas à moi, Chrétiens, de le déplorer dans cette chaire. Faut-il, sainte fille du ciel, source des conseils désintéressés, auguste science du christianisme, faut-il que je vous voie en nos jours si indignement ravilie que de vous rendre esclave de l'avarice? Un tel opprobre, Messieurs, que font à Jésus-Christ et à l'Évangile les ouvriers mercenaires, mérite bien, ce me semble, que nous établissions ici des maximes fortes pour épurer les intentions; et la science de notre sainte consacrée uniquement au salut des âmes, nous en donnera l'ouverture.

Vous croirez aisément, Messieurs, que les lumières de son esprit et la vaste étendue de ses connaissances, soutenue de l'éclat d'une jeunesse florissante et de l'appui d'une race illustre dont elle était l'ornement, lui donnaient de grands avantages pour s'établir dans le monde. En effet, ses historiens nous apprennent que l'Empereur et toute sa Cour l'avaient regardée comme la merveille de son siècle. Mais elle n'a garde de rabaisser les lumières de l'Esprit de Dieu jusqu'à les faire servir à la fortune, surtout dans une Cour infidèle : elle fait valoir ce talent dans un commerce plus haut; elle l'emploie à négocier le salut des âmes.

Et en effet, Chrétiens, ce glorieux talent de science est destiné sans doute pour quelque commerce. Jésus-Christ en le confiant à ses serviteurs : « Négociez, leur a-t-il dit, jusqu'à ce que je vienne » : *Negotiamini donec venio* (1). Mais c'est un commerce divin où le monde ne peut avoir part, et deux raisons invincibles nous le persuadent. La première se tire de la dignité de ce céleste dépôt; la seconde, de celui qui nous l'a commis et qui s'en est toujours réservé le fonds. Mettons ces deux raisons dans un plus grand jour; et premièrement, Chrétiens, pour apprendre à n'avillir pas le talent de la science chrétienne, considérons sa valeur et sa dignité.

La matière dont est composée cette céleste monnaie, c'est l'Évangile et tous ses mystères. Mais quelle image admirable y vois-je empreinte? *Cujus est imago hæc* (2)? Je l'ai déjà dit, Chrétiens, l'image qui est imprimée sur notre science, c'est l'image de Jésus-

(1) *Luc.*, XIX, 13.
(2) *Matth.*, XXII, 20

Christ, Roi des rois. O que la marque d'un si grand Prince rehausse le prix de ce talent, et que sa valeur est inestimable!

Que faites-vous, âmes mercenaires, lorsque vous n'avez autre but que d'en trafiquer avec le monde pour acquérir des biens temporels! Le commerce se fait par échange; l'échange est fondé sur l'égalité : quelle égalité trouvez-vous entre la science de Dieu, qui comprend en elle-même les trésors célestes, et ces malheureux avantages dont la fortune dispose?

Le premier homme, Messieurs, qui a osé mettre de l'égalité entre des choses aussi dissemblables que l'argent et les dons de Dieu, c'est cet infâme Simon le Magicien, qui a mérité pour ce crime la malédiction des apôtres, et ensuite est devenu l'exécration de tous les siècles suivants. Mais je ne crains point d'assurer que ceux qui ne s'étudient à la science ecclésiastique que pour entrer dans les bénéfices, ou pour ménager par quelque autre voie leurs intérêts temporels, marchent sur les pas de ce magicien, et attirent sur eux comme un coup de foudre cette imprécation apostolique : *Pecunia tecum sit in perditionem* (1) : Que ton argent, malheureux! soit avec toi en perdition.

Dirai-je ici ce que je pense? Ils s'accordent avec Simon en égalant les choses divines aux biens périssables : mais il y a cette différence honteuse pour ceux dont je parle, que dans le marché de Simon l'argent est le prix qu'il offre, la grâce du Saint-Esprit le bien qu'il veut acquérir; et que ceux-ci renversent l'ordre du contrat, pour le rendre plus profane et plus mercenaire. Ils prodiguent et prostituent le présent du ciel, pour avoir les biens de la terre. Simon donnait son argent pour le don de Dieu, et ceux-ci dispensent le don de Dieu pour mériter de l'argent : quelle indignité! Si bien qu'au lieu que saint Pierre reproche à Simon « qu'il avait voulu acquérir le don de Dieu par argent » : *Donum Dei existimasti pecunia possideri* (2), nous pouvons dire de ceux-ci qu'ils veulent acquérir de l'argent par le don de Dieu : en quoi ils seraient sans comparaison plus lâches et plus criminels que Simon, n'était qu'il a joint l'un et l'autre crime, et que les Pères ont sagement remarqué (3) que sans doute il ne voulait acheter que dans le dessein de vendre.

Certainement, Chrétiens, ceux qui profanent ainsi la science du christianisme n'en connaissent pas le mérite; autrement ils rougiraient de la ravilir par un usage si bas : aussi voyons-nous ordinairement que ces ouvriers mercenaires altèrent et falsifient par un mélange étranger cette divine monnaie. Ils ne débitent point ces maximes

(1) *Act.*, VIII, 20.
(2) *Idem.*
(3) S. August., *in Psal.*, CXXX, n. 5.

pures qui enseignent à mépriser, et non à ménager les biens de la terre. La science qu'ils étudient n'est pas la science de Dieu, victorieuse du siècle et de ses convoitises; mais une science flatteuse et accommodante, propre aux négoces du monde, et non au sacré commerce du ciel : *Et in avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur* (1) : « L'avarice les portera à vous séduire par des paroles artificieuses, pour faire de vous une espèce de trafic ».

Que si nous méditons saintement la pure science du christianisme, mettons-la aussi à son droit usage, faisons notre gain du salut des âmes, prenons un noble intérêt et tâchons de profiter dans un commerce si honorable. Imitons sainte Catherine qui fait valoir de telle sorte ce divin talent, que les courtisans et les philosophes, ses amis et ses ennemis, enfin tous ceux qui l'approchent et même l'impératrice, sont poussés d'un désir ardent de se donner à Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'il fallait user de cet admirable trésor, qui avait été commis à sa foi. Car pour venir, Chrétiens, à la seconde raison que j'ai promis de vous proposer et avec laquelle je m'en vais conclure, la science du christianisme est un bien qui n'est pas à nous. Jésus-Christ, en le mettant en nos mains, s'en est réservé le fonds : nous l'avons de lui par emprunt, ou plutôt il nous l'a confié ainsi qu'un dépôt duquel nous devons un jour lui rendre raison : *Negotiamini dum venio :* « Négociez, je vous le permets »; mais sachez que je viendrai vous demander compte de toute votre administration et de l'emploi que vous aurez fait de mon bien.

S'il est ainsi, Chrétiens, ne disposons pas de ce bien comme si nous en étions les propriétaires. Il est, ce me semble, assez équitable que si nous employons le bien d'autrui, ce soit dans quelque commerce dans lequel le maître puisse prendre part. Et quelle part donnerez-vous au divin Sauveur dans ces terres, dans ces revenus, dans ces bénéfices que vous accumulez sans mesure? « Ne savez-vous pas qu'il est notre Dieu, et qu'il n'a pas besoin de nos biens »? *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (2). Mais s'il n'a pas besoin de nos biens, j'ose dire qu'il a besoin de nos âmes chéries qu'il descendra bientôt du ciel sur la terre : pour trouver ces âmes perdues et égarées comme des brebis, il a couru tous les déserts; pour les réunir au troupeau sacré, il les a portées sur ses épaules; pour les laver de leurs taches, il a versé tout son sang; pour les guérir de leurs maladies, il a répandu l'onction de son Saint-Esprit; pour les nourrir et les fortifier, il leur a donné son propre corps.

Par conséquent, mes Frères, c'est dans ce commerce des âmes

(1) *II. Petr.*, II, 3.
(2) *Psal.*, XV, 2.

qu'il faut faire profiter ses dons, et quand viendra le temps de rendre les comptes, ce grand Économe ne rougira pas de partager avec vous un profit si honorable. Il recevra de votre main ces âmes que vous lui aurez amenées; et de sa part, pour reconnaître un si beau travail : Venez dira-t-il, serviteur fidèle, qui avez fait valoir mon dépôt en mon esprit et selon mes ordres : il est temps que vous receviez votre récompense.

Quelle sera la proportion de cette glorieuse récompense? Le prophète Daniel nous le fait entendre : *Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti : et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* (1) : « Ceux, dit-il, qui auront appris des autres la sainte doctrine, brilleront comme la splendeur du firmament; et ceux qui l'auront enseignée, paraîtront comme des étoiles durant toute l'éternité ». Où vous voyez, Chrétiens, par quelle sage disposition de la justice divine, ceux qui ont reçu d'ailleurs leurs instructions sont comparés au firmament qui luit seulement par réflexion de la lumière des astres; mais que ceux qui ont éclairé l'Église par la doctrine de vérité, sont eux-mêmes des astres brillants et sources d'une lumière vive et immortelle?

Ainsi sainte Catherine réjouit par un double éclat la céleste Jérusalem. Elle est toute lumineuse pour avoir appris humblement et fidèlement pratiqué ce qu'on enseigne de plus excellent dans l'école de Jésus-Christ : mais cet éclat est relevé au centuple, parce qu'elle a répandu bien loin les lumières de la science de Dieu, et qu'elle a fait luire sur plusieurs âmes les vérités éternelles.

Ne croyez pas, Chrétiens, que ceux qui ont reçu dans l'Église le ministère d'enseigner les autres, soient les seuls à prétendre à cette récompense que même une fille a pu mériter. Tous les fidèles de Jésus-Christ doivent espérer cette gloire, parce que tous doivent travailler à s'édifier mutuellement par de saintes instructions. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul avertit en général les enfants de Dieu qu'ils doivent assaisonner leurs discours du sel de la sagesse divine : *Sermo vester semper in gratia sale sit conditus ut sciatis quomodo oportet vos uniquique respondere* (2) : « Que votre entretien soit toujours édifiant et assaisonné du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez comment vous devez répondre à chaque personne ». O que ces conversations sont remplies de grâce, et que ce sel a de force pour faire prendre goût à la vérité! Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Évangile fait qu'on l'écoute de leur bouche plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les

(1) *Dan.*, XII, 3.
(2) *Coloss.*, IV, 6

mauvaises mœurs : on dit qu'ils le font d'office, et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme que l'on croit du monde simplement et sans affectation propose de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même; quand il ferme la bouche à un libertin qui fait vanité du vice ou qui raille impudemment les choses sacrées, encore une fois, Chrétiens, qu'une telle conversation assaisonnée de ce sel de grâce a de force pour exciter l'appétit et réveiller le goût des biens éternels!

Donc, mes Frères, que tout le monde prêche l'Évangile dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations et les compagnies; que chacun emploie toutes ses lumières pour gagner les âmes que le monde engage, pour faire régner sur la terre la sainte vérité de Dieu que le monde tâche de bannir par ses illusions. Si l'erreur, si l'impiété, si tous les vices ont leurs défenseurs, ô sainte vérité! serez-vous abandonnée de ceux qui vous servent? Quoi! ceux-mêmes qui font profession d'être vos amis, n'oseraient-ils parler pour votre gloire? Parlons, mes Frères, parlons hautement pour une cause si juste; résistons à l'iniquité, qui ne se contentant plus qu'on la souffre, ose encore exiger qu'on lui applaudisse. Parlons souvent de nos espérances, de la douce tranquillité d'une âme fidèle, des ennuis dévorants de la vie présente, de la paix qui nous attend en la vie future. Ainsi la vérité éternelle que nous aurons glorifiée par nos discours, nous glorifiera par ses récompenses dans la sainte société que je vous souhaite aux siècles des siècles avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT ANDRÉ, APOTRE (1).

Prêché aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 30 novembre 1668.

SOMMAIRE.

L'*Exorde*, la *Proposition* et la *Division* manquent, peut-être Bossuet les avait-il faits sur un papier séparé qui s'est perdu.

I^er^ point. Les circonstances de la vocation des Apôtres prouvent la divinité du christianisme : ils étaient faibles, grossiers et ignorants, le but difficile, les moyens humains peu efficaces, cependant ils ont réussi.

II^e^ point. La pêche miraculeuse figure l'histoire de l'Église. Pour se donner plus de liberté, le schisme et l'hérésie rompent parfois les filets de l'Église; dans le peuple de Dieu, comme dans le filet des Apôtres, il y a un excès qui embarrasse et compromet le succès de la pêche, à l'heure même ou on la croit la plus heureuse.

III^e^ point. A l'exemple de saint André et des Apôtres, les enfants de l'Église doivent être soumis, confiants et généreux. Les sacrifices accomplis pour la foi obtiennent bientôt un dédommagement; le sacrifice des Apôtres et celui des martyrs, en animant les vertus chrétiennes, assuraient la gloire et les victoires de l'Église.

Péroraison. Pour mener une vie chrétienne il faut sans cesse se combattre soi-même.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.

Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. — *Matth.*, IV, 19.

PREMIER POINT.

Jésus va commencer ses conquêtes; il a déjà prêché son Évangile; déjà les troupes se pressent pour écouter sa parole. Personne ne s'est

(1) Saint André était comme saint Pierre, son frère, un pêcheur du lac de Bethsaïde; il devint disciple de saint Jean-Baptiste. Saint Pierre et lui furent les premiers que Jésus-Christ appela pour être ses apôtres. Il souffrit le martyre à Pâtras, en Achaïe, où il était allé porter l'Évangile. Selon les *Actes de son martyre*, le proconsul d'Achaïe le fit attacher sur une croix ayant une forme particulière (*crux decussata*), celle d'un X, et l'on appliqua depuis à cette forme le nom de *croix de saint André*.

encore attaché à lui, et parmi tant d'écoutants, il n'a pas encore gagné un seul disciple. Aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre. Il y en a qu'il rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. Il a ses temps destinés, il a ses personnes choisies. Il jette ses filets; il tend ses rets sur cette mer du siècle, mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. Il veut prendre des hommes dans le monde; mais quoique cette eau soit troublée, il n'y pêche pas à l'aveugle : il sait ceux qui sont à lui, et il regarde, il considère, il choisit. C'est aujourd'hui le choix d'importance, car il va prendre ceux par qui il a résolu de prendre les autres; enfin il va choisir ses apôtres.

Les hommes jettent leurs filets de tous côtés; ils amassent toutes sortes de poissons, bons et mauvais, dans les filets de l'Église, selon la parole de l'Évangile. Jésus choisit; mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la Synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife, ou par quelque célèbre docteur de la loi, pour donner réputation à sa mission et à sa conduite. Nullement. Écoutez, mes Frères : « Jésus marchait le long de la mer de Galilée. Il vit deux pêcheurs, Simon et André son frère, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes (1) ».

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur Jésus. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains : ils recevront dans leurs États des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres : ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs : un empire s'élever au-dessus du leur, non pour le détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Évangile et ce langage mystique à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des barbares (2). Les philosophes se rendront aussi, et, après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant

(1) « Ambulans Jesus juxta mare Galileæ vidit duos fratres, Simonem, qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus mittentes rete in mare (erant enim piscatores), et ait illis : Venite post me, etc. » — *Matth.*, IV, 18.

(2) Cf. *Panégyrique de saint Paul.*

pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans une intelligence captivée (1).

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages. « Il ne les rejette pas, mais il les diffère » : *Differantur isti superbi, aliquâ soliditate sanandi sunt* (2). Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Église sera établie, quand l'univers aura vu et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Église au pied de la croix cette primauté qu'ils affectent; quand ils se réputeront les derniers de tous : les premiers partout, mais les derniers dans l'Église; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme. Êtes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état le meilleur? Non; mais au contraire ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin et la gloire du Tout-Puissant exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez.

En attendant, venez, ô pêcheurs; venez, saint couple de frères, André et Simon; vous n'êtes rien, vous n'avez rien : « Il n'y a rien en vous qui mérite d'être recherché, il y a seulement une vaste capacité à remplir » : *Nihil est quod in te expetatur, sed est quod in te impleatur* (3). Vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides de vous-mêmes : « Venez recevoir, venez vous remplir à cette source infinie » : *Tam largo fonti vas inane admovendum est.* Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les doctes; Jésus, d'y avoir attiré les petits et les simples : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis* (4). « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux simples. »

(1) V. le *Sermon sur la loi de Dieu*, premier point.
(2) S. August., *Serm.* LXXXVII, n. 1°
(3) S. August., *Serm.* LXXXVII, n. 12
(4) *Matth.*, XI, 25.

Et quel a été le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées ? C'est afin que le faste des hommes soit humilié, et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus, considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit : *In ipsâ horâ exultavit Spiritu sancto* (1). C'est quelque chose de grand que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus. « Considérez, mes Frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi; et voyez qu'il y en a peu de sages, selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de fort. Il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde et qui n'est rien, pour détruire ce qui est grand, afin que nul homme ne se glorifie devant lui (2). »

Rien sans doute n'était plus propre à faire éclater la grandeur de Dieu et son indépendance qu'un pareil choix. A lui seul il appartient de se choisir pour ses œuvres des instruments qui, loin d'y paraître propres, semblent n'être capables que d'en empêcher le succès, parce que c'est lui qui leur donne toute la vertu qui peut les rendre efficaces. Il est bon, pour qu'on ne puisse douter qu'il a fait tout lui seul, qu'il s'associe des coopérateurs qui en eux-mêmes soient absolument ineptes (3) aux grands desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Et comme autrefois, entre les mains des soldats de Gédéon, de faibles vases d'argile cachaient la lumière qui devait jeter l'épouvante dans le camp des Madianites (4) : ici de même, ces trésors de sagesse que Dieu a voulu faire éclater dans le monde, pour le salut des uns et la confusion des autres, sont portés dans des vaisseaux très fragiles (5), afin que la grandeur de la puissance qui est en eux soit reconnue venir de Dieu et non de ses faibles instruments, et qu'ainsi tout concoure à démontrer la vérité de l'Évangile.

Et d'abord, admirez, mes Frères, les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Église. Comme il avait différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement jusqu'au mo-

(1) *Luc.*, x, 21.

(2) « Videte vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret, ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. » — I *Cor.*, I, 26.

(3) *Inepte* n'a plus ce sens de *qui n'est pas apte; inaptitude* se dit encore.

(4) « Lagenas vacuas ac lampades in medio lagenarum. » — *Lib. Judic.*, VII, 16.

(5) « Habemus thesaurum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis. » II *Cor.*, IV, 7.

ment où tout doit paraître sans ressource. Abraham et Sara se trouvent stériles, lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils : il attend la vieillesse décrépite, devenue stérile par nature, épuisée par l'âge, pour leur découvrir ses desseins. C'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps (1) Sara concevra. Sara se prend à rire, tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. Dieu par cette conduite veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Église. Il laisse tout tomber jusqu'à l'espérance : *Sperabamus* (2), « Nous espérions », disent ses disciples depuis sa mort. Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance est au désespoir, puis il agit. *Sperabamus :* c'en est fait, notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche : jamais ils ne s'y étaient livrés durant sa vie; ils espéraient toujours : *Sperabamus.* C'est Pierre qui en fait la proposition : *Vado piscari; venimus et nos tecum* (3) : Retournons aux poissons, laisons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui quitte l'armée : Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets, et le bateau qu'il avait quittés. Évangile, que deviendrez-vous? Pêche spirituelle, vous ne serez plus. Mais dans ce moment Jésus vient : il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle au soin de ses brebis dispersées : *Pasce oves meas.* C'en est assez pour leur rendre la paix et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son esprit, rien ne les étonnera, rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur faiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des ressources humaines, rien ne saurait les ébranler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur Maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis, loin d'hésiter, ils s'affermissent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent; loin de craindre, ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements que la seule idée du dessein qu'ils ont formé leur attire; et déjà espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers! Quelle folle présomption, ou quelle sublime et céleste inspiration les anime!

En effet considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs.

(1) A une époque déterminée, — *certo tempore.*
(2) *Luc.*, XXIV, 21.
(3) *Joan.*, XX, 23.

Jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle, parce que, disent-ils, un homme qu'on a sacrifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte (1). Cet homme est ressuscité, il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce, que par ses mains, nul accès à Dieu, qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu; en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui, sera heureux quand il sera mort; en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves, voilà leur fin, voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait; mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère, il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte; ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici tout ce qui se voit étonne, tout ce qui se prévoit est contraire, tout ce qui est humain est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée (2).

Car enfin poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins (3). Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs? Quoi? qu'ils avaient inventé une belle fable qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que

(1) Pascal a des raisonnements analogues dans ses *Pensées*. « ... Ces gens simples et sans force... ôtent l'idolâtrie de toute la terre. »

(2) Cf. Pascal, *Pensées* : « Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs. L'un et l'autre est difficile. Car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité... »

(3) Il ne faut pas oublier que le prince de Condé, auditeur de Bossuet ce jour-là, était au premier rang de ces *incrédules* et de ces *libertins*.

c'étaient des insensés et des imbéciles (1) qui ne s'entendaient pas eux-mêmes? mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même, prouvent le contraire. C'est une chose inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement; ni le projet n'annonce des hommes rusés, ni le succès des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux, qui ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles (2), sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre? S'ils inventent, que prétendent-ils? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux? S'ils attendaient quelque chose, c'était ou dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : Si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leurs donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'Esprit de Dieu, et la force toujours invincible de la vérité faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pêcheurs : elle montre que l'Église est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand : le

(1) *Imbécile* est plus fort qu'*insensé* : « Il mourut, laissant un frère *imbécile*... » (Boss., *Hist. univ.*)

(2) *Imperceptible* se dit aujourd'hui des choses qui échappent aux sens. Bossuet lui donne ici une signification toute différente, car il s'agit de choses que l'esprit ne perçoit pas.

fondement, c'est le néant même : *Vocat ea quæ non sunt* (1). Si le néant paraît, c'est donc une véritable création : on y voit quelques parties brutes pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu, bâtissons dessus, ne craignons pas. Laissons-nous prendre ; et tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à (2) ces pêcheurs d'hommes et aux filets de l'Évangile, « qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui le conservent ; qui font passer à la lumière ceux qu'ils tirent du fond de l'abîme, et transportent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans cette fange » : *Apostolica instrumenta piscandi retia sunt, quæ non captos perimunt, sed reservant; et de profundo ad lumen extrahunt, fluctuantes de infinis ad superna traducunt* (3).

Laissons-nous tirer de cette mer dont la face est toujours changeante, qui cède à tout vent, et qui est toujours agitée de quelque tempête. Écoutez ce grand bruit du monde, ce tumulte, ce trouble éternel ; voyez ce mouvement, cette agitation, ces flots vainement émus qui crèvent tout à coup et ne laissent que de l'écume. Ces ondes impétueuses qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entrechoquent avec grand éclat et s'effacent mutuellement, sont une vive image du monde et des passions qui causent toutes les agitations de la vie humaine, « où les hommes comme des poissons se dévorent mutuellement » : *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant* (4). Voyez encore ces grands poissons, ces monstres marins, qui fendent les eaux avec grand tumulte, et il ne reste à la fin aucun vestige de leur passage. Ainsi passent dans le monde ces grandes puissances, qui font si grand bruit, qui paraissent avec tant d'ostentation. Ont-elles passé, il n'y paraît plus ; tout est effacé, et il n'en reste aucune apparence.

Il vaut donc beaucoup mieux être enfermé dans ces rets qui nous conduiront au rivage, que de nager et se perdre dans une eau si vaste, en se flattant d'une fausse image de liberté. La parole est le rets [qui prend les âmes. Mais on travaille vainement, si Jésus-Christ ne parle pas : *In verbo tuo laxabo rete :* « Sur votre parole, Seigneur, je jetterai le filet ». C'est ce qui donne efficace] (5).

Saintes Filles, vous êtes renfermées dans ce filet : le parole qui vous a prises, c'est cet oracle si touchant de la vérité : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* (6)? « Que sert à l'homme de gagner le monde

(1) *Rom.*, IV, 17.
(2) *Laissons-nous prendre à ;* tournure très usitée au XVII^e^ siècle.
(3) S. Ambr., lib. IV, *in Luc.*, n. 72.
(4) S. August., *serm.* CCLII, n. 2.
(5) Ce que nous mettons entre crochets ne se trouve pas dans le manuscrit.
(6) *Matth.*, XVI, 26.

entier, s'il perd son âme ? » Dès lors, pénétrées par l'efficace de cette parole du néant et des dangers d'un monde trompeur, vous avez voulu donner toutes vos affections à ces biens véritables, seuls dignes d'attirer vos cœurs ; et pour vous mettre plus en état de les acquérir, vous vous êtes empressées de vous séparer de tous les objets qui auraient pu par des illusions funestes égarer vos désirs et détourner votre application de cet unique nécessaire. Persévérez dans ces bienheureux filets qui vous ont mises à couvert des périls de cette mer orageuse, et gardez-vous d'imiter ceux qui, par les différentes ouvertures qu'ils ont cherché dans leur inquiétude à faire aux rets salutaires qui les enserraient, n'ont travaillé qu'à se procurer une liberté plus déplorable que le plus honteux esclavage.

SECOND POINT.

Saint André est un des plus illustres de ces divins pêcheurs, et l'un de ceux à qui Dieu a donné le plus grand succès dans cette pêche mystérieuse. C'est lui qui a pris son frère Simon, le prince de tous les pêcheurs spirituels : *Veni et vide* (1). C'est ce qui donne lieu à Hésychius (2), prêtre de Jérusalem, de lui donner cet éloge : André, le premier né des apôtres, la colonne premièrement établie, Pierre devant Pierre, fondement du fondement même, qui a appelé: avant qu'on l'appelât, qui amène des disciples à Jésus avant que d'y avoir été amené lui-même. « Il rend ainsi au Verbe ceux qu'il prend par sa parole » : *Quos in verbo capit Verbo reddit* (3). Car toute la gloire des conquêtes des Apôtres est due à Jésus-Christ ; c'est en s'appuyant sur ses promesses qu'ils les entreprennent : *In verbo tuo laxabo rete* (4). « Aussi ne sommes-nous pas appelés *Pétriens*, mais *chrétiens* », *Non petrianos, sed christianos :* « et ce n'est pas Paul qui a été crucifié pour nous » : *Numquid Paulus crucifixus est pro vobis* (5) ?

Bientôt André rempli de ces sentiments soumettra à son Maître, avec un zèle infatigable et un courage invincible, l'Épire, l'Achaïe, la Thrace, la Scythie, peuples barbares et presque sauvages, « libres par leur indocile fierté, par leur humeur rustique et farouche » *Omnes illæ ferociâ liberæ gentes.* Tous ces succès sont l'effet de

(1) *Joan.*, I, 46.

(2) *Bibl. Phot.*, cod. 269. Le prêtre Hésychius est aux yeux des savants le célèbre grammairien grec dont le Dictionnaire était, de l'avis de Casaubon, un véritable chef-d'œuvre. Il mourut en 669.

(3) S. Ambr., *in Luc.*, lib. IV, n. 73.

(4) *Luc.*, V, 5.

(5) I *Cor.*, I, 13. Bossuet serait donc bien étonné de lire, dans les ouvrages de notre siècle, que le Christianisme n'est qu'un *Paulinisme.*

l'ordre que Jésus-Christ leur a donné à tous : *Laxate retia* : « Jetez vos filets ». Dès que les Apôtres se sont mis en devoir de l'exécuter, la foule des peuples et des nations convertis se trouve prise dans la parole.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de la pêche miraculeuse des Apôtres, nous y verrons toute l'histoire de l'Église figurée avec les traits les plus frappants : Il y entre des esprits inquiets et impatients ; ils ne peuvent se donner de bornes, ni renfermer leur esprit dans l'obéissance : *Rumpebatur autem rete eorum* (1). La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte : ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies : ils s'égarent dans des questions infinies, ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Toutes les hérésies, pour mettre la raison un peu plus au large, se font des ouvertures par des interprétations violentes : elles ne veulent rien qui captive. Dans les mystères, il faut souvent dire qu'on n'entend pas, il faut renoncer à la raison et au sens. L'esprit libre et curieux ne peut s'y résoudre ; il veut tout entendre, l'Eucharistie, les paroles de l'Évangile. C'est un filet où l'esprit est arrêté. On force un passage, on cherche à s'échapper à travers les mauvaises défaites que suggère une orgueilleuse raison. Pour nous, demeurons dans l'Église, heureusement captivés dans ses liens. Il y en demeure des mauvais, mais il n'en sort aucun des bons.

Mais voici un autre inconvénient. « La multitude est si grande que la nacelle surchargée est prête à couler à fond » : *Impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergreentur* (2) : figure bien sensible de ce qui devait se passer dans l'Église, où le grand nombre de ceux qui entraient dans la nacelle a tant de fois fait craindre qu'elle ne fût submergée par son propre poids : *Sed mihi cumulus iste suspectus est, ne plenitudine sui naves pene mergantur* (3). Mais ce n'est pas encore tout, et ici le danger n'est pas moins redoutable que tous les dangers déjà courus : « Pierre est agité d'une nouvelle sollicitude ; sa proie même, qu'il a tirée à terre avec tant d'efforts, lui devient suspecte ; et il a besoin d'un sage discernement pour n'être pas trompé dans son abondance « : *Ecce alia sollicitudo Petri, cui jam sua præda suspecta est* (4). Image vive de la conduite que les pécheurs spirituels ont dû tenir à l'égard de tous ces poissons mystérieux qui tombaient dans leurs filets. Faute de cette sage défiance et de ces précautions salutaires, l'Église s'est accrue,

(1) *Luc.*, v, 8.
(2) *Luc.*, v, 7.
(3) S. Ambr., *in Luc.*, lib. IV, n. 77.
(4) *Ibid.*, n. 78.

et la discipline s'est relâchée ; le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie : *Nescio quomodo, pugnante contra semetipsum tuâ felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum ; quantum tibi copiæ accessit, tantum disciplinæ recessit ;..... factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis infirmior et quasi minus valida* (1). Elle est déchue par son progrès et abattue par ses propres forces.

L'Église n'est faite que pour les saints. Aussi les enfants de Dieu y sont appelés, et y accourent de toutes parts. Tous ceux qui sont du nombre y sont entrés ; « mais combien en est-il entré par-dessus le nombre » ? *Multiplicati sunt super numerum* (2). Combien parmi nous, qui néanmoins ne sont point des nôtres ? Les enfants d'iniquité qui l'accablent, la foule des méchants qui l'opprime, ne sont dans l'Église que pour l'exercer. Les vices ont pénétré jusque dans le cœur de l'Église, et ceux qui ne devaient pas même y être nommés y paraissent hautement la tête levée : *Maledictum, et mendacium, et adulterium inundaverunt* (3) ; les scandales se sont élevés ; et l'iniquité étant entrée comme un torrent, elle a renversé la discipline. Il n'y a plus de correction, il n'y a plus de censure. On ne peut plus, dit saint Bernard (4), noter les méchants, tant le nombre en est immense ; on ne peut plus les éviter, tant leurs emplois sont nécessaires : on ne peut plus les réprimer ni les corriger, tant leur crédit et leur autorité est redoutable.

Dans cette foule, les bons sont cachés ; souvent ils habitent dans quelque coin écarté, dans quelque vallée déserte ; ils soupirent en secret et se livrent aux saints gémissements de la pénitence. Combien de saints pénitents ? Hélas ! « à peine dans un si grand amas de pailles aperçoit-on quelques grains de froment » : *Vix ibi apparent grana frumenti in tam multo numero palearum* (5). Les uns paraissent, les autres sont cachés, selon qu'il plaît au Père céleste ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire pour le bon exemple.

Mais, dans cette étrange confusion et au milieu de tant de désordre, souvent sa foi chancelle, les faibles se scandalisent, l'impiété triomphe ; et l'on est tenté de croire que la piété n'est qu'un nom, et la vertu chrétienne qu'une feinte de l'hypocrisie. Rassurez-vous cependant, et ne vous laissez pas ébranler par la multitude des mauvais exemples. Voulez-vous trouver des hommes sincèrement vertueux et vraiment chrétiens, qui vous consolent dans ce dérègle-

(1) Salvian., *adv. Avar.*, lib. I.
(2) *Psal.*, XXXIX, 6.
(3) *Osée*, IV, 2.
(4) *In Cant.*, serm. XXXIII, n. 16.
(5) S. August., serm. CCLII, n. 4.

ment presque universel, « soyez-vous-même ce que vous désireriez voir dans les autres; et vous en trouverez sûrement, ou qui vous ressembleront, ou qui vous imiteront » : *Estote tales, et invenietis tales.*

TROISIÈME POINT.

L'Église parle à ses enfants (1) : [ils doivent l'écouter avec un respect qui prouve leur soumission, et lui obéir avec une promptitude qui témoigne leur fidélité et leur confiance. Dieu parle aussi, et à sa parole tout se fait dans la nature comme il l'ordonne. Si les créatures inanimées ou sans raison lui obéissent avec tant de dépendance, nous, qui sommes doués d'intelligence, lui devons-nous moins de docilité quand il parle? Et en effet] la liberté ne nous est pas donnée pour hésiter, ni pour disputer contre lui : elle nous donne le volontaire pour distinguer notre obéissance de celle des créatures inanimées ou sans raison : mais quel que soit notre avantage sur elles, ce n'est pas pour nous dispenser de rendre à Dieu la déférence qui lui est due. Le même droit qu'il a sur les autres êtres subsiste à notre égard, et il nous impose la même obligation de lui obéir ponctuellement et dans l'instant même. S'il nous laisse notre choix, c'est non pour affaiblir son empire, mais pour rendre notre sujétion plus honorable.

Ceux qui sont accoutumés au commandement (2) sentent mieux que les autres combien cette obéissance est juste et légitime, combien elle est douce et aimable. Que sert donc de la refuser ou de la contester? Les hommes peuvent bien trouver moyen de se soustraire à l'empire de leurs semblables; mais Dieu a cela par nature, que rien ne lui résiste. Si la volonté rebelle prétend échapper à sa domination en le retirant d'un côté, elle y retombe d'un autre avec toute l'impétuosité des efforts qu'elle avait faits pour s'en affranchir. Ainsi tout invite, tout presse l'homme de se soumettre à son Dieu et de lui obéir sans contradiction et sans délai.

Quand on hésite ou qu'on diffère, il se tient pour méprisé et refusé tout à fait. Lorsque la vocation est claire et certaine, qui est capable d'hésiter un moment est capable de manquer tout à fait; qui peut retarder un jour peut passer toute sa vie : nos passions et nos affaires ne nous demandent jamais qu'un délai. C'est pour Dieu une

(1) Nous mettons entre crochets l'amplification du texte suivant du manuscrit. « L'Église parle à ses enfants... promptitude... Dieu parle et tout se fait. La liberté ne nous est pas donnée. »

(2) Ce passage suffirait à prouver que Bossuet songeait à Turenne en composant son discours.

insupportable lenteur que d'aller seulement dire adieu aux siens, que d'aller rendre à son propre père les honneurs de la sépulture (1). Il faudra voir le testament, l'exécuter, le contester : d'une affaire il en naît une autre, et un moment de remise attire quelquefois la vie tout entière; c'est pourquoi il faut tout quitter en entrant au service de Dieu (2). Puisqu'il faudra nécessairement couper quelque part, coupez dès l'abord, tranchez au commencement, afin d'être plus tôt à Celui à qui vous voulez être pour toujours.

Et combien n'est-on pas dédommagé de ces sacrifices; et quelle confiance ne donnent-ils pas aux âmes, pour oser tout espérer de la bonté d'un Dieu si généreux et si magnifique? Voyez les apôtres, ils n'ont quitté qu'un art méprisable : Pierre en dit-il avec moins de force : « Nous avons tout quitté » ? *Reliquimus omnia* (3). Des filets : voilà le présent qu'ils suspendent à ses autels; voilà les armes, voilà le trophée qu'ils érigent à sa victoire. Qu'il y a plaisir de servir celui qui fait justice au cœur et qui pèse l'affection; qui veut à la vérité nous faire acheter son royaume, mais aussi qui a la bonté de se contenter de ce que nous avons entre les mains! Car il met son royaume à tout prix, et il donne pour tout ce que nous pouvons lui offrir. *Tantum valet, quantum habes.* « Rien qui soit à plus vil prix quand on l'achète, rien qui soit plus précieux quand on le possède » : *Quid vilius cum emitur, quid carius cum possidetur* (4)?

Mais ce n'est pas assez de tout quitter, parents, amis, biens, repos, liberté : il faut encore suivre Jésus-Christ, porter sa croix après lui en marchant sur ses traces, en imitant ses exemples et se renoncer ainsi soi-même tous les jours de sa vie. Cependant qu'il est difficile, quand tout est heureux, quand tout nous favorise, de résister à ces attraits séduisants d'un monde qui nous amollit et nous corrompt en nous flattant! A qui persuadera-t-on de fuir la gloire, de mépriser les honneurs, de redouter les richesses, lorsqu'ils semblent se présenter comme d'eux-mêmes, et venir pour ainsi dire nous chercher dans notre obscurité? Qui peut comprendre qu'il faille se mortifier dans le sein de l'abondance; faire violence à ses désirs, lorsque tout concourt à les satisfaire; devenir à soi-même son propre bourreau, si les contradictions du dehors ne nous en tiennent lieu; et savoir se livrer à tous les genres de souffrances, pour mener une vie vraiment pénitente et crucifiée! Et toutefois y a-t-il une autre manière de se rendre semblable à Jésus-Christ, et de porter fidèlement sa croix avec lui?

(1) Cf. *Matth.*, VIII, 21; *Luc.*, IX, 59.
(2) S. Chrysost., *in Matth.*, homil. XXVII.
(3) *Matth.*, XIX, 27.
(4) S. Greg., hom. V, n. 2, 3.

« O croix aimable, ô croix si ardemment désirée et enfin trouvée si heureusement, puissé-je ne jamais te quitter, te demeurer tendrement et constamment attaché, afin que celui qui en mourant entre tes bras par toi m'a racheté, par toi aussi me reçoive et me possède éternellement dans son amour »! *Ut per te me recipiat, qui per te moriens me redemit* (1). Tels sont les sentiments dont doivent être animés tous ceux qui veulent sincèrement appartenir à Jésus-Christ : point d'autre moyen de se montrer ses véritables disciples.

Quand est-ce que l'Eglise a vu des chrétiens dignes de ce nom? C'est lorsqu'elle était persécutée, lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables contre ses enfants, et qu'elle les voyait à tous les gibets et dans toutes les places publiques immolés pour la gloire de l'Évangile. Durant ce temps, mes Sœurs, il y avait des chrétiens sur la terre; il y avait de ces hommes forts, qui nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse à des disciples de la croix, que de rechercher le plaisir en ce monde et en l'autre. Comme la terre leur était un exil, ils n'estimaient rien de meilleur pour eux que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde, ni de servir au négoce des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le Ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps : les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions.

Maintenant une longue paix a corrompu ces courages mâles, et on les a vus ramollis depuis qu'ils n'ont plus été exercés. Le monde est entré dans l'Église. On a vu joindre Jésus-Christ avec Bélial, et de cet indigne mélange quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait. O piété à la mode, que je me ris de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit! Viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève; voici une perte de biens, une insulte, une disgrâce, une maladie. Quoi! tu te laisses aller au murmure, ô vertu contrefaite et déconcertée. Tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! Va, tu n'étais qu'un vain simulacre de la piété chrétienne; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La piété

(1) Paroles tirées des *Actes du martyre de saint André.*

chrétienne n'est pas faite de la sorte : le feu l'épure et l'affermit. Ah! s'il est ainsi, Chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans; rendez-nous les Domitiens et les Nérons.

Mais modérons notre zèle et ne faisons point de vœux indiscrets : n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourrait souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'épines, les hommes assez d'injustices, leurs jugements assez de bizarreries, leurs humeurs assez d'importunes inégalités, le monde assez d'embarras, ses faveurs assez d'inconstance, ses engagements les plus doux assez de captivités. Que si tout nous prospère, si tout nous rit, c'est à nous à nous rendre nous-mêmes nos persécuteurs, à nous contrarier nous-mêmes.

Pour mener une vie chrétienne, il faut sans cesse combattre son cœur, craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, rejeter souvent ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune. Oh! qu'il est difficile, pendant que le monde nous accorde tout, de se refuser quelque chose! Qui, ayant en sa possession une personne très accomplie qu'il aurait aimée, vivrait avec elle comme avec sa sœur, s'élèverait au-dessus de tous les sentiments de l'humanité : c'est une aussi forte résolution, dit saint Chrysostome (1), de ne pas laisser corrompre son cœur par les grandeurs et les biens qu'on possède. Ah! qu'il faut alors de courage pour renoncer à ses inclinations, et s'empêcher de goûter et d'aimer ce que la nature trouve si doux et si aimable! Sans cesse obligé d'être aux prises avec soi-même, pour s'arracher de vive force à des objets auxquels tout le poids du cœur nous entraîne, combien ne s'y sent-on pas plus fortement incliné, lorsque tout ce qui nous environne nous invite et nous presse de satisfaire à nos désirs? C'est dans une si critique situation qu'il faut vraiment, pour se conserver pur, se rendre en quelque sorte cruel à soi-même, en se privant d'autant plus des vains plaisirs que la chair recherche, qu'on a plus de moyens de se les procurer. Si l'esprit veut alors acquérir une noble liberté, qu'il tienne les sens dant une sage contrainte, de peur d'en être bientôt maîtrisé; et que saintement sévère à lui-même, sévère à son corps, il tende, par une bienheureuse mortification de tous les retours de l'amour-propre et de toutes les affections charnelles, à se dégager de plus en plus de tout ce qui l'empêche de retourner à son principe. Peu à peu il trouvera dans les austérités de la péni-

1) *In Matth.*, hom. v, n. 4.

tence, dans les humiliations de la croix, plus de délices et de consolations que les amateurs du monde ne sauraient en goûter dans toutes les folles joies qu'il leur procure et dans tous les contentements de leur orgueil. C'est ainsi que par les différents progrès du détachement et de la pénitence, nous parvenons à être réellement martyrs de nous-mêmes, nous devenons des victimes d'autant plus propres à être consommées en Jésus-Christ, qu'elles sont plus volontaires. Nouveau genre de martyre, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main anime celui qui souffre et couronne celui qui le persécute.

Saintes Filles, vous connaissez ce genre de martyre, et depuis longtemps vous l'exercez sur vous-mêmes avec un zèle digne de la foi qui vous anime. Peu contentes de vous être dépouillées par un généreux renoncement que la grâce vous a inspiré, de tous les objets capables de vous affadir (1), vous avez encore voulu déclarer une guerre continuelle à toutes les affections, à tous les sentiments d'une nature toujours ingénieuse à rechercher ce qui peut la satisfaire; et dans la crainte de céder à ses empressements, vous avez mieux aimé lui refuser sans danger ce qui pourrait lui être permis que de vous exposer à vous laisser entraîner au-delà des bornes, en lui donnant tout ce que vous pouviez absolument lui accorder. Persévérez, mes Sœurs, dans cette glorieuse milice, qui vous apprendra à mourir chaque jour à ce que vous avez de plus intime, et qui, vous détachant de plus en plus de la chair, vous élèvera par une sainte mortification de l'esprit jusqu'à Dieu, pour trouver en lui cette paix que le monde ne connaît pas, ces délices que les sens ne sauraient goûter, et ce parfait bonheur réservé aux âmes vraiment chrétiennes, que je vous souhaite [au nom du Père, etc.].

(1) *Vos estis sal terræ*, disait Jésus-Christ à ses apôtres; c'est peut-être de là que vient cette expression d'*affadir*.

Auteurs à consulter : Bourdaloue, XII, 1. — Houdry, *Pan*, I, 1. — F. Faber, III, 16. 542; V, 6, 11. — L. de Grenade, VI, 363, 382. — P. de La Rue, *Pan.*, II, 52. — Surtout les Actes de son martyre que l'on trouve dans D. Ruinart et les Bollandistes.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JEAN (1)

Prêché à Metz, dans l'église de Saint-Jean de la Citadelle, en 1657 *ou* 1658.

Sommaire :

Exorde. Hoc est perfectum quod placet artifici suo. Donc la perfection du disciple *bien-aimé* doit être grande.

Proposition, division. Pendant toute sa vie publique J.-C. a témoigné son amitié à saint Jean : « O disciple vraiment heureux à qui J.-C. a donné : 1° sa croix pour l'associer à sa vie souffrante... 2° sa mère pour vivre éternellement dans son souvenir... 3° son cœur pour n'être plus avec lui qu'une même chose. »

I^er^ point. L'amitié de Jésus donne la croix à saint Jean. Le disciple bien-aimé l'accepte. Sa vie est : *Juge sacrificium*, il souffre le martyre dans la chaudière d'huile bouillante et surtout par son exil. Après l'Ascension de J.-C. et l'Assomption de la Sainte Vierge, il dit souvent : *Domine Jesu, veni.*

II^e^ point. C'est à la mort que l'amour a ses plus généreuses manifestations, sur la croix Jésus donne la Sainte Vierge à saint Jean et saint Jean à la Sainte Vierge. Au ciel Jésus aime la Sainte Vierge d'une autre manière que sur la terre, c'est-à-dire sans émotions, sans inquiétudes. Il délègue à saint Jean la forme d'amour qu'il avait pendant sa vie mortelle : *Delegat homini jura pietatis humanæ.* Les paroles de Jésus : *Fili ecce mater tua* sont efficaces et forment en saint Jean un cœur de fils envers la Sainte Vierge.

III^e^ point. Jésus invite saint Jean à reposer sur son cœur. Pendant son doux repos saint Jean puise dans le cœur de Jésus une profonde connaissance de son divin Maître. Il la traduit en disant : *Nos credidimus charitati.*

Péroraison. Aimons nos frères en J.-C. Au ciel les bienheureux sont très intimement unis par les liens de la charité, aimons-nous pour participer à leur félicité.

Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.

Je suis à mon bien-aimé, et la pente de son cœur est tournée vers moi. (*Cant.*, VII, 10.)

Il est superflu, Chrétiens, de faire aujourd'hui le panégyrique du disciple bien-aimé de notre Sauveur. C'est assez de dire en un mot qu'il était le favori de Jésus, et le plus chéri de tous les apôtres.

(1) Saint Jean, fils de Zébédée, et frère de saint Jacques le Majeur, naquit à Béthsaïde (Galilée). Il était pêcheur. Appelé à l'apostolat par J.-C., à l'âge de 25 ans, disciple chéri du Sauveur, il fut témoin de presque tous ses miracles

Saint Augustin dit très doctement que « l'ouvrage est parfait lorsqu'il plaît à son ouvrier » : *Hoc est perfectum quod artifici suo placet* (1); et il me semble que nous le connaissons par expérience. Quand nous voyons un excellent peintre qui travaille à faire un tableau, tant qu'il tient son pinceau en main, que tantôt il efface un trait, et tantôt il en tire un autre, son ouvrage ne lui plaît pas, il n'a pas rempli toute son idée et le portrait n'est pas achevé : mais sitôt qu'ayant fini tous ses traits, relevé toutes ses couleurs, il commence à exposer sa peinture en vue; c'est alors que son esprit est content et que tout est ajusté aux règles de l'art; l'ouvrage est parfait, parce qu'il plaît à son ouvrier et qu'il a fait ce qu'il voulait faire : *Hoc est perfectum quod artifici suo placet.* Ne doutez donc pas, Chrétiens, de la grande perfection de saint Jean, puisqu'il plaît si fort à son ouvrier; et croyez que Jésus-Christ créateur des cœurs, qui les crée, comme dit saint Paul (2), dans les bonnes œuvres, l'a fait tel qu'il fallait qu'il fût pour être l'objet de ses complaisances. Ainsi je pourrais conclure ce panégyrique après cette parole, si votre instruction, Chrétiens, ne désirait de moi un plus long discours.

Sainte et bienheureuse Marie, impétrez-nous les lumières de l'Esprit de Dieu, pour parler de Jean votre seond fils. Que votre pudeur n'en rougisse pas; votre virginité n'y est point blessée. C'est Jésus-Christ qui vous l'a donné, et qui a voulu vous annoncer lui-même que vous seriez la Mère de son bien-aimé. Qui doute que vous n'ayez cru à la parole de votre Dieu, vous qui avez été si humblement soumise à celle qui vous fut portée par son ange, qui vous salua de sa part, en disant : *Ave.*

Je remarque dans les saintes Lettres trois états divers dans lesquels a passé le Sauveur Jésus pendant les jours de sa chair et le cours de son pèlerinage. Le premier a été sa vie; le second a été sa mort, le troisième a été mêlé de mort et de vie, où Jésus n'a été ni mort ni vivant, ou plutôt il a été tout ensemble et mort et vivant; et c'est l'état où il se trouvait dans la célébration de sa sainte Cène, lorsque mangeant avec ses disciples, il leur montrait qu'il était en

et l'accompagna au jardin des Oliviers et au Calvaire. C'est à lui que Jésus mourant recommanda sa mère. Il le reconnut le premier dans une circonstance après sa résurrection et commença aussitôt à prêcher l'Évangile. En 50 il assista au concile de Jérusalem, puis alla prêcher en Asie Mineure, et, dit-on, jusque chez les Parthes. Il fut le premier évêque d'Éphèse. Arrêté par ordre de Domitien en 95, conduit à Rome, jeté, sans ressentir aucun mal, dans l'huile bouillante, il fut relégué dans l'île de Patmos, où il écrivit l'*Apocalypse*. De retour à Éphèse, après la mort de l'empereur, il composa son Évangile, et mourut à 94 ans, l'an 101 de Jésus-Christ. On a encore de lui 3 *Épîtres canoniques*. Sa fête se célèbre le 27 décembre; l'aigle est son emblème.

(1) *De Genes., contra Manich.*, lib. I, cap. VIII, n. 13.

(2) *Ephes.*, II, 10.

vie; et voulant être mangé par ses disciples, ainsi qu'une victime immolée, il leur paraissait comme mort. Consacrant lui-même son corps et son sang, il faisait voir qu'il était vivant; et divisant mystiquement son corps de son sang, il se couvrait des signes de mort, et se dévouait à la croix par une destination particulière. Dans ces trois états, Chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir que Jean a toujours été le fidèle et le bien-aimé du Sauveur. Tant qu'il vécut avec les hommes, nul n'eut plus de part en sa confiance; quand il rendit son âme à son Père, aucun des siens ne reçut de lui des marques d'un amour plus tendre; quand il donna son corps à ses disciples, ils virent tous la place honorable qu'il lui fit prendre près de sa personne dans cette sainte cérémonie.

Mais ce qui me fait connaître plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait dans ces trois états admirables où nous le voyons dans son Évangile. Je trouve en effet, Chrétiens, qu'en sa vie il lui donne sa croix; à sa mort, il lui donne sa Mère; à sa cène, il lui donne son cœur. Que désire un ami vivant, sinon de s'unir avec ceux qu'il aime dans la société des mêmes emplois, et l'amitié a-t-elle rien de plus doux que cette aimable association? L'emploi de Jésus était de souffrir; c'est ce que son Père lui a prescrit, et la commission qu'il lui a donnée. C'est pourquoi il unit saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine : « Vous boirez, dit-il, mon calice; et vous serez baptisé de mon baptême (1). » Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en faveur de Jean d'une manière si avantageuse, qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter, puisqu'il lui donne sa divine Mère, c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde : « Fils, dit-il, voilà votre Mère (2). » Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'Eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner comme aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine; et comme s'il ne suffisait de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux, à qui Jésus-Christ a donné sa croix, pour

(1) *Marc.*, x, 39.
(2) *Joan.*, xix, 27.

l'associer à sa vie souffrante; à qui Jésus-Christ a donné sa Mère, pour vivre éternellement dans son souvenir, à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une même chose! Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître?

Voyez, Chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix du Sauveur, lorsque Jésus-Christ la lui proposant : Pourrez-vous bien, dit-il, boire ce calice? Je le puis, lui répond saint Jean, et il l'embrasse de toute son âme : *Possumus* (1). Il accepte la sainte Vierge avec une joie merveilleuse. Il nous rapporte lui-même qu'aussitôt que Jésus-Christ la lui eût donnée, il la considéra comme son bien propre : *Accepit eam discipulus in sua* (2). Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable, lorsqu'il se repose dessus doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée. O mystère de charité! O présents divins et sacrés! qui me donnera des paroles assez tendres et affectueuses, pour vous expliquer à ce peuple? C'est néanmoins ce qu'il nous faut faire avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Ne vous persuadez pas, Chrétiens, que l'amitié de notre Sauveur soit de ces amitiés délicates qui n'ont que des douceurs et des complaisances, et qui n'ont pas assez de résolution pour voir un courage fortifié par les maux et exercé par les souffrances. Celle que le Fils de Dieu a pour nous est d'une nature bien différente; elle veut nous durcir aux travaux, et nous accoutumer à la guerre; elle est tendre, mais elle n'est pas molle; elle est ardente, mais elle n'est pas faible; elle est douce, mais elle n'est pas flatteuse. Oui, certainement, Chrétiens, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Comme notre Apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix; et de cette même main dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente ce calice amer, plein de souffrances et d'affections, qu'il lui ordonne de boire tout plein et d'en avaler jusqu'à la lie : *Calicem quidem meum bibetis* (3).

Avouez la vérité, Chrétiens; vous n'ambitionnez guère un tel présent; vous n'en comprenez pas le prix. Mais s'il reste encore en vos

(1) *Marc.*, v, 39.
(2) *Joan.*, xix, 27.
(3) *Matth.*, xx, 23.

âmes quelque teinture de votre baptême que les délices du monde n'aient pas effacée, vous serez bientôt convaincus de la nécessité de ce don, en écoutant prêcher Jésus-Christ, dont je vous rapporterai les paroles sans aucun raisonnement recherché, mais dans la même simplicité dans laquelle elles sont sorties de sa sainte et divine bouche.

Notre-Seigneur Jésus avait deux choses à donner aux hommes, sa croix et son trône, sa servitude et son règne, son obéissance jusqu'à la mort et son exaltation jusqu'à la gloire. Quand il est venu sur la terre, il a proposé l'un et l'autre : c'était l'abrégé de sa commission, c'était tout le sujet de son ambassade : *Complacuit dare vobis regnum* (1) : « Il a plu au Père de vous donner son royaume » : *Non veni pacem mittere, sed gladium :* « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » : *Sicut oves in medio luporum* (2) : « Allez comme des brebis au milieu des loups ». Ses disciples, encore grossiers et charnels, ne voulaient point comprendre sa croix, et ils ne l'importunaient que de son royaume, et lui, désirant les accoutumer aux mystères de son Évangile, il ne leur dit ordinairement qu'un mot du royaume, et il revient toujours à la croix. C'est ce qui doit nous montrer qu'il faut partager nos affections entre sa croix et son trône; ou plutôt, puisque ces deux choses sont si bien liées, qu'il faut réunir nos affections dans la poursuite de l'un et de l'autre.

O Jean, bien-aimé de Jésus, venez apprendre de lui cette vérité. Il l'a déjà plusieurs fois prêchée à tous les apôtres vos compagnons; mais vous qui êtes le favori, approchez-vous avec votre frère, et il vous l'enseignera en particulier. Votre mère lui dit : « Commandez que mes deux fils soient assis à votre droite dans votre royaume » : *Dic ut sedeant hi duo mei filii mei.* — « Pouvez-vous, leur répondez-vous, boire le calice que je dois boire? » *Potestis bibere calicem quem ego bibuturus sum* (3)? Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, vous ne répondez pas à propos. On parle de gloire, vous d'ignominie. Il répond à propos; mais il ne demande pas à propos : *Nescitis quid petatis :* « Vous ne savez ce que vous demandez. » Prenez la croix, et vous aurez le royaume : il est caché sous cette amertume. Attends à la croix, tu y verras les titres de ma royauté. « Ce n'est pas à moi à vous donner ce que vous me demandez » : *Non est meum dare vobis :* c'est à vous à le prendre, selon la part que vous voudrez avoir aux souffrances. Cela demeure gravé dans le cœur de Jean. Il ne songe plus au royaume qu'il ne songe à la croix avant toutes choses; et c'est ce qu'il nous représente admirablement dans son *Apocalypse :* « Moi Jean, nous dit-il, qui suis votre frère

(1) *Luc.*, XII, 23.
(2) *Matth.*, X, 34, 16.
(3) *Idem*, XX. 22

et qui a part à la tribulation, au royaume et à la patience de Jésus-Christ, j'ai été dans l'île nommée *Patmos* pour la parole du Seigneur et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus-Christ; et je fus ravi en esprit »; *Ego Joannes frater vester, et socius in tribulatione, et regno, et patientia, fui in insula quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei, et testimonium Jesu : fui in spiritu* (1). Pourquoi fait-il cette observation? J'ai vu en esprit le Fils de l'homme en son trône, j'ai ouï le cantique de ses louanges, pourquoi? Parce que j'ai été banni dans une île : *Fui in insula*. Je croyais autrefois qu'on ne pouvait voir Jésus-Christ régnant à moins que d'être assis à sa droite et revêtu de sa gloire; mais il m'a fait connaître qu'on ne le voit jamais mieux que dans les souffrances. L'affliction m'a dessillé les yeux, le vent de la persécution a dissipé les nuages de mon esprit et a ouvert le passage à la lumière. Mais voyez encore plus précisément : *Ego Joannes, socius in tribulatione et regno.* Il parle du royaume; mais il parle auparavant de la croix : il mettait autrefois le royaume devant la croix; maintenant il met la croix la première; et après avoir nommé le royaume, il revient incontinent aux souffrances : *Et patientia.* Il craint de s'arrêter trop à la gloire, comme il avait fait autrefois.

Mais voyons quelle a été sa croix. Il semble que c'est celui de tous les disciples, qui a eu la plus légère. Pour nous détromper, expliquons quelle a été sa croix, et nous verrons qu'en effet elle a été la plus grande de toutes dans l'intérieur. Apprenez le mystère, et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse, l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de sa vie, c'est la plus pénible. Dès le commencement, il se destine pour être la victime du genre humain. Il devait offrir deux sacrifices. Le dernier sacrifice s'est opéré à l'autel de la croix; mais il fallait qu'il accomplît le sacrifice qui était appelé *juge sacrificium* (2), dont son cœur était l'autel et le temple. O cœur toujours mourant, toujours percé de coups, brûlant d'impatience de souffrir, qui ne respirait que l'immolation! Ne croyez donc pas que sa passion soit son sacrifice le plus douloureux. Sa passion le console : il a une soif ardente qui le brûle et qui le consume, sa passion le rafraîchira; et c'est peut-être une des raisons pour laquelle il l'appelle une coupe qu'il a à boire, parce qu'elle doit rafraîchir l'ardeur de sa soif. En effet, quand il parle de cette dernière croix : « C'est à présent, s'écrie-t-il, que le Fils de l'homme est glorifié » : *Nunc clarificatus est* (3). C'est ainsi qu'il s'exprime

(1) *Apoc.*, I, 9, 10.
(2) *Dan.*, VIII, 11-13.
(3) *Joan.*, XIII, 31.

après la dernière pâque, sitôt que Judas fut sorti du cénacle. Mais s'agit-il de l'autre croix, c'est alors qu'il se sent vivement pressé dans l'attente de l'accomplissement de ce baptême : *Baptismo habeo baptizari, et quo modo coarctor* (1)? L'un le dilate : *Nunc clarificatus est;* l'autre le presse : *Coarctor.* Lequel est-ce qui fait sa vraie croix? Celui qui le presse et qui lui fait violence, ou celui qui relâche la force du mal?

C'est cette première croix, si pressante et si douloureuse, que Jésus-Christ veut donner à Jean. Pierre lui demandait : « Seigneur, que destinez-vous à celui-ci? *Domine, hic autem quid* (2)? Vous m'avez dit quelle sera ma croix, quelle part y donnerez-vous à celui-ci? — Ne vous en mettez point en peine. La croix que je veux qu'il porte ne frappera point les sens : je me réserve de la lui imprimer moi-même : elle sera principalement au fond de son âme; ce sera moi qui y mettrai la main, et je saurai bien la rendre pesante. Et pour le rendre capable de la soutenir avec un courage vraiment héroïque, il lui inspira l'amour des souffrances. Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps comme une vieille masure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour la croix que Jean, qui avait humé ce désir aux plaies mêmes de Jésus-Christ, qui avait vu sortir de son côté l'eau vive de la félicité, mais mêlée avec le sang des souffrances? Il est donc embrasé du désir du martyre; et cependant, ô Sauveur, quels supplices lui donnerez-vous? — Un exil. — O cruauté lente et timide de Domitien! Faut-il que tu ne sois trop humain que pour moi, et que tu n'aies pas soif de mon sang? — Mais peut-être qu'il sera bientôt répandu. On lui prépare de l'huile bouillante, pour le faire mourir dans ce bain brûlant. — Vous voilà enfin, ô croix de Jésus, que je souhaite si vivement! — Il s'élance dans cet étang d'huile fumante et bouillante avec la même promptitude que dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. Mais, ô surprise fâcheuse et cruelle! tout d'un coup elle se change en rosée. — Bien-aimé de mon cœur, est-ce là l'amour que vous me portez? Si vous ne voulez pas me donner la mort, pourquoi forcez-vous la nature de se refuser à mes empressements? O bourreaux, apportez du feu, réchauffez votre huile inopinément refroidie. — Mais ces cris sont inutiles, Jésus-Christ veut prolonger sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite : il faut qu'il voie passer devant lui tous ses frères, les saints apôtres, et qu'il survive presque à tous les enfants qu'il a engendrés à Notre-Seigneur.

(1) *Luc.*, XII, 50.
(2) *Joan.*, XXI, 21.

De quoi le consolerez-vous, ô Sauveur des âmes? Ne voyez-vous pas qu'il meurt tous les jours, parce qu'il ne peut mourir une fois. Hélas! il semble qu'il n'a plus qu'un souffle. Ce vieillard n'est plus que cendres, et sous cette cendre vous voulez cacher un grand feu. Ecoutez comme il crie : « Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore » : *Dilectissimi, nunc Filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus* (1). De quoi le consolerez-vous? Sera-ce par les visions dont vous le glorifierez? Mais c'est ce qui augmente l'ardeur de ses désirs. Il voit couler ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Que sert de lui montrer la fontaine, pour ne lui donner qu'une goutte à boire? Ce rayon lui fait désirer le grand jour, et cette goutte que vous laissez tomber sur lui lui fait avoir soif de la source. Écoutez comme il crie dans l'*Apocalypse : Et Spiritus et Sponsa dicunt : Veni :* « L'Esprit et l'Épouse disent : Venez ». Que lui répond le divin Époux? « Oui, je viens bientôt » : *Etiam venio cito* (2)! « O instant trop long! » *O modicum longum* (3)! Il redouble ses gémissements et ses cris : « Venez, Seigneur Iésus » : *Veni, Domine Jesu.* O divin Sauveur, quel supplice! Votre amour est trop sévère pour lui. Je sais que dans la croix que vous lui donnez, « il y a une douleur qui console » : *Ipse consolatur dolor* (4); et que le calice de votre passion que vous lui faites boire à longs traits, tout amer qu'il est à nos sens, a ses douceurs pour l'esprit, quand une foi vive l'a persuadé des maximes de l'Évangile. Mais j'ose dire, ô divin Sauveur, que cette manière douce et affectueuse avec laquelle vous avez traité saint Jean votre bien-aimé disciple, et ces caresses mystérieuses dont il vous a plu l'honorer, exigeaient en quelque sorte de vous quelque marque plus sensible de la tendresse de votre cœur, et que vous lui deviez des consolations qui fussent plus approchantes de cette familiarité bienheureuse que vous avez voulu lui permettre. C'est aussi ce que nous verrons au Calvaire et dans le beau présent qu'il lui fait, et dans le dernier adieu qu'il lui dit.

SECOND POINT.

Certainement, Chrétiens, l'amitié ne peut jamais être véritable, qu'elle ne se montre bientôt tout entière; et elle n'a jamais plus de peine que lorsqu'elle se voit cachée. Toutefois il faut avouer que

(1) *Joan.*, III, 2.
(2) *Apoc.*, XXVII, 17, 20.
(3) S. August., *in Joan.*, Tract. CI, n. 6.
(4) S. August., Epist. XXVII, n. 1.

dans le temps qu'il faut dire adieu, la douleur que la séparation lui fait ressentir, lui donne je ne sais quoi de si vif et de si pressant pour se faire voir dans son naturel, que jamais elle ne se découvre avec plus de force. C'est pourquoi les derniers adieux que l'on dit aux personnes que l'on a aimées saisissent de pitié les cœurs les plus durs : chacun tâche dans ses rencontres de laisser des marque de son souvenir. Nous voyons, en effet, tous les testatements remplis de clauses de cette nature : comme si l'amour qui ne se nourrit ordinairement que par la présence, voyant approcher le moment fatal de la dernière séparation, et craignant par là sa perte totale en même temps qu'il se voit privé de la conversation et de la vue, ramassait tout ce qui lui reste de force pour vivre et durer du moins dans le souvenir.

Ne croyez pas que notre Sauveur ait oublié son amour en cette occasion. Ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin (1); et puisqu'il ne meurt que par son amour, il n'est jamais plus puissant qu'à sa mort. C'est aussi, sans doute, pour cette raison qu'il amène au pied de sa croix les deux personnes qu'il chérit le plus, c'est-à-dire, Marie sa divine mère, et Jean son fidèle et son bon ami, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître mourant pour notre salut.

Car je vous demande, mes Frères, pourquoi appeler la très sainte Vierge à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle par tant de cruelles blessures un sang qui lui est si cher? Pourquoi le plus chéri de tous ses disciples est-il le seul témoin de ses souffrances? Avec quels yeux verra-t-il cette poitrine sacrée sur laquelle il se reposait, il y a deux jours, pousser les derniers sanglots parmi des douleurs infinies? Quel plaisir au Sauveur de contempler ce favori bien aimé saisi par la vue de tant de tourments, et par la mémoire encore toute fraîche de tant de caresses récentes mourir de langueur au pied de sa croix? S'il l'aime si chèrement, que ne lui épargne-t-il cette affliction? Et n'y a-t-il pas de la dureté de lui refuser cette grâce? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez le dessein du Sauveur des âmes. Il faut que Marie et saint Jean assistent à la mort de Jésus, pour y recevoir ensemble, avec la tendresse du dernier adieu, les présents qu'il a à leur faire, afin de signaler en expirant l'excès de son affection.

Mais que leur donnera-t-il, nu, dépouillé comme il est? Les soldats avares et impitoyables ont partagé jusqu'à ses habits et joué sa tunique mystérieuse : il n'a pas de quoi se faire enterrer. Son corps

(1) *Joan.*, XIII, 1.

même n'est plus à lui : il est la victime de tous les pécheurs; il n'y a goutte de son sang qui ne soit due à la justice de Dieu son Père. Pauvre esclave, qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer par son testament! Il a perdu jusqu'à son Père, auquel il s'est glorifié tant de fois d'être si étroitement uni. C'est son Dieu, ce n'est plus son Père. Au lieu de dire comme auparavant : « Tout ce qui est à vous est à moi », il ne lui demande plus qu'un regard : *Respice in me;* et il ne peut l'obtenir, et il s'en voit abandonné : *Quare me dereliquisti* (1)? Ainsi de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean : tout le reste des siens l'ont abandonné, et ils sont là pour lui dire : Nous sommes à vous. Voilà tout le bien qui lui reste et dont il peut disposer par son testament. Mais c'est à eux qu'il faut donner, et non pas les donner eux-mêmes. O amour ingénieux de mon Maître! Il faut leur donner, il faut les donner. Il faut donner Marie au disciple et le disciple à la divine Marie. *Ego dilecto meo*, dit-il : Mon Maître, je suis à vous, usez de moi comme il vous plaira. Voilà la suite : *Et ad me conversio ejus* (2) : « Fils, dit-il, voilà votre Mère. » O Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie. Marie est à saint Jean, saint Jean à Marie. Vous devez vous rendre heureux l'un et l'autre par une mutuelle possession. Ce ne vous est pas un moindre avantage d'être donné que de recevoir, et je ne vous enrichis pas plus par le don que je vous fais que par celui que je fais de vous.

Mais, mes Frères, entrons plus profondément dans cet admirable mystère; cherchons par les Ecritures quelle est cette seconde naissance qui fait saint Jean le fils de Marie, quelle est cette nouvelle fécondité qui rend Marie mère de saint Jean; et développons les secrets d'une belle théologie, qui mettra cette vérité dans son jour. Saint Paul parlant de notre Sauveur après l'infamie de sa mort et la gloire de sa résurrection, en a dit ces belles paroles (3) : « Nous ne connaissons plus maintenant personne selon la chair; et si nous avons connu autrefois Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est mort et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte ». Que veut dire cette parole, et quel est le sens de l'Apôtre? Veut-il dire que le Fils de Dieu s'est dépouillé en mourant de sa chair humaine, et qu'il ne l'a point reprise en sa glorieuse résurrection? Non, mes Frères, à Dieu ne plaise! Il faut trouver un autre sens à cette belle parole du divin Apôtre, qui nous ouvre l'intelligence de ses sentiments. Ne le cherchez pas, le voici : il veut dire que le Fils

(1) *Matth.*, XXVII, 46.
(2) *Cant.*, VII, 10.
(3) *II. Cor.*, V, 16.

de Dieu dans la gloire de sa résurrection a bien la vérité de la chair, mais qu'il n'en a plus les infirmités; et pour toucher encore plus le fond de cette excellente doctrine, entendons que l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, a eu deux naissances et deux vies, qui sont infiniment différentes.

La première de ces naissances l'a tiré du sein de Marie, la seconde l'a fait sortir du sein du tombeau. En la première, il est né de l'Esprit de Dieu, mais par une mère mortelle, et de là il en a tiré la mortalité. Mais en sa seconde naissance, nul n'y a part que son Père céleste; c'est pourquoi il n'y a plus rien que de glorieux. Il était de sa providence d'accommoder ses sentiments à ces deux manières de vie si contraires : de là vient que dans la première il n'a pas jugé indignes de lui les sentiments de faiblesse humaine : mais dans sa bienheureuse résurrection il n'y a plus rien que de grand, et tous ses sentiments sont d'un Dieu qui répand sur l'humanité qu'il a prise tout ce que la divinité a de plus auguste. Jésus, en conversant parmi les mortels, a eu faim, a eu soif : il a été quelquefois saisi par la crainte, touché par la douleur : la pitié a serré son cœur, elle a ému et altéré son sang, elle lui a fait répandre des larmes. Je ne m'en étonne pas, Chrétiens : c'étaient les jours de son humiliation, qu'il devait passer dans l'infirmité. Mais durant les jours de sa gloire et de son immortalité, après sa seconde naissance par laquelle son Père l'a ressuscité, pour le faire asseoir à sa droite, les infirmités sont bannies; et la toute-puissance divine déployant sur lui sa vertu, a dissipé toutes ses faiblesses. Il commence à agir tout à fait en Dieu : la manière en est incompréhensible; et tout ce qu'il est permis aux mortels de dire d'un mystère si haut, c'est qu'il n'y faut plus rien concevoir de ce que le sens humain peut imaginer; si bien qu'il ne nous reste plus que de nous écrier hardiment avec l'incomparable docteur des Gentils, que si nous avons connu Jésus-Christ selon sa naissance mortelle dans les sentiments de la chair, *nunc jam non novimus :* maintenant qu'il est glorieux et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte, et tout ce que nous y concevons est divin.

Selon cette doctrine du divin Apôtre, je ne craindrai pas d'assurer que Jésus-Christ ressuscité regarde Marie d'une autre manière, que ne faisait pas Jésus-Christ mortel. Car, mes Frères, sa mortalité l'a fait naître dans la dépendance de celle qui lui a donné la vie : « Il lui était soumis et obéissant (1) », dit l'Évangéliste. Tout Dieu qu'était Jésus, l'amour qu'il avait pour sa sainte Mère était mêlé sans doute de cette crainte filiale et respectueuse que les enfants bien nés ne perdent jamais. Il était accompagné de toutes ces

(1) *Luc.*, II, 51.

douces émotions, de toutes ces inquiétudes aimables, qu'une affection sincère imprime toujours dans les cœurs des hommes mortels : tout cela était bienséant durant les jours de faiblesse. Mais enfin voilà Jésus en la croix : le temps de mortalité va passer. Il va commencer désormais à aimer Marie d'une autre manière : son amour ne sera pas moins ardent; et tant que Jésus-Christ sera homme il n'oubliera jamais cette Vierge Mère. Mais après sa bienheureuse résurrection, il faut bien qu'il prenne un amour convenable à l'état de sa gloire.

Que deviendront donc, Chrétiens, ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnaient son amour? Mourront-ils avec Jésus-Christ? et Marie en sera-t-elle à jamais privée? Chrétiens, sa bonté ne le permet pas. Puisqu'il va entrer par sa mort en un état glorieux, où il ne les peut plus retenir, il les fait passer en saint Jean, et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé. Et n'est-ce pas ce que veut dire le grand saint Paulin par ces éloquentes paroles (1) : *Jam scilicet ab humana fragilitate, qua erat natus ex fœmina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, ut esset in gloria Dei Patris, delegat homini jura pietatis humanæ :* « Étant près de passer par la mort de la croix de l'infirmité humaine à la gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine ». « Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte Mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie; et pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, « mais avec toute la force d'un homme vivant et toute la fermeté d'un Dieu qui doit ressusciter » : *plena virtute viventis et constantia resurrecturi* (2). Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie mère de Jean, et Jean fils de Marie.

Car qui pourrait assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un et de l'autre? Ils gémissaient au pied de la croix, toutes les plaies de Jésus-Christ déchiraient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avait presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure; toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de

(1) *Epist.*, L, n. 17
(2) *Idem.*

sang dans le cœur de Jean qui ne fût aussitôt émue. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable; mais aussi leur fallait-il faire cette violence; il fallait de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, d'enter en eux le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

Voilà donc Marie mère de saint Jean. Quoique son amour maternel accoutumé d'embrasser un Dieu, ait peine à se terminer sur un homme, et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur que la récompenser de sa perte, toutefois la parole de son Fils la presse, l'amour que le Sauveur a eu pour saint Jean l'a rendu un autre lui-même, et fait qu'elle ne croit pas se tromper quand elle cherche Jésus-Christ en lui. Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri! Car de quels dons l'aura orné le Sauveur, pour le rendre digne de remplir sa place? Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort, et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte Mère par la naïveté de la ressemblance?

D'ailleurs, quelle abondance de grâces attirait sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie, et le désir qu'elle avait conçu de former en lui Jésus-Christ? Combien s'échauffaient tous les jours les ardeurs de sa charité, par la chaste communication de celles qui brûlaient le cœur de Marie? Et à quelle perfection s'avançait sa chasteté virginale, qui était sans cesse épurée par les regards modestes de la sainte Vierge et par sa conversation angélique.

Apprenons de là, Chrétiens, quelle est la force de la pureté. C'est elle qui mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur; c'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder en sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage et lui donne une Mère vierge: elle fait quelque chose de plus, elle lui ouvre le cœur de Jésus et lui en assure la possession.

[TROISIÈME POINT.]

Je l'ai déjà dit, Chrétiens, il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean; il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour : il lui a donné son amour. C'est

au cœur que l'amour prend son origine; il lui donne encore le cœur, et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple, je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité; viens la boire jusque dans sa source, viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelle tu attendriras mes fidèles : approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes; et pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consument.

Je ne m'étendrai pas à vous raconter les avantages de saint Jean. Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus, faites-nous-en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. En ce cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystères de charité dont l'origine est au cœur; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour; toutes les palpitations, tous les battements de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce cœur? Il remonte « jusqu'au principe », *In principio* (1). C'est pour venir à ce terme : *Et habitavit* (2) : « Il a habité parmi nous ». Qui l'a fait ainsi habiter avec nous? L'amour. « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde » : *Sic Deus dilexit mundum* (3). C'est donc l'amour qui l'a fait descendre, pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour?

C'est Dieu qui fait tous les cœurs, ainsi qu'il lui plaît. « Le cœur du roi est dans sa main » comme celui de tous les autres : *Cor regis in manu Dei est* (4). *Regis*, du Roi Sauveur. Quel autre cœur a été plus dans la main de Dieu? c'était le cœur d'un Dieu, qu'il réglait de près, dont il conduisait tous les mouvements. Qu'aura donc fait le Verbe divin en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde? Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain, il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères, sans être saisi de douleur; qui voyant les brebis perdues, ne puisse supporter leur égarement. Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue, qui lui fasse crier : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi » : *Si quis sitit, veniat ad me* (5). « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués » : *Venite ad*

(1) *Joan.*, I, 1.
(2) *Idem*, 14.
(3) *Ibid.*, III, 16.
(4) *Prov.*, XXI, 1.
(5) *Joan.*, VII, 37.

me, *omnes qui laboratis* (1). Venez, pécheurs, c'est vous que je cherche. Enfin, il lui faut un cœur qui lui fasse dire : « Je donne ma vie parce que je le veux » ; *Ego pono eam a meipso* (2). C'est moi qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments.

Voilà, mes Frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : « Pour nous, nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous » : *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis* (3). Voilà la profession de saint Jean. Pourquoi le Juif ne croit-il pas à notre Évangile? Il reconnaît la puissance, mais il ne veut pas croire à l'amour : il ne peut se persuader que Dieu nous ait assez aimés, pour nous donner son Fils. Pour moi, je crois à sa charité; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois; il est mort pour nous, je le crois; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus charitati ejus.*

Mais si nous y croyons, il faut l'imiter. Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles : c'est là où nous sommes tous réunis, « pour être consommés dans l'unité : *Ut sint consummati in unum* (4). C'est le cœur qui parlait, lorsqu'il disait : « Mon Père, je veux que là où je suis, mes disciples y soient aussi avec moi » : *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (5). Il ne distrait personne, il appelle tous ses enfants, et nous devons nous aimer « dans les entrailles de la charité de ce divin Sauveur » : *In visceribus Jesu Christi* (6). Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu, qui n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité, qui s'étendra du cœur de Jésus dans tous les autres pour les lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas; ne refusons à aucun de nos frères d'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde. Usons sans envie des biens qu'elle nous procure : nous ne les perdons pas en les communiquant aux autres; mais nous les possédons d'autant plus sûrement : ils se multiplient pour nous avec d'autant plus d'abondance que nous désirons plus généreusement les partager avec nos frères. Et pourquoi veux-tu arracher ton frère de ce cœur de Jésus-Christ? Il ne souffre point de séparation : il te vomira toi-même. Il supporte toutes les infirmités, pourvu que la charité dont nous sommes animés les couvre. Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus. « Dieu est

(1) *Matth.*, XI, 28.
(2) *Joan.*, X, 18
(3) *I. Joan.*, IV, 16.
(4) *Joan.*, XVII, 23.
(5) *Idem*, 24.
(6) *Philip.*, I, 8.

charité, et qui persévère dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui (1) »? Ah! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité? Lorsque je répands en eux mon cœur, je le répands en Dieu qui est charité. « Ce n'est pas à un homme que je me confie, mais à celui en qui il demeure pour être tel; et dans ma juste confiance, je ne crains point ces résolutions si changeantes de l'inconstance humaine » : *Non homini committo, sed illi in quo manet ut talis sit. Nec in mea securitate crastinum illud humanæ cogitationis incertum omnino formido.* C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits.

L'amour qui les unit intimement entre eux, s'échauffe de plus en plus dans ces mutuels embrassements de leurs cœurs. Ils s'aiment en Dieu, qui est le centre de leur union; ils s'aiment pour Dieu, qui est tout leur bien. Ils aiment Dieu dans chacun de leurs concitoyens qu'ils savent n'être grands que par lui, et vivement sensibles au bonheur de leurs frères, ils se trouvent heureux de jouir en eux et par eux des avantages qu'ils n'auraient pas eux-mêmes : ou plutôt ils ont tout; la charité leur approprie l'universalité des dons de tout le corps, parce qu'elle les consomme dans cette unité sainte qui, les absorbant en Dieu, les met en possession des biens de toute la cité céleste.

Voulons-nous donc, mes Frères, participer ici-bas à la béatitude céleste, aimons-nous; que la charité fraternelle remplisse nos cœurs; elle nous fera goûter dans la douceur de son action, ces délices inexprimables qui font le bonheur des saints; elle enrichira notre pauvreté, en nous rendant tous les biens communs, et ne formant de nous tous qu'un cœur et qu'une âme, elle commencera en nous cette unité divine qui doit faire notre éternel bonheur et qui sera parfaite en nous, lorsque l'amour, ayant entièrement transformé toutes nos puissances, Dieu sera tout en tous.

(1) *I. Joan.*, IV, 16.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY (1)

Prêché à Paris, à la collégiale de Saint-Thomas du Louvre, le 29 décembre 1833.

SOMMAIRE :

Exorde. J.-C. n'a cessé de s'abaisser, ce qu'il a fait une fois dans sa personne sacrée il l'accomplit tous les jours dans sa vie. L'Église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants; c'est pour cette cause que saint Thomas a donné sa vie.

Proposition, division. Les martyrs qui ont combattu pour la foi l'ont affermie par le témoignage de leur sang, ils ont calmé par leur patience la haine publique, confirmé par leur constance invincible les fidèles. Le saint archevêque de Cantorbéry a : 1° affermi l'autorité ecclésiastique violemment opprimée; 2° converti des cœurs indociles; 3° échauffé le zèle de ceux qui sont préposés pour en être les défenseurs.

I^er^ point. L'Église est sur la terre comme une étrangère, et elle y est revêtue d'un caractère royal, par la souveraineté toute spirituelle qu'elle y exerce. Les princes ont accordé à l'Église de grands privilèges et l'Église a fait aux princes un trône dans les consciences. Henri II, roi d'Angleterre, se déclare l'ennemi de l'Église. Saint Thomas représente avec douceur et fermeté que les deux puissances doivent s'aider mutuellement, et meurt pour les droits de l'Église.

II^e^ point. Dans les premiers siècles chrétiens, les princes étaient ennemis de l'Église, après la paix l'union s'est opérée; saint Thomas résiste jusqu'à la mort au prince qui veut usurper les droits de l'Église. Son sacrifice convertit Henri II.

III^e^ point. Le sang de saint Thomas ranima le courage du clergé d'Angleterre. Le clergé a des privilèges pour que la religion soit honorée, il possède des biens pour l'exercice des saints ministères, pour la subsistance des pauvres; il a de l'autorité afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline.

Péroraison. Fasse le divin Sauveur que tous ceux qu'il a appelés à l'état ecclésiastique imitent les vertus de saint Thomas à Cantorbéry.

In morte mirabilia operatus est.

Il a fait des choses merveilleuses dans sa mort.

(*Eccli.*, XLVIII, 15.)

Les mystères de Jésus-Christ sont une chute continuelle; et tant qu'il a vu devant soi quelque nouvelle bassesse, il n'a jamais cessé

(1) Thomas Becket, naquit à Londres, le 21 décembre 1117, d'une famille anglo-saxonne. Il étudia tour à tour à Oxford, à Paris et à Bologne. S'étant voué à l'état ecclésiastique, il ne tarda pas à acquérir une grande influence. Henry II

de descendre. Il se compare lui-même dans son Évangile à un grain de froment qui tombe (1) : et en effet, il est allé toujours tombant, premièrement du ciel en la terre, de son trône dans une crèche : de là par plusieurs degrés, il est tombé jusqu'à l'ignominie du supplice, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'à la profondeur de l'enfer. Mais comme il ne pouvait tomber plus bas, c'était là aussi le terme fatal de ses chutes mystérieuses; et ce cours d'abaissements étant rempli, c'est de là qu'il a commencé de se relever couronné d'honneur et de gloire.

Ce que notre Chef a fait une fois en sa personne sacrée, tous les jours il l'accomplit dans ses membres, et le martyr que nous honorons nous en est un illustre exemple. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'étant trouvé engagé pour les intérêts de l'Église dans de longs et fâcheux démêlés avec un grand roi, avec Henri II, roi d'Angleterre, on l'a vu tomber peu à peu de la faveur à la disgrâce, de la disgrâce au bannissement, du bannissement à une espèce de proscription, et enfin à une mort violente. Mais la Providence divine ayant lâché la main jusqu'à ce terme, a fait commencer de là son élévation. Elle a honoré de miracles le tombeau de cet illustre martyr; elle a mené à ses cendres un roi pénitent, elle a conservé les droits de l'Église par le sang de ce saint évêque, persécuté injustement pour sa cause et tirant sa gloire de ses souffrances. Elle m'a donné lieu de dire de lui ce que l'*Ecclésiastique* a dit d'Elisée, « que sa mort a opéré des miracles » : *In morte mirabilia operatus est.* Mais afin de vous découvrir toutes ces merveilles, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

C'est une loi établie, que l'Église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants, et que pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. Son Époux l'a achetée par le sang qu'il a versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde. C'est par le sang des martyrs qu'elle a étendu ses conquêtes bien au delà de l'empire romain; son sang lui a procuré, et la paix dont elle a joui sous les empereurs

l'éleva à la dignité de chancelier du royaume, de précepteur de son fils, puis d'archevêque de Cantorbéry, 1162. Le roi ayant voulu par ses statuts de Clarendon, 1154, restreindre la juridiction du clergé, l'archevêque défendit avec courage les intérêts de l'Église. Le synode de Northampton, 1165, le condamna. Louis VII, roi de France, auprès duquel il s'était réfugié, parvint à le réconcilier avec Henri II. Des troubles signalèrent le retour de l'archevêque dans le royaume, le roi d'Angleterre exprima imprudemment le désir d'être débarrassé du primat. Quatre chevaliers se rendirent aussitôt à Cantorbéry, et y tuèrent le prélat au pied même de l'autel où il allait officier. Henri II désavoua ce crime et fit amende honorable sur le tombeau de la victime. L'Église catholique honore ce saint le 29 décembre. V. *S. Thomas Becket, sa vie et ses lettres*, d'après l'ouvrage du R. Giles, par M. Darboy; Paris, 1858, vol. 2 in-8.

(1) *Joan.*, XII, 24.

chrétiens, et la victoire qu'elle a remportée sur les empereurs infidèles. Il paraît donc qu'elle devait du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine; et ainsi la discipline, aussi bien que la foi de l'Église, a dû avoir des martyrs.

C'est pour cette cause, Messieurs, que votre glorieux patron a donné sa vie. Nous avons honoré ces derniers jours le premier martyr de la foi : aujourd'hui nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline; et afin que tout le monde comprenne combien ce martyre a été semblable à ceux que nous ont fait voir les anciennes persécutions, je m'attacherai à vous montrer que la mort de notre saint archevêque a opéré les mêmes merveilles dans la cause de la discipline, que celle des autres martyrs a autrefois opérées lorsqu'il s'agissait de la croyance.

En effet, pour ne pas vous laisser longtemps en suspens, comme les martyrs qui ont combattu pour la foi, ont affermi par le témoignage de leur sang cette foi que les tyrans voulaient abolir, calmé par leur patience la haine publique qu'on voulait exciter contre eux en les traitant comme des scélérats, confirmé par leur constance invincible les fidèles qu'on avait dessein d'effrayer par le terrible spectacle de tant de supplices; en sorte que profitant des persécutions, ils les ont fait servir contre leur nature à l'établissement de leur foi, à la conversion de leurs ennemis, à l'instruction et à l'affermissement de leurs frères : ainsi vous verrez bientôt, Chrétiens, que des effets tout semblables ont suivi la mort du grand archevêque de Cantorbéry : et la suite de cet entretien vous fera paraître que le sang de ce nouveau martyr de la discipline a affermi l'autorité ecclésiastique qui était violemment opprimée, que sa mort a converti les cœurs indociles des ennemis de la discipline de l'Église, enfin qu'elle a échauffé le zèle de ceux qui sont préposés pour en être les défenseurs.

Voilà ce que j'ai dessein de vous faire entendre dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour bien entendre le sujet des fameux combats du grand saint Thomas de Cantorbéry pour l'honneur de l'Église et du sacerdoce, il faut considérer avant toutes choses quelques vérités importantes qui regardent l'état de l'Église : ce qu'elle est, ce qui lui est dû et ce qu'elle doit; quels droits elle a sur la terre, et quels moyens lui sont donnés pour s'y maintenir. Je sais que cette matière est fort étendue et pleine de questions épineuses : mais comme la décision de ces doutes dépend d'un ou deux principes, j'espère qu'en laissant un

grand embarras de difficultés fort enveloppées, je pourrai vous dire en peu de paroles ce qui est essentiel et fondamental, et absolument nécessaire, pour connaître l'état de la cause pour laquelle saint Thomas a donné sa vie. J'avance donc deux vérités qui expliquent parfaitement, si je ne me trompe, l'état de l'Église sur la terre. Je dis qu'elle y est comme une étrangère, et qu'elle y est toutefois revêtue d'un caractère royal par la souveraineté toute divine et toute spirituelle qu'elle y exerce. Ces deux vérités éclaircies nous donneront par ordre la résolution des difficultés que j'ai proposées.

Et premièrement, l'Église est dans le monde comme une étrangère : cette qualité fait sa gloire. Elle montre sa dignité et son origine céleste, lorsqu'elle dédaigne d'habiter la terre : elle ne s'y arrête donc pas, mais elle y passe; elle ne s'y habitue pas, mais elle y voyage. Ce qu'elle appréhende le plus, c'est que ses enfants s'y naturalisent, et qu'ils ne fassent leur principal établissement où ils ne doivent avoir qu'un lieu de passage. Mais nous comprendrons plus facilement cette qualité d'étrangère, si nous faisons en un mot la comparaison de l'Église de Jésus-Christ avec la Synagogue ancienne.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué que les livres sacrés de Moïse, outre les préceptes de religion, sont pleins de lois politiques et qui regardent le gouvernement d'un État. Ce sage législateur ordonne du commerce et de la police, des successions et des héritages, de la justice et de la guerre, et enfin de toutes les choses qui peuvent maintenir un empire. Mais le Prince du nouveau peuple, le Législateur de l'Église a pris une conduite opposée. Il laisse faire aux princes du monde l'établissement des lois politiques; et toutes celles qu'il nous donne et qui sont écrites dans son Évangile, ne regardent que la vie future. D'où vient cette différence entre l'ancien et le nouveau peuple, si ce n'est que la Synagogue devant avoir sa demeure et faire son séjour sur la terre, il fallait lui donner des lois pour y établir son gouvernement : au lieu que l'Église de Jésus-Christ voyageant comme une étrangère parmi tous les peuples du monde, elle n'a point de lois particulières touchant la société politique; et il suffit de lui dire généralement ce qu'on dit aux étrangers et aux voyageurs, qu'en ce qui regarde le gouvernement, elle suive les lois du pays où elle fera son pèlerinage, et qu'elle en révère les princes et les magistrats : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (1)? C'est le seul commandement politique que le Nouveau Testament nous donne.

Cette vérité étant supposée, si vous me demandez, Chrétiens, quels sont les droits de l'Église, qu'attendez-vous que je vous réponde, sinon qu'elle a sans doute de grands avantages et des prétentions glorieuses; mais que celui dont elle attend tout, ayant dit

(1) *Rom.*, XIII, 1.

que son royaume n'est pas de ce monde (1), tout le droit qu'elle peut avoir d'elle-même sur la terre, c'est qu'on lui laisse pour ainsi dire passer son chemin et achever son voyage en paix? Tellement que rien ne lui convient mieux, à elle et à ses enfants, que ces mots de Tertullien : « Toute notre affaire en ce monde, c'est d'en sortir au plus tôt » : *Nihil nostra refert in hoc ævo, nisi de eo quam celeriter excedere* (2).

Mais peut-être que vous penserez que je représente l'Église comme une étrangère trop faible, et que je la laisse sans autorité et sans fonction sur la terre, enfin trop nue et trop désarmée au milieu de tant de puissances ennemies de sa doctrine ou jalouses de sa grandeur. Non, mes Frères, il n'en est pas ainsi. Elle ne voyage pas sans sujet dans ce monde : elle y est envoyée par un ordre suprême, pour y recueillir les enfants de Dieu et y rassembler ses élus dispersés aux quatre vents. Elle a charge de les tirer du monde; mais il faut qu'elle les vienne chercher dans le monde : et en attendant, Chrétiens, qu'elle les présente à Dieu, maintenant qu'elle voyage avec eux, et qu'elle les tient sous son aile, n'est-il pas juste qu'elle les gouverne, qu'elle dirige leurs pas incertains et qu'elle conduise leur pèlerinage? C'est pourquoi elle a sa puissance; elle a ses lois et sa police spirituelle; elle a ses ministres et ses magistrats, par lesquels elle exerce, dit Tertullien, « une divine censure contre tous les crimes » : *Exhortationes, castigationes et censura divina* (3). Malheur à ceux qui la troublent ou qui se mêlent dans cette céleste administration, ou qui osent en usurper la moindre partie. C'est une injustice inouïe de vouloir profiter des dépouilles de cette Épouse du Roi des rois, à cause seulement qu'elle est étrangère et qu'elle n'est pas armée. Son Dieu prendra en main sa querelle, et sera un rude vengeur contre ceux qui oseront porter leurs mains sacrilèges sur l'arche de son alliance. Mais laissons ces réflexions et avançons dans notre sujet.

Jusqu'ici l'Église n'a aucun droit qui relève de la puissance des hommes, elle ne tient rien que de son Époux. Mais les rois du monde ont fait leur devoir; et pendant que cette illustre étrangère voyageait dans leurs Etats, ils lui ont accordé de grands privilèges, ils ont signalé leur zèle envers elle par des présents magnifiques. Elle n'est pas ingrate de leurs bienfaits, elle les publie par toute la terre. Mais elle ne craint point de leur dire que parmi leurs plus grandes libéralités, ils reçoivent plus qu'ils ne donnent; et enfin pour nous expliquer nettement, qu'il y a plus de justice que de

(1) *Joan.*, XVIII, 36.
(2) *Apolog.*, n. 41.
(3) *Apolog.*, n. 39.

grâce dans les privilèges qu'ils lui accordent. Car pour ne pas raconter ici les avantages spirituels que l'Église leur communique, pouvaient-ils refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver? Ils règnent sur les corps par la force, et peut-être sur les cœurs par l'inclination ou par les bienfaits. L'Église leur a ouvert une place plus sûre et plus vénérable : elle leur a fait un trône dans les consciences, en présence et sous les yeux de Dieu même : elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leurs personnes sacrées, et une partie de sa religion de l'obéissance qui leur est due. Elle va étouffer dans le fond des cœurs, non seulement les premières pensées de rébellion, mais encore les moindres murmures; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par ses exemples, qu'il en faut tout souffrir jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce secrètement la justice même de Dieu. Après des services si importants, si on lui accorde des privilèges, n'est-ce pas une récompense qui lui est bien due? Et les possédant à ce titre, peut-on concevoir le dessein de les lui ravir sans une extrême injustice?

Cependant Henri second, roi d'Angleterre, se déclare l'ennemi de l'Église. Il l'attaque au spirituel et au temporel, en ce qu'elle tient de Dieu et en ce qu'elle tient des hommes : il usurpe ouvertement sa puissance. Il met la main dans son trésor, qui enferme la subsistance des pauvres. Il flétrit l'honneur de ses ministres par l'abrogation de leurs privilèges, et opprime leur liberté par des lois qui lui sont contraires. Prince téméraire et mal avisé, que ne peut-il découvrir de loin les renversements étranges que fera un jour dans son État le mépris de l'autorité ecclésiastique, et les excès inouïs où les peuples seront emportés, quand ils auront secoué ce joug nécessaire? Mais rien ne peut arrêter ses emportements. Les mauvais conseils ont prévalu, et c'est en vain que l'on s'y oppose : il a tout fait fléchir à sa volonté, et il n'y a plus que le saint archevêque de Cantorbéry qu'il n'a pu encore ni corrompre par ses caresses, ni abattre par ses menaces.

A la vérité, il met sa constance à des épreuves bien dures. Qu'on le dépouille, qu'on le déshonore, qu'on le bannisse : il s'en réjouit : mais pourquoi ruiner les siens? C'est ce qui lui perce le cœur. Il n'y a rien de plus insensible, ni de plus sensible tout à la fois que la charité véritable. Insensible à ses propres maux, et en cela directement contraire à l'amour-propre, elle a une extrême sensibilité pour les maux des autres. Aussi le grand apôtre, très peu touché de tout ce qui le regardait, disait aux fidèles : « J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve : je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abondance; j'ai été instruit en toutes choses et en toutes

rencontres à être bien traité et à souffrir la faim, à être dans l'abondance et à être dans l'indigence » : *Scio et humiliari, scio et abundare; ubique et in omnibus institutus sum, et satiari, et esurire, et abundare et penuriam pati* (1). Et cependant cet homme tout céleste, si indifférent, si dur pour lui-même, ressent le contre-coup de tous les maux, de toutes les peines que peut souffrir le moindre des fidèles. « Qui est faible, s'écrie-t-il, sans que je le sois avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror* (2)? Sa tendresse pour ses frères est si grande qu'il ne peut les voir dans les larmes et dans l'affliction, qu'il n'en soit pénétré d'une vive douleur : « Que faites-vous de pleurer ainsi et de me briser le cœur »? *Quid facitis flentes et affligentes* (3) *cor meum?* C'est en vain que vous me fendez le cœur par vos larmes : « car pour moi je suis tout prêt à souffrir non seulement les chaînes, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus » : *Ego enim non solum alligari, sed et mori paratus sum* (4). Ce cœur de diamant, qui semble défier le ciel et la terre, et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités : il ne peut souffrir les larmes de ses frères. Combien a dû être touché saint Thomas de voir les siens affligés et persécutés à son occasion! Il se souvient de Jésus, qui n'est pas plus tôt né qu'il attire des persécutions à ses parents, qui sont contraints de quitter leur maison pour l'amour de lui. Il a reçu sa loi d'en haut, et ne peut rien faire pour les siens, sinon de leur souhaiter qu'ayant part aux persécutions ils aient part à la grâce.

Le prophète Zacharie semble avoir voulu nous représenter l'immuable et éternelle concorde qui doit être entre l'empire et le sacerdoce. « Celui-là, dit-il, parlant de ce prince, sera revêtu de gloire, il sera assis et dominera sur son trône; et le pontife sera aussi sur son trône et il y aura un conseil de paix entre ces deux » : *Ipse portabit gloriam, et sedebit, et dominabitur super solio suo; et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos* (5). Vous voyez que la gloire, et l'éclat, et l'autorité dominante sont dans le trône royal. Mais quoique le Fils de Dieu ait enseigné à ses ministres qu'ils ne doivent pas dominer à la manière du monde, e sacerdoce néanmoins ne laisse pas d'avoir son trône. Car le prophète en établit deux : il reconnaît deux puissances qui sont, comme vous voyez, plutôt unies que subordonnées : *Consilium pacis inter*

(1) *Philipp.*, IV, 12.
(2) *II. Cor.*, XI, 29.
(3) Selon le Grec : *Comminuentes, conterentes.*
(4) *Act.*, XXI, 13.
(5) *Zachar.*, VI, 13.

illos (1); et le genre humain se repose à l'ombre (2) de cette concorde.

Saint Thomas a souvent représenté au roi d'Angleterre par des lettres pleines d'une force, d'une douceur et d'une modestie apostoliques, que ces puissances doivent concourir et se prêter la main mutuellement, et non se regarder avec jalousie, puisqu'elles ont des fins si diverses qu'elles ne peuvent se choquer sans quitter leur route et sortir de leurs limites. Il soutient ces charitables avertissements avec toute l'autorité que pouvait donner non seulement la sainteté de son caractère, mais la sainteté de sa vie, qui était l'exemple et l'admiration de tout l'univers.

Notre France l'avait connue, puisque lorsqu'il fut exilé, elle lui avait ouvert les bras; et le roi Louis VII, témoin oculaire des vertus apostoliques de ce grand homme, a toujours constamment favorisé, et sa personne et la cause qu'il défendait, par toutes sortes de bons offices. Rendons ici témoignage à l'incomparable piété de nos monarques très chrétiens. Comme ils ont vu que Jésus-Christ ne règne pas si son Église n'est autorisée, leur propre autorité ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Église. Cette puissance royale, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a jamais jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans les affaires spirituelles (3); et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser, lorsque écrivant aux évêques, il les assurait de sa protection (4) dans les fonctions de leur ministère, afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante ut decet potestate nostra, perficere valeatis* (5).

Telles sont les maximes saintes et durables de la monarchie très chrétienne, et plût à Dieu que le roi d'Angleterre eût suivi les sentiments et imité les exemples de ses augustes voisins? Saint Thomas ne se verrait pas réduit à la dure nécessité de s'opposer à son prince. Mais comme ce monarque se rend inflexible, l'Église opprimée est contrainte de recourir aux derniers efforts (6).

Vous attendez peut-être des foudres et des anathèmes. Mais quoique Henri les eût mérités, Thomas, aussi modéré que vigoureux, ne fulmine pas aisément contre une tête royale. Voici ces derniers efforts dont je veux parler : le saint archevêque offre à Dieu sa vie;

(1) *Matth.*, xx, 25, 26.
(2) *Var.* : A l'abri.
(3) *Var.* : Ecclésiastiques.
(4) *Var.* : De son appui.
(5) Ludovic. Pius, *Capitul.*, an. 828, cap. IV.
(6) *Var.* : Remèdes.

et sachant que l'Église n'est jamais plus forte que lorsqu'elle parle par la voix du sang, il revient d'un long exil avec un esprit de martyr, préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa Cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué (1) dès son temps que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont assez souvent traversés par (2) des raisons politiques. Car comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans leur faux repos (3), et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Église sans force et la piété sans défense; il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de *César* et les intérêts de l'État. Ainsi quand Néhémias relevait les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publiaient partout qu'il méditait un dessein de rébellion (4); et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchaient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur. Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle, toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri déjà prévenu et irrité (5) par les faux rapports, témoigna avec une aigreur extrême que la vie de ce prélat lui était à charge. Que de mains furent armées contre lui par cette parole!

Chrétiens, soyez attentifs : s'il y eut jamais un martyre qui ressemblât parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi tout est prêt pour le sacrifice, et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup (6). Le saint homme va au devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez, dit Jésus, retirer ceux-ci (7). » Ces choses étant accomplies et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles

(1) Serm. *contra Axent.*, n. 36.
(2) *Var. :* Sont troublés ordinairement.
(3) *Var. :* Dans leurs fausses joies.
(4) *II. Esdr.*, VI, 6, 7.
(5) *Var. :* Prévenu et aigri.
(6) *Var. :* Et voici les meurtriers qui entrent.
(7) *Joan.*, XVIII, 8.

mystiques de ce sacrifice : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate, dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur :* « Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Église; et toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut ravir ». Il se prosterne devant Dieu; et comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée : il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Église opprimée; il ne parle que de l'Église : il n'a que l'Église dans le cœur et dans la bouche; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Église.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine. Ah! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps. On voit que ce saint a été martyr durant tout le cours de sa vie; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre au milieu de telles souffrances. O digne défenseur de l'Église! Voilà les hommes qui méritent de parler pour elle, et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies; et ce que le saint archevêque n'a pas pu obtenir vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle par des miracles si visibles et si fréquents, que les rois mêmes et les plus grands rois; oui, mes Frères, nos rois très chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guérison de son fils aîné, attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe-Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige: Voyez, mes Frères, quels défenseurs trouve l'Église dans sa faiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* (2). Ce sont ces bienheureuses faiblesses qui lui donnent ces invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire les saints martyrs. Quiconque ne ménage pas l'autorité de l'Église, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs, qui la consacre et qui la protège. Pour avoir

(1) *II. Cor.*. XII. 10.

violé ses droits, Henri est mal assuré dans son trône; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir, que son propre fils oublie sa naissance et se mette à la tête de ses ennemis. Déjà la vengeance du ciel commence à le presser de toutes parts : mais c'est une vengeance miséricordieuse, qui ne l'abat que pour le rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque : *In morte mirabilia operatus est.*

SECOND POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Église ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction : il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il était évêque, il n'a jamais oublié qu'il était sujet; et la charité pastorale animait de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'était opposé au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à se défendre des grands de la terre, et c'est une des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement que l'Église a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, Chrétiens, de vous représenter comme en deux tableaux les deux temps et les deux états du christianisme : l'empire ennemi de l'Église, et l'Empire réconcilié avec l'Église.

Durant le temps de l'inimitié, il y avait entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Église n'avait que le ciel, et l'Empire n'avait que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui, selon le langage de l'Église, s'appelait le siècle auquel elle obligeait ses enfants de renoncer. C'était une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde, et les sages ne pensaient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis à certaines conditions au premier concile d'Arles dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquaient toujours quelque répugnance : *Ad præsidarum prosilire* (1), par un mot qui voulait dire qu'on s'égarait hors

(1) *Concil Arelat.* I, can. VII.

des bornes, qu'on s'échappait, qu'on sortait des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'État étaient légitimes, puisque même saint Paul leur avait appris qu'elles étaient ordonnées de Dieu (1). Mais dans cette première ferveur, l'Église respirait tellement le ciel, qu'elle ne voulait rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle était encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvait accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, Messieurs, l'opinion qu'on avait en ce temps-là des empereurs sur le sujet de la religion. On ne considérait pas seulement qu'ils étaient ennemis de l'Église, mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étaient pas capables d'y être reçus; vous allez être étonnés de la liberté de cette parole : « Les Césars, dit-il, seraient chrétiens, si le siècle qui nous persécute se pouvait passer des Césars, ou s'ils pouvaient être Césars et chrétiens tout ensemble » : *Cæsares credidissent super Christo, sit aut Cæsares non essent sæculo necessarii, aut si et christiani potuissent esse et Cæsares* (2). Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Eh quoi donc! n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Évangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai, mais il faut savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats qui devaient engendrer les martyrs, les Césars étaient nécessaires aux siècles, le parti contraire à l'Église les devait avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'*Empereur* et de *César*, qui, selon les occultes dispositions de la Providence, était un nom de majesté, était incompatible avec le nom de *Chrétien*, qui devait être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là regardant les empereurs de la sorte, n'avaient garde de corrompre leur simplicité à la Cour : il ne fallait pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les tenter (3); et leurs mains, qu'ils voyaient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendaient leurs offres et leurs présents non seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardait leurs menaces, il fallait à la vérité beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avaient du moins cet avantage, qu'une guerre si déclarée les déterminait à la résistance, et qu'il n'y avait pas à délibérer si on s'opposerait à une puissance qu'on voyait si ouvertement armée contre l'Évangile.

Mais après la paix de l'Église, après que l'Empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont été changées. Comme le monde a paru ami, les fidèles n'ont plus refusé ses présents. Ces chrétiens sauvages et durs, qui ne pouvaient s'apprivoiser avec la Cour, ont commencé

(1) *Rom.*, XIII, 1.
(2) *Apolog.*, n. 21
(3) *Var.* : Toucher.

à la trouver belle; et la voyant devenue chrétienne, ils ont appris à en briguer les faveurs. Ainsi les douceurs de la paix ont amolli ces courages mâles que l'exercice de la guerre rendait invincibles; l'ambition, la flatterie, l'amour des grandeurs se coulant insensiblement dans l'Église, ont énervé peu à peu cette vigueur ancienne, même dans l'ordre ecclésiastique qui en était le plus ferme appui; et comme dit saint Grégoire (1), on a recherché l'honneur du siècle dans une puissance que Dieu avait établie pour l'anéantir.

Dans cet état du christianisme, s'il arrive qu'un roi chrétien, comme Henri d'Angleterre, entreprenne contre l'Église, ne faudra-t-il pas pour lui résister une résolution extraordinaire? Combien a désiré notre saint prélat, puisqu'il plaisait à Dieu qu'il souffrît persécution pour la justice, que Dieu lui envoyât un Néron ou quelque monstre semblable pour persécuteur? Il n'eût pas eu à combattre tant de fortes considérations qui le retenaient contre un roi enfant de l'Église, son maître, son bienfaiteur, dont il avait été le premier ministre. De plus, un ennemi déclaré, à qui le prétexte du nom chrétien n'aurait pas donné le moyen de tromper les évêvques par de belles apparences, aurait-il pu détacher tous ses frères les évêques pour le laisser seul et abandonné dans la défense de la bonne cause? Voici donc une nouvelle espèce de persécution, qui s'élève contre saint Thomas; persécution formidable, à qui la puissance royale donne de la force, à qui la profession du christianisme donne le moyen d'employer la ruse. N'est-ce pas en de pareilles rencontres que la justice a besoin d'être soutenue avec toute la vigueur ecclésiastique? D'autant plus qu'il ne suffit pas de résister seulement à ce roi superbe, mais il faut encore tâcher de l'abattre, mais de l'abattre pour son salut par l'humilité de la pénitence.

Notre saint évêque n'ignore pas qu'il n'est rien de plus utile aux pécheurs que de trouver des obstacles à leurs desseins criminels. Il ne cède donc pas à l'iniquité sous prétexte qu'elle est armée et soutenue d'une main royale : au contraire, lui voyant prendre son cours d'un lieu éminent d'où elle se peut répandre avec plus de force, il se croit plus obligé de s'élever contre, comme une digue que l'on élève à mesure que l'on voit des ondes enflées. Ainsi le désir de sauver le roi l'oblige à lui résister de toute sa force. Mais que dis-je, de toute sa force? Est-il donc permis à un sujet d'avoir de la force contre son prince; et pensant en faire un généreux, n'en ferons-nous point un rebelle? Non, mes Frères, ne craignez rien, ni de la conduite de saint Thomas, ni de la simplicité de mes expressions. Selon le langage ecclésiastique, la force a une autre signification que dans le langage du monde. La force selon le monde s'étend jusqu'à entre-

(1) *Pastor.*, part. I, cap. VIII.

prendre; la force selon l'Église ne va pas plus loin que de tout souffrir : voilà les bornes qui lui sont prescrites. Écoutez l'apôtre saint Paul : *Nondum usque ad sanguinem restitistis;* comme s'il disait : Vous n'avez pas tenu jusqu'au bout, parce que vous ne vous êtes pas défendu jusqu'au sang. Il ne dit pas jusqu'à attaquer, jusqu'à verser le sang de vos ennemis, mais jusqu'à répandre le vôtre.

Au reste, saint Thomas n'abuse pas de ses maximes vigoureuses. Il ne prend pas par fierté ces armes apostoliques, pour se faire valoir dans le monde : il s'en sert comme d'un bouclier nécessaire dans l'extrême besoin de l'Église. La force du saint évêque ne dépend donc pas du concours de ses amis, ni d'une intrigue finement menée. Il ne sait point étaler au monde sa patience pour rendre son persécuteur plus odieux, ni faire jouer de secrets ressorts pour soulever les esprits. Il n'a pour lui que les prières des pauvres, les gémissements des veuves et des orphelins. Voilà, disait saint Ambroise (1), les défenseurs des évêques; voilà leurs gardes, voilà leur armée. Il est fort, parce qu'il a un esprit également incapable et de crainte et de murmure. Il peut dire véritablement à Henri, roi d'Angleterre, ce que disait Tertullien au nom de toute l'Église, à un magistrat de l'Empire, grand persécuteur de l'Église : *Non te terremus, qui nec timemus* (2). Apprends à connaître quels nous sommes et vois quel homme c'est qu'un chrétien : « Nous ne pensons pas à te faire peur, et nous sommes incapables de te craindre ». Nous ne sommes ni redoutables ni lâches : nous ne sommes pas redoutables, parce que nous ne savons pas cabaler; et nous ne sommes pas lâches, parce que nous savons mourir.

C'est ce que semble dire le grand saint Thomas, et c'est par ce sentiment qu'il unit ensemble les devoirs de l'épiscopat avec ceux de la sujétion. *Non te terremus :* voilà le sujet toujours soumis et respectueux; *qui nec timemus :* voilà l'évêque toujours ferme et inébranlable. *Non te terremus :* je ne médite rien contre l'Etat; *qui nec timemus* : je suis prêt à tout souffrir pour l'Église. J'ai donc eu raison de vous dire qu'il résiste de toute sa force; mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec une contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux : au contraire, sa modestie est connue de tous, selon le précepte de l'Apôtre (5). C'est par là qu'il espère convertir le roi : il se propose de l'apaiser, du moins en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sen-

(1) *Hebr.*, XII, 4.
(2) Serm. *contra Auxent.*, n. 33.
(3) *Ad Scapul.*, n. 4.
(4) *Philipp.*, IV, 5.

timents. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, l'injuste (1) persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr et le sien est tout prêt à couler pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice : que celui-ci est digne encore de vos attentions! Là, un évêque à la tête de son clergé; et ici, un roi environné de toute sa Cour : là, un évêque nous a paru vêtu de ses ornements; ici, nous voyons un roi humblement dépouillé des siens : là, vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté; ici, une discipline et une haire, qui sont les instruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilège : ici, tout est plein de consolation. La victime est frappée; mais c'est la contrition qui perce son cœur : la victime est abattue; mais c'est l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence : *Quidam sanguis animæ* (2), l'autel du sacrifice, c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tombeau, il fait une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas, il honore ces cendres, il baise ces cendres, il arrose ces cendres de larmes, il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang; et ce sang qui criait vengeance, apaisé par ces larmes d'un roi pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé; il relève le courage de ses serviteurs; il met le roi d'Ecosse, son plus grand ennemi, entre ses mains; il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avait oublié; enfin, en un même jour, il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son État et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas : voilà la seconde merveille qu'elle a opérée, la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous; c'est, mes Frères, que notre zèle pour la sainte Église soit autant échauffé comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les

(1) *Var.* : La cruelle.
(2) S. August., Serm. CCCLI, n. 7.

esprits, pour soutenir par un saint concours les intérêts de l'Église. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, Messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits : il faut qu'il nous montre à en bien user chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voix de ce sang. Car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Église célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on voulait lui ravir ses privilèges, usurper sa puissance, envahir ses biens; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces privilèges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres, si l'on n'use de cette puissance que pour faire les grands dans le siècle; si l'on n'emploie ces richesses que pour contenter les mauvais désirs ou pour se faire considérer par une pompe mondaine : est-ce là de quoi faire un martyr? Était-ce là un digne sujet pour donner du sang et pour troubler tout un grand royaume! N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies que saint Thomas a été martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé; et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, Messieurs, mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin; justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry : il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des privilèges, c'est afin que la religion soit honorée; que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels, et pour la subsistance des pauvres; que s'il a de l'autorité, c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat même temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Église empêchent peut-être le monde de l'attaquer pour ainsi dire dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion; et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs, comme le monde gagne insensiblement, quand saint Thomas n'aurait fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une dé-

fense invincible, et sans doute on ne pouvait pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ses droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie : ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine était sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes; que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions injustes de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque degré du saint ministère qu'ils aient été établis (1) emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue; qu'ils dispensent si saintement, si chastement les biens de l'Église, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avait de les conserver par un sang si pur et si précieux. Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non pour la recherche de ses honneurs, par l'exemple de leur modestie, plutôt que par les marques de la vanité, par la mortification de la pénitence, plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du siècle : que leur vie soit l'édification des peuples, leur parole l'instruction des simples, leur doctrine la lumière des dévoyés, leur vigueur et leur fermeté la confusion des pécheurs; leur charité l'asile des pauvres, leur puissance le soutien des faibles, leur maison la retraite des affligés, leur vigilance le salut de tous. Ainsi nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

(1) *Var.* : Quelque partie du saint ministère qui leur ait été confié.

Auteurs à consulter : Fléchier et le P. Séraphin ont fait aussi le panégyrique de S. Thomas de Cantorbéry.

PANÉGYRIQUE

SAINT FRANÇOIS DE SALES (1)

Prêché à Paris, au monastère de la Visitation, le 28 *décembre* 1662.

SOMMAIRE.

Exorde. Il n'est pas malaisé, ce semble, de louer un Père si vénérable devant des filles si respectueuses. Bossuet cependant souhaite qu'un autre fasse l'éloge du saint.

Proposition, division. Il est assez naturel aux hommes de vouloir s'élever aux lieux éminents pour étaler avec pompe l'éclat d'une superbe grandeur. Il n'en est pas ainsi de saint François que l'orateur considère successivement : 1° comme docteur et prédicateur ; 2° comme évêque ; et 3° comme directeur des âmes. Sous ces trois rapports, il montre comment il a été dans l'Église de Dieu un flambeau lumineux et vivifiant.

Ier point. I. Comme docteur et prédicateur, saint François a puisé dans l'Évangile cette science qui non seulement apporte la lumière, mais aussi la piété dans les âmes, qui échauffe en éclairant, qui sait montrer le chemin de la vertu et y conduire, apprendre la dévotion et la faire aimer même parmi les gens du monde.

IIe point. II. Comme évêque, il a évité tous les écarts de l'ambition, n'a vu dans sa charge éminente qu'un moyen de plus d'enseigner la science de J.-C., et non un marche-pied pour s'élever aux dignités ecclésiastiques ; il a été insensible aux applaudissements et à la faveur du monde, aussi bien qu'à ses disgrâces et à ses injustices.

IIIe point. III. Comme directeur des âmes, il s'adressa au cœur en même temps qu'à l'esprit, et la douceur fut son grand moyen de succès. Sa charité fut extraordinaire, charité compatissante et condescendante à l'égard de tous les pécheurs, mais particulièrement à l'égard des hérétiques.

Péroraison. Éloge et caractères de la charité d'après saint François de Sales et saint Augustin. Elle se fait toute à tous.

Ille erat lucerna ardens et lucens.

Il était une lampe ardente et luisante. (*Joan.*, v, 35.)

LAISSONS un spectacle de cruauté, pour arrêter notre vue sur l'image de la douceur même : laissons des petits enfants qui empor-

(1) Saint François de Sales naquit en 1567 au château de Sales, près d'Annecy. Il acheva ses études à Paris et étudia le droit à Padoue, fut avocat à Chambéry, entra dans les ordres sacrés, et fut toute sa vie un modèle de zèle et de piété. Missionnaire, il convertit beaucoup de protestants du Chablais et du pays de Gex. Nommé évêque de Genève, il s'appliqua avec zèle au soin de ses ouailles. Il vint en France à plusieurs reprises et y prêcha des Carêmes

tent la couronne des hommes, pour admirer un homme qui a l'innocence et la simplicité des enfants : laissons des mères désolées qui ne veulent pas recevoir de consolation dans la perte qu'elles font de leurs fils, pour contempler un Père toujours constant qui a amené lui-même ses filles à Dieu, afin de les immoler de ses propres mains par la mortification religieuse. Il n'est pas malaisé, ce semble, de louer un Père si vénérable devant des filles si respectueuses, puisqu'elles ont le cœur si bien préparé à écouter ses louanges : mais à le considérer par un autre endroit, cette entreprise est fort haute, parce qu'étant si justement prévenues d'une estime extraordinaire de ses vertus, il n'est rien de plus difficile que de satisfaire à leur piété, remplir leurs justes désirs et égaler leurs grandes idées. C'est ce qui me fait désirer, mes Sœurs, pour votre entière satisfaction, que l'éloge de ce grand homme se fasse bientôt en ce lieu auguste où se prononcent les oracles du christianisme. Mais en attendant ce glorieux jour trop éloigné pour nos vœux, qui ouvrira la bouche des prédicateurs pour faire retentir par toutes les chaires les mérites incomparables de François de Sales, votre très saint instituteur, nous pouvons nous entretenir en particulier de ses admirables vertus, et honorer avec ses enfants sa bienheureuse mémoire, qui est plus douce à tous les fidèles qu'une composition de parfums, comme parle l'Écriture sainte (1). Commençons donc, chères âmes, cette conversation avec la bénédiction du ciel; et pour implorer son secours, employons les prières de la sainte Vierge, en disant : *Ave.*

Il y a assez de fausses lumières, qui ne veulent briller dans le monde que pour attirer l'admiration par la surprise des yeux. Il est assez naturel aux hommes de vouloir s'élever aux lieux éminents, pour étaler de loin avec pompe l'éclat d'une superbe grandeur. Ce vice si commun dans le monde est entré bien avant dans l'Église, et a gagné jusqu'aux autels. Beaucoup veulent monter dans les chaires, pour y charmer les esprits par leur science et l'éclat de leurs pensées délicates; mais peu s'étudient comme il faut à se rendre capables d'échauffer les cœurs par des sentiments de piété. Beaucoup s'empressent avec ardeur de paraître dans les grandes places pour luire sur le chandelier (2); peu s'appliquent sérieusement à jeter dans les âmes ce feu céleste que Jésus a apporté sur la terre.

François de Sales, mes Sœurs, votre saint et admirable institu-

avec le plus éclatant succès. Il fonda la confrérie de la Croix et, en 1610, l'ordre de la Visitation confirmé par Paul V. Sa dévotion active ne connaissait point de repos. Trois jours avant sa mort il prêchait encore malgré l'épuisement de ses forces. Sa fête est célébrée le 29 janvier. — Voir sa *Vie*, par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, 2 vol. in-8°. Paris, Lecoffre. Le même ouvrage abrégé, 1 v. in-12.

(1) *Eccli.*, XLIX,

(2) *Luc.*, XII, 49.

teur, n'a pas été de ces faux luisants qui n'attirent que des regards curieux et des acclamations inutiles. Il avait appris de l'Évangile que les amis de l'Époux et les ministres de sa sainte Église devaient être ardents et luisants; qu'ils devaient non seulement éclairer, mais encore échauffer la maison de Dieu : *Ille erat lucerna ardens et lucens*. C'est ce qu'il a fidèlement accompli durant tout le cours de sa vie, et il ne sera pas malaisé de vous le faire connaître fort évidemment par cette réflexion.

Trois choses principalement lui ont donné beaucoup d'éclat dans le monde : la science, comme docteur et prédicateur; l'autorité, comme évêque; la conduite, comme directeur des âmes. La science l'a rendu un flambeau capable d'illuminer les fidèles; la dignité épiscopale a mis ce flambeau sur le chandelier pour éclairer toute l'Église; et le soin de la direction a appliqué cette lumière bénigne à la conduite des particuliers. Vous voyez combien reluit ce flambeau sacré; admirez maintenant comme il échauffe. Sa science pleine d'onction attendrit les cœurs; sa modestie dans l'autorité enflamme les hommes à la vertu; sa douceur dans la direction les gagne à l'amour de Notre-Seigneur. Voilà donc un flambeau ardent et luisant : si sa science reluit parce qu'elle est claire, elle échauffe en même temps parce qu'elle est tendre et affective; s'il brille aux yeux des hommes par l'éclat de sa dignité, il les édifie, les excite, les enflamme tout ensemble par l'exemple de sa modération; enfin si ceux qu'il dirige se trouvent éclairés fort heureusement par ses sages et salutaires conseils, ils se sentent aussi vivement touchés par sa charmante douceur : et c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs considèrent Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et pensent être savants dans son Écriture quand ils y ont rencontré, ou des questions inutiles, ou des rêveries agréables. François de Sales, mes Sœurs, a cherché une science qui tendît à la piété; et afin que vous entendiez dans le fond et de quelle sorte Jésus-Christ veut être connu, remontez avec moi jusqu'au principe.

Il y a deux temps à distinguer, qui comprennent tout le mystère du christianisme : il y a le temps des énigmes, ensuite le temps de la claire vue; le temps de l'obscurité, et après celui des lumières; enfin le temps de croire, et le temps de voir. Cette distinction étant supposée, tirons maintenant cette conséquence. Dans le temps de la claire vue, c'est alors que les esprits seront satisfaits par la manifestation de la vérité. Car « nous verrons Dieu face à face » : *Videbi-*

mus facie ad faciem (1) : et là découvrant sans aucun nuage la vérité dans sa source, nous trouverons de quoi contenter toutes nos curiosités raisonnables. Maintenant quelle est notre connaissance ? Connaissance obscure et enveloppée, qui nous fait entrevoir de loin quelques rayons de lumière à travers mille nuages épais ; connaissance par conséquent qui n'a pas été destinée pour nous conduire et qui est plutôt pour le cœur que pour l'esprit. Et c'est ce qui a fait dire au divin Sauveur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (2) : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ». *Videbunt :* ils verront un jour, et alors cessera le temps de travailler pour le cœur en le purifiant par le saint amour, et ce doit être tout l'objet de notre science.

Approfondissons davantage cette matière importante, et apprenons par les saintes Lettres quelle est le science de cette vie. L'apôtre saint Pierre la compare à un flambeau allumé parmi les ténèbres : *Lucernæ ardenti in caliginoso loco* (3). Traduisons mot à mot ces belles paroles : « C'est une lampe allumée dans un lieu obscur ». C'est pourquoi si ce flambeau a de la lumière, il doit avoir encore beaucoup plus d'ardeur, parce qu'elle doit attirer.

Cela paraît par une belle distinction que nous apprenons de l'Évangile. Il y a le temps de voir : alors l'esprit sera satisfait dans toutes ses curiosités raisonnables. « Nous verrons face à face » : *Facie ad faciem*. Maintenant ce n'est pas le temps. « Nous ne voyons qu'en énigme » : *Speculum in ænigmate* [*I. Cor.*, XIII, 12]. Ainsi il ne faut pas penser en cette vie à repaître la curiosité et le désir de savoir : c'est pourquoi « heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu » : *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt* [*Matth.*, v, 8]. *Videbunt :* ils verront. Alors ce sera le temps de purifier le cœur. Aussi voyons-nous que le fils de Dieu nous a donné des lumières, non autant qu'il en faut pour nous satisfaire, mais autant qu'il en faut pour nous conduire. Quand au milieu de la nuit on présente une lampe à un homme, ce n'est pas pour réjouir sa vue par la beauté de la lumière : le jour est destiné pour cela. Alors on voit le soleil qui anime toutes les couleurs, et qui réjouit par une lumière vive et éclatante toute la face de la nature. Cette petite lumière qu'on vous met en attendant devant les yeux n'est destinee que pour vous conduire. Ainsi en a-t-on fait aux hommes ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Écriture elle-même qui compare la saine doctrine « à une lampe allumée pendant la nuit » : *Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* [*II Petr.*, I 19]. Voici le temps de

(1) *I. Cor.*, XIII, 12.
(2) *Matth.*, V, 8.
(3) *II. Petr.*, I, 19.

l'obscurité : ténèbres de toutes parts. Cependant de peur que nous ne heurtions, « Dieu allume devant nos yeux un petit luminaire » : *Luminare minus ut præesset nocti* [*Gen.*, I, 16]. Il y a le grand luminaire qui préside au jour : c'est la lumière de gloire que nous verrons. Il en faut maintenant un moindre pour présider à la nuit : c'est la doctrine de l'Évangile au milieu des ténèbres qui nous environnent. « Un petit rayon de clarté nous trace un sentier étroit par où nous pouvons marcher sûrement jusqu'à ce que le jour arrive et que le soleil se lève en nos cœurs » : *Lucerna in caliginoso loco, donec dies illucescat, et lucifer oriatur in cordibus nostris.* Ne vous arrêtez pas à cette lumière seulement pour la contempler. Si vous voulez jouir pleinement du spectacle de la lumière, attendez le jour; cependant marchez et avancez à la faveur de cette lumière qui vous est donnée pour vous conduire : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* [*Exod.*, XXV, 40]. Le flambeau allumé devant vous a de la lumière, mais il a encore plus d'ardeur. Jésus-Christ dit de saint Jean, qui a commencé à faire briller la lumière de l'Évangile et la science du salut [*Luc.*, I, 77], ces paroles importantes : *Ille erat lucerna ardens et lucens; et voluistis ad horam exultare in luce ejus* [*Joan.*, V, 35]. Voilà nos curieux qui veulent se réjouir à la lumière. Pourquoi divisent-ils le flambeau, en admirant son éclat et méprisant son ardeur? Il fallait joindre l'un à l'autre, et se laisser plutôt embraser. Car encore que ce flambeau ait de la lumière, il a beaucoup plus d'ardeur. La lumière est comme cachée : *Thesauri scientiæ absconditi* [*Coloss.*, II, 3]; l'ardeur de la charité s'y découvre de toutes parts : *Apparuit humanitas et benignitas* [*Tit.*, III, 4]. Jésus-Christ nous montre quelque étincelle de la lumière de vérité à travers des nuages et des paraboles : il n'y a que la charité qui est étalée à découvert. Pour la première, quelques paroles; pour la seconde, tout son sang. Pourquoi, sinon pour nous faire entendre qu'il veut luire, mais qu'il veut encore plus échauffer et embraser les cœurs par son saint amour?

C'est pourquoi notre saint évêque a étudié dans l'Évangile de Jésus-Christ une science lumineuse, à la vérité, mais encore beaucoup plus ardente; et aussi quoiqu'il sût convaincre, il savait bien mieux convertir. Le grand cardinal du Perron en a rendu un beau témoignage. Ce rare et admirable génie, dont les ouvrages presque divins sont le plus ferme rempart de l'Église contre les hérétiques modernes, a dit plusieurs fois qu'il convaincrait bien les errants; mais que si l'on voulait qu'ils se convertissent, il fallait les conduire à notre prélat. Et en effet, il n'est pas croyable combien de brebis errantes il a ramenées au troupeau : c'est que sa science pleine d'onction ne brillait que pour échauffer. Des traits de flammes sortaient de sa

bouche, qui allaient pénétrer dans le fond des cœurs. Il savait que la chaleur entre bien plus avant que la lumière : celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer légèrement la surface; la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles pour en tirer des fruits merveilleux, et y produire des richesses inestimables. C'est cette bénigne chaleur qui donnait une efficace si extraordinaire à ses divines prédications, que dans un pays fort peuplé de son diocèse, où il n'y avait que cent catholiques quand il commença de prêcher, à peine y restait-il autant d'hérétiques quand il eut répandu cette lumière ardente de l'Évangile.

Mais ne vous persuadez pas qu'il n'ait converti que les hérétiques : cette science ardente et luisante agissait encore bien plus fortement sur les domestiques de la foi. Je trouve dans ces derniers siècles deux hommes d'une sainteté extraordinaire, saint Charles Borromée et François de Sales. Leurs talents étaient différents et leurs conduites diverses, car chacun a reçu son don par la distribution de l'Esprit; mais tous deux ont travaillé avec même fruit à l'édification de l'Église, quoique par des voies différentes. Saint Charles a réveillé dans le clergé cet esprit de piété ecclésiastique. L'illustre François de Sales a rétabli la dévotion parmi les peuples. Avant saint Charles Borromée, il semblait que tout l'ordre ecclésiastique avait oublié sa vocation, tant il avait corrompu ses voies; et l'on peut dire, mes Sœurs, qu'avant votre saint instituteur, l'esprit de dévotion n'était presque plus connu parmi les gens du siècle. On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la Cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances. En l'état que la produit ce digne prélat et dans lequel elle nous paraît en son *Introduction à la vie dévote*, le religieux le plus austère la peut reconnaître, et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime.

Et certainement, Chrétiens, c'est une erreur intolérable qui a préoccupé les esprits, qu'on ne peut être dévot dans le monde. Ceux qui se plaignent sans cesse que l'on n'y peut pas faire son salut, démentent Jésus-Christ et son Évangile. Jésus-Christ s'est déclaré le Sauveur de tous, et par là il nous fait connaître qu'il n'y a aucune condition qu'il n'ait consacrée et à laquelle il n'ait ouvert le chemin du ciel. Car, comme dit excellemment saint Jean Chrysostome (1), la

(1) *In Ep. ad Rom.*, hom. XXVI, n. 4.

doctrine de l'Évangile est bien peu puissante, si elle ne peut policer les villes, régler les sociétés et le commerce des hommes. Si pour vivre chrétiennement, il faut quitter sa famille et la société du genre humain pour habiter les déserts et les lieux cachés et inaccessibles, les empires seront renversés et les villes abandonnées. Ce n'est pas le dessein du Fils de Dieu : au contraire il commande aux siens de luire devant les hommes (1). Il n'a pas dit dans les bois, dans les solitudes, dans les montagnes seules et inhabitées; il a dit dans les villes et parmi les hommes : c'est là que leur lumière doit luire, afin que l'on glorifie leur Père céleste. Louons donc ceux qui se retirent, mais ne décourageons pas ceux qui demeurent : s'ils ne suivent pas la vertu, qu'ils n'en accusent que leur lâcheté et non leurs emplois, ni le monde, ni les attraits de la Cour, ni les occupations de la vie civile.

Mais que dis-je ici, Chrétiens? Les hommes abuseront de cette doctrine, et en prendront un prétexte pour s'engager dans l'amour du monde. Que dirons-nous donc, mes Frères, et où nous tournerons-nous désormais, si on change en venin tous nos discours? Prêchons qu'on ne peut se sauver dans le monde, nous désespérons nos auditeurs; disons comme il est vrai qu'on s'y peut sauver, ils prennent occasion de s'y embarquer trop avant. O mondains, ne vous trompez pas et entendez ce que nous prêchons. Nous disons qu'on peut se sauver dans le monde, mais pourvu qu'on y vive dans un esprit de détachement; qu'on se peut sauver dans les grands emplois, mais pourvu qu'on les exerce avec justice; qu'on se peut sauver parmi les richesses, mais pourvu qu'on les dispense avec charité; enfin, qu'on peut se sauver dans les dignités, mais pourvu qu'on en use avec cette modération dont notre saint prélat nous donnera un illustre exemple dans notre seconde partie.

SECOND POINT.

De toutes les passions humaines, la plus fière dans ses pensées et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition. Saint Grégoire nous a représenté son vrai caractère, lorsqu'il a dit ces mots dans son *Pastoral*, qui est un chef-d'œuvre de prudence et le plus accompli de ses ouvrages : « L'ambition, dit ce grand pontife, est timide quand elle cherche, superbe et audacieuse quand elle a trouvé » : *Pavida cum quærit, audax cum pervenerit* (2). Il ne

(1) *Matth.*, v, 16.
(2) *Past.*, part. I, cap. IX.

pouvait mieux nous décrire le naturel étrange de l'ambition, que par l'union monstrueuse de ces deux qualités opposées, la timidité et l'audace. Comme la dernière lui est naturelle et lui vient de son propre fonds, aussi la fait-elle paraître dans toute sa force quand elle a sa liberté tout entière : *Audax cum pervenerit.* Mais en attendant, Chrétiens, qu'elle soit arrivée au but, elle se resserre en elle-même, elle contraint ses inclinations : *Timida cum quærit.* Et voici la raison qui l'y oblige : c'est, comme dit saint Chrysostome (1), que les hommes sont naturellement d'une humeur fâcheuse et contrariante : *Contentiosum hominum genus.* Soit que le venin de l'envie les empêche de voir le progrès des autres d'un œil équitable, soit qu'en traversant leurs desseins une imagination de puissance qu'ils exercent leur fasse ressentir un plaisir secret et malin, soit que quelque autre inclination malfaisante les oblige à s'opposer les uns aux autres, toujours est-il vrai de dire que l'ardeur d'une poursuite trop ouverte nous attire infailliblement des concurrents et des opposants. C'est pourquoi l'ambition raffinée s'avance d'un pas timide; et tâchant de se cacher sous son contraire pour être mieux déguisée, elle se montre au public sous le visage de la retenue.

Voyez cet ambitieux, voyez Simon le Magicien devant les apôtres (2) : comme il est rampant à leurs pieds, comme il leur parle d'une voix tremblante! Le même quand il aura acquis du crédit en imposant aux peuples et aux empereurs par ses charmes et par ses prestiges, à quel excès d'arrogance ne se laissera-t-il pas emporter, et combien travaillera-t-il pour abattre ces mêmes apôtres, devant lesquels il paraissait si bassement respectueux?

Mais je ne m'étonne pas, Chrétiens, que l'ambition se cache aux autres, puisqu'elle ne se découvre pas à elle-même. Ne voyons-nous pas tous les jours que cet ambitieux ne se connaît pas, et qu'il ne sent pas l'ardeur qui le presse et le brûle? Dans les premières démarches de sa fortune naissante, il ne songeait qu'à se tirer de la boue; après il a eu dessein de servir l'Eglise dans quelque emploi honorable : là d'autres désirs se sont découverts, que son cœur ne lui avait pas encore expliqués : c'est que ce feu, qui se prenait par le bas, ne regardait pas encore le sommet du toit : il gagne de degré en degré où sa matière l'attire, et ne remarque sa force qu'en s'élevant. Tel est le naturel des ambitieux, qui s'efforcent de persuader et aux autres et à eux-mêmes qu'ils n'ont que des sentimeuts modestes. Mais quelque profonds que soient les abîmes où ils tâchent de nous recéler leurs vastes prétentions, quand ils seront établis dans les dignités, leur gloire trop longtemps cachée se produira malgré eux par

(1) *In Epist. ad Philipp.*, hom. VII, n. 5.
(2) *Act.*, VIII, 19, 24.

ces deux effets qui ne laissent pas de s'accorder, encore que d'abord ils semblent contraires : l'un est de mépriser ce qu'ils sont; l'autre de le faire valoir avec excès.

Oui, je dis qu'ils méprisent ce qu'ils sont, puisque leur esprit n'en est pas content, qu'ils se plaignent sans cesse de leur mauvaise fortune et qu'ils pensent n'avoir rien fait. Leur vertu, à leur avis, mériterait un plus grand théâtre; leur grand génie se trouve à l'étroit dans un emploi si borné : cette pourpre ne leur paraît pas assez brillante, et il faudrait pour les satisfaire qu'elle jetât plus de feu. Dans ces hautes prétentions, ils comptent pour rien tout ce qu'ils possèdent. Mais voyez l'égarement de leur ambition : pendant qu'il méprisent eux-mêmes les honneurs dont ils sont revêtus, ils veulent que tout le monde les considère comme quelque chose d'auguste, et si peu qu'on ose entreprendre de toucher ce point délicat, vous n'entendrez sortir de leur bouche que des paroles d'autorité pour marquer leur grandeur et leur puissance. Ainsi ce superbe Aman tant de fois cité dans les chaires comme le modèle d'une ambition démesurée, quoiqu'il veuille que toute la terre adore sa puissance prodigieuse, il la méprise lui-même en son cœur : et il s'imagine n'avoir rien gagné, quand il regarde l'accroissement qui lui manque encore : *Hæc cum omnia habeam, nihil me habere puto* (1). Tant l'ambition est injuste, ou de ne se contenter pas de ce qu'elle veut que le monde admire, ou d'exiger qu'on respecte tant ce qui n'est pas capable de la satisfaire.

Ceux qui s'abandonnent, mes Sœurs, à ces sentiments déréglés, peuvent bien luire et briller dans le monde par des dignités éminentes; mais ils ne luisent que pour le scandale, et ne sont pas capables d'enflammer les cœurs au mépris des vanités de la terre et à l'amour de la modestie chrétienne. C'est, mes Sœurs, notre saint évêque qui a été véritablement une lumière ardente et luisante, lui qui étant établi dans le premier ordre de la dignité ecclésiastique, s'est également éloigné de ces deux effets ordinaires de l'ambition : de vouloir s'élever plus haut, ou de maintenir avec faste l'autorité de son rang par un dédain fastueux. Pour l'élever à l'épiscopat, il avait été nécessaire de forcer son humilité par un commandement absolu. Il remplit si dignement cette place, qu'il n'y avait aucun prélat dans l'Église que la réputation publique jugeât si digne des premiers sièges. Ce n'était pas seulement la renommée, dont le suffrage ordinairement n'est pas de grand poids. Le roi Henri le Grand le pressa souvent d'accepter les premières prélatures de ce royaume; et sous le règne de son fils, un grand cardinal, qui était chef de ses conseils, le voulait faire son coadjuteur dans l'évêché de Paris avec des avan-

(1) *Esth.*, v, 13.

sages extraordinaires. Il était tellement respecté dans Rome, qu'il eût pu facilement s'élever jusqu'à la pourpre sacrée, si peu qu'il eût pris de soin de s'attirer cet honneur. Parmi ces ouvertures favorables, il nous eût été impossible de comprendre quel était son détachement, si la Providence divine n'eût permis pour notre instruction qu'il s'en soit lui-même expliqué à une personne confidente, comme s'il eût été à l'article de la mort, où tout le monde ne paraît que fumée.

Que je vous demande, ici, Chrétiens : Balthasar, ce grand roi des Assyriens, à la veille de cette nuit fatale en laquelle Daniel lui prédit de la part de Dieu la fin de sa vie et la translation de son trône, était-il encore charmé de cette pompe royale dans les approches de la dernière heure? Au contraire, ne vous semble-t-il pas qu'il voyait son sceptre lui tomber des mains, sa pourpre pâlir sur ses épaules, et l'éclat de sa couronne se ternir visiblement sur sa tête parmi les ombres de la mort, qui commençaient à l'environner? Pourrait-on encore se glorifier de la beauté d'un vaisseau, étant tout près de l'écueil (1) contre lequel on saurait qu'il va se briser? Ces aveugles adorateurs de la fortune estiment-ils beaucoup leur grandeur, quand ils voient que dans un moment, toute la gloire passera à leur nom, tous leurs titres à leur tombeau, et peut-être leurs dignités à leurs ennemis, du moins à des indifférents? Alors, alors, mes Frères, toutes leurs vanités seront confondues : et s'il leur reste encore quelques lumières, ils seront contraints d'avouer que tout ce qui se passe est bien méprisable. Mais ces sentiments forcés leur apporteront peu d'utilité : au contraire, ce sera peut-être leur condamnation, qu'il ait fallu appeler la mort au secours pour les contraindre, eux où il semble que rien ne vive que l'ambition, de reconnaître des vérités si constantes.

François de Sales, mes Sœurs, n'attend pas cette extrémité pour éteindre en son cœur tout l'amour du monde : dans la plus grande vigueur de son âge, au milieu de l'applaudissement et de la faveur, il le considère des mêmes yeux qu'il ferait en ce dernier jour où périssent toutes nos pensées, et il ne songe non plus à avancer que s'il était un homme mourant. Et certainement, Chrétiens, il n'est pas seulement un homme mourant; il est en effet de ces heureux morts dont la vie est cachée en Dieu et qui s'ensevelissent tout vivants avec Jésus-Christ. Que s'il est si sage et si tempéré à l'égard des dignités qu'il n'a pas, il use dans le même esprit de la puissance qui lui est confiée. Il en donna un illustre exemple lorsque son *Introduction à la vie dévote*, ce chef-d'œuvre de piété et de prudence, ce trésor de sages conseils, ce livre qui conduit tant

(1) *Var.* : A la vue de l'écueil.

d'âmes à Dieu, dans lequel tous les esprits purs viennent goûter avec tant de joie les saintes douceurs de la dévotion, fut déchiré publiquement, jusque dans les chaires évangéliques, avec toute l'amertume et l'emportement que peut inspirer un zèle indiscret, pour ne pas dire malin. Si notre saint évêque se fût élevé contre ces prédicateurs téméraires, il aurait trouvé assez de prétextes de couvrir son ressentiment de l'intérêt de l'épiscopat, qui était violé en sa personne, et dont l'honneur, disait un ancien (1), établit la paix de l'Église. Mais il pensa, Chrétiens, que si c'était une plaie à l'Église de voir qu'un évêque fût outragé, elle serait bien plus grande encore de voir qu'un évêque fût en colère, parût ému en sa propre cause et animé dans ses intérêts. Ce grand homme se persuada que l'injure que l'on faisait à sa dignité serait bien mieux réparée par l'exemple de sa modestie que par le châtiment de ses envieux : c'est pourquoi on ne vit ni censure, ni apologie, ni réponse : il dissimula cet affront. Il en parle comme en passant en un endroit de ses œuvres, en termes si modérés, que nous ne pourrions jamais nous imaginer l'atrocité de l'injure, si la mémoire n'en était encore toute récente.

TROISIÈME POINT.

Qui que vous soyez, Chrétiens, qui êtes appelés par le Saint-Esprit à la conduite des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, ne vous proposez pas de suivre les règles de la politique du monde. Songez que votre modèle est au ciel, et que le premier directeur des âmes, celui dont vous devez imiter l'exemple, c'est ce Dieu même que nous adorons. Or ce directeur souverain des âmes ne se contente pas de répandre des lumières dans l'esprit, il en veut au cœur. Quand il veut faire sentir son pouvoir aux créatures inanimées, il ne consulte pas leurs dispositions (2); mais il les contraint et les force. Il n'y a que le cœur humain qu'il semble ne régir pas tant par puissance qu'il le ménage par art, qu'il le conduit par industrie et qu'il l'engage par douceur. Les directeurs des consciences doivent agir par la même voie, et cette douceur chrétienne est le principal instrument de la conduite des âmes, parce qu'ils doivent amener à Dieu des victimes volontaires, et lui former des enfants et non des esclaves.

Pour avoir une belle idée de cette douceur évangélique, ce serait assez, ce me semble, de contempler (3) le visage de François de Sales. Toutefois pour remonter jusqu'au principe, allons chercher

(1) Tertull., *de Bapt.*, n. 17.
(2) *Var.* : Inclinations.
(3) *Var.* : Il suffit de contempler.

jusque dans son cœur la source de cette douceur attirante, qui n'est autre que la charité. Ceux qui ont le plus pratiqué et le mieux connu le saint homme, nous assurent qu'il était enclin à la colère, c'est-à-dire qu'il était du tempérament qui est le plus opposé à la douceur. Mais il faut ici admirer ce que fait la charité dans les cœurs et de quelle manière elle les change, et tout ensemble vous découvrir ce que c'est que la douceur chrétienne, qui semble être la vertu particulière de notre illustre prélat. Pour bien entendre ces choses, il faut remarquer, s'il vous plaît, que le plus grand changement que la nature fasse dans les hommes, c'est lorsqu'elle leur donne des enfants; c'est alors que les humeurs les plus aigres et les plus indifférentes reçoivent une nouvelle tendresse et ressentent des empressements qui leur étaient auparavant inconnus. Il n'y a personne qui n'ait observé les inclinations extraordinaires qui naissent tout à coup dans le cœur des mères et des nourrices, qui sont comme des secondes mères. Or, j'ai appris de saint Augustin que « la charité est une mère, et que la charité est une nourrice » : *Charitas nutrix* (1), *charitas mater est* (2). En effet, nous lisons dans les Écritures que la charité a des enfants : elle a des entrailles où elle les porte; elle a des mamelles qu'elle leur présente; elle a un lait qu'elle leur donne. Il ne faut donc pas s'étonner si elle change ceux qu'elle possède, et surtout les conducteurs des âmes; ni si elle adoucit leur humeur, en leur inspirant dans le cœur des sentiments maternels.

C'est, mes Sœurs, cette onction de la charité qui a changé votre bienheureux Père; c'est cette huile vraiment céleste, c'est ce baume spirituel qui a calmé les esprits chauds et remuants qui excitaient en lui la colère; par où vous devez maintenant connaître ce que c'est que la douceur chrétienne. Ce n'est pas autre chose, mes Sœurs, que la fleur de la charité, qui ayant rempli le dedans, répand ensuite sur l'extérieur une grâce simple et sans fard et un air de cordialité tempéré, qui ne respire qu'une affection toute sainte : c'est par là que François de Sales commençait à gagner les cœurs.

Mais la douceur chrétienne n'agit pas seulement sur le visage; elle porte avec soi dans l'intérieur ces trois vertus principales qui la composent : la patience, la compassion, la condescendance, vertus absolument nécessaires à ceux qui dirigent les âmes, pour supporter les défauts; la compassion, pour les plaindre; la condescendance, pour les guérir. La conduite des âmes est une agriculture spirituelle; et j'apprends de l'apôtre saint Jacques que la vertu des laboureurs, c'est la patience! « Voilà, dit-il, que le laboureur attend

(1) *De catech. rud.*, cap. XV, n. 23.
(2) *Ad Marcel.*, Ep. CXXXIX, n. 3.

le fruit de la terre, supportant patiemment toutes choses » : *Ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens* (1).

En effet, Chrétiens, pour dompter, si je puis parler de la sorte, la dureté de la terre, surmonter l'inégalité des saisons et supporter sans relâche l'assiduité d'un si long travail, qu'y a-t-il de plus nécessaire que la patience? Mais vous en avez d'autant plus besoin, ô laboureurs spirituels, que le grain que vous semez est plus délicat et plus précieux, le champ que vous cultivez plus stérile, les fruits que vous attendez ordinairement plus tardifs et les vicissitudes que vous craignez sans comparaisons plus dangereuses. Pour vaincre ces difficultés, il faut une patience invincible, telle qu'était celle de saint François de Sales. Bien loin de se dégoûter ou de relâcher son application quand la terre qu'il cultivait ne lui donnait pas des fruits assez tôt, il augmentait son ardeur, quand elle ne lui produisait que des épines. On a vu des hommes ingrats, auxquels il avait donné tant de veilles pour les conduire par la droite voie, qui, au lieu de reconnaître ses soins, s'emportaient jusqu'à cet excès de lui faire mille reproches outrageux. C'était un sourd qui n'entendait pas et un muet qui ne parlait pas : *Ego autem tanquam surdus non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum* (2). Il louait Dieu dans son cœur, de lui faire naître cette occasion de fléchir par sa patience ceux qui résistaient à ses bons conseils. Quelque étrange que fût leur emportement, il ne lui est jamais arrivé de se plaindre d'eux; mais il n'a jamais cessé de les plaindre eux-mêmes, et c'est le second sentiment d'un bon directeur.

Vous le savez, ô pécheurs, lépreux spirituels que la Providence divine adressait à cet Élisée, vous particulièrement, pauvres dévoyés de ce grand diocèse de Genève, et vous, pasteurs des troupeaux errants, ministres d'iniquité, qui corrompez les fontaines de Jacob et tâchez de détourner ses eaux vives sur une terre étrangère : lorsque votre bonheur vous a fait tomber entre les mains de ce pasteur charitable, vous avez expérimenté quelles étaient ses compassions.

Et certainement, Chrétiens, il n'est rien de plus efficace pour toucher les cœurs, que cette sincère démonstration d'une charité compatissante. La compassion va bien plus au cœur, lorsqu'elle montre le désir de sauver; et les larmes du père affligé, qui déplore les erreurs de son prodigue, lui font bien mieux sentir son égarement que les discours subtils et étudiés par lesquels il aurait pu le convaincre. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin (3), qu'il fallait rappeler les hérétiques plutôt par des témoignages de charité que

(1) *Jacob.*, v, 7.
(2) *Psal.*, XXXVII, 14.
(3) *In Joan.*, Tract. VI, n. 15

par des contentions échauffées. La raison en est évidente : c'est que l'ardeur de celui qui dispute peut naître du désir de vaincre : la compassion est plus agréable, qui montre le désir de sauver. Un homme peut s'aigrir contre vous, quand vous choquez ses pensées; mais il vous sera toujours obligé que vous désiriez son salut : il craint de servir de trophée à votre orgueil; mais il ne se fâche jamais d'être l'objet de votre charité. Entrez par cet abord favorable; n'attaquez pas cette place du côté de cette éminence, où la présomption se retranche; ce ne sont que des hauteurs immenses et des précipices escarpés et ruineux : approchez par l'endroit le plus accessible, et par ce cœur qui s'ouvre à vous, tâchez de gagner l'esprit qui s'éloigne.

Jamais homme n'a mieux pratiqué cette ruse innocente et cette salutaire intelligence, que le saint évêque dont nous parlons. Il ne lui était pas difficile de persuader aux pécheurs, et particulièrement aux hérétiques qui conversaient avec lui, combien il déplorait leur misère : c'est pourquoi aussitôt ils étaient touchés; et il leur semblait entendre une voix secrète, qui leur disait dans le fond du cœur ces paroles de saint Augustin : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat* (1) : pécheurs, courez à la pénitence, hérétiques, venez à l'Église; celui qui vous appelle, c'est la douceur même : ce n'est pas un oiseau sauvage, qui vous étourdisse par ses cris importuns ou qui vous déchire par ses ongles; c'est une colombe qui gémit, et qui tâche de vous attirer en gémissant par l'effort d'une compassion plus paternelle : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat.* Un homme si tendre, mes Sœurs, et si charitable, sans doute, n'avait pas de peine de se rabaisser par une miséricordieuse condescendance, qui est la troisième partie de la douceur chrétienne et la qualité la plus nécessaire à un fidèle conducteur des âmes : condescendance, mes Sœurs, que l'onction de la charité produit dans les cœurs, et voici en quelle manière.

Je vous parlais tout à l'heure de ces changements merveilleux que fait dans les cœurs l'amour des enfants, entre lesquels le plus remarquable est d'apprendre à se rabaisser. Car voyez cette mère et cette nourrice, ou ce père même si vous voulez : comme il se rapetisse avec cet enfant, si je puis parler de la sorte. Il vient du palais, dit saint Augustin (2), où il a prononcé des arrêts, où il a fait retentir tout le barreau du bruit de son éloquence : retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il vous paraît un autre homme, ce ton de voix magnifique a dégénéré et s'est changé en bégaiement; ce visage, naguère si grave, a pris tout à coup un air enfantin; une troupe d'enfants l'environne, auxquels il est ravi de céder; et ils ont

(1) *In Joan.*, Tract. VI, n. 15
(2) *In Joan.*, Tract. VII. n. 22.

tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut leur rien refuser que ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces effets, il faut bien que la charité chrétienne, qui donne des sentiments maternels particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance; elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. Vous le savez, ô grand Paul, qui êtes descendu tant de fois du troisième ciel pour bégayer avec les enfants, qui paraissiez vous-même parmi les fidèles ainsi qu'un enfant : *Facti sumus parvuli in medio vestrum* (1), petit avec les petits, gentil avec les gentils, infirme avec les infirmes, tout à tous, afin de les sauver tous.

Que dirai-je maintenant de saint François de Sales? « La charité, nous dit-il, enfante les uns, s'affaiblit avec les autres; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là; elle s'abaisse vers les uns, elle s'élève vers les autres : douce pour certains, sévère à quelques-uns, ennemie de personne, elle se montre la mère de tous; elle couvre de ses plumes molles ses tendres poussins; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se plaignent; et les superbes, qui refusent de se rendre sous ses ailes caressantes, deviennent la proie des oiseaux voraces : » *Ipsa charitas alios parturit, cum aliis infirmatur; alios curat ædificare, alios contremiscit offendere; ad alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis blanda, aliis severa; nulli inimica; omnibus mater* (2)...; *languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes pullos confracta voce advocat; cujus blandas alas refugientes superbi, præda sunt alitibus* (3). Elle s'élève contre les uns sans s'emporter, et s'abaisse devant les autres sans se démettre : sévère à ceux-là sans rigueur, et douce à ceux-ci sans flatterie : elle se plaît avec les forts; mais elle les quitte pour courir aux besoins des faibles (4).

(1) *I Thess.*, II. 7.
(2) S. August., *De catech. rud.*, cap. XV, n. 24.
(3) *Idem*, cap. X, n. 15.
(4) Bossuet renvoie, pour finir son sermon, au Panégyrique de saint Thomas de Villeneuve, que toutes nos recherches n'ont pu nous procurer. (*Édit. de Déforis.*)

Pour le panégyrique de S. François de Sales on peut consulter : Fléchier, Bourdaloue, de Mac-Carthy, Houdry, De la Rue, etc.

FIN DU TOME PREMIER DES SERMONS.

UNIVERSITÉ
Bibliothèque
Générale
SAINT-JOSEPH, N. D.

TABLE DES MATIERES

DU TOME PREMIER.

PRÉLIMINAIRES.

Pages.

AVIS DE L'ÉDITEUR : Manuscrits des sermons de Bossuet 2
Éditions 2
Notre édition 6
APPRÉCIATIONS 8

Sermons pour les Dimanches et les Fêtes de N.-S. J.-C., de la Toussaint à la Septuagésime.

TOUSSAINT. — I. Félicité des Saints. Accomplissement de l'œuvre de Dieu 15
— — II. Dieu sera tout en tous 25
JOUR DES MORTS. — Résurrection dernière 44
1er DIM. DE L'AVENT. — I. Nécessité de travailler à son 61
— — II. Le jugement 80
— — III. Le jugement dernier 93
IIe DIM. DE L'AVENT. — I. Jésus-Christ objet de scandale 105
— — II. Divinité de la religion 128
IIIe DIM. DE L'AVENT. — Nécessité de la pénitence 146
IVe DIM. DE L'AVENT. — La véritable conversion 159
JOUR DE NOEL. — I. Les divins caractères du Sauveur 172
— — II. Jésus-Christ établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs 186
FÊTE DE LA CIRCONCISION. — I. Royauté de Jésus-Christ 196
— II. Jésus est l'Agneau qui efface les péchés du monde 221
IIe DIM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Les deux alliances 236

Fêtes de la sainte Vierge, du 1er novembre au 1er février.

8 DÉCEMBRE. — Immaculée Conception 248

Panégyriques des Saints, du 1er novembre au 1er février.

		Pages
25 Novembre. —	Sainte Catherine. La science des saints.....	265
30 —	Saint André, apôtre. Divinité du Christianisme....	284
27 Décembre. —	Saint Jean l'Évangéliste. Amitié de Jésus	300
29 —	Saint Thomas de Cantorbéry. Efficacité du martyre.	316
29 Janvier. —	Saint François de Sales *lucerna ardens et lucens*....	333

TABLE ALPHABÉTIQUE.

	Pages.
André (S.), apôtre	284
Alliances (Les deux)	236
Appréciations des sermons de Bossuet	8
Avent (1er dim. de l')	61, 80, 93
— (2e dim. de l')	105, 128
— (3e dim. de l')	146
— (4e dim. de l')	159
Avis de l'éditeur	1
Catherine (Ste) d'Alexandrie	265
Christianisme (Divinité du)	284
Circoncision	196, 221
Conception Imm. de Marie	248
Conversion (La veritable)	159
Déforis (Dom)	8
Dieu tout en tous dans les saints	25
Divins caractères du Sauveur	172
Éditeurs de Versailles	3
Éditions des sermons de Bossuet	2
Épiphanie (2e dim. après l')	236
Félicité des saints. Accomplissement de l'œuvre de Dieu	15
Floquet	4
François (S.) de Sales	333
Gandar	5
Gazier	5
Guillaume (L'abbé)	5
Immaculée Conception	248
Jean (S.) l'Évangéliste	300
JÉSUS-CHRIST, Agneau qui efface les péchés du monde	221
JÉSUS-CHRIST (Amitié de)	300
JÉSUS-CHRIST établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs	186
JÉSUS-CHRIST objet de scandale	105
JÉSUS-CHRIST (Royauté de)	196
Jugement (Le)	80
Jugement dernier (Le)	93
Lachat	4
Lebarq (L'abbé)	6
Manuscrits des sermons de Bossuet	1
Marie (Conception Imm. de)	248
Martyre (Efficacité du)	316
Maury (Le Cardinal)	9
Molland (Louis)	5
Morts (Jour des)	44
Neuville (Le P. de)	8
Nisard (D.)	10
Noël (Jour de)	172, 186
Pénitence (Nécessité de la)	146
Religion (Divinité de la)	128
Résurrection dernière	44
Salut (Nécessité de travailler à son)	61
Sauveur (Divins caractères du)	172
Science des saints	265
Thomas (S.) de Cantorbéry	316
Toussaint	15, 25
Vaillant (L'abbé)	4
Vialard (L'abbé)	5

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).